U d'/of OTTAWA
39003002543527

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

LUCIEN DESCAVES

La Colonne

Il n'est pas, en ce siècle, de signe des temps qui ait une signification plus imposante que le renversement de la Colonne impériale sur sa couche de fumier.

ELISÉE RECLUS.

— TROISIÈME ÉDITION —

PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU

1902

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

LA COLONNE

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.
Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie), en octobre 1901.

DU MÊME AUTEUR

Le Calvaire d'Héloïse Pajadou, 1 vol., *épuisé.*
Une vieille Rate, 1 vol., nouvelle édition.
La Teigne, 1 vol., *épuisé.*
Les Misères du Sabre, 1 volume.
Sous-Offs, 1 volume.
Sous-Offs, Misères du Sabre et Procès de Sous-Offs, 1 vol., in-8° illustré, par Eugène Courboin.
Sous-Offs en cour d'assises. Notes. Plaidoiries de MMes Tézénas et Millerand. Verdict. Bibliographie, 1 plaquette.
Les Emmurés, roman, 1 volume.
En Villégiature, 1 volume.
Soupes, 1 volume.

THÉATRE

La Pelote, pièce en trois actes, en collaboration avec M. Paul Bonnetain.
Les Chapons, pièce en un acte, en collaboration avec M. Georges Darien.
La Cage, pièce en un acte.
La Clairière, pièce en cinq actes, en collaboration avec M. Maurice Donnay.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LUCIEN DESCAVES

LA Colonne

> Il n'est pas, en ce siècle, de signe des temps qui ait une signification plus imposante que le renversement de la Colonne impériale sur sa couche de fumier.
>
> ELISÉE RECLUS.

TROISIÈME ÉDITION

PARIS. — I
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU, 27

1901

BIBLIOTHECA

De cette édition

il a été tiré à part et numérotés

quinze exemplaires sur papier de Hollande

Il a été fait dans le format in-8° un tirage de luxe

à 500 exemplaires numérotés, sur beau papier vélin,

avec les illustrations de Hermann Paul.

Prix : 25 francs [1].

PQ
2618
D27
1901

(1) *Cette édition a été publiée par la Librairie F. Juven, 122, rue Réaumur, Paris.*

A la descendance

DES HÉROS DE LA COMMUNE

dont la gloire est d'avoir jeté bas
le mât de cocagne impérial,
les hommes de bronze qui grimpent après
et le César qui excite leur émulation,
je dédie
cet encouragement à recommencer.

LA COLONNE

I

AUX INVALIDES

Le 13 avril 1871, au roulement de tambour annonçant le deuxième service de neuf heures trois quarts, les invalides envahirent le réfectoire n° 2, une vaste galerie que font paraître plus haute et plus froide les sévères allégories qui la décorent.

Ils se répartissaient entre les tables rondes, peu espacées, de douze couverts chacune, et les premiers arrivés, pesant et goûtant de l'œil le pain fraîchement distribué, s'attribuaient, à l'accoutumée, avec une prestesse de singes, la ration estimée la plus avantageuse.

Leur regard trahit la même défiance jalouse lorsque les servants apportèrent le bouilli aux pommes dans des plats d'étain. D'incessantes contestations s'élevaient, malgré la précaution qu'avaient les invalides de faire tourner le plat, comme une roue chargée de

lots, et d'accepter celui que le hasard amenait devant leur assiette.

Là, sous la veste gros bleu de la maison de retraite et du pensionnat, ces grands enfants, ces vieillards avariés, présentaient des échantillons de toutes les mutilations et de toutes les puérilités. Certains, mal raccommodés, semblaient avoir sur le visage un masque, des moustaches postiches; d'autres, anguleux et ridés, se montraient, au contraire, inachevés, ébauchés au couteau par un apprenti; et des profils nettement découpés recevaient, de l'éclairage et des temps, la patine d'anciennes médailles, d'une monnaie de gloire abolie, échue au musée. Leurs gestes étonnaient aussi, frileux ou cassés comme des gestes de marionnettes. Enfin, consommant l'illusion, quelques voix de crécelle sortaient de ces hommes de bois mis en mouvement par un ingénieux et secret mécanisme.

Le repas, ce matin-là, excitait encore les rabâchages des grincheux mâchant à la fois la nourriture et les récriminations. Un invalide se curait les dents avec une aiguille à tricoter; des mains de fossoyeur, brunes, décharnées et poilues, enterraient dans le pain, pour la conserver, une portion de viande; une odeur de vieillesse et de mets refroidis emplissait la salle. Et l'éternel sujet de mécontentement s'y traina de table en table.

— Les portions diminuent tous les jours...

— Sale bidoche!... On n'aura bientôt plus que des os à ronger.

— Parbleu! Faut bien empâter les *employés* de l'Hôtel... et leur famille... On leur tolère ici la femme et les enfants... des quatre ou cinq par ménage...

— C'est sur notre dû qu'on prélève leur subsistance, quoi! Pour eux le bouillon, à nous l'eau chaude.

— On est pire que des conscrits.

— Et ce vin!... Un poison...

De plus facile composition, un gros père, vermeil et farceur, renouvelait simplement une plaisanterie quo-

tidienne qui consistait, son carafon vidé, à en traire avec affectation le goulot, pour souligner la dérision des quarante centilitres réglementaires.

Au fond, deux invalides entre qui une place restait inoccupée, s'interrogèrent :

— C'est-y que le Prophète déjeune en ville ?

— Prophète ?... Pense pas. Il aurait prévenu. Il a dit seulement : « Je vas chercher les gazettes. »

Et ils continuaient de pignocher, ombrageux, aux pieds du Roi Soleil qu'entouraient la Tempérance, la Justice, la Force, quand un invalide d'une cinquantaine d'années, maigre, sans barbe et d'aplomb, fit son apparition dans le réfectoire et gagnant la table la plus reculée, interpella l'un des pensionnaires tout à l'heure inquiets de son absence :

— Tiens, Lacouture, avale ça... et ne t'étrangle pas.

Mais Lacouture qui portait sur ses manches les galons de sergent, devant le journal chiffonné devant lui, balbutiait, tâtait ses poches :

— J'ai laissé mes lunettes là-haut.

L'autre, alors, reprit la feuille qu'il agita un instant au bout du crochet de fer adapté à son avant-bras droit :

— Au fait, ça intéresse tout le monde ici, j'imagine... Ouvrez les oreilles...

Et debout, dans le silence, l'invalide qu'on appelait Prophète, lut d'une voix tremblante de colère :

« La Commune de Paris,

» Considérant que la colonne impériale de la place Vendôme est un monument de barbarie... un symbole de force brute et de fausse gloire... (autant de mots autant d'arêtes, qui lui écorchaient le gosier), une affirmation du militarisme... une négation du droit international, une insulte permanente des vainqueurs aux vaincus... (il crut que celle-là ne passerait jamais), un

attentat perpétuel à l'un des trois grands principes de la République française ; la Fraternité :

» Décrète :

» Article unique : La Colonne de la place Vendôme sera démolie. »

C'était évidemment la plus grosse : il but un verre d'eau pour la faire couler et dominant les murmures que sa communication suscitait :

— La nouvelle est dans toutes les gazettes, mais j'ai voulu me procurer leur *Officiel*, qui la confirme, et c'est pour cela que je suis en retard. Eh bien, une pareille décision de la Commune n'a pas encore la publicité qu'elle mérite... J'en propose l'affichage... ici... où défilent, deux fois par jour, les pensionnaires des divisions actives...

Et, venant sans délai de la parole au fait, il appliqua sur le mur la feuille simple de l'*Officiel*, aux quatre coins de laquelle il écrasa, pour la fixer provisoirement, des boulettes de mie de pain.

Aussitôt, les invalides des tables voisines s'approchèrent, relurent le document, et derrière eux, l'émotion grandissait, grognait et chevrotait : « Allons donc!... Une frime!... N'oseraient pas. »

C'était l'opinion des plus jeunes, qui ne s'échauffaient guère, tandis que l'irritation, croissant avec l'âge, galvanisait des vieux, redressait leur masure, injectait leurs yeux et rallongeait de l'ombre d'une menace leurs demi-bras et leurs tronçons de jambes.

L'un de ces anciens, nommé Lapuchet, qui avait soixante-dix-sept ans et, borgne, braquait, dans l'écartement des lèvres, deux dents démesurées, s'écria : « S'ils y touchaient, on serait là ! »

— Oui, on serait là, répétèrent ceux de son temps — une poignée — que les souvenirs solidarisaient.

Réunis presque inconsciemment, ils serraient les

rangs, par habitude, et c'était miracle qu'un rempart fût encore possible avec ces démolitions du premier Empire, ces gravats ramassés sur les champs de bataille d'Espagne, de Russie, d'Allemagne et de France, ces charpentes vermoulues, prêtes à tomber en poussière.

Prophète les vit, de loin, s'étayer l'un l'autre, absorber quelques défaillances individuelles dans la martialité de l'ensemble; il entendit le défi qui partait de ces ruines et, sentant autour de lui les vieilles panades s'affermir, utilisant un levain d'émeute providentiel, il se flatta de travailler la population de l'Hôtel tout entière.

— Bien dit!... Je ne suis donc pas seul de mon avis... Vous êtes tous convaincus, n'est-ce pas, que cette abomination est dirigée contre nous? Allez-vous supporter qu'elle s'accomplisse et que tout Paris, après ces misérables, se foute de nous? Est-ce tolérable, oui ou non?

— Non! Non! Le Prophète a raison... protestaient, plus nombreux déjà, des invalides sensibles à l'injure personnelle habilement invoquée.

— Prenez-y garde! Si nous les laissons faire, ils ne s'en tiendront pas là. Peut-être ne veulent-ils, après tout, qu'éprouver notre patience. La colonne renversée, c'est au tombeau de l'Empereur qu'ils s'attaqueront. Leur rêve est de jeter ses cendres dans la Seine... ils ne s'en cachent pas.

Les exclamations redoublèrent, et pourtant les bouches ouvertes, çà et là, exprimaient la lenteur à concevoir ou à s'indigner de quelques intelligences affaiblies. Des mains roulées en cornet secouraient des oreilles trop dures et des têtes branlaient pour demander encore : « Qu'est-ce qu'il raconte? »

Prophète frappa le coup décisif: — Ce n'est pas tout. Un de ces quatre matins, sous prétexte que l'Hôtel est un foyer de réaction... on nous en chassera comme des tambours!

Cette fois tous comprirent. Le tapage des intérêts alarmés, des retraites en péril, renchérit sur le bruit des sentiments humiliés. Des invalides brandirent leur pain, comme pour témoigner qu'ils sauraient le défendre : des couteaux étincelèrent aux poings tendus : un reliquat d'héroïsme s'inscrivit sur des binettes parcheminées, et les moins détériorés à l'instant s'élancèrent, tandis que les anciens, derrière eux, se haussaient pour qu'on les aperçût et réclamaient leur part d'affront pour en tirer vengeance.

Dans ce désordre, le boutefeu poursuivit : — Le moyen de déjouer ces projets? Il n'y en a qu'un : c'est de former le carré autour de la colonne et d'empêcher que la canaille n'en approche, quand elle arrivera pour la jeter par terre. Ce jour-là, il faut qu'elle ait affaire à tous ceux d'entre nous qui sont en état de tenir un sabre, une pique, n'importe quoi... Honte aux lâches! Honte aux déserteurs!

Une acclamation répondit à cet appel aux armes et fut suivie de pétarades.

— Oui... tous... A bas les rouges!

— Vive l'Empereur!

— Prussiens!

— Ils trouveront à qui parler!

— De plus terribles qu'eux ne nous ont pas fait peur!

— On leur apprendra la politesse et le salut!

— En avant! Place Vendôme!

De leur beau zèle, à ce moment, on eût tout obtenu. La griserie était complète. Quelques grognards en titubaient, s'épanchaient en monologues, à l'écart; des figures blêmes ou congestionnées, au poil en colère, aux yeux revernis, sollicitaient l'orateur, attendaient de lui une inspiration... et l'on eût dit que les dents de Lapuchet, en train de viser, allaient au commandement décharger leurs deux coups.

Débordé, envisageant trop tard l'imprudence d'un mouvement sans issue, Prophète marqua le pas : « Ai-je bien fait d'afficher ce décret ici ? »

— Oui! Oui!

— Les auriez-vous supposés capables d'une telle audace, si je ne l'étalais pas devant vous?

— Non! Non!

Une voix observa : — C'est vrai, jamais les autres ne voudront nous croire.

L'allusion fut, sur-le-champ, saisie. *Les autres*, c'étaient les moines lais de la quatrième Division, les rares survivants des grandes guerres du premier Empire, les locataires du rez-de-chaussée, qu'on servait dans leur chambre, la population contemplative de l'Hôtel. Il semblait naturel de les consulter, de mesurer l'offense aux octogénaires qu'elle atteignait. Et ce cri éclata :

— Dans les chambrées!

Alors, ce fut une levée de moignons mémorable, fantastique. Prophète, à son tour entraîné, reprit le journal, le déploya, percé du crochet qui le surmontait, comme un bec d'aigle ; et derrière ce drapeau, les invalides se ruèrent, vidèrent le réfectoire en bousculant les servants stupéfaits. Il y en avait qui hurlaient, leur béquille sur l'épaule, ainsi qu'un fusil : « Nous les reconduirons à coups de bottes! » Et de maigres bras balancés faisaient songer à la ramure desséchée, aux dernières branches de l'arbre sacré qu'était la Colonne, tronc creux miné par les fourmis.

La petite troupe se dirigea d'abord vers le logement des hommes impropres au service actif. Mais elle se débandait vite, s'allongeait, laissait en route, dans les escaliers et sous les galeries latérales, les invalides dont l'âge et les infirmités modéraient l'ardeur. Au milieu de la cour d'honneur, elle rencontra les jeunes élèves-tambours qu'un invalide menait à l'école et qui, ne voulant pas demeurer en reste de dissipation, se mirent à faire des gambades.

Cependant les mutins visitaient, au rez-de-chaussée, les salles Wagram, Condé, Moncey, Bordeaux, auxquelles reprochaient la lumière les cours maussades

qui la leur dispensaient. Dans l'une de ces chambrées, ils tombèrent, d'abord, sur un pensionnaire de haute taille, manchot des deux bras, qui se faisait attacher sur la poitrine, par un servant, une rangée de médailles.

— Ecoutez ça, Cassavoix... dit Prophète.

Ceux de sa suite répétaient : « Ecoutez... Ecoutez... »

Il lut le décret.

— C'est tout de même un malheur de ne pas avoir ses deux bras en activité de service ! s'écria Cassavoix, qui se joignit, néanmoins, aux perturbateurs.

Partout l'emportement succédait à la confusion. Un vent de folie entrait avec eux, propageait l'ivresse, soulageait les rhumatisants, rendait la respiration aux asthmatiques et guérissait le plus grand nombre de la torpeur sénile. Des vieillards cuirassés d'égoïsme, de pacifiques escargots que le siège, le bombardement et la capitulation n'avaient pas tirés des petites voitures qu'ils manœuvraient eux-mêmes, se soulevaient, montraient les cornes et bavaient de colère en se glissant dehors, le long des murs, pour ébruiter la nouvelle.

Une douzaine d'aveugles, rassemblés dans la salle Moncey, entendirent debout, au pied de leur lit, la lecture du journal, comme autrefois celle du rapport et des ordres.

— Faudrait voir ça ! dit, à la fin, courroucé, l'un de ces condamnés à ne plus rien voir.

Un autre, cassé en deux par une balle dans les reins et qui paraissait chercher ses yeux à terre, eut l'air tout à coup de les avoir retrouvés et hennit d'impatience. Et leur doyen à tous, le chef de chambrée Archin, jeta : « Comptez sur nous ! » dans une petite pluie de salive, qui n'abattit pas grand vent.

Cet accueil n'était point surprenant de la part des aveugles. Ils perpétuaient aux Invalides une tradition de susceptibilité et d'insubordination. C'étaient eux les meneurs de la sédition du 23 mars 1848, à laquelle Archin avait participé et dont il se souvenait comme

d'une clarté dans sa nuit. Ce jour-là, une centaine de factieux s'étaient, en désordre, échappés de l'Hôtel, avaient enlevé leur gouverneur, le général Petit, et porté au gouvernement provisoire, avec leur adhésion, leurs griefs relatifs à un legs de 6,000 francs, fait aux aveugles par un anonyme et qui n'avait pas reçu l'affectation stipulée par le donateur.

Et il ne venait pas à l'idée du vieux Archin qu'il existait peut-être, parmi ces *rouges* contre lesquels on l'excitait aujourd'hui, quelques-uns de ces ouvriers du Champ-de-Mars, futurs insurgés de Juin, qui avaient spontanément, en 1848, prêté assistance aux invalides.

De la salle Moncey, les croisés, ayant toujours Prophète à leur tête, montèrent à l'Infirmerie, se répandirent dans les quatre « manches » partant de la rotonde où l'autel est dressé. Mais les sœurs accourues parvinrent, avec le concours des servants, à refouler ces enragés.

La défense fut moins heureuse à côté et ne préserva pas de leur irruption la salle de la *Sagesse* occupée par les invalides au régime, les gâteux.

Il est vrai que ceux-ci se gardaient tout seuls. Les mots : Commune... Colonne... démolition..., n'avaient plus de sens pour eux. Ils s'imaginèrent, comme toujours, qu'on en voulait à leur personne ou bien aux menus objets enfermés dans leur armoire ou dans leur malle. Les vieux colimaçons d'en bas avaient des frères là, dépouillés de leur enveloppe et dardant les deux pointes du foulard qui les coiffait. Presque tous avaient, à la portée de la main, une canne qu'ils empoignèrent pour se protéger. Certains, farouches, ne quittaient plus le lit, essayaient de s'arracher à leurs alèzes ou bien se suspendaient au petit bâton dont s'aident les malades pour se lever, dans les hôpitaux ; et un invalide de quatre-vingts ans passés, le père Sacre, ancien tambour, sur ses couvertures battait la charge en marmottant : « ran... plan, ran, plan, plan » d'une

langue retournée en enfance — comme lui-même.

Ils restèrent béants, les yeux écarquillés sur l'apparition évanouie, quand les autres se furent éloignés...

Une minute, la promenade à travers l'Hôtel n'eut plus d'objet, hésita et languit. Puis quelqu'un pensa soudain aux invalides des divisions actives, qui avaient déjeuné au premier service, et la petite compagnie, encore réduite, se précipita dans l'escalier qui conduisait au deuxième étage et acheva de s'y éparpiller dans les grandes salles Louvois et d'Hautpoul et les cent petites chambres à deux, trois ou quatre lits, situées dans les corridors de Turenne, de Grenoble, de Besançon et de Cambrai.

Auprès des surveillants, au nombre d'une dizaine, qui portaient, au collet de leur habit, un galon d'argent et ne se souciaient pas de le compromettre dans une échauffourée, les agitateurs eurent peu de succès. Ils furent mieux reçus dans les deux dortoirs principaux, d'une cinquantaine de lits chacun, où la nouvelle était déjà connue et discutée avec animation.

Deux Alsaciens, Klauss et Muller, avaient semé l'inquiétude parmi leurs compatriotes ; un invalide extraordinaire, du nom de Feuillette, se martelait le crâne avec une carafe pour attester la solidité de sa boîte osseuse ; et plus loin, d'autres compères, Bibroque et Chapelard, qui avaient de beaux restes de vigueur, tombaient en garde, par anticipation, et se provoquaient, faute de mieux.

— A toi, vieille lame !

— Touché, mon cadet !

Ainsi l'explosion de révolte légitimée par le froissement d'une croyance, tournait en prouesses musculaires, en témoignages de virilité... Pour ces prêtres d'une religion, l'exercice du culte n'était plus qu'un exercice physique, et le symbole qu'un dynamomètre !

C'est à ce moment qu'arrivèrent, avertis par l'adjudant de semaine, les adjudants-majors et les chefs de division.

Ils virent immédiatement de quelle effervescence il s'agissait, et l'apaiser leur sembla facile, sans reproches ni menaces.

Comme Prophète, allant au-devant d'une explication, tendait au bout de son crochet sa loque de journal, le capitaine de service l'arrêta doucement, d'un geste :

« Inutile, mon garçon, je sais... je savais avant vous... et vous ne me faites pas l'injure, hein? de me croire, sur ce chapitre, moins chatouilleux que vous. Cependant, je vous invite tous au calme. Une manifestation intempestive n'aurait pour effet que de hâter l'exécution d'un projet autrement fort aléatoire. Rappelez-vous l'affaire de la place Vendôme... Déjà le sang y a coulé, comme pour montrer que ces gens-là ne reculent devant rien et pour nous détourner des sacrifices inutiles.

— Pourtant, mon capitaine...

— Laissez-moi finir... Evitons toute violence qui ne servirait qu'à attirer l'attention sur nous... et non seulement sur nous, mais encore sur le tombeau de l'Empereur, auquel peut-être la Commune ferait payer notre imprudence.

Du fond de la salle, où les indécis s'étaient retirés, une légère approbation souffla, encourageant l'officier à poursuivre :

— En 1814, vos aînés alarmés, comme vous l'êtes, par le danger que courait le dépôt confié à leur garde, se mirent à la disposition du maréchal Sérurier pour protéger nos trophées contre les alliés. Mais le gouverneur déclina cette offre généreuse et dit que défendre de précieuses reliques, ce n'était pas les sauver. Il avait raison. Conservez-vous donc. Qui sait si ce n'est pas simplement une bravade de la part des fédérés? Vos chefs observeront, se renseigneront... Fiez-vous à eux et rentrez dans vos chambres. Nous devons, mes enfants, donner l'exemple du sang-froid.

Persuadés, la plupart des invalides commençaient déjà un mouvement de retraite. Mais Prophète, La-

couture, Lapuchet et vingt autres formaient encore un groupe de récalcitrants.

— Alors, mon capitaine, si ces brigands tiennent leur promesse, faudra poser sa chique et faire le mort...

L'officier temporisa : — Ai-je dit cela ? Je répète que nous n'en sommes pas à cette extrémité. Mon sentiment est même que nous n'avons pas à la redouter. La Commune sera-t-elle encore, dans huit jours, maîtresse de Paris ? L'Armée de Versailles s'avance ; vous avez, comme moi, entendu le canon toute la nuit dernière. La délivrance est plus proche peut-être qu'on ne pense.

Quelques-uns en doutaient : le capitaine insista : — Voyons, mes amis, réfléchissez... On ne va pas, comme cela, démolir la Colonne d'un coup d'épaule. Une telle entreprise nécessite des travaux préparatoires. D'ici à ce qu'ils soient terminés, croyez-moi, il y aura du nouveau...

Il s'était fait familier, paternel et, tout en les sermonnant, il poussait les invalides vers les issues, reconduisait les plus exaltés, avec des petites tapes et des poignées de main. Et tous, un à un, s'écoulaient, convaincus autant par ses arguments que par de vieilles habitudes de discipline et de tranquillité. Il descendit sur leurs talons, s'assura qu'ils réintégraient leurs chambrées respectives, continua sa ronde dans l'Hôtel dont un béquillage lointain réveillait les échos.

Comme il traversait les bâtiments de l'infirmerie, une sœur l'arrêta.

« Il y en a deux dans la salle de la Sagesse, dont nous ne pouvons venir à bout. Jamais le père Sacre n'a été plus difficile. Il vous écoutera peut-être, vous... »

— Bon, je vais voir.

Il suivit la religieuse chez les invalides au régime. Assis dans son lit, les couvertures rejetées, découvrant une nudité que la tombe appelait, Sacre, les yeux jaillissant comme d'une boutonnière rouge ouverte par les

ciseaux, battait infatigablement d'un tambour imaginaire en criant : ran, plan... ran, plan plan...

Le capitaine lui parla, mais il n'entendait rien et battait la charge de plus belle, tête baissée. Alors, l'officier eut une idée : il mit les galons de sa manche sous les yeux du vieillard. Le père Sacre hésita une seconde... Un travail semblait se faire dans son esprit... ; puis, ses doigts crispés se détendirent et il se laissa recoucher comme un enfant.

Il fallut ensuite s'occuper du second. Celui-là, cloué au fauteuil par la paralysie des membres inférieurs, avait compris subitement, dix minutes après le passage des autres, la raison de leur turbulence ; et il demandait, tout bouillant à son tour, qu'on le transportât place Vendôme. Mais il s'imaginait avoir affaire aux Prussiens, entrés dans Paris... et nul n'avait réussi à le détromper.

Le capitaine s'approcha de lui et, plus adroit, abonda dans son sens, calma sa colère en la flattant : « Oui, mon vieux, c'est convenu !... tu seras de l'expédition. Nous n'attendons plus que l'ordre du général pour marcher à l'ennemi. Ta pique ? Tu l'auras... je te dis que tu l'auras... Mais sois raisonnable, hein ? »

— Vive l'Empereur ! cria l'impotent, dans une quinte.

— Oui, vive l'Empereur ! C'est un poids que tu avais sur la poitrine. Te voilà soulagé. Passez-moi le bol de tisane que vous tenez, ma sœur...

La cornette et le képi se penchèrent sur l'infirme, le firent boire et le reboutonnèrent... ; puis l'officier s'en alla paisiblement, comme un médecin major, après sa visite.

Il n'y avait plus personne dans les corridors. Il y erra un moment, songeur, levant les yeux, parfois, sur les plaques indicatrices où des noms de grands capitaines et de villes célèbres par une belle défense, étaient comme les derniers rayons d'un soleil d'arrière-saison, qui éclaire, mais ne réchauffe plus.

Au rez-de-chaussée, au bas de l'escalier, il butta contre quelque chose et vit que c'était quelqu'un, dans un fauteuil roulant, un tronc humain en faction, le nez en l'air, dans la posture d'une grenouille coassant à la lune.

— Ah! ça, qu'est-ce que tu attends là, Clavquin ?

Et l'invalide répondit :

— Que les autres descendent... pour les suivre.

II

CONCILIABULE

En 1871 déjà, l'Hôtel des Invalides avait ceci de commun avec un certain nombre de ses pensionnaires, qu'il était hémiplégique. La partie qui regarde le levant, à peu près seule habitée, contrastait avec le côté de l'occident, inanimé par suite d'une dépopulation favorable aux progrès de la paralysie. Les corridors étaient déserts, on avait condamné la porte des deux anciens réfectoires du rez-de-chaussée et partout, aux étages supérieurs, les escaliers inutiles aboutissaient aux mêmes visages de bois, que des noms pompeux ne consolaient pas de leur disgrâce.

A l'opposite, la physionomie de l'Hôtel n'avait pas changé ; mais nulle part elle n'était plus expressive qu'au deuxième étage, occupé par les invalides encore capables de service actif.

Parallèles à la galerie de l'Orient, qui règne sur la cour d'honneur, et séparées l'une de l'autre par le corridor de Grenoble, les salles d'Hautpoul et Louvois contenaient chacune cinquante hommes appartenant à la première division ; et ces dortoirs, évoquant l'hôpital

plutôt que la caserne, sentaient la vieillesse, l'indigence et l'ennui. La chambrée ne vivait plus que d'échos et de réminiscences. Dans ce décor militaire défiguré, des galons sur quelques manches prolongeaient le respect de la hiérarchie et quatre appels par jour semblaient les derniers soupirs d'une discipline épuisée.

Sauf ces vestiges de l'appareil guerrier, tout suggérait la maison de retraite et l'on cherchait, à l'entrée, au lieu du râtelier d'armes, le porte-parapluies Sans doute, les couchettes étaient celles de l'armée et l'aspect général, celui de la caserne : mais des armoires, voire même des chaises entre les lits, et des malles dessous, conciliaient l'application des règlements avec les exigences de l'âge et des infirmités. Cette tolérance s'étendait à un tour installé devant une fenêtre, à une trousse de serrurier, à des échantillons de travaux d'amateurs, à maintes images épinglées au mur, aux abat-jour grossiers enfin garnissant les lanternes suspendues dont la lumière offusquait les vues sensibles. Des poêles de faïence achevaient de meubler ces grands dortoirs qui avaient l'air d'anciennes chambrées de troupe exhalant, à travers les vicissitudes, le regret d'une destination contrariée.

Un détail, entre tous, était, à cet égard, significatif et indiquait la déchéance irrémédiable. Le sac, cette maison portative du soldat, légère et toujours prête, était remplacé, au chevet du lit, par une petite armoire qui ne rappelait le sac du fantassin en campagne que par son incroyable capacité. Tout y tenait : linge, vêtements, chaussures, outils, ustensiles de cuisine, provisions de bouche, souvenirs de toute sorte, l'utile et le superflu, l'ordinaire et l'en-cas ; un ménage complet enfin. Mais le fantassin, autrefois alerte, ne bougeait plus guère . Azor restait immobile et perclus, auprès de son propriétaire, et la prévoyance de celui-ci dégénérait en manies de vieille fille soupçonneuse ou de veuve sédentaire, en proie aux reliques.

Il est vrai que des malles, sous les lits, entretenaient

encore chez quelques-uns l'illusion de l'indépendance et la velléité du départ. A chaque instant, pour un oui, pour un non, ils signifiaient l'intention de déloger et prenaient à témoin leur malle de ce dessein bien arrêté. Mais l'exécution en étant subordonnée à une pension de retraite suffisante pour vivre autre part, une feinte résignation finissait toujours par déguiser le désir qu'ils avaient, au fond, de ne point quitter l'établissement. Et la malle, tirée par la poignée qui grinçait, rentrait, en raclant le parquet, sous le lit. Car toutes n'étaient point pourvues de roulettes. Plusieurs, en revanche, auraient pu passer pour des curiosités de l'Hôtel, au même titre que les pensionnaires à qui elles appartenaient. Anciennes, démolies et rafistolées comme eux, elles s'illustraient de pièces rapportées, se galonnaient de bandes de cuir sur le couvercle ; et l'on en voyait de très vénérables auxquelles poussait de la barbe, un poil gris et rogneux semé, par touffes, sur des lanières taillées dans des peaux de chèvre. D'autres, ferrées aux angles et qui avaient beaucoup voyagé, cachaient leurs balafres rouvertes sous des emplâtres de tôle ; et presque toutes, affaissées par un long usage, semblaient se rapetisser moins aux dimensions de leur réduit, qu'à la taille des pensionnaires courbés par l'âge et diminués par les amputations.

L'armoire et la malle étaient les dernières confidentes des vieillards épineux qui n'avaient plus d'autre attachement.

Le soir du 14 avril, une centaine d'invalides des deux divisions actives, rassemblés avant l'appel dans la salle d'Hautpoul, y délibéraient sur la suite à donner au soulèvement de la veille.

Le sergent Lacouture avait proposé cet endroit autant à cause des facilités que ses fonctions de chef de chambrée apporteraient aux réunions, que pour mieux entrer dans le complot dont son ami Prophète était l'instigateur. Car une divergence d'opinion sur ce point

les eût partagés pour la première fois depuis dix-sept ans. Ils avaient fait tous les deux au 20e léger, 3e division de l'armée d'Orient, l'expédition de la Dabrutscha et s'y étaient, à les entendre, sauvé la vie réciproquement. Plus tard, devant Sébastopol, à quelques jours d'intervalle, Philibert Lacouture, promu sergent au 95e de ligne, avait reçu à l'épaule droite une blessure grave et Thimothée Prophète, arrosant de son sang les galons de caporal, avait eu la main droite emportée par un boulet. Ils s'étaient retrouvés à l'hôpital de Péra ; un paquebot à vapeur des Messageries impériales retournant en France les rapatriait de compagnie ; enfin, ils avaient obtenu la même année — en 1857 — leur admission aux Invalides.

Un crochet de fer s'emmanchait au moignon de Prophète et la résection de l'humérus gênant jusqu'au coude les mouvements de Lacouture : « Comment nous passerions-nous l'un de l'autre ? disait celui-ci en riant ; nous avons à nous deux seulement un bras droit complet ! »

Mais l'analogie physique s'arrêtait au membre endommagé. De quelques années plus âgé que son camarade qui atteignait la cinquantaine, Lacouture était petit, gros et congestionné. Ses paupières bombaient sur des yeux bleus en boules. Une moustache courte, ainsi qu'une soie de brosse usée, végétait sur sa figure pleine et luisante et s'épaississait, par places, de grains de tabac perdus. Il portait des lunettes et ne quittait jamais sa canne, dont un lacet de cuir traversait la poignée de corne.

Thimothée Prophète, au contraire, grand, sec et noueux, avait un long visage en casse-noisette, une peau mate et fauchée que les piquants de la barbe rendaient semblable aux champs après la moisson. Son crâne, également rasé, faisait paraître plus broussailleux encore de forts sourcils qui mettaient des moustaches où l'on n'est point accoutumé d'en voir, sans parvenir à donner le change sur la bonté foncière qu'un regard paisible décelait.

Lacouture et Prophète avaient la croix. Lacouture avait aussi la médaille militaire.

Après le repas du soir, Prophète et une demi-douzaine d'auxiliaires dévoués avaient parcouru les corridors et les chambrées pour amener au rendez-vous les invalides qui se montraient le moins pressés d'y venir. Ceux-là prenaient leur temps, répondaient en bougonnant : « On y va, on y va... Le feu n'est pas à l'Hôtel... » et s'attardaient exprès à des rangements minutieux. D'autres respiraient le frais « aux trapèzes » et « aux canons » où il fallait aller les chercher. L'élan n'y était plus et la salle d'Hautpoul se remplissait lentement. Quelques couche-tôt s'étaient mis au lit mais ouvraient l'œil tout de même, heureux, sans l'avouer, d'une occasion d'abréger la nuit toujours trop longue aux vieillards. Il y avait les méfiants qui montaient la garde devant leur armoire, et trois ou quatre indifférents à califourchon sur leur lit, absorbés par le ravaudage des nippes et à cent lieues de tout. Quantité d'ailleurs considéraient la réunion comme une distraction n'engageant à rien, si bien qu'aux invalides des divisions actives se mêlaient des moines lais, des débris indisponibles, d'incurables avaries, un aveugle notamment, qui se dirigeait sans guide et dont les paupières saignaient sous un front recousu, et un malheureux agité de tremblements convulsifs qui le faisaient involontairement et avec véhémence, participer à la discussion.

Tous n'arrivaient pas par le corridor de Grenoble, la salle d'Hautpoul ayant sur le corridor de Tarascon une seconde issue près de laquelle Lacouture, en qualité de chef de chambrée, avait sa place. Au-dessus de son lit, la liste d'appel était accrochée, à côté d'un portrait du maréchal de Mac-Mahon, détaché d'un journal illustré. D'autres images, inspirées de la dernière guerre, répandaient sur les murs des lueurs d'héroïsme encore distinctes dans le jour tombant et la fumée incessante des pipes servies, ainsi que des canons, par cinquante artilleurs à l'épreuve.

Des souvenirs et de l'ombre qui enveloppaient l'assemblée, la voix de Prophète s'élèva : — J'espère, mes amis, que personne n'a changé d'avis depuis hier. Le moment serait mal choisi. Vous savez les dernières nouvelles. Ce matin, les communeux ont pillé l'hôtel de M. Thiers : voilà l'affaire. Ces gens-là sont capables de tout. Nous aurions donc tort de ne pas prendre tout de suite les dispositions nécessaires pour les empêcher de mettre leurs menaces à exécution. Toucher à la Colonne, c'est nous manquer de respect. Voilà l'affaire. Il n'y a pas à sortir de là.

Une petite brise d'approbation dissipa un instant le nuage de tabac et des défis sifflèrent dans les tuyaux de pipes. Lacouture appuya l'exorde de son camarade.

— On nous dit bien : c'est une bravade ; mais, d'abord, Prophète, moi et bien d'autres, nous n'en sommes pas convaincus. Et puis, même si c'était une bravade, coïon qui la supporterait !

— Voilà l'affaire ! ponctua Prophète de son exclamation familière.

Lacouture reprit : — Vous avez entendu le capitaine Colin raconter qu'un gouverneur des Invalides avait, autrefois, calmé nos aînés en leur disant que mourir pour la défense de nos trophées, ce n'était pas les sauver. Moi, je ne connaissais pas cette histoire. Mais aujourd'hui, je me suis renseigné, et je vais vous dire la suite que l'on vous a passée sous silence. Savez-vous comment ce gouverneur, qui était le maréchal Sérurier, les a sauvés, lui, les quinze cents drapeaux conquis par nos anciens et laissés à leurs soins ? Il les a sauvés en les faisant brûler dans la cour d'honneur, la veille de l'entrée des alliés dans Paris ! Et les routes du côté de la Loire étaient encore libres... Suffit. Après on jeta les cendres dans la Seine... C'est comme cela qu'on les a sauvés, les drapeaux... Que les vieux soldats aient assisté sans protester à leur destruction, moi, ça me la coupe !...

— C'est la vérité ! Quand tu es arrivé à l'Hôtel, en

1830, il s'y trouvait encore des invalides témoins du fait. « Çui qui n'a pas vu ça, n'a rien vu ! » qu'ils te disaient.

Lacouture et Prophète se retournèrent pour savoir d'où leur venait ce renfort chevrotant et lointain et ils furent surpris d'apercevoir tout près d'eux le vieux Lapuchet, dont les deux dernières dents jaunes et branlantes, qu'il rattrapait en parlant, étaient pareilles à deux haricots s'échappant de leur cosse sèche entr'ouverte. Il dominait encore ses voisins de toute la tête. Une de ses orbites, vidée par un coup de lance, sapait son front chauve à la base, et son corps, d'une maigreur extraordinaire, devait user par le frottement l'envers de sa capote. Tout en profil, ce Lapuchet avait l'air d'un vieil aigle borgne perché sur la hampe d'un drapeau mal roulé. Pensionné de Sainte-Hélène, il avait fait les campagnes d'Espagne, de Russie et de France ; mais le souvenir s'en était effacé depuis longtemps de sa mémoire et une phrase suffisait ordinairement à son peu d'expansion : « J'y étais. Çui qui n'a pas vu ça, n'a rien vu. » Ou bien il monologuait, même lorsqu'on lui adressait des questions auxquelles il répondait comme si lui-même se les était posées.

— Il est vrai, continua Lacouture, fort d'une attestation aussi autorisée, il est vrai qu'il n'y avait à l'Hôtel ce jour-là que les impotents ; les autres, tous ceux qui étaient en état de porter un fusil, faisaient leur devoir à la barrière de Clichy, avec le maréchal Moncey. Avons-nous moins de courage qu'eux, nous qui ne sommes pas encore au régime, Dieu merci ! ni prêts à passer l'arme à gauche ?

Cette étincelle enflamma presque tous les vieux amadous et ceux-là mêmes qui n'étaient pas en division, comme l'aveugle aux paupières ardentes et l'invalide que ses tics rendaient éminemment combustible. Malheureusement, l'incident le plus mince arrosa cette exaltation. Un asthmatique, incommodé par le manque d'air, la fumée, graillonna longuement, puis

défaillit. Deux de ses camarades, le prenant sous les bras, durent l'aider à sortir.

— Vous comprenez maintenant, dit Prophète, pourquoi nous voulons agir à l'insu de nos chefs. Si c'est leur rôle d'être prudents et de parlementer, c'est le nôtre, à nous, de ne pas attendre pour nous montrer que la Colonne soit à terre. Nous ne les consultons pas pour ne pas avoir à leur désobéir, voilà l'affaire. La permission qu'ils nous refuseraient, on s'en passera.

— On la prendra à la semelle de ses souliers, s'écria l'invalide Cassavoix, que sa poitrine couverte de médailles consolait de n'avoir plus de bras.

— Il y a, pour l'heure, à l'Hôtel sept cents hommes. Mais comptons seulement les disponibles, environ la moitié. Supposons même que parmi ces disponibles, cent à cent cinquante ne nous suivent pas... Est-ce que deux cents invalides déterminés ne seraient plus capables de mettre à la raison une bande de coquins?

Les brandons se ranimèrent, toujours environnés de fumée de tabac ; et, au premier rang, l'éclair d'un menton d'argent perçait le nuage.

— Moi, poursuivit rondement Prophète, sauf meilleur avis, je partagerais les hommes de bonne volonté en petits détachements qui s'en iraient, tous les jours à tour de rôle, en promenade militaire à la Colonne.

Les surveillants avaient envoyé au conciliabule un invalide en gelée de coing, Lesourdeur, hépatique et rébarbatif, dont la mine était le fait du contact avec le public, autant que de la maladie.

Il objecta aussitôt : — Le plan n'est pas fameux. Qu'arrivera-t-il? C'est que les communeux pourront mal prendre notre démonstration, qu'ils en rendront notre gouverneur responsable et que le général de Martimprey se verra obligé de nous consigner. Mauvaises conditions pour être bien renseigné sur ce qui se passera là-bas...

Lacouture et Prophète se regardèrent, confirmés par cette remarque dans leur opinion sur l'attitude des sur-

veillants auxquels un supplément de solde de vingt-cinq francs par mois conseillait la plus grande circonspection.

A la perspective de garder les arrêts, d'ailleurs, beaucoup d'invalides regimbaient déjà; et c'étaient surtout ceux qui sortaient rarement.

— Peut-être avez-vous raison, dit Lacouture pour effacer cette fâcheuse impression. Aussi proposerais-je plutôt d'organiser en secret un service de reconnaissance chargé de nous tenir au courant des opérations de la Commune. On ne va pas renverser la Colonne en soufflant dessus, c'est clair. On entreprendra des travaux et comme il n'y aura pas moyen de nous les cacher, nous serons naturellement avertis.

— Parfaitement, déclara Prophète. L'inconvénient que signalait Lesourdeur n'existe plus. Les communeux ne se jugeront pas provoqués parce que deux d'entre nous iront, chaque jour, en éclaireurs, en enfants perdus, comme nous disions en Crimée, faire un petit tour du côté de la place Vendôme. Ils nous rapporteront, le soir, ce qu'ils auront observé et nous agirons en conséquence, voilà l'affaire.

Cette mesure dilatoire eut l'assentiment de la majorité. « Le Prophète a bien parlé. C'est pas une bête... » estimaient les uns; tandis que d'autres, longtemps attentifs, tétaient à petits coups précipités le tuyau de leur pipe, pour en ranimer les cendres.

Mais le surveillant au teint jaune éleva encore une difficulté :

— Soyez bien certains que le général désapprouvera ces promenades.

Lacouture répliqua avec vivacité : — S'il n'en a pas connaissance, comment y trouverait-il à redire ?

Et Prophète ajouta : — Avez-vous... quelqu'un a-t-il une autre idée à mettre en avant ? Nous ne demandons pas mieux que d'y toper, si elle est plus praticable que la nôtre.

Mais nul ne s'exécuta. Un fond de discipline invétéré

empêchait ces vieillards de prendre une initiative quelconque. Ils semblaient toujours dormir et ne marcher qu'au commandement qui les réveillait en sursaut, comme d'autres ne tirent le cordon qu'au coup de sonnette. Aussi n'était-ce pas en vain que le sergent Lacouture prêtait l'autorité de son grade et de ses fonctions à la tentative de son camarade, lequel, sans cela, n'eût sans doute entraîné personne.

— Puisque la motion est adoptée, dit le chef de chambrée, il ne reste plus qu'à établir un roulement entre nous. Si donc vous le voulez bien, on se réunira ici tous les soirs avant l'appel, afin de désigner les deux...

Il fut interrompu par un grand bruit. La porte s'ouvrit, comme enfoncée, et deux invalides, qui en étayaient un troisième complètement ivre, firent irruption dans la salle d'Hautpoul. Le pochard chantait :

Sapristi! qu'est-ce qui paiera,
La goutte à la pa, à la papa,
Sapristi! qu'est-ce qui paiera,
La goutte à la pa - trouille!

— Voilà encore ton Feuillette dans les vignes, dit Lacouture à Prophète.

C'était, en effet, Feuillette dit Prêt-à-Boire, que ses camarades Chapelard, le manchot, et Bibroque, la jambe de bois, avaient rencontré battant les murs et qu'ils ramenaient entre eux, complaisamment, pour lui éviter le *bloc* ou tout au moins la privation de vin, à laquelle il était encore plus sensible qu'à la prison.

L'intermède amusa quelques invalides.

— Eh bien ! Prêt-à-Boire, on avait donc besoin d'être réchauffé, ce soir?

La plaisanterie était courante à l'égard de Feuillette, qui l'avait mise à la mode. Une congélation des doigts de pieds, contractée dans la tranchée, sous Sébastopol, avait rendu leur amputation nécessaire, et, depuis, il

ne parvenait pas à se réchauffer, disait-il, sinon, en buvant la goutte. Il boitait légèrement et prenait gaiement son infirmité. Ancien clairon des chasseurs à pied, il remplaçait à son bec le *joujou* par une petite pipe de terre, courte et fidèle, dont le fourneau paraissait n'être là que pour embraser un gros nez pustuleux, au-dessus duquel mijotaient deux yeux étuvés de larmes, pareils à des haricots rouges.

Il partageait à l'Hôtel la chambre de Prophète, étant chargé, conjointement avec celui-ci, de l'entretien des armes, piques et sabres, que l'on distribuait aux invalides seulement à l'occasion des grandes cérémonies, ou pour les services commandés, gardes, obsèques, etc...

Comme il reprenait le refrain de sa chanson favorite :

Sapristi! qu'est-ce qui paiera,
La goutte à la pa, à la papa,

— Reconduis-le dans sa chambre, Chapelard, dit Lacouture.

— Il ne veut pas, dit celui-ci en riant.

— Alors qu'il se taise.

— Allons, tiens-toi tranquille, vieux...

Et Chapelard, aidé de Bibroque, ne trouva rien de mieux, pour réduire Feuillette au silence, que de lui revisser sa pipe au bec, ce qui ne l'empêchait pas, d'ailleurs, de murmurer en grelottant : « Est-ce bête... Moi qui commençais à me réchauffer... C'est-y pas un malheur, hein, les petits agneaux? »

Mais il avait détourné l'attention ; Lacouture dut la regagner.

— Je disais donc que l'on désignerait tous les soirs les deux hommes chargés de surveiller la place Vendôme. J'espère que les volontaires ne manqueront pas et que l'on n'aura que l'embarras du choix. Pour cette mission, le concours des Alsaciens-Lorrains nous sera très utile. En qualité de vieux soldats et d'annexés, ils

inspireront doublement confiance et pourront causer, circuler, s'informer sans être suspects.

— C'est à vous, je crois bien, camarades, que ce discours s'adresse, fit Chapelard aux oreilles de deux invalides qui tricotaient auprès l'un de l'autre, la tête basse au pied d'un lit.

— Sans doute, dit Prophète. Klauss et Muller peuvent nous rendre des services.

Avec leurs figures placides, leurs pattes de lapin coupées à la même hauteur, leurs boucles d'oreilles, leurs lunettes et leurs bas qu'ils tricotaient partout, au réfectoire, dans la chambrée, les jardins et les corridors, les deux Alsaciens se ressemblaient au point qu'on prenait Klauss pour Muller, et réciproquement. Ils étaient inséparables et transformaient l'Hôtel en Petits-Ménages. Leur vie se passait à échanger du matin au soir des jérémiades, toujours les mêmes, ou bien à faire, en tête à tête, sans penser à rien, d'interminables et silencieuses parties de bouffarde. Quelquefois pourtant, enfreignant les règlements, ils trouvaient à exercer au dehors les métiers de jardinier et de tonnelier ; et ils enfermaient leur salaire économisé dans le *crapaud*, un petit sac de cuir qu'ils portaient sur la poitrine, ainsi qu'un scapulaire. Ils n'avaient point de blessures, ils n'avaient que des rhumatismes. Il ne leur était jamais rien arrivé ; l'unique souvenir de leur passé militaire tenait dans une allusion mystérieuse sur laquelle ils serraient les lèvres, comme les cordons d'une bourse. « De rabelles-du Klauss » ou : « de rabelles-du Muller, le chour où la soube elle s'est saufée ? » Les campagnes mentionnées sur leurs états de services, on eût dit qu'ils les avaient faites dans un fourgon à bagages. Leur mémoire était stérile comme un champ de Mars, et l'aiguille à tricoter restreignait à leurs besoins et à leur vaillance, les dimensions de la pique, trop longue et trop lourde pour eux. Cependant, ils se plaignaient notamment de n'être pas décorés.

L'interpellation de Chapelard les dérangea, les trou-

bla. Ils ne répondaient ni oui, ni non et regardaient autour d'eux avec inquiétude, par-dessus leurs lunettes.

Mais adroitement, Prophète intervint : — Qui donc plus que les Alsaciens-Lorrains est intéressé au respect des monuments de notre gloire ? Ils comprennent bien que la Commune, encouragée par leur tolérance, ne tarderait pas à en profiter pour les chasser de l'Hôtel. Et alors où iraient-ils, eux dont le pays n'est plus français ?

L'argument porta d'autant plus que Klauss et Muller faisaient depuis un mois leur deuil d'un important sujet de rabâchages : l'amélioration des pensions de retraite, amélioration grâce à laquelle ils se flattaient naguère de retourner dans leur village, pour y finir.

— Ce sont vraiment, aujourd'hui, leurs foyers qu'ils défendent, reprit Prophète.

Les deux Alsaciens le pensèrent aussi.

— Nous ne revusons bas te marger à nodre dour, dit l'un.

— Pien sûr que nous ne revusons bas, dit l'autre.

Lacouture insista : — Ce n'est pas tout. Il sera bon aussi que ceux d'entre nous qui ont des relations dans Paris les utilisent pour tâcher de savoir exactement ce que nous avons à craindre et à espérer. Nous allons, Prophète et moi, nous ménager des intelligences dans la place. Que chacun essaie d'en faire autant.

— Ça, c'est facile, s'écria Chapelard.

— On peut compter sur nous, ajouta Bibroque, lequel avait également à cœur de racheter son retard.

Mais tant de zèle de cette part excita, parmi les invalides, moins d'admiration que de gaieté, car les deux drilles ne passaient pas pour engendrer la mélancolie. Sortis, l'un de ces zéphirs et l'autre de ces chasseurs d'Afrique, parmi lesquels s'étaient recrutés les trois premiers bataillons de zouaves ; demeurés débrouillards, chapardeurs et débauchés en dépit du déchet de leurs moyens physiques, ils avaient dans leur sac plus d'un tour appris en Afrique. La manche gauche repliée et

épinglée sous l'aisselle, manche vide du membre qu'il avait perdu à Solférino. Chapelard disait de son bras droit qu'il en valait deux, étant averti. On le surnommait *Fou d'amour*, parce qu'il se posait en bourreau du beau sexe représenté par toutes les gotons un peu mûres de Grenelle et du Gros-Caillou. Il en avait nourri plusieurs pendant le siège, avec le produit des razzias qu'il opérait inconcevablement, tant à l'Hôtel que dans les environs. Il ne manquait jamais de rien et soutenait une réputation de casse-cou et d'homme avantageux. Son grand nez épais reniflait toutes les bonnes fortunes.

Bibroque, qui avait laissé une jambe en Italie aussi, à Magenta, n'était pas moins ingénieux que son camarade et conservait, comme lui, une agilité remarquable. Sa jambe de bois résonnait dans les corridors comme un pas redoublé. On la discernait aisément d'avec les autres. Mais ses succès étaient d'un ordre différent. Il cultivait exclusivement l'affection d'une vieille brocanteuse de l'avenue de La Motte-Piquet. Entre cette femme, qu'on appelait la Canapé, et les invalides, Bibroque servait d'intermédiaire pour maints petits trafics dont le moindre était, au mépris des règlements, la sortie et la vente du pain de munition épargné.

Chapelard et Bibroque, décorés tous les deux de la médaille militaire, portaient la moustache et l'impériale. Mais celles de Chapelard, fournies et cirées en pointe, se proposaient un auguste modèle, tandis que Bibroque n'avait au menton qu'un petit balai éclairci et faisait ses choux gras d'une moustache de cantinier, qui lui tombait dans la bouche.

Klauss et Muller, tout à l'heure pris à partie par Chapelard, crurent tenir leur revanche.

— C'est-y que la Ganabé est maintenant chénérale de gommunards? dit le premier, avec une légèreté toute alsacienne.

Et l'autre, insidieusement : — Jabelard a técha gommencé ses drafaux t'abbroge : bas blus dard qu'hier, il lui abbrenait à vaire l'ézercice.

Mais les deux gaillards avaient rendu trop de petits services à tout le monde pour ne pas mettre les rieurs de leur côté. Ils y furent dès que Chapelard eut riposté :

— Muller avait l'œil où les poules ont l'œuf. La Canapé n'a plus rien à apprendre. Pas vrai qu'elle déchire la cartouche comme un homme, hé ! Bibroque ? C'est à son fils Nénesse que je faisais faire l'exercice, hier, avec un vieux fusil à aiguille, et le moucheron n'est pas empoté comme des paroissiens de ma connaissance.

— Touche ! cria Bibroque.

Et d'autres encore annoncèrent le coup dans leurs pipes, qui jutèrent et fumèrent davantage.

— Suvit ! On sait ce qu'on sait... répliqua Klauss.

— Et c'est douchours bas un brobre médier, répliqua Muller.

— A chacun le sien : aux vieux soldats, le fusil à aiguille ; aux vieilles femmes, l'aiguille seulement.

Incapables d'avoir le dernier avec des compères comme Chapelard et Bibroque, les deux Alsaciens se turent. Mais ce fut alors Feuillette qui les apostropha.

— Dites donc, les deux jumeaux, c'est pour mettre vos sous que vous tricotez des tirelires ? Vous feriez bien mieux de payer la goutte.

— T'as don gondent sans ça, murmura Klauss.

— Ah ! ben, vous avez beau ne pas avoir la queue par derrière, ce que vous êtes chiens !

Et Feuillette ayant retiré de sa bouche le court tuyau de pipe qui s'y enfonçait comme un fausset dans un fût, le filet de chanson s'échappa aussitôt :

Sapristi ! qu'est-ce qui paiera,
La goutte à la pa, à la papa...

Lacouture et Prophète comprirent l'inutilité de pousser plus loin les choses, ce jour-là. Déjà, l'heure de l'appel approchant, des invalides regagnaient leur chambrée, quoique l'on n'eût pris encore aucune ferme

résolution. Aussi la convocation de Prophète les atteignit-elle, pour la plupart, dans le dos.

— On se retrouvera ici lundi soir, pour établir le roulement de la semaine. Mais d'ici là, ouvrons l'œil tout de même.

Deux invalides couchés tournèrent l'un vers l'autre les cornes de leurs madras et se communiquèrent des pensées sans chaleur.

— Il a fixé à lundi la prochaine réunion ? C'est heureux ! Faudrait pas qu'ils prennent l'habitude de venir bavarder ici.

— Est-ce qu'on ne va plus pouvoir dormir tranquillement ? Si le Prophète a peur qu'on ne vole la Colonne, qu'il aille faire sa faction devant.

D'autres s'impatientaient, attendant que les étrangers eussent évacué la salle pour farfouiller dans leur armoire et dans leur malle cadenassée, qu'ils surveillaient, néanmoins, obliquement. Et seuls restaient impassibles les quatre ou cinq invalides qui raccommodaient leurs vêtements et leur linge. L'un d'eux avait planté une chandelle dans le trou d'un os à moëlle et se disposait à finir de rapiécer un pantalon : il ne leva même pas les yeux pour regarder s'écouler, derrière Feuillette soutenu par Chapelard et Bibroque, ses deux anges gardiens, un dernier groupe emmenant le drapeau surmonté d'une aigle déplumée : Lapuchet. Celui-ci semblait, d'ailleurs, abstrait complètement de son entourage et se disait à demi-voix : « Si les rouges veulent de la besogne, tu leur en tailleras. Çui qui ne verra pas ça, n'aura rien vu ! »

Fermant la marche enfin, venait le doyen des aveugles, sans bâton et farouche, les décombres de sa figure envahis par une herbe mauvaise qui sortait aussi de ses oreilles, comme d'un mur crevassé.

Lacouture, cependant, reconduisait son ami jusqu'à la porte de sa chambre, qui était au bout du corridor de Besançon.

— J'irai après-demain, dimanche, à Belleville, chez

ma nièce Céline, dit Prophète. Je pense bien apprendre là des choses intéressantes.

— Moi, dit Lacouture, je ferai une visite à mon neveu Géran, qui n'est pas moins bien placé pour avoir le mot, mais...

Il se retourna vers les dortoirs déjà reconquis par la vieillesse, l'égoïsme et les cacades, secoua la tête et soupira :

— Mais je crains bien que nous n'ayons de la peine à remuer tous ces clampins-là.

III

ÉLECTIONS AU FAUBOURG

« Il n'y a décidément rien à faire avec eux, » se disait Prophète en s'acheminant, le dimanche 16 avril, après déjeuner, vers les hauteurs de Belleville.

Il songeait à ses chefs.

Les gardes nationaux avaient, la veille, pratiqué une perquisition minutieuse aux Invalides, dans le but de découvrir le reliquaire de l'empereur, heureusement mis en lieu sûr, et les fusils qu'ils croyaient cachés dans les caves. Leurs recherches ayant été infructueuses, ils s'étaient retirés en emportant simplement une petite quantité de cartouches et en exigeant du gouverneur la déclaration écrite que l'Hôtel ne recélait point d'armes.

Et le général de Martimprey avait obtempéré !

« Est-ce qu'il n'eût pas dû, au lieu de donner cette preuve de faiblesse, nous rassembler sur-le-champ et répondre à l'insolence par le défi? Au contraire, il nous a laissé ignorer cette perquisition... ; je l'ai sue par hasard... Il n'y a plus à compter que sur nous-mêmes ! »

Et Prophète s'endeuillait d'une illusion, comme d'un camarade enterré le matin.

Autre chose encore ôtait à sa promenade les charmes qu'elle avait pour lui d'habitude. Il pleuvait. L'orage ne s'accompagnait pas, comme la veille, de tonnerre et de canonnade ; mais ce n'était qu'une trêve au ciel et aux avant-postes, qui restaient menaçants de décharges nouvelles. Paris lui paraissait hostile ; il s'y aventurait comme en pays ennemi et dévorait tristement l'affront de n'être plus salué. L'année dernière encore, aux derniers mois de l'Empire, il aimait à passer devant la caserne du Prince-Eugène, la caserne de la Courtille et la mairie de Belleville, à cause des factionnaires qui portaient les armes à sa croix. Les passants se retournaient ; une petite brise de respect caressait sa gloire ambulante ; et tout cela déterminait son goût pour cet itinéraire.

Il n'y était plus fidèle que machinalement aujourd'hui. Les fédérés négligeaient de lui rendre les honneurs et leur indifférence gagnait la foule. Il avait beau se répéter que de pareils soldats n'étaient, en somme, que des pékins déguisés, sa haine pour la Commune s'alimentait de ces vétilles. Il avait l'air d'un explorateur revenant parmi les sauvages et s'étonnant d'en être pour ses frais.

Il ne reconnaissait plus, surtout depuis le siège, le faubourg du Temple et la rue de Paris. Il posait le pied avec hésitation sur ces deux échelles bout à bout, appuyées contre Belleville, comme s'il eût douté de leur solidité. Elles branlaient au point qu'il en avait parfois le vertige et s'attendait à perdre l'équilibre. Mais la secousse ne se faisait plus sentir seulement, comme autrefois, à certaines heures de la journée ; c'était une insécurité permanente. On eût dit que tout le monde vivait dehors, hommes, femmes, enfants, pêle-mêle, et que le faubourg persévérait dans l'oisiveté à laquelle la guerre l'avait accoutumé. Réchappé d'une grave maladie, le peuple ressemblait à ces convalescents que les imprudences exposent à une rechute. Il ne tenait pas en place, cherchait le soleil et se retrempait dans les

effusions d'un printemps propice. On avait envie de lui crier : gare l'insolation !

Aussi bien, déjà, des citoyens qui sortaient de chez le marchand de vins, la figure enflammée, divaguaient. Presque tous étalaient un uniforme improvisé ; quelques-uns étaient armés, équipés, le pantalon à bande rouge dans les guêtres, la capote relevée en triangle, la couverture en bandoulière ; et des gradés çà et là, un revolver passé à la ceinture, semblaient plutôt prêts à se faire photographier qu'à partir.

Cette aliénation, d'ailleurs, était contagieuse. Elle vissait un képi sur les têtes les moins martiales ou bien incitait des commerçants à ne point quitter le harnais pour servir la pratique. On eût dit que la population avait pillé à la fois, la veille, des fripiers militaires et un magasin d'accessoires de théâtre. Et la folie était douce, cordiale et gaie.

Le long du canal Saint-Martin, profitant d'une éclaircie, des gardes nationaux jouaient au bouchon, dans la boue. Au coin de la rue Fontaine-au-Roi, une pauvresse à mentonnière chantait, en s'accompagnant sur la guitare :

Que m'importe s'ils m'ont tout pris...
Ma chaumière est encor française !...

Et plus loin, une bande de gamins escortait un ivrogne dont la femme, excitée, portait le fusil et s'empêtrait de mioches.

En traversant la rue Saint-Maur, Prophète faillit être écrasé par un cavalier novice qui ne parvenait pas à maîtriser sa monture. Il était affublé d'un costume amplement passementé, mi-parti de mobile et de général de l'an III. Des loustics, par surcroît, le chamarrèrent de ridicule en l'interpellant au milieu des rires :

— Halte-là, l'intrépide ! On n'achève pas les blessés !

Mais Prophète, qui n'était orgueilleux de son infirmité que selon les circonstances, entendit mal, cette

fois, la plaisanterie et tourna les talons en murmurant : « C'est un camp de barbares !... », tandis que la moquerie s'acharnait sur l'écuyer d'occasion : « Cramponne-toi, Gugusse ! T'as donc pas lu le nouveau règlement ? Défense aux estafettes de galoper dans les rues... Conduis-le par la bride, va, c'est plus sûr... »

Aux anciens boulevards extérieurs, l'animation plus grande encore amalgamait ensemble des impressions de 15 août, de grève et d'investissement prolongé. Des ménages revenaient, en flânant, d'une distribution de vivres; des détachements descendaient de garde avec des miches entamées au bout des baïonnettes, et le pas redoublé d'un bataillon alternait avec les roulements de tambour d'un saltimbanque invitant le populaire à imiter les personnages officiels et la crinoline élégante qui, sur une toile peinte, s'ébahissaient devant le mollet vaniteux d'une femme à barbe. A côté, un orgue de barbarie, sur lequel s'épuçait un singe, préludait aux exercices d'une danseuse de corde ; une roue de loterie crissait, par intervalles, puis une voix proclamait des numéros gagnants ; et l'odeur éparse de quelques fritures en plein vent ajoutait aux symptômes fallacieux d'un retour d'abondance et de joies.

Rue de Paris, rien n'indiquait encore que l'on fût sur la lisière de ce Belleville, réputé si terrible et qui se montrait plutôt débonnaire, sous des dehors débraillés et tumultueux. Devant les Folies-Dénoyez, converties en ambulance, deux citoyennes, coiffées de bonnets rouges, quêtaient, l'une pour les blessés, l'autre pour les familles des défenseurs de la Commune tombés le 6 avril à Neuilly. En face, la Salle Favié était fermée, mais des gens échauffés discutaient à la porte.

Alors, en entendant les noms dont leurs bouches étaient pleines, Prophète se rappela tout à coup que la Commune avait ajourné au 16 avril les élections complémentaires d'abord fixées au 10, et il fut tenté de rebrousser chemin. Puis, il se ravisa, compta sur l'événement pour délier les langues et se remit en route.

Il avait dépassé la rue de Puébla, il était presque arrivé, lorsqu'il reçut à bout portant le bonjour d'un homme en bras de chemise sur le seuil de sa boutique. C'était le coiffeur Lépouzé, qu'on appelait aussi, familièrement, Canrobert ou maréchal Ran, à cause d'une ressemblance qu'on lui trouvait avec ce guerrier. Mais depuis que celui-ci s'était enversaillé, Lépouzé, lieutenant de la garde nationale, répudiant son modèle, avait laissé pousser sa barbe, épointé ses moustaches et sacrifié les boucles de ses cheveux, avec une abnégation excluant toute idée de palinodie et prêtant, au contraire, à cette métamorphose, le caractère élevé d'une rupture évidente et définitive. Néanmoins, il respectait, chez quelques vieux clients qui lui conservaient son sobriquet, la fidélité au régime déchu ; et tout le monde ainsi était satisfait.

De ce que Prophète ne l'avait pas tout de suite reconnu, le coiffeur se félicita, mais intérieurement, afin de ne pas désobliger un ancien soldat. Après lui avoir serré la main, il dit seulement : « Vous allez chez Ferdinand? Ils vont être bien contents de votre visite. Madame Lhomme, votre nièce, se plaignait justement hier que vous deveniez rare. »

— Ce que l'on voit dehors n'encourage guere à se promener, répondit amèrement l'invalide.

Lépouzé prit pour une allusion à son changement de physionomie cette remarque indécise et détourna la conversation.

— Monsieur Rabouille sort d'ici. Vous le retrouverez sans doute chez Ferdinand.

Diversion maladroite, car ce Rabouille était la bete rouge de Prophète qui, pour la seconde fois, eut une velléité de se replier. Mais quelle défaite plausible invoquer? Déjà Lépouzé, le retenant, s'écriait :

— Ma foi, je vais avec vous jusqu'à la mairie. Donne-moi ma vareuse, Adélaïde...

— Tu la mets pour aller voter? demanda innocemment, du fond de la boutique, une petite femme de vi-

sage plat et tout ébouriffée, à laquelle il manquait des dents, comme à un peigne.

— Dame ! à moins que je ne la garde pour travailler au salon ! fit-il, piqué.

Et il endossa l'uniforme aux manches galonnées d'argent, ravi de se pavaner dedans, pour le moins une fois, auprès d'un quasi compagnon d'armes dont le prestige déteignait sur lui.

Ils montèrent donc ensemble jusqu'à la mairie du vingtième, distante de deux cents pas à peine.

Installée depuis vingt-cinq ans dans les bâtiments de l'ancien restaurant de l'Ile d'Amour, la mairie, resserrée, chétive et noiraude, avait perdu, elle aussi, son aspect suburbain et sa tranquillité. On eût dit une concierge qui raconte sa jeunesse galante et ses amours contrariées. Obstinée dans sa dernière inclination, elle avait élu, le 26 mars, Gabriel Ranvier, dont le choix comme maire du vingtième, en novembre 70, n'avait pas été ratifié par les gens de la Défense, auxquels la collaboration d'un failli non réhabilité, n'avait pas toujours inspiré les mêmes scrupules.

La cour, close d'une grille, où somnolaient avant la guerre, sur un banc, au soleil, quelques hommes de garde relevés chaque jour, cette cour s'emplissait maintenant de fédérés qui s'émancipaient de la contrainte du siège et avec lesquels la maison commune était d'intelligence. Leurs vicissitudes, leurs passions, leurs espérances, elle les épousait. Tour à tour possédée par la garde nationale, les tirailleurs de Flourens, les douaniers, et, le matin du 18 mars, par les troupes du général Faron, elle avait vu — souvenir inoubliable ! — celles-ci refuser de mettre les mitrailleuses en batterie, lever la crosse en l'air et fraterniser avec le peuple. Et d'avoir assisté à une scène pareille, les pierres s'étonnaient encore ! La façade rajeunie était comme le visage fiévreux et crispé du faubourg. Elle respirait la bataille et soufflait sur le feu. Quand se propageait, la nuit, l'anxiété du rappel, c'était de son côté, d'abord, que se tournait

Paris accoutumé au son de cette voix d'en haut.

Belleville était le croquemitaine de la bourgeoisie. Quand on lui disait : « Belleville s'agite, Belleville va descendre... », elle se réfugiait en tremblant dans les bras de sa bonne. Celle qui était à son service le 18 mars, sous le nom de Thiers, avait trahi sa confiance en l'abandonnant et cherchait à présent à revenir en grâce.

Mais ce n'était pas au physique seulement que la mairie ressemblait à ses administrés. Elle avait un cerveau où se succédaient, au gré des commissions fugitives, les pensées incohérentes, les projets mal nourris, les folies généreuses, toutes les audaces et toutes les étourderies. Elle tenait vraiment à Belleville comme la tête tient au corps. Et cette petite tête mobile, farouche, engoncée, regardait Paris de travers et s'en méfiait.

Elle narguait aussi sa voisine l'église, le vieil et redoutable adversaire auquel les fidèles ne portaient plus guère leurs prières, tandis que les électeurs s'empressaient autour de la section de vote. C'était la revanche des commandements du peuple sur les commandements de Dieu, et cet avantage, la mairie déchaînée le célébrait en aboyant sans relâche contre l'église, à qui les deux cornes jumelles de son double clocher faisaient un front de taureau.

— Je vous laisse, dit le coiffeur à Prophète : je vous rejoindrai chez Ferdinand tout à l'heure, quand j'aurai rempli mes devoirs de citoyen.

Citoyen !... C'était le mot avec lequel les gens s'abordaient partout maintenant, mais nulle part autant que devant le comptoir de son neveu. Aussi l'invalide, qui était sobre, trouvait-il à ce vocable, quand il le recevait dans la figure, une odeur de vin et de mauvais alcool.

Sa répugnance allait être mise à une rude épreuve, il put s'en convaincre en voyant la clientèle nombreuse qu'avaient ce jour-là les débits environnants... Celui de Ferdinand tirait l'œil entre tous. Il occupait le rez-de-chaussée d'une petite maison à deux étages située au

milieu de la rue Lassus qui longe l'église et végète dans son ombre; mais la maison tout entière, du haut en bas, était badigeonnée de sang de bœuf sur lequel se détachait l'enseigne, en épaisses lettres blanches :

A LA DESCENTE DE ROMAINVILLE

FERDINAND LHOMME. — COMᵉᵉ DE VINS-TRAITEUR.

Depuis qu'une station de fiacres animait un rien cette rue brève et retirée, l'établissement de Ferdinand était devenu aussi le rendez-vous des cochers. Dans la belle saison, ils prenaient leur repas dehors, devant la porte, la maison, qui se dérobait un peu à l'alignement, ayant permis, autrefois, d'appuyer contre la boutique un engageant berceau. Mais il y avait longtemps que nulles plantes, nul feuillage n'y grimpaient plus ; ce qui n'empêchait pas les consommateurs de continuer à se plaire sous l'illusoire abri d'un treillage peint en vert.

Ils y abondaient à cette heure et le comptoir ne chômait pas davantage. Ici et là, les électeurs péroraient et gesticulaient, s'empruntant du renfort lorsque la discussion dégénérait en querelle. Le garçon, Alexandre, blême et furonculeux, le cou dans un bandage, ne savait auquel entendre, allait d'un groupe à l'autre, sortait et rentrait, ahuri, des pots à la main, des bouteilles sous le bras, et le vin versé par lui coulait généreusement, de haut, entre les têtes rapprochées, comme un drapeau rouge, taillé en morceaux, qu'il distribuait aux combattants pour les électriser.

Parmi les clients de la « tonnelle », Prophète distingua tout de suite son ennemi, Jacques Rabouille, un homme d'une quarantaine d'années, solide et de haute stature, dont la barbe longue, légère et noire, contrastait avec les cheveux courts, drus et tout gris. Il avait l'air triste et résolu. Sa cotte bleue d'ouvrier mécani-

cien tranchait sur les uniformes prodigués autour de lui et marquait une sorte de dédain pour le travestissement militaire, d'autant plus que, nu-tête, il proscrivait même le képi dont se paraient Ferdinand et jusqu'au fils de celui-ci, le petit Adrien, un gamin de huit ans que Rabouille justement faisait sauter sur ses genoux.

Prophète venait avec des intentions conciliantes, estimant qu'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre : mais quand il vit son neveu jouer avec l'autre, le rouge, le démoc-soc, toute sa colère contre lui se réveilla comme d'habitude.

Car les deux hommes se détestaient de longue date et certaine saillie de Rabouille, plein de reconnaissance envers les Anglais pour le service qu'ils avaient rendu à la France en internant pendant six ans et en réduisant à l'impuissance un malfaiteur tel que jamais criminel ne mérita davantage le bagne à perpétuité, cette déclaration n'était pas la seule ni la principale cause d'une antipathie réciproque et profonde. Une sourde jalousie l'envenimait et la rendait incurable. Le petit Adrien, à mesure qu'il grandissait, élevait entre son oncle Prophète et son ami Rabouille une barrière plus haute, par-dessus laquelle ils se provoquaient. Au lieu d'un trait d'union, l'enfant demeurait un objet de litige pour leur affection exclusive, et ils se disputaient ses préférences avec une ardeur conquérante que ne rebutaient ni les caprices ni l'ingratitude.

Depuis un an, cependant, l'étoile de Rabouille pâlissait. Il ne s'agissait plus pour lui de gagner du terrain, mais de n'en point perdre. Chaque jour, Adrien lui échappait davantage et se dispersait, sous l'influence des circonstances, du milieu et de l'âge. Naguère encore, pour captiver cette intelligence commençant à poindre, il ne craignait point de rival. Il avait sur l'oncle Prophète l'avantage d'une présence constante, étant à la fois le pensionnaire et le locataire des Lhomme auxquels il louait une chambre dans la

maison. Tous les soirs, il entreprenait l'enfant, savait l'amuser avec des histoires naïves, des contes et des fables choisis avec discernement et qui entr'ouvraient son esprit aux clartés de la vie. Enfin, le mécanicien n'était pas embarrassé pour retenir l'attention du petit lorsqu'elle faiblissait. De la mie de pain, des bouts d'allumettes, un morceau de bois, n'importe quelle menuaille rapportée de l'atelier, mêlaient entre ses mains la récréation à la leçon de choses. L'ingéniosité de l'artisan fortifiait les liens que l'inclination avait formés et le célibataire comblait en même temps les vides de son existence et de son cœur. Puis le dimanche, c'était des promenades à travers Paris, les musées, et de temps en temps, le cirque...

A cette époque heureuse, Prophète ne lui donnait point d'ombrage. Ses visites s'espaçaient, plutôt désagréables à l'enfant, qui n'aimait pas à frotter sa figure contre un menton et des joues semés de gravier.

Mais la Guerre, le Siège, avaient renversé les rôles et tourné les pensées du mioche vers le vieux soldat, dont le type, mieux approprié aux événements, leur servait, en quelque sorte, de réflecteur. Le petit Adrien en fut ébloui et témoigna pour son oncle un enthousiasme que Rabouille n'excitait plus. La lutte entre les deux hommes devint bientôt inégale. La rue, les défilés, les conversations, les images, l'appareil de la défense au faubourg, à la limite du vaste camp retranché qu'était Paris depuis six mois, tout favorisait l'invalide au détriment de l'ouvrier qui avait, d'ailleurs, achevé de démériter auprès de son jeune ami en n'endossant pas hors de propos un uniforme à peine utile pour se battre, disait-il, et en refusant un grade dans sa compagnie. Quelle différence avec l'oncle Prophète, dont la tenue, la croix et la mutilation attestaient à jamais les prouesses ! Il n'avait eu qu'à paraître pour frapper une imagination préparée ; il n'avait qu'à parler pour être la voix autorisée de cette multitude en armes au milieu de laquelle l'enfant vivait et qui sortait pour lui

de la mairie voisine, comme d'une boîte de soldats répandant son contenu sur le trottoir.

Aussi, Adrien attendait-il avec impatience et accueillait-il avec joie l'oncle dont la mémoire, également pleine de soldats, était une autre boîte à surprises.

Pendant le Siège, il montait à Belleville au moins une fois par semaine, et c'étaient pour le neveu des journées trop courtes. Il avait eu un joli mot exprimant bien les vertus qu'il trouvait aux récits du bonhomme. Un jour, des fédérés, revenant d'enterrer un des leurs, avaient oublié dans le débit un bouquet d'immortelles ; et l'enfant, ennuyé de respirer ces fleurs sans parfum, avait dit à l'invalide : « Raconte-moi une histoire... *pour qu'elles sentent quelque chose !* »

Quel autre que Prophète eût pu être ainsi, auprès d'Adrien, en odeur d'héroïsme ?

Le progrès qu'il faisait dans la confiance du gamin, empiétait sur l'empire de Rabouille, et celui-ci n'en prenait point son parti. Quelquefois encore, il parvenait à ressaisir un lambeau de crédit, le temps d'une chanson, d'une descente de garde ou d'un tour aux remparts ; mais c'était une victoire sans lendemain ; un signe — et la recrue passait à l'ennemi !

Cette trahison aigrissait l'ouvrier mécanicien incapable de dissimuler et qui souffrait autant de son abandon que du pli donné à l'esprit de l'élève par son nouvel éducateur. La rencontre des deux hommes était orageuse ; il y avait entre eux cette mésintelligence qui résulte autant d'un conflit de sentiments que d'une incompatibilité d'idéal. Les révolutionnaires aiment dans l'enfant leur rêve qui marche et qui balbutie : c'était l'avenir que Rabouille défendait contre les retours offensifs du passé. Et il avait beau compter sur des jours meilleurs, il ne se résignait pas à sa défaite, même momentanée.

Cependant, les consolations ne lui manquaient pas. Il n'avait qu'à se pencher pour en découvrir de charmantes. La petite Sophie, la sœur d'Adrien, de trois ans

plus âgée que son frère, voyait celui-ci se détacher peu à peu de Rabouille et s'ingéniait pour qu'il agréât, faute de mieux, ses prévenances et son assiduité. La gentille fillette avec ses cheveux d'un blond ardent, sa peau parsemée de son, ses lèvres un peu fortes et son regard franc, n'était pas seulement le portrait vivant de son père ; elle tenait de lui encore un caractère aimable et doux. Elle s'exerçait à la compassion sur les chagrins qu'elle devinait, comme à l'amour maternel sur ses poupées. Elle avait surtout, avec une intuition féminine très vive, le sens délicat des compensations, qui rendent tous les maux supportables. Il avait suffi que son frère s'éloignât de Rabouille, pour qu'elle redoublât de petits soins auprès de lui. Quand il était seul et absorbé à une table, le soir, elle quittait ses devoirs et venait lui demander la solution d'un problème difficile, pour distraire sa pensée. Il n'était pas rare aussi qu'il terminât pour la sœur une leçon commencée avec le frère. Mais il s'occupait d'elle sans entrain, insensible à son empressement comme à d'autres avances étrangères, et ses yeux, qui ne suivaient pas la longue natte en peine au dos de la fillette, s'enquéraient plutôt d'Adrien retourné à ses jeux bruyants et militaires.

Ce souci, aujourd'hui, lui était épargné et il n'avait point à faire d'efforts pour retenir entre ses genoux le petit garçon heureux d'être confondu dans l'assemblage en fermentation sous la tonnelle dépouillée.

Soudain, Adrien aperçut son oncle dans la rue de Paris et s'élança au-devant de lui.

Ce fut à une arrivée triomphale qu'assista Rabouille ulcéré. Les deux hommes n'échangèrent qu'un mauvais regard et point de salut. Prophète se fit jour tout de suite dans le débit et ne s'y arrêta même pas. A travers le comptoir et la salle encombrée de clients : « Je suis dans mon coup de feu ; à tout à l'heure!... », lui cria Ferdinand, son gilet à manches retroussé jusqu'aux coudes et la figure épanouie sous le képi honorifique.

Une cloison en bois, mince et peu élevée, percée, dans sa partie supérieure, de trèfles et d'arabesques, séparait cette première salle d'un cabinet plus étroit réservé à la clientèle du restaurant. La cuisine était au fond. Prophète y trouva madame Lhomme, la petite Sophie et une vieille femme qui épluchait des légumes.

Céline, fille d'une sœur de Prophète qui était morte, avait trente-trois ans. Elle s'était un peu épaissie et fanée devant les fourneaux. Des attraits de sa jeunesse, elle ne présentait plus, pour témoignages, que de grands yeux bruns, une bouche saine et tendre, de lourds cheveux châtains et deux fossettes que la pâte moins ferme des joues n'avait pas comblées. Son visage laissait voir à la fois des restes de beauté et des restes de bonté végétant dans les conditions les moins propres à leur conservation respective. En effet, le manque d'énergie de Ferdinand Lhomme les ayant, autrefois, mis à deux doigts de la faillite, Chaussée de Ménilmontant, où ils avaient débuté, Céline, en venant s'établir rue Lassus, s'était bien promis de n'y point courir les mêmes risques. Robuste, économe et laborieuse, non contente de régner sur la cuisine, elle avait étendu son influence au domaine de son mari, limité le crédit qu'il accordait trop bénévolement, contraint les mauvaises payes et ramené la prospérité dans la maison. Cette attitude lui avait acquis, vis-à-vis de la clientèle, une réputation de supériorité qui lui conciliait l'estime des uns et en imposait aux autres. On redoutait son immixtion dans les débats du comptoir, mais on ne lui en gardait pas rancune, car elle rachetait sa rigueur par un louable empressement à soulager, le cas échéant, des misères avérées. Elle était ordinairement sans indulgence pour la paresse, l'abus de confiance et l'ivrognerie insolvable. Mais les épreuves des derniers mois, funestes au commerce, l'avaient rendue moins coulante aussi bien en affaires que sur des questions de temps auxquelles, jusque-là, elle paraissait indifférente. Elle quittait la pente de son cœur pour suivre

celle de ses intérêts alarmés. D'une intelligence moyenne ouverte aux vérités pratiques, elle ne pesait pas les raisons qu'avaient de se heurter la Commune et Versailles : elle était foncièrement du parti de l'ordre et de l'épargne.

Prophète, se dégageant de l'étreinte d'Adrien, embrassa ses deux nièces, la grande et la petite, puis, reconnaissant la bonne femme assise à côté d'elles :

— Hé! bonjour, maman Mazoudier, dit-il, en lui tendant la main.

Un sourire grava des rides nouvelles dans la binette ratatinée, grosse comme le poing, sous un bonnet blanc bien propre, et la vieille répondit :

— Bonjour, monsieur Prophète.

— Comment va votre mari, maman Mazoudier?

— Il est de garde là-bas, aux remparts, je crois... Il ne rentrera que demain matin. Il regrettera bien de ne pas vous avoir vu, monsieur Prophète.

— Il me semble que c'est souvent son tour, observa l'invalide.

Mais elle reprit, sérieuse :

— Les vieux doivent donner l'exemple..., les vieux de 48 comme lui, surtout. Car ce n'est pas la première fois qu'il défend la République menacée... Même que ça me rajeunit de le voir partir comme dans le temps et de l'entendre répéter ce qu'il disait il y a vingt-trois ans : « Moi vivant, ils ne toucheront pas à la République! Les rois et les empereurs nous ont fait assez de mal, pour que nous nous opposions par la force à ce qu'on en ramène un sur le trône. »

— C'est beau les illusions! plaisanta l'oncle.

— Oui, à l'âge de Mazoudier, soixante-cinq ans sonnés, c'est beau! continua la vieille, en ràclant paisiblement ses légumes. Si les pauvres gens comme nous n'avaient plus d'illusions, monsieur Prophète, qu'est-ce qu'ils mettraient sur leur pain?

— Enfin, vous n'avez pas peur qu'il lui arrive malheur, un de ces jours?

— Oh ! notre séparation ne serait plus longue maintenant. Et puis, comme dit encore Mazoudier : « Si l'on ne pensait qu'à sauver sa peau, ils auraient vite fait d'escamoter la République. »

Rien n'était touchant comme un pareil culte aveugle dans la bouche de cette vieille femme qu'employait madame Lhomme, presque par charité. Car Mazoudier, ouvrier relieur et simple trente sous, comme Rabouille, au 63 bataillon fédéré, n'avait plus d'ouvrage depuis longtemps et se consolait de ses privations en les offrant à la République, pour gage de dévouement. « Les pauvres ne peuvent donner que ce qu'ils ont », déclarait-il.

— Tu restes à dîner avec nous, j'espère? dit Céline à son oncle.

Mais Adrien, qui s'était emparé du bonhomme, avait beau insister, celui-ci se faisait prier, lorsque Ferdinand profitant d'un moment de liberté, survint :

— Parbleu ! s'écria-t-il, je crois bien qu'il dîne avec nous ! Qu'est-ce que vous prenez, mon oncle, en attendant ?

Ferdinand Lhomme était un garçon de trente-sept ans, réjoui, rondelet et rougeaud, rougeaud de teint, de moustaches et d'opinions, c'est-à-dire qu'il savait concilier les exigences de sa profession et les précautions commandées par les événements, à l'exemple de son voisin Léponzé. Mais tandis que le coiffeur de la rue de Paris pouvait, sans trop d'inconvénients, conserver son grade dans la garde nationale, Ferdinand, par sa clientèle naguère également galonné, s'était bientôt rendu compte de l'imprudence qu'il avait commise en ne déclinant pas cette faveur. Il la payait cher. Les ardoises s'allongeaient : c'était une bienvenue perpétuelle que certains de ses électeurs attendaient de lui. Il avait donc, à l'instigation de sa femme, arrêté les frais en rentrant modestement dans le rang ou tout au moins en faisant mine d'y rentrer, car il ne portait guère le képi qu'au comptoir et il en était quitte pour quelques

tournées aux chefs complaisants qui l'exemptaient de service. Il estimait ce tribut suffisant, mais sa manière de voir n'était pas celle des camarades qu'il ne régalait plus et qui le jalousaient, en dépit de ses protestations de fidélité à la Commune. Il n'en était point avare. Nul ne stigmatisait d'un accent plus convaincu les suppôts de la monarchie ou Badinguet, qu'il appelait d'ailleurs respectueusement l'Empereur, en causant avec Prophète. Mais souvent sa langue, exercée au nouveau vocabulaire, fourchait, et il s'en excusait en riant :

— Que voulez-vous, mon oncle... l'habitude! Ne prenez pas la chose en mauvaise part. Qu'est-ce que je désire avant tout, moi?... Ne contrarier personne. Le métier ne serait plus possible sans cela et je n'aurais qu'à fermer boutique.

— Oui, mon neveu, répondait l'invalide, hurle avec tes loups, pour n'être pas dévoré par eux.

— Oh! reprenait le marchand de vins, ils ont heureusement plus soif que faim. Vous les jugez mal. Ce sont de bons bougres au fond, comme dit le marchand de fourneaux.

Mais l'oncle n'en convenait pas et le laissa paraître, une fois de plus, quand Ferdinand l'invita à aller s'asseoir dehors sous la tonnelle.

— Vous y serez mieux que dans la cuisine. Il y a là justement Rabouille que vous connaissez...

— Merci, dit Prophète, je préfère rester à côté, dans le cabinet ; Adrien me tiendra compagnie.

— Comme vous voudrez.

Et, réclamé au comptoir par d'impatients gosiers, il retourna dans le débit en demandant, avec le sans-façon indispensable : « Qu'est-ce qu'il faut vous servir, la coterie? »

Aussi bien, tel était le diapason des voix que Prophète de sa place pouvait aisément entendre discourir les consommateurs. Mais les noms : Bergeret, Ranvier, Viard, Trinquet, Lullier... qu'ils se renvoyaient, comme des volants, n'étaient familiers qu'aux joueurs,

et l'oncle d'Adrien était plutôt distrait par leur mimique ardente, qu'il apercevait grâce aux jours pratiqués par les découpures dans la séparation.

Entre les plus exaltés, les plus verbeux, se faisait remarquer le cordonnier Schramm, surnommé le Bombé, parce qu'il avait une épaule sensiblement plus haute que l'autre. Etait-il bossu ? Ne l'était-il pas ? On tombait d'accord que c'était un bossu mal opéré, abandonné par les chirurgiens qui n'avaient pas tout enlevé. Il penchait la tête, en parlant, vers ce qui restait et semblait en recevoir des mauvais conseils et des confidences empoisonnées.

Une barbe grise, fournie et négligée, couvrait sa forte mâchoire, couvrait même toute sa figure, où l'on distinguait seulement deux yeux petits et perçants et un nez écrasé, qui avait l'air d'un pouce sans ongle et retourné.

Rabouille, à qui l'on demandait un jour pourquoi il ne fréquentait plus les réunions publiques, avait répondu : « C'est bien assez que Schramm me donne l'illusion d'y être. »

L'homme vérifiait cette boutade. Il sentait la sueur, le quinquet et la poix. Table, comptoir, dossier de chaise, tout était tribune à ses mains cherchant un point d'appui, à son corps projeté, dès qu'il ouvrait la bouche, pour ergoter, interrompre ou convaincre. Le Vaux-Hall, le Pré-aux-Clercs, la Redoute, le Vieux-Chêne, les Folies-Belleville, les Barreaux-Verts, Favié, Ragache et Budaille, toutes les salles où l'opposition grondait à la fin de l'Empire, avaient retenti de ses déclamations subversives. Il en tenait registre et rappelait fréquemment les condamnations qu'elles avaient attirées sur lui. Il portait constamment l'uniforme de garde national, comme la rançon de sa protubérance ; et personne n'en souriait, car on savait le vieux pilier de club aussi susceptible et vindicatif que désintéressé. « Chacun est droit à sa manière », disaient en plaisantant ceux qui rendaient justice à la probité du cordon-

nier contrefait. On ne l'aimait guère, mais on l'estimait et il ne manquait pas, à Belleville, de petits rentiers qui eussent confié sans crainte la surveillance de leur immeuble à cet ennemi de la propriété, sobre et spéculatif.

Il avait, d'ailleurs, justifié cette réputation. Concierge jusqu'en 1868, et concierge à tous égards scrupuleux, il n'avait quitté la loge qu'afin de suivre plus assidûment les réunions publiques et les enterrements. Il n'était plus que cordonnier et demeurait rue de la Mare, dans un boyau qui lui tenait lieu de boutique, d'atelier, de chambre, de cuisine, de tout. Il couchait habillé sur des collections et entre des liasses empilées de vieux journaux, qui confondaient leur moisissure avec celle des cuirs fatigués. De sorte que nul n'était plus imprégné que lui de la sueur du peuple et de ses tribuns.

Son enseigne, une botte rouge sur fond noir, était mieux appropriée encore aux opinions politiques du cordonnier, par le farceur qui avait tracé à la craie, au-dessous :

FAIT LE MIEUX ET LE NEUF

Et de ce que Schramm n'avait pas effacé ce jeu de mots, on pouvait inférer qu'il en acceptait l'augure.

Il paraissait, ce dimanche, particulièrement excité.

A cette remarque d'un ouvrier qui sortait de la section de vote : « Il leur faudra moins de temps que le 26 mars pour dépouiller le scrutin », Schramm objecta vivement :

— Allons donc ! dans les quartiers riches, je ne dis pas... Tant d'aristos en gants jaunes ont aujourd'hui gagné Versailles, qu'on n'aurait pas dû laisser partir ! Mais dans le vingtième, je suis bien sûr, moi, qu'il y aura peu d'abstentions.

— Ou bien Belleville ne serait plus le cratère de la Révolution ! s'écria Ferdinand, qui débitait, avec ses spiritueux, la ripopée des métaphores du broc.

— On a tout de même eu tort de rouvrir, ce matin, la porte de Romainville, fermée depuis le 30 mars. Le jour est mal choisi.

Cette critique émanait d'un long et maigre diable chez lequel tout était circonflexe, les jambes, le corps, la bouche, le nez et jusqu'aux sourcils surmontant des yeux mobiles et bridés. Acteur au théâtre de Belleville, où il jouait les seconds comiques, Adolphe, hors du théâtre, fuyait sa destinée. Il était taciturne, transi et méconnu. La Commune, résultat imprévu ! attisait en lui un feu d'ambition dévorant et il comptait sur elle pour sortir d'un emploi qu'il jugeait au-dessous de ses moyens. Il avait transporté dans l'art dramatique la folie de galon et d'avancement rapide qui sévissait alors, et, honteux de faire rire, il prétendait, à la faveur des circonstances, révéler ses aptitudes à faire pleurer. Il muait du canard à l'aigle.

Quoiqu'il ne fût plus jeune et n'eût rien d'un miroir à femmes, il vivait en garni avec une petite brunisseuse de dix-sept ans, férue de lui et qui proposait à résoudre le problème de savoir si elle était séduite par ses grimaces et ses contorsions ou bien par le regret sincère qu'il en avait après.

Le cordonnier méprisait Adolphe : il le toisa par-dessus l'épaule et dit :

— Vous calomniez Belleville, citoyen... Le peuple y fera son devoir, qui est d'affirmer, par un vote unanime, sa vie communale, sa foi dans l'avenir et sa capacité politique. Comme j'ai dit une fois chez Budaille : « Fils de 93, lève-toi ! Si tu es vaincu, c'est la fusillade, la déportation, un nouveau bail de tyrannie... Si tu es vainqueur, c'est la transformation complète de l'état de choses existant, c'est la liberté, c'est le bonheur ! »

— Il n'y a pas à hésiter, dit un naïf.

Et les raquettes continuèrent l'échange de quelques

noms : Viard, Trinquet, Gaillard, Lullier, Tavernier, Dumont, Mallet..., dont on discutait brièvement les chances de succès.

Au sujet des deux derniers, la recommandation du *Père Duchêne* n'était pas décisive. Mais comme quelqu'un attribuait l'échec probable de ses candidats à leur obscurité, un contradicteur assis sous l'œil-de-bœuf, à une petite table, et qui suçait des moustaches humides, jaunies par l'abus du tabac, combattit cette opinion.

— Obscurs..., obscurs..., qu'est-ce que cela signifie? C'est le reproche qu'on adressait déjà, le lendemain du 18 mars, aux membres du Comité central, qui ramassaient, pour vous en investir, un pouvoir abandonné. Quel besoin avons-nous de savoir d'où ils viennent? Étaient ils connus davantage, les hommes de 92 qui mûrissaient l'insurrection du 10 août, et ceux qui faisaient ensuite de la Commune, génératrice de la Convention, un corps exécutif auquel l'Assemblée nationale, tremblante, obéissait? Ce n'est pas quand le rebouteur a réduit convenablement une fracture, que je lui demande s'il est docteur en médecine... Félicitez-vous plutôt qu'il ne le soit pas : il vous ferait payer ses soins plus cher et serait sans doute moins adroit. A une ère nouvelle, il faut des hommes nouveaux. Pour représenter le prolétariat, vivent ses enfants légitimes !

Et s'essuyant les moustaches, la barbe, à pleine main, il se remit à tirer sur son cigare d'un sou, qui s'était éteint.

Le personnage était mystérieux, solitaire et bizarre. Il se faisait appeler M. Martin, mais on lui donnait plutôt, hors de sa présence, le surnom de l'Émigrant, à cause d'une casquette de voyage à visière en auvent non moins cocasse que le paletot à pèlerine et à boutons de corne autrefois baptisé raglan et dont l'ampleur convenait au relâchement permanent d'une braylette désajustée et d'une chemise sans col ni cravate. Son apparition à Belleville remontait au mois de

mai 1870. C'était alors, en prévision, disait-il, d'un prochain départ pour l'Amérique du Nord, qu'il avait acheté l'étonnante casquette de musicien aveugle sous laquelle il semblait vouloir passer inaperçu. A cet objet, s'étaient bornées, d'ailleurs, ses emplettes de voyage. Peu de temps après, la guerre éclatant : « Je reste pour voir ça, » déclarait-il. Comme il était à moitié podagre et traînait, la plupart du temps, ses pieds de plomb dans des chaussons, la garde nationale, même sédentaire, n'avait pu, pendant le siège, attendre aucun service de ses quarante-cinq ans approchant. C'était de sa place habituelle, dans un coin du débit, sous l'œil-de-bœuf, qu'il avait assisté aux convulsions de la défense nationale. L'armistice et la paix conclus, il s'était rappelé, un moment, ses projets d'émigration : mais le 18 mars les avait de nouveau contrariés : il était resté « pour voir encore ça ». Et cet ajournement indéfini n'intriguait plus personne. On avait pris successivement ce M. Martin pour un notaire en fuite, un commerçant failli, un espion allemand et un agent de la police impériale .. Puis les suppositions, transparentes ou brutales, glissant sur sa placidité, on ne s'était plus occupé de lui.

Il habitait une chambre meublée, derrière la Mairie, rue des Rigoles, et ne faisait, chez Ferdinand, qu'un modeste repas par jour, à midi. Il revenait à six heures et dînait invariablement d'un gloria dans lequel il trempait des mouillettes. Il lisait beaucoup, parlait peu, posément, et avait toujours à la bouche un mauvais cigare qu'il fumait pendant cinq minutes et mâchonnait ensuite pendant deux heures.

Le cordonnier Schramm, favorable aux gens dont l'oreille était ordinairement plus complaisante que la langue, approuva M. Martin.

— Le citoyen a raison. Assez d'avocats, de médecins, de journalistes et de propriétaires dans nos Conseils! Que le peuple cesse enfin de couver des œufs

qu'il n'a pas pondus ! N'oublions pas ce que les aigles ont coûté à la France... Je l'ai dit, en 69, à la salle Robert : « Les aigles sont des oiseaux pillards, cruels et gloutons. Je ne comprendrai jamais qu'un régime qui préconise le travail et veut le bien-être de tous, adopte l'aigle pour emblème. » Et cela m'a valu trois mois de prison et cent cinquante francs d'amende. C'est la condamnation dont je suis le plus fier.

Un terrassier piémontais au profil mince, agressif, et qui portait à la joue une cicatrice pareille à une marque de fabrique sur la lame d'un couteau, jeta dans le bruit :

— Des orateurs, c'est pas l'embarras !... Mais des hommes d'action comme Blanqui et Flourens, on ne les remplace pas facilement.

Un autre dit : — Si la mort de Flourens n'était pas vraie ?

— Allons donc ! Demandez plutôt au citoyen Rabouille, insinua le concierge du 119 de la rue de Paris, un vieil homme livide et calamiteux, avec des filets de sang dans ses prunelles mouillées. Il régnait en tyran sur la maison abdiquée par une loque de propriétaire et rendait l'existence insupportable aux locataires qui cherchaient à s'affranchir de son joug. On le savait capable de tout pour assouvir sa rancune ou simplement son antipathie. Il était suspendu à son cordon comme une araignée à son fil, et tous les secrets du voisinage tombaient dans sa toile. On le redoutait. On établissait tout bas sa participation à des drames de famille, de ménage, dénoués dans la honte et dans le sang. Il avait pu s'en laver les mains, il ne s'en était pas lavé les yeux. Il suait l'hypocrisie et la délation.

Appelé en témoignage par cet individu, Rabouille rentra et dit :

— Le doute, malheureusement, n'est pas possible. Flourens est bien mort. Défiguré, la tête fendue par un terrible coup de sabre, sa mère l'a tout de même reconnu, à Versailles... Elle a obtenu de Thiers l'autori-

sation de transporter le corps au Père-Lachaise, où l'inhumation a eu lieu, le 7, dès le matin. La mère et les frères de Flourens y assistaient seuls avec moi, qui avais été prévenu... et une autre personne.

— Un corbeau, fit Schramm.

— Un prêtre amené par la famille, oui... C'était son droit.

Parmi les grognements, Schramm auquel on avait ravi l'occasion de s'ébrouer sur une tombe, proféra : « C'est à débattre. En tout cas, ils n'avaient pas le droi de l'enterrer furtivement. Sa famille, c'était nous, c'était le peuple, qui lui aurait fait de magnifiques funérailles. »

— Justement ce que Foutriquet Ier n'a pas voulu, observa Ferdinand. Il a eu peur de voir tout Paris suivre le convoi.

— D'abord... et puis marcher sur Versailles.

— Il ne perdra rien pour attendre.

— Flourens sera vengé !

— Duval aussi.

— Et tous les prisonniers que les roussins nous tuent après leur avoir promis la vie sauve.

— Œil pour œil ! dent pour dent ! On a des otages. C'est pas pour des prunes.

— C'est pour des pruneaux... des pruneaux de six livre, comme dit le *Père Duchêne*.

Tout le monde parlait à la fois et piaffait d'impatience.

— Alors c'est sûr qu'on a attiré Flourens dans un guet-apens et que des gendarmes l'ont assassiné ? questionna le concierge du 119.

— Assassiné, oui, répondit Rabouille. Pauvre vieux ! Il y aura demain quinze jours que je l'ai vu pour la dernière fois. C'est un peu notre faute s'il a été pris. Quelques-uns d'entre nous n'ont pas été justes pour lui. Quand les obus du Mont-Valérien mettaient le désordre dans nos rangs, ils l'accusaient de nous avoir trahis et l'injuriaient. Tu étais là... tu t'en souviens, Quélier ?

L'homme qu'interpellait Rabouille, intentionnellement, était un ouvrier d'environ vingt-huit ans, frisé, flambant et enclin aux conquêtes. Ancien sous-officier, il réalisait, à la 20e légion, une espérance que l'armée régulière avait trompée et, capitaine de fédérés, paradait dans le costume le plus propre à la double ambition de commander et de plaire. Mais il se signalait encore aux femmes par une taille élancée et surtout par une incomparable moustache blonde, soyeuse et si longue, qu'en nouer les pointes était pour lui un jeu auquel il aimait qu'on le provoquât.

C'était, comme Rabouille, le locataire de Ferdinand. Il avait profité, naturellement, de la remise des loyers décrétée par la Commune le 29 mars; mais cet avantage lui semblait sans doute insuffisant, car Lhomme, qui le ménageait, s'était résigné à lui ouvrir en outre un compte démesuré.

Quélier avait été le 3 avril, à Chatou, parmi les plus hostiles à Flourens; il évita le regard de Rabouille et répondit : — Les mécontents étaient excusables. Bergeret et Flourens auraient du prévoir la canonnade du fort et de ne pas amener leurs bataillons sous son feu.

— Parbleu ! dirent quelques gardes nationaux dont il plaidait la cause.

— Imprudence n'est pas trahison. Allons-nous retomber dans les paniques du Siège ? Si le soupçon planait sur Flourens, si l'on traite à présent Dombrowsky de Prussien et Vermorel d'*homme à Rouher*, à qui nous fierons-nous? Enfin, le coup était porté... Comment ne l'ai je pas compris quand il a renvoyé son cheval et s'est éloigné de nous ? Assez souvent, il répétait : « Bien mourir, comme Baudin, est le suprême honneur pour un républicain ! » Pour moi, il a été au-devant de ses meurtriers, et s'il a vendu cher quelque chose, c'est sa vie.

— Por sûr ! déclarèrent les mêmes gardes nationaux, retournés par Rabouille.

Il continua : — Je ne me pardonnerai jamais de l'avoir laissé s'en aller tout seul. Dame ! on ne s'était guère

quitté depuis l'enterrement de Victor-Noir. Vous le rappelez-vous, ce jour-là, quand il voulait avec Ranvier nous entraîner vers Paris? Et la veille, son appel aux armes, à la réunion de Belleville?

Le Piémontais au profil acéré, dont les arêtes luisaient, dit :

— Celui-là passait de la parole à l'action ! Je le revois rue de Flandre, à la salle de la Marseillaise, lorsqu'on lui apprit l'arrestation de Rochefort. Il se dressa, le revolver d'une main, l'épée de l'autre et cria : « Je prononce la déchéance du gouvernement et je proclame la Révolution en permanence ! »

Rabouille reprit :

— J'étais auprès de lui quand il arrêta le commissaire de police et lui ordonna de sortir avec nous. L'oiseau n'en menait pas large et, croyant sa dernière heure venue, réclamait sa femme, ses enfants... Flourens lui dit : « Vous les reverrez à la condition d'écarter vos agents. Les républicains n'assassinent pas ! » Et il emmena son prisonnier, qui agitait une écharpe pour empêcher les sergents de ville de se jeter sur nous.

— La barricade de la rue de Puebla, c'est moi qui l'ai commencée, dit le Piémontais.

Alors Rabouille s'échauffant :

— Et celle de la rue Saint-Maur, nous a-t-elle donné assez de mal! Les premières barricades depuis 51 !... Dix-neuf ans!... On ne savait plus s'y prendre... Les pavés résistaient ; on aurait dit qu'ils boudaient. Mais ensuite, comme ils se laissèrent arracher, comme ils encourageaient nos efforts! Ils montaient d'eux-mêmes les uns sur les autres. La rue se soulevait toute seule. La grande barricade du canal a été faite ainsi, sur un signe de Flourens. Ah ! nous avions raison de l'appeler le Vieux..., comme Blanqui. Tous les deux parlaient aux pavés du faubourg, comme on ne leur parlera plus! Ils reconnaissaient le langage, la voix de ces hommes-là, qui n'avaient qu'à frapper le sol du pied, pour en faire sortir le décor de l'émeute! Avec eux, avec nous,

qui ne les valons pas, disparaîtront, sans doute, les derniers barricadiers!

Schramm, qu'on oubliait, revendiqua sa part de gloire :

— J'ai défié le premier les sicaires de Piétri. C'était en 68, au cimetière Montmartre, le jour des Morts... Quand la tombe de Baudin fut découverte, je dis au citoyen Delescluze : « Avec le montant des souscriptions que votre journal va recueillir, si l'on érige un monument commémoratif à Baudin, que ce soit une barricade! »

Là-dessus, chacun dit son mot.

Adolphe : — C'est à moi que Flourens a demandé s'il trouverait des armes dans les coulisses et le magasin d'accessoires du théâtre de Belleville, où il fit une perquisition.

Quélier : — Il était un peu naïf, le citoyen Flourens... N'espérait-il pas, ce même soir, que les sous-officiers du Prince-Eugène et de la Courtille allaient se joindre à nous?

L'Émigrant : — Pourquoi pas? Au plébiscite du 8 mai, le scrutin, à la caserne du Prince-Eugène, donna presque autant de *non* que de *oui*, et, par les fenêtres, les soldats communiquaient ce résultat à la foule.

Un autre : — Parfaitement! Si nous avions eu, le 7 février, les armes que nous possédons maintenant, nous proclamions la République et la guerre était évitée. Fameuse économie d'hommes et de milliards!

Et Rabouille, à son tour, ressaisissant le fil de ses souvenirs :

— Depuis le jour où je me suis fait inscrire au 63e, qui élut Flourens commandant, je peux dire que je l'ai suivi partout. C'est ensemble qu'on descendit à l'Hôtel de Ville le 29 septembre, puis le 5 octobre, pour réclamer les élections municipales, la levée en masse, la sortie...

— La sortie torrentielle, interrompit Ferdinand.

— ... le rationnement et l'échange de nos vieux fusils

à piston contre des chassepots. Lorsqu'il constitua son bataillon de tirailleurs, j'y entrai, et c'est encore au milieu de nous qu'il passa la soirée du 31 octobre...

— Quand c'est qu'on se chamailla avec le 106e...

— Le bataillon des *Marquilliers*...

— Et le 17e... le bataillon des *Sacristains*.

— C'est la nuit suivante qu'on a bouffé le dîner des moblots à Saint-Trochu, dit en riant un garde national obèse.

Son voisin, dont les impressions venaient aussi du ventre, ajouta :

— Et le 21 janvier? C'est encore Belleville qui a fourni les trente-quatre hommes par lesquels Flourens fut enlevé de Mazas et ramené ici, à la Mairie... J'en étais, avec vous, citoyen Rabouille. A une heure du matin on n'avait rien dans le battant. C'est à moi que Flourens a donné vingt francs pour acheter de quoi béquiller. Mais tout était fermé. Même qu'on a réveillé Ferdinand... pas vrai, Rouquin?

Le marchand de vins répondit :

— Oui, c'est la nuit que Rabouille tapait aux volets en m'appelant. Je me suis levé; je croyais qu'on rassemblait le bataillon. Mais Jacques m'a dit : « Nous venons de délivrer le Vieux; il est à la Mairie, en train de composer le programme pour demain. En attendant, nous mourons de faim... As-tu quelque chose à manger, n'importe quoi? » Le lendemain, la mairie était reprise.

— Et l'on accusait Flourens d'avoir détourné à notre profit deux mille rations de pain, alors qu'il en avait été consommé tout au plus une centaine... Mais l'occasion était bonne pour exciter Belleville contre Flourens... et Ferry en a profité pour supprimer une distribution de pain chez les boulangers, dit Rabouille.

Les commentaires aussitôt pétillèrent de plus belle :

— Ferry?... Eh ben! s'il n'avait jamais régalé son cochon plus que nous cette nuit-là, il serait moins gras!

— Il ne faisait pas tant d'esbroufle la dernière fois qu'il est monté à Belleville pour nous remettre un dra-

peau que nous n'avions pas demandé. Il a pu voir, ce jour-là, ce que nous pensions de lui, de sa platine et de son cadeau.

— Il nous envoyait aux avancées pour se débarrasser de nous.

— C'était un drapeau commandé spécialement pour désigner les républicains de Belleville aux coups des Prussiens. On me l'a dit : c'est la vérité.

— Si l'on voulait éprouver notre patriotisme et celui du Vieux, il ne fallait pas, comme a fait Clément Thomas, choisir, pour arrêter Flourens et dissoudre son bataillon de tirailleurs, le moment où il venait nous rejoindre à Maisons-Alfort et combattre avec nous.

— Clément Thomas..., encore un qui n'a eu que ce qu'il méritait !

Rabouille était allé s'asseoir auprès de M. Martin ; il poursuivit :

— Ces gens-là devaient forcément haïr l'homme dont la popularité se fondait sur des vertus qu'ils ne pratiquent pas. Brave, intègre et généreux, il était la coquetterie et l'honneur de la Révolution. Sans besoins personnels, méprisant l'argent et le luxe, il venait en aide aux malheureux. Il leur portait des secours à domicile, il les aimait dans leur misère, dans leur souffrance et dans leur révolte. Il avait pour eux du pain, des fusils et des cartouches. C'est à ses frais que beaucoup d'entre nous furent armés de chassepots. Pendant le Siège, lorsqu'on a formé le 63e, grâce à qui avons-nous été rapidement habillés, équipés, prêts à entrer en ligne ? Grâce à lui, aux ateliers de couture improvisés où les femmes gagnaient leur vie en travaillant pour nous. Quant à son désintéressement, a-t-il jamais touché un sou des traitements auxquels il avait droit comme chef de bataillon de marche ou major des remparts, maire-adjoint du vingtième ou membre de la Commission des barricades ? Il payait de sa poche, au contraire, la seule ambition qu'il eût : celle de servir le peuple et de l'affranchir. L'indépendance de la Crète

pour laquelle il avait lutté, lui était aussi chère que la nôtre. Il mourait et ressuscitait pour toutes les bonnes causes. Il conformait sa conduite à la belle parole de... je ne sais plus qui : « Tous les hommes sont mes frères, mais ceux qui souffrent sont mes enfants ! »

— Lamennais... précisa monsieur Martin. Lamennais : cloche qui sonne le tocsin après l'*Angelus*.

— Un jour que je demandais à Flourens, au sortir d'une réunion publique pourquoi il y venait en habit noir et cravate blanche et ganté comme Blanqui : « Des vêtements d'ouvrier indiqueraient de ma part autant d'hypocrisie que de servilité, me répondit-il. Je ne suis pas, comme tant d'autres, un flagorneur de la blouse. Au lieu d'oublier ma condition sociale en allant dans le peuple, j'aime mieux lui en faire hommage ». Il appelait Belleville le cœur de Paris. Il était, lui, le cœur de Belleville. Blanqui, toujours prisonnier, comme un arbre de la liberté enclos et sans feuillage, reverdissait en Flourens. Flourens était la jeunesse du Vieux, et nous exprimions cela dans le terme familier qui les identifiait. Nos ennemis eux-mêmes ne les séparaient plus, les condamnaient à mort ensemble, le 10 mars dernier. La protestation de Flourens, que nous affichâmes alors dans Paris, relisez-la. « J'ai appris, par une longue expérience des choses humaines, que la liberté se fortifiait par le sang des martyrs. Si le mien peut servir à laver la France de ses souillures et à cimenter l'union de la Patrie et de la Liberté, je l'offre volontiers aux assassins de mon pays et aux massacreurs de janvier ! » C'était sa fin qu'il annonçait... la fin qu'il a sans doute hâtée. Les plus purs s'en vont les premiers !

Rabouille avait prononcé cette oraison funèbre sans emphase, en confidence presque, écouté seulement par M. Martin et par le coiffeur Lépouzé, dit Canrobert, qui les avait joints. Autour d'eux des voix discordantes s'escrimaient dans la fumée, les odeurs de cuisine, de

vin et de tabac, les allées et venues, les tournées offertes, acceptées, rendues et les expectorations diverses provoquées par un temps pluvieux et un jour d'élections, chez des gens dévorés de phthisie et de politique.

Et Lepouzé dit avec émotion : — Pauvre Flourens! C'est chez moi qu'il s'est fait couper la barbe, quelque temps avant le 18 mars...

— C'était peut-être pour que vous la portiez en souvenir de lui, insinua Schramm, qui avait remarqué que le coiffeur laissait pousser la sienne.

Schramm, l'oreille embusquée derrière sa butte, n'avait pas perdu un mot du panégyrique de Flourens par son ami ; il l'entama de sa forte mâchoire.

— Si Flourens s'est fait tuer exprès, il a eu tort.

— Pourquoi? dit Rabouille. Quand on perd la croyance qui vous aidait à vivre, quel prix l'existence a-t-elle ? Est-ce bien à nous de lui reprocher sa lassitude et son découragement ? Si sa mort atteste une infidélité, c'est la nôtre.

Le capitaine Quélier, qui avait sur le cœur l'allusion de Rabouille au désordre de Chatou, se rapprocha gouailleur :

— Moi, je conserve une espérance... Qui sait s'il ne suffirait pas de renommer Flourens pour le voir reparaître ? On peut essayer...

— C'est bien inutile, répliqua Rabouille. Son souvenir est assez entraînant pour qu'on le préfère encore à la présence réelle des blagueurs et des poltrons.

Quelques bonnes pièces comptaient déjà que la querelle allait s'envenimer ; mais Quélier souriait toujours en enroulant sa moustache autour d'un de ses doigts orné de bagues en toc..

L'attention, d'ailleurs, fut distraite de lui par un intermède comique. Un client falot, dont l'opinion ne s'était traduite jusque-là que par de petits cris approbatifs, la manifesta en fausset :

— Vrai de vrai ! Avec Flourens, on était sûr de la

trouée... il l'avait promise... Les candidats d'aujourd'hui n'en parlent pas...

Celui-là, un ancien vétérinaire, abêti par l'absinthe, vivait, depuis le siège, dans un rêve perpétuel. Le cerveau facilement dérangé par une succession d'événements considérables, il ne doutait pas qu'on ne prolongeât la guerre et la résistance. Il en était resté à la résolution prise au Vaux-Hall, le 24 février, de s'opposer à l'occupation allemande. Aussi, le 16 mars, avait-il marché avec les gardes nationaux de Belleville qui conjuraient la première tentative d'enlèvement des canons parqués place des Vosges et d'autant plus utiles que les Prussiens, à ses yeux, menaçaient toujours Paris. Maintenant encore, sa crédulité allait jusqu'à considérer chaque sortie des Légions comme une suprême entreprise contre les lignes d'investissement ; et tout l'entretenait dans cette erreur, outre le plaisir que les mystificateurs avaient à la faire durer : la canonnade incessante, la garde nationale sur le qui-vive et la solde enfin que la Commune continuait à ses bataillons.

— Voilà sa fièvre obsidionale qui le reprend, dit Ferdinand, sur qui certains mots exerçaient la même fascination qu'un grelot sur des enfants en bas âge.

Mais le bonhomme insista :

— Vrai de vrai ! On ne veut jamais m'écouter. J'ai écrit au citoyen Flourens ce que je savais : « Les Prussiens sont à Versailles, gare à vous ! S'ils vous font prisonnier, ils vous pendront ». A présent, ce qui va se passer, je peux vous le dire... Les Prussiens entreront une nuit dans Paris. Ils se porteront en masse sur un point faible des fortifications, où ils seront reçus par d'anciens sergents de ville munis de sifflets et de fusées pour se rallier.

Quélier feignit d'abonder dans le sens du toqué :

— Diable ! Nous n'avons qu'à nous bien tenir... Ah ! ça, citoyen, pourquoi n'avez-vous pas posé votre can-

didature ? Nous aurions tous voté pour vous, n'est-ce pas camarades ?

— Oui, oui... A bas les capitulards ! Vive le citoyen La Trouée?

A partir de ce moment, ce fut un jeu d'élire, par acclamation, tous ceux qui entraient et dont la surprise, les attitudes variées, assaisonnaient une plaisanterie sans cela bientôt fade. Mais nul n'obtint plus de succès qu'un bout d'homme décontenancé, à l'apparition de qui les cris redoublèrent.

Quélier en avait donné le signal :

— Moi, voilà celui qui me botte !...

— Bravo ! Nommons le petit père Bagarre !

Les clients de Ferdinand connaissaient tous le père Bagarre, le garçon de place de la station de fiacres voisine. Agé d'une soixantaine d'années, il donnait un peu l'impression d'une marionnette menue et ratatinée dans les vêtements de mise-bas qui ne s'ajustaient pas plus à sa taille, que ne convenait à sa besogne le bonnet de police qu'il portait sur l'oreille. Le gland de ce bonnet de police dédoublé, semblait avoir fourni au menton la barbichette qui s'y attachait ; et rien n'était risible comme l'époussetage de la figure par ces deux petits balais.

Officiellement chargé de diriger sur l'établissement de Ferdinand les cochers qui l'employaient, le père Bagarre était, en retour, gratuitement nourri par le marchand de vins, bénéfice d'autant plus appréciable que la station, de médiocre importance, ne procurait pas au garçon de place de forts pourboires, sinon en nature. Aussi était-il, vers le soir, assez souvent plein.

L'ovation qui l'accueillait augmenta son effarement ordinaire.

— Voyons, citoyens, vous savez bien que je n'ai pas de titres...

Quélier protesta :

— Pas de titres ! Fonctionnaire, est-ce que vous ne

pouviez pas, comme les autres, vous tirer les pieds à Versailles?

— Oh! fit le vieux, en songeant à sa pauvreté qui rendait cette latitude illusoire.

— Mais oui... Et pourtant vous êtes resté au service de la Commune. Ça mérite une récompense.

— Sont-ils drôles!.. chevrota le pitoyable bardot. Je ne suis pas un orateur, moi, citoyens.

— Raison de plus! Des perroquets comme Favre, Trochu et tous les Jules de la Démence nationale, n'en faut plus!

— Enfin, père Bagarre, la Commune est contente de vous. Et vous, êtes-vous satisfait de la Commune?

— Oh! oui, citoyens, répondit le garçon de place, confus qu'on daignât le consulter. Elle a décidé que je ne paierais pas mes trois derniers termes... c'est ben honnête de sa part. J'ai lu aussi qu'elle avait suspendu la vente des objets déposés au Mont-de-Piété, et c'est encore bien, ça, parce que je pourrai peut-être retirer plus tard les objets que j'y ai mis...

— Vous n'aurez que la peine de les réclamer. On doit prochainement proposer le dégagement gratuit du linge, des vêtements, de la literie et des instruments de travail.

— Ah! tant mieux... Nos matelas sont au clou depuis 69, à la mort de ma femme, et il y a la petite aussi qui voudrait ravoir sa machine à coudre... C'est un gouvernement ben honnête!...

— Acceptez d en faire partie...

— Ne vous moquez donc pas d'un pauvre bonhomme, monsieur Quélier...

— En tout cas, vous trinquerez bien avec nous... C'est moi qui régale... Une tournée de sirop... à mon compte, Ferdinand, en l'honneur du petit père Bagarre.

Et le capitaine jouit d'une invitation qui, dans son esprit tourné à la malice, n'était pas seulement désagréable au débitant impayé.

Du fond de sa cuisine, madame Lhomme avait éventé

l'intention ; elle vint dans le cadre de la porte de communication et dit :

— Vous n'êtes pas raisonnable, monsieur Quélier... Vous serez cause qu'il aura encore des histoires avec Ninie.

Mais le fringant officier repartit :

— Bah ! un jour d'élections... Elle ne nous mangera pas. A la vôtre, père Bagarre ! A la sociale ! Encore un canon que Thiers n'aura pas !...

Et le vieux ayant bu lâcha le ressort de sa barbiche, qui remonta du menton sous le nez.

Céline haussa les épaules, et, s'adressant à son oncle :

— Ils vont le mettre dans un bel état. On dirait vraiment que Quélier s'amuse à émécher le père pour faire endêver la fille. Qu'elle arrive... et tu verras la scène. J'aime mieux ne pas être là. Je monte me changer. Crois-tu que je n'en ai pas encore eu le temps depuis ce matin ? A tout à l'heure...

Le petit Adrien, qui s'était emparé de la canne de l'invalide, après l'avoir attentivement examinée, tirait sur la poignée.

— Qu'est ce que tu cherches ?

— L'épée, répondit l'enfant. C'est donc pas une canne à épée ? Moi, je croyais que toutes les cannes d'anciens soldats étaient à épée...

Et sous le coup de ce désappointement, il négligea son oncle pour aller se frotter, dans le débit, contre des uniformes.

Prophète, alors, passa dans la cuisine. La petite Sophie y lisait un livre de prix à couverture rouge rehaussée d'or, et la mère Mazoudier lavait, dans une grande terrine, les légumes épluchés pour le dîner. Elle avait un tic : la contraction de bouche continuelle des lapins, si bien que les gens inavertis prêtaient l'oreille à des paroles qui ne sortaient pas.

Prophète dit à la bonne femme :

— Je vous plains, maman Mazoudier, de vivre au

milieu de ces voyous et d'entendre toutes les sottises qu'ils débitent.

— Oh! répondit la vieille, vous les connaissez mal... Belleville ne mérite pas sa mauvaise réputation.

— Allons donc! Pour un homme honnête et sincère comme votre mari, combien de farceurs et de scélérats?

— Pas tant que ça, monsieur Prophète. Vous les voyez surexcités, bavards, pas d'accord..., mais c'est la faute du Siège et des grands chefs qui les ont trompés et leur ont donné l'exemple des discours inutiles. Vous leur reprochez leur désœuvrement; mais beaucoup d'ateliers sont fermés, comme celui où travaillait Mazoudier, et les autres n'ont pas d'ouvrage pour tout le monde.

— En tout cas, l'argent ne leur manque pas pour boire.

— Oh! réfléchissez, monsieur Prophète; c'est pas avec trente sous par jour qu'ils peuvent faire des balthazars.

— Ils prennent à crédit; ils vont s'endetter, et ils accuseront le gouvernement de leur misère.

— C'est d'abord la guerre et le Siège qui nous ont mis dans l'embarras. Nous avons moins à souffrir des gens qui ont proclamé la Commune pour sauver la République, allez, que des gens qui voulaient la rendre impossible en déclarant la guerre. Faut être juste.

— Qu'un républicain convaincu comme monsieur Mazoudier parle ainsi, je le comprends. Mais la canaille avec laquelle il se compromet n'est pas guidée par une idée sociale, ni même politique. Elle n'écoute que ses mauvais instincts et ses appétits. Son rêve est de jouir sans travailler.

— C'est le rêve de tous ceux qui travaillent indéfiniment sans jouir.

— Enfin, Commune, la Commune..., qu'est-ce que ça signifie? Tout en commun?

— Tout, c'est peut-être beaucoup dire... mais quelque chose de plus que la peine, le besoin et l'espérance éternelle.

— Croyez-moi, ces insensés n'en ont pas pour un mois.

— Tant pis, monsieur Prophète, car ils ont jeûné beaucoup plus longtemps que ça et un petit dédommagement leur était bien dû.

— Est-ce que vous seriez une *partageuse*, maman Mazoudier ?

— Je ne sais pas. Je suis du parti des bons cœurs, comme monsieur Rabouille et ce pauvre monsieur Flourens, qui était si sympathique !... Et pas fier malgré son instruction... Il est venu plusieurs fois chez nous. C'était un homme dans le genre de monsieur Rabouille, toujours disposé à rendre service et le nez dans les livres, quand il ne faisait pas de barricades. Mais monsieur Flourens lisait par plaisir, tandis que monsieur Rabouille, qui n'est qu'un ouvrier, lit pour apprendre : voilà la différence. N'empêche qu'ils s'entendaient bien et que la mort de monsieur Flourens a été un vrai chagrin pour son ami.

— Oh ! oui alors ! dit la petite Sophie, laissant de côté l'histoire de Jeanne d'Arc.

— Vous le connaissez depuis longtemps, ce Rabouille ? demanda Prophète.

— Oh ! je crois bien... près de dix ans, répondit la vieille. Nous habitions chaussée de Ménilmontant, où monsieur Lhomme a tenu son premier débit de vins, quand monsieur Rabouille est venu demeurer dans notre maison. C'était en 61.

— J'avais deux ans, dit Sophie.

— Oui, et ton frère n'était pas encore au monde, continua la mère Mazoudier. A la fin de l'hiver, monsieur Rabouille tomba gravement malade... une fluxion de poitrine, et comme il n'avait pas de famille, monsieur et madame Lhomme, chez qui il était en pension, le soignèrent avec beaucoup de dévouement. Madame Lhomme ne regardait pas à monter plusieurs fois par jour dans sa chambre, au sixième, pour lui porter ses potions. Mais vous devez vous en souvenir, monsieur Prophète ?

— Ma foi, non. Je venais, en ce temps là, beaucoup moins souvent qu'aujourd'hui chez ma nièce. Je ne pouvais pas remarquer...

— C'est vrai. Un peu plus tard monsieur Rabouille, qui s'était remis, alla travailler en province. Il ne revint à Paris qu'en 67, pour l'Exposition. Dans cet intervalle, monsieur Lhomme avait vendu son fonds de la chaussée Ménilmontant pour s'établir ici où, naturellement, monsieur Rabouille fut encore le pensionnaire de ses amis. Ils n'ont pas obligé un ingrat. Il se jetterait au feu pour les enfants, qu'il a vus tout petits...

— Il est si bon! s'écria Sophie. Nous l'aimons bien aussi. Mais pourquoi qu'il a toujours été triste? Le savez-vous, maman Mazoudier?

— Non. Il gagnait bien sa vie dans une fabrique de machines-outils, à Ménilmontant. Il a tort de ne pas se marier. Il s'ennuie, célibataire... J'en connais une au moins pourtant qui ne se ferait pas prier pour entrer en ménage avec lui.

— Qui? interrogea vivement la gamine.

— Ninie..., la cravatière, la fille au père Bagarre...

— Ah! ben merci! dit Sophie, sans explications.

— C'est pas difficile à deviner; elle est constamment sur ses talons. Il n'y a que lui qui ne s'aperçoive de rien. Il a l'esprit ailleurs. Il était moins indifférent aux avances, dans le temps... Un si beau gars, et si doux, si incapable de faire de la peine à quelqu'un! C'est après son retour seulement, en 68, qu'il a commencé à s'occuper de politique. Il accompagnait souvent Mazoudier dans les clubs, à la fin de l'Empire. Ils ont connu là tout le personnel à peu près de la Commune. Il ne tiendrait qu'à eux d'avoir un grade, de remplir des fonctions... Mais chacun sert la République à sa manière, n'est-ce pas? et il y a des manières pour tous les goûts. Lorsque monsieur Rabouille fréquentait les réunions publiques, avant la guerre, je me rappelle que Mazoudier disait : « C'est pour lui comme un moyen de s'étourdir... » Mais il a changé d'avis quand il a vu

monsieur Rabouille agir pendant que les autres parlaient. Je vous le répète, monsieur Prophète, il n'y a pas d'homme plus estimable que lui, cachant davantage le bien qu'il fait. Il déprécie l'argent en montrant qu'on n'en a pas besoin pour être charitable. Ah! si tout le monde était partageux à sa façon, il y aurait moins de malheureux, pour sûr!

Ces éloges finissaient par agacer l'invalide, qui saisit l'occasion d'y couper court en répondant à une question du petit Adrien rentré dans la cuisine et regardant la mère Mazoudier mettre le pot-au-feu.

— N'est-ce pas, m'n'oncle, qu'il y a chez toi une marmite où tiendrait un bœuf tout entier et un gril à roulettes pour des masses de côtelettes?

— Il y a belle lurette qu'on ne les utilise plus.

— Pourquoi?

— Parce que nos cuisiniers n'ont plus, comme autrefois, deux mille bouches à nourrir.

— Combien vous êtes à présent?

— Environ sept cents.

Le gamin réfléchit un instant et dit :

— Alors, c'est assez d'une marmite pour un veau.

A ce moment, une grosse femme qui portait une boîte à lait entra dans la cuisine et demanda trois sous de bouillon.

— C'est tout ce qu'il vous faut, m'ame Bourdin? dit la mère Mazoudier, après avoir servi la nouvelle venue.

— Oui, fit celle-ci. Il n'y a pas moyen de décider mon homme à se lever, même pour aller voter. Qui dort dîne. Il n'a pas quitté le lit depuis deux jours.

— Il est malade?

— Malade comme vous et moi... Il a ce que les autres appellent la *flemme morbus*. Ça le prend tous les mois. On ne peut plus l'arracher du lit. C'est pas possible de trouver un homme qui dorme comme celui-là des quarante-huit heures *d'enfilée*, et qui ne se réveille que

pour se rendormir. Rien n'y fait. On a beau le bourrer de coups de poing, le pincer, lui flanquer des potées d'eau dans la figure, il ne bouge pas plus qu'une souche. Tant qu'il n'a pas son compte de sommeil, des navets! Et son compte, il ne l'a qu'au bout de trois jours. Ah! l'animal!... C'est pas à dire qu'il soit méchant, mais quel tas!

Et elle s'en alla.

A la question de Prophète : Qui est-ce?

— M'ame Bourdin, la matelassière qui vit avec Jéricho... l'emballeur... Vous savez bien? répondit la mère Mazoudier.

— Non, je ne sais pas.

— C'est étonnant. Tout le monde dans le quartier connaît Jéricho... Jéricho, c'est un surnom qu'on lui a donné parce qu'il est gueulard. Quand il se réveillera, on l'entendra d'ici. On croirait qu'il va tout avaler, mais il n'avale rien; il est plutôt taffeur. La matelassière et lui sont ensemble depuis cinq ans. Ils demeurent en face, rue du Jourdain. C'est la misère en deux volumes. Quoique ça, ils ont été encore plus malheureux. Pendant le siège, comme ils ne sont pas mariés, ils n'avaient guère pour vivre que les trente sous de Jéricho. La Commune est moins sévère : elle ne reconnaît pas qu'aux femmes légitimes le droit d'avoir faim.

— Parbleu! son rôle est d'encourager la débauche, après la fainéantise.

Mais la mère Mazoudier, toujours indulgente :

— La paresse de Jéricho ne fait de tort qu'à lui-même, tandis qu'elle serait nuisible aux autres, si les parents de Jéricho lui avaient laissé des rentes et s'il dormait dessus. Dans ce cas-là, pourtant, personne ne lui adresserait de reproches et il jouirait de l'estime générale.

Quelqu'un frappa sur l'épaule de Prophète, qui tournait le dos à la porte.

— Ah ! ça, vous vous cachez donc? Je vous cherchais partout, dit le coiffeur Lépouzé. Il n'y a pas foule à la section de vote... L'élan n'y est plus et je doute qu'on organise, ce soir, une retraite aux lampions comme le 26 mars. Faut dire que le temps ne s'y prête guère. Je suis tout trempé pour avoir traversé la rue. Venez donc avec moi réchauffer le four, monsieur Prophète. Il n'y a là que des amis.

Chassés de la tonnelle par la pluie, les clients étaient plus nombreux au comptoir, si bien qu'on ne voyait plus du petit père Bagarre, délaissé, que le bonnet de police secoué par la houle et quelquefois chavirant... A chaque instant, l'éclair d'un litre, au bout des bras de Ferdinand ou d'Alexandre, fendait le nuage amoncelé sur les consommateurs, et la foudre tombait du haut de Schramm : « Comme j'ai dit en 69, à Ménilmontant : le modérantisme, c'est la mort !... Comme j'ai dit aux jésuites apostés qui m'interrompaient, un soir, à la *Belle Moissonneuse* : Appelez-moi citoyen !... »

Prophète et Lépouzé allèrent s'asseoir au fond de la salle, non loin de la table où causaient Rabouille et l'Émigrant ; mais à peine y étaient-ils installés que le concierge du 119 se dirigeant vers eux, dit :

— Monsieur Prophète doit savoir ça, lui... N'est-ce pas qu'on a trouvé dans le tombeau de Napoléon, aux Invalides, des matières faciles à monnayer ?

— Je n'en ai pas entendu parler, répondit un peu sèchement l'ancien soldat.

— Mais non. Ce qu'on a pris pour la faire fondre, c'est l'argenterie des ministères.

D'autres grains de sel relevèrent ce thème fourni par l'acteur Adolphe sur la foi des journaux.

— Que l'on commence donc par déboulonner la Colonne et par en remettre le bronze dans la circulation...

— Sous forme de canons...

— Ou de gros sous à l'effigie de la Commune.

— Pour payer leur solde aux gardes nationaux.

Rabouillle sourit et ne put s'empêcher de dire :

— Si vous ne comptez que là-dessus!... Est-ce que vous vous imaginez, par hasard, que la Colonne tout entière est en bronze ? La bonne blague!

— C'est un monobronze, déclara Ferdinand, qui eût été, d'ailleurs, embarrassé de donner au mot une signification précise.

Rabouille reprit :

— Le fût est en pierre de taille et il n'y a que les plaques de revêtement qui soient en bronze.

Les corneilles de cabaret qui l'écoutaient s'entre-regardèrent avec une surprise mêlée d'incrédulité, et Prophète lui-même, ignorant comme eux, soupçonnait Rabouille de mystification.

Un ouvrier trancha :

— Bronze ou maçonnerie, qu'on la renverse d'abord, on verra après.

— Ce n'est pas tout ! s'écria Schramm. En attendant qu'elle entraîne dans sa chute le chef d'une race de loups et de bandits, je demande qu'on mette à Bonaparte une chemise rouge sur le corps et un voile noir sur la tête, comme aux assassins et aux parricides qui marchent à l'échafaud !

Quélier haussa les épaules :

— La Colonne... qu'on la vende tout simplement à un entrepreneur de démolitions.

Mais deux blouses protestèrent :

— Merci. Pour qu'on en promène les débris, plus tard, comme des reliques...

— Ou pour qu'on en retrouve le bronze au clocher des églises...

Rabouille, qu'ennuyaient les paroles inutiles, demeurait étranger au débat et Prophète n'y prêtait attention que dans l'espoir d'être édifié sur les projets de la Commune. Mais le petit Adrien choisit justement cette minute pour accabler son oncle de démonstrations d'amitié ; et l'ouvrier mécanicien, à qui ce tableau était insupportable, dit, tout à coup, de sa place :

— Vous attachez beaucoup trop d'importance aux avantages matériels de cette destruction et vous n'en considérez pas assez l'effet moral, qui est seul intéressant. Que la Colonne soit un monument dénué de valeur artistique ou bien que la Commune retire un bénéfice plus ou moins grand de la conversion du bronze en monnaie, la question n'est pas là. Il s'agit, avant tout, de mettre d'accord nos principes et nos actes, en faisant disparaître un odieux symbole incompatible avec nos idées de fraternité universelle et avec le dégoût que nous inspirent tous les malfaiteurs de l'humanité. Il ne suffit pas de jeter bas la statue du berger : le troupeau et les chiens, dont on a prétendu perpétuer la mémoire, sont aussi méprisables. Pas d'équivoque. Nous commettons sciemment un attentat à la gloire avilie. Nous rappelons la France à la raison. Nous n'estimons pas le souvenir de ses égarements respectable. Nous nous refusons à immortaliser l'aveugle soumission d'un pays qui s'est laissé confisquer son énergie par un aventurier. Nous brisons ensemble l'idole et ceux qui l'ont adorée ou soufferte. La gloire d'un peuple c'est tout ce qui l'améliore ou le fortifie. Cet idéal correspond-il à la définition du conquérant : un homme qui, généralement, à sa chute ou à sa mort, laisse son pays affaibli et diminué ?

Prophète faisait la sourde oreille et affectait de jouer avec le petit Adrien.

Rabouille redoubla :

— Voilà le résultat cependant que la Colonne propose à notre admiration, pas autre chose.

Monsieur Martin, dont l'approbation cherchait une formule, essaya discrètement celle-ci :

— La Colonne... seringue nationale pour injections d'héroïsme et de servitude.

Rabouille continuait :

— Le magnifique réveil de 92, la France se levant à l'appel de la Convention pour défendre contre l'Europe coalisée, l'intégrité de son territoire, est-ce gravé dans

le bronze de la Colonne? Ce bronze lui-même provient-il de canons pris sur l'envahisseur à Valmy, Jemmapes, Hondschoote, Wissembourg, Wattignies, Fleurus ?... Pas du tout. Dédié par Napoléon à la Grande Armée, comme on abandonne à des complices une part de butin, ce monument éternise une légende militaire de meurtre, de pillage et de rigolade... Oui, de rigolade... Les campagnes du premier Empire évoquent pour moi des promenades d'orphéons allant, bannières déployées, gagner de nouvelles médailles en des concours internationaux. Napoléon ne fut qu'un chef de fanfare habile à procurer des distractions et des récompenses à une troupe de vieux drilles.

— Proudhon a défini Napoléon : un entrepreneur de roulage, nota l'Emigrant.

— Et quelles récompenses ? Celle que la Convention avait promise par décret aux défenseurs de la Patrie, c'est-à-dire un milliard de biens nationaux à partager entre eux? Celle que Bonaparte faisait encore briller aux yeux de l'armée d'Egypte ? « Chaque soldat, au retour de cette expédition, aura de quoi acheter six arpents de terre. » Quelle plaisanterie ! La vérité, c'est qu'il songeait surtout à purger la France et à débarrasser les nobles et la haute bourgeoisie de créanciers menaçants, en lâchant les sans-culottes dans les plaines de la Lombardie, où les généraux seuls trouvèrent honneurs et richesses : en embarquant les patriotes pour l'Egypte et, plus tard, en envoyant à Saint-Domingue, sous un climat implacable, les débris des armées d'Allemagne, que le souvenir de Marceau, de Hoche, de Jourdan et de Kléber, hantait comme un reproche. La vérité, c'est qu'aux citoyens bernés et baladés, rien ne fut distribué des biens d'église acquis par l'escroquerie et la mendicité, des biens nationaux, ni de la réserve territoriale que devait assurer la Belgique. Tout alla aux tripotéurs, fournisseurs, accapareurs, banquiers et capitalistes. Les soldats ne reçurent, à la fin, pour amuser leur vieil-

lesse, que ces hochets de l'enfance : des croix ; et les plus abîmés, en fait de prétention à la terre, n'eurent droit qu'à un jardin aux Invalides ! Il n'y a pas là de quoi les glorifier. Dupés, ils chérissaient encore le spoliateur ; aveugles, ils se félicitaient d'avoir fondé la fortune des voleurs et garanti à la propriété un siècle d'accroissement et de respect ; ruinés, bons à rien, ils étaient fiers d'être Français, parce que leur image dégouline de la Colonne, comme du suif refroidi le long d'une bougie éteinte !

A demi-voix, en parenthèse, M. Martin rappela l'épigraphe de Proudhon : *Delebo eum de memoria hominum*, qu'un garde national prit sans doute pour du latin d'église, car il se pencha vers son voisin et grasseya :

— Qu'est-ce qu'y dit l'autre : la messe ?

Prophète jouait toujours avec Adrien ; Rabouille, échauffé, poursuivit :

— Quant à la moralité de leurs chefs, la moralité des Murat, Bernadotte, Masséna, Lannes, Macdonald, Marmont, Soult, Berthier, pour ne citer que les plus fameux, ah ! parlons-en... Ou plutôt, écoutons Thiers, oui, le même Thiers qui s'entoure aujourd'hui de généraux bonapartistes..., écoutons Thiers en parler, dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*. « Toutes les dilapidations, ce sont les généraux qui les ont commises et en ont bénéficié ; ils ont pillé les pays conquis, fait le profit sur la solde et partagé avec les compagnies de fournisseurs le produit de leurs vols. » Il n'y a pas d'erreur : un désastre dont les suites furent épouvantables : la capitulation de Baylen, est dû à la cupidité des chefs et la division Dupont se rendit parce que ses bagages s'encombraient de toutes les dépouilles de Cordoue. De même, la retraite de Russie fut retardée, au début, par le désir qu'avaient nos vieux guerriers de rapporter des souvenirs de leur passage à Moscou... A cet égard, l'armée du second Empire est restée fidèle à la tradition : le sac du Palais d'Eté le témoigne.

« Décidément, ce n'est pas de ces rapaces que l'on peut dire ce que Ségur disait des volontaires de la République, parmi lesquels il avait servi : « Ils demeurèrent pauvres au milieu de tous les biens qu'offre la victoire. » Pour ceux-ci, en effet, la guerre n'était pas un métier, mais une nécessité ; ils s'y pliaient par devoir et non par ambition ; ce n'était pas en conquérants qu'ils passaient le Rhin, mais en libérateurs. L'armée de Sambre-et-Meuse mourait de faim, lorsqu'elle eut pu vivre de rapines. Quant à des récompenses, nul n'en attendait et, moins que tous les autres, ces grenadiers de Hoche qui pacifiaient la Bretagne et n'eussent pas voulu d'un avancement obtenu dans la guerre civile. Nous voilà loin, n'est-ce pas ? de l'armée du Coup d'Etat, des officiers de 48 et de 51, ramassant des croix et des galons dans le sang des Parisiens. Et pourtant, le jour où la reconnaissance nationale eut à s'exprimer, est-ce aux quatorze armées qui défendirent le pays et sauvèrent la République en 93, qu'elle laissa ériger un trophée ? Non, mais à cette armée vagabonde qui traînait à travers l'Europe la France à bout de forces, en la parant de lauriers, comme de fleurs une victime avant l'immolation. »

Schramm, qui trouvait longs les discours qu'il ne prononçait pas, interrompit :

— Il est temps que Paris se purifie de cette grotesque parodie du trophée romain et renvoie à Sainte-Hélène la charogne du premier Bonaparte, pour mettre à sa place, dans le tombeau des Invalides, les restes du général Malet !

Mais l'Émigrant observa doucement, sous la visière de sa casquette :

— Quelqu'un a dit cela avant vous, mon ami : le fondateur du Positivisme, cet Auguste Comte...

Le Piémontais s'écria : — A bas la noblesse ! Il n'y a d'auguste que le peuple souverain !

Et M. Martin, souriant, rentra sous sa casquette et dans son raglan vert, tandis que Rabouille reprenait :

— Thiers et ses épaves d'empire, sont vraiment en bonne posture de reprocher à la Commune ses excès, au bout d'un mois à peine de pouvoir et de difficultés ! Ils affirment que nous ne sommes que des batteurs d'estrade recherchant avant tous les émotions de la lutte et la satisfaction des plus basses convoitises. N'est-ce pas plutôt ce qu'on peut dire de ces hordes frénétiques dont la Colonne symbolise les cent coups ? On nous objecte que les grognards d'autrefois achetaient au prix de leur vie ou tout au moins au prix de fatigues et de privations inouïes, quelques heures de désordre et de plaisir... Leur excuse, alors, serait la vôtre, prolétaires las et meurtris, qui êtes prêts à payer de votre sang aussi une joie même passagère ! Mais cette excuse vous n'avez pas à l'invoquer. Vous êtes les soldats d'une cause juste et non des prétoriens ; c'est afin que vos fils soient libres que vous consentez à mourir, et non plus, au contraire, par amour pour le fouet et la chaîne ; et comment vos fautes mêmes ne mériteraient-elles pas l'indulgence, quand on les compare avec la longue suite de scandales et de crimes enroulés, comme des images de piété, autour du mirliton de la place Vendôme ?

— Rabelais disait : « Ce que les Sarrazins et barbares jadis appelaient prouesses, maintenant, appelons briganderies et meschancetez », murmura M. Martin.

Rabouille avait quitté sa place ; il conclut, debout, au milieu de la salle :

— Je ne regrette qu'une chose... J'aurais voulu montrer un plus profond détachement des préjugés qui nous oppriment, en leur sacrifiant, moi aussi, jusqu'à des souvenirs de famille ordinairement vénérés. Au bas du décret de la Commune, aucune signature ne vaut celle du vieux Delescluze, dont le père, ancien sergent de la Grande Armée, est mort aux Invalides.

Depuis cinq minutes, Ferdinand adressait à son ami des signaux de détresse auxquels Rabouille, emballé, hors de lui-même, ne prenait point garde. La voix du

marchand de vins appuya ses instances télégraphiques inutiles.

— Jacques!

Mais Prophète, qui se contenait encore, leva les yeux et coupa la communication.

— Laisse donc monsieur s'amuser : ça n'est pas son turlututu qui usera le « mirliton », comme il dit.

— En effet. Aussi ne s'agit-il pas de l'user, mais de le mettre au rebut tout de suite.

— Eh! bien! tonnerre de Dieu! je serais curieux de voir ça!

Prophète, écartant Adrien, s'était dressé, à bout de patience. Les deux hommes, en face l'un de l'autre, tremblaient de colère et de défi.

Ferdinand se précipita : — Allons, c'est pour rire, mon oncle... Vous interprétez mal les paroles de Jacques. Il s'élève au-dessus des personnalités.

— C'est donc à moi d'en faire et de lui dire qu'il vient de tenir le langage d'un...

Le mot ne fut pas prononcé ou se perdit dans le tumulte. Au moment où Prophète accompagnait son invective d'un geste de menace, quelqu'un se glissa entre les deux adversaires, une femme dont l'épais chignon se prit au crochet qui terminait le bras de l'invalide. Elle se dégagea et dit, comme si son intervention était accidentelle :

— Après qui donc en a-t-il, ce vieux-là?

D'autres qu'elle, d'ailleurs, s'interposaient : Ferdinand répétait : « C'est un malentendu... » : la petite Sophie, tout émue, courait chercher sa mère, tandis qu'Adrien jubilait et que l'insidieux Quélier, auquel la scène était, par certain côté, désagréable, goguenardait : « Heureusement que Ninie est arrivée... Un peu plus, on lui chiffonnait son béguin. »

Mais celle-ci se retournant brusquement : — Vous, mêlez-vous de vos affaires, n'est-ce pas? Je ne vous demande pas l'heure qu'il est.. Ah! c'est toi...

Arrêté au passage, son père qui cherchait à gagner

subrepticement la porte, cacha sa confusion sous le bonnet de police dont le gland désolé pendait...

— J'étais bien sûre de te rencontrer ici. On t'a encore fait boire. C'est du propre !...

Justement, Céline entrait, s'informait. Ninie la rembarra à son tour : — Ce qu'il y a ? Il y a que les pochards finissent toujours par se cogner, parbleu ! Mais c'est bien égal à l'empoisonneur, pourvu qu'il y trouve son compte. Allons viens, papa. Assez godailler...

Et la grande fille, brune, plate, aux jolis yeux gris et aux lèvres rouges, dans un visage long et pâle, emmena le vieux garçon de place qui plaidait mollement les circonstances atténuantes : la pluie, les élections, la politesse des citoyens qui l'avaient invité...

— En voilà du chabanais pour un petit grain ! dit Quélier.

— Elle t'a tout de même envoyé dinguer, fit un camarade narquois.

— Oh ! il ne faut pas juger sur les apparences, insinua le beau capitaine, dont la fatuité se ménageait les bénéfices du doute.

Cependant, Ferdinand, Céline, Lépouzé et quelques clients s'entremettaient pour réconcilier Rabouille et Prophète.

Le marchand de vins disait à son ami : — Ah ! ça, qu'est-ce qui t'a pris ? Je ne t'ai jamais vu comme ça... C'est pas sérieux... Laisse-moi arranger les choses. L'oncle est un brave homme au fond. Mais tu l'as provoqué... C'est un vieux soldat : il a la tête près du bonnet, quand on touche à ses reliques.

Rabouille répondit : — Si j'ai eu tort, sois tranquille... : pareille altercation ne se renouvellera pas. Bonsoir.

Mais calmé, étonné de lui-même de son algarade, il était triste dans son cœur, où se rouvrait une blessure ancienne faite par l'absence.

Céline, mise au courant de la querelle, s'efforçait également d'en atténuer les conséquences et d'apai-

ser son oncle qu'elle avait entraîné dans la cuisine.

— Nous connaissons Rabouille. Bien sûr, il n'a pas eu l'intention de t'offenser. Il regrette déjà son emportement. Il faut qu'on l'ait excité... car il ne boit pas, il ne boit jamais, et rien que la crainte de nous désobliger l'aurait bridé...

Prophète bougonna : — Peu importe. Je ne lui disputerai pas le terrain, voilà l'affaire. Si vous voulez me voir, vous viendrez à l'Hôtel.

Mais la résolution coûtait à son âge, à ses affections, à ses habitudes ; il songeait aussi que ses débuts dans le rôle d'investigateur n'étaient pas heureux et qu'il avait tari la source de renseignements à laquelle il espérait puiser. Et sa résistance en arrivait à s'irriter de ce qu'on ne trouvait pas d'arguments pour la vaincre.

Ferdinand accrut encore ce dépit en présentant maladroitement la défense de Rabouille qu'il n'avait pu, dit-il, retenir.

— C'est préférable, du reste, car vous n'êtes, ni l'un ni l'autre, des gaillards qu'on fait changer d'idée, hein ? Mais la première fois que vous vous rencontrerez, tout sera oublié et vous en serez quittes pour éviter certains sujets de conversation. Je ne comprends rien à l'exaltation de Rabouille aujourd'hui... C'est l'atmosphère, l'entourage, qui lui ont tapé sur la coloquinte. J'ai déjà observé ce phénomène. Depuis la mort de Flourens, d'ailleurs, Jacques est très agité et tout ce qui lui rappelle son ami le rend agressif. Faut pas lui en vouloir, mon oncle. On vous rabibochera.

— Je ne m'en soucie pas, dit Prophète.

Et Céline, les enfants eux-mêmes insistèrent vainement pour qu'il ne s'en allât qu'après dîner. Toutefois, il finit par promettre de revenir, et sur l'assurance qu'il ne tarderait pas, sa nièce et son neveu le laissèrent enfin partir.

Alors, autour du comptoir, les commentaires que sa présence étouffait, crépitèrent.

— As-tu vu comme il s'est rebiffé l'ancien? Il a du poil au cœur.

— Sans la fille au père Bagarre, il te harponnait mon Rabouille!

— Un fameux outil, son crochet.

— Ça vaut mieux qu'un nez d'argent.

— Aussi Rabouille a-t-il prudemment levé l'ancre, dit Quélier.

— Le vieux bras de fer aussi.

— Oui, mais après...

— Il n'avait pas de permission, expliqua Ferdinand. Et vous savez le tarif, pour les manquants à l'appel du soir : huit jours de salle de police avec privation de vin.

— C'est dur, pour des hommes de cet âge-là de coucher encore à la boîte et d'être traités comme des conscrits !

— L'Hôtel des Invalides tout entier n'est pas autre chose qu'une vaste prison. C'est Dubois de Crancé qui le disait en 1791, murmura l'Emigrant, dans son coin.

— Ils seraient mieux chez eux qu'à l'Hôtel.

— C'est pourquoi on leur a doré la pilule.

Cette allusion au Dôme des Invalides égaya les buveurs jusqu'à ce que le cordonnier Schramm s'écriât :

— Le fait, pour un invalide, de monter la garde, est moins pénible que ridicule. Depuis quand est-il nécessaire de déguiser en soldats les portiers des musées et les pensionnaires d'hospices? Les fédérés en cheveux blancs qui quittent une femme et des enfants pour se rendre aux remparts, sont d'autres modèles de dévouement et d'abnégation.

Lépouzé saisit l'occasion de faire oublier qu'il avait été Canrobert.

— Le service intérieur, aux Invalides, comporte une sujétion plus révoltante encore. L'oncle de Ferdinand m'a raconté qu'un piquet de pensionnaires en armes, est commandé, chaque dimanche, pour assister à la messe qu'on célèbre dans la chapelle.

Des dénégations, des rires et des huées accueillirent cette information. Mais Ferdinand en ayant certifié l'exactitude, Schramm fit encore explosion :

— Vous entendez, citoyens! Je répéterai donc simplement ce que j'ai dit, un soir, au Vieux-Chêne : Que devient la liberté de conscience, sous un régime qui oblige le peuple à passer de l'école, où l'on apprend à adorer un Dieu en trois personnes, à la caserne, où cette Trinité s'adjoint, pour la renforcer et la défendre, un compère couronné? »

La nuit était venue, hâtée par le mauvais temps, le recul de la maison et le voisinage de l'église, coutumier d'ombre... Une guitare s'accorda, grêle et plaintive, et la chanteuse ambulante de l'après-midi, essorant sa chanson trempée de pluie, comme ses vêtements, son visage et sa voix, commença :

Pourquoi gémir, cela n'avance guère.
Un homme a dit : l'Empire c'est la paix!
Depuis ce temps, on fit vingt fois la guerre,
Il est trop tard pour le trouver mauvais..

Alexandre, le plongeur, monta sur un tabouret et alluma, entre les branches de la lyre suspendue au plafond, une petite étoile tremblante sous laquelle roulaient toujours, dans le vent de la porte, d'épais nuages traversés d'éclairs et de grondements que perçait, par intervalles, l'ironique refrain de la chanteuse à mentonnière :

Vous vous plaignez, Français, vous avez tort!

IV

FAISONS LA CHAÎNE !

Les deux semaines qui suivirent, du 17 au 29 avril, virent fondre sensiblement la petite troupe de volontaires sur laquelle Philibert Lacouture et Timothée Prophète avaient cru pouvoir compter. Chaque jour leur enlevait des partisans et les événements les plus propres à entretenir leur indignation semblaient être ceux, au contraire, qui éclaircissaient les rangs des mécontents. Les défections, à dire vrai, ne se produisaient pas franchement, mais Lacouture et son ami eussent peut-être préféré un abandon brutal et motivé à la tiédeur et au relâchement qu'ils constataient.

— Il y a quinze jours, gémissait Prophète, je me serais fait fort d'entraîner au moins deux cents hommes... C'est à peine, maintenant, si nous en déciderions cent cinquante à marcher avec nous.

— Bah ! répondait Lacouture, dont les gros yeux blancs riboulaient dans une face vultueuse, cent cinquante hommes déterminés suffisent pour mettre à la raison ces bandits... d'autant plus que nous n'irons pas à eux les mains vides et la bouche en cœur, comme les

pékins qu'ils ont fusillés place Vendôme, le mois dernier.

Il avait fallu renoncer presque tout de suite aux réunions régulières du soir, où les invalides devaient apporter leur glane quotidienne. Outre la difficulté de les rassembler avant ou après l'appel, maints locataires grincheux des salles d'Hautpoul et Louvois, s'étaient plaints qu'on les empêchât de dormir et qu'on bousculât leurs habitudes. Des observations analogues, de la même part, avaient fait négliger, comme lieu de rendez-vous, le chauffoir situé au bout du corridor de Grenoble et commun aux pensionnaires des deux salles.

C'était une grande pièce que garnissaient un poêle, des tables et des lavabos. Bien qu'elle ne fût guère fréquentée que le matin, à l'heure des soins de propreté et du *frater* qui rasait les invalides, ceux-ci avaient vu d'un œil assez peu favorable l'envahissement du chauffoir, pour que Prophète ne persistât pas à les y convoquer. C'était convenu, d'ailleurs : hors le cas de force majeure, on ne tiendrait plus conseil.

— Cela vaut mieux, dit Lacouture ; nous n'userons pas leur zèle. Il serait imprudent d'imiter le berger qui criait : au loup ! pour se distraire et qui fut mangé, faute de secours, le jour qu'il en réclama pour de bon.

Mais Prophète n'était pas de cet avis.

— Je crois, moi, qu'ils vont se détacher de nous davantage, et que nous avons tort de les laisser se refroidir. Ils prennent déjà beaucoup moins au sérieux les menaces des *rouges*... Mon idée d'envoyer, à tour de rôle, quelques-uns des nôtres en éclaireurs, place Vendôme, n'était pas si bête... Leurs rapports auraient tenu les camarades en haleine.

— Ben oui, vieux, mais puisque la place n'est plus approchable, c'est les déranger inutilement, et ils te l'ont bien dit.

— Excellent prétexte pour se défiler !

— Quoiqu'il en soit, nous avons pu nous convaincre qu'ils ne nous en contaient pas.

En effet, induits en méfiance par les renseignements du couple alsacien Klauss-Muller, Prophète et Lacouture avaient eux-mêmes, au commencement de la seconde quinzaine d'avril, poussé une reconnaissance place Vendôme.

Des sentinelles en défendaient l'accès, aussi bien du côté de la rue de la Paix que du côté de la rue de Castiglione, et les deux invalides avaient dû se borner à jeter un coup d'œil dans l'enceinte, par-dessus les barricades ébauchées qui la fortifiaient.

La place, entièrement dépavée, offrait l'aspect d'un vaste camp retranché où des bataillons bivouaquaient. On voyait des tentes qui avaient été blanches et d'où sortaient de la paille et des pieds, quoique les gardes nationaux désœuvrés fussent plutôt étendus dehors, au soleil. D'autres jouaient aux cartes, au bouchon ou bien plaisantaient avec des marchands de café et des bouquetières ambulantes ; d'autres encore étaient attablés auprès de cantines improvisées qui débitaient du vin en pôts et de l'eau-de-vie ; et la fumée qui s'élevait des cuisines en plein vent installées autour de la Colonne, en noircissait le piédestal. Un drapeau rouge à franges d'or reposait sur les faisceaux, parmi les pains embrochés ; sur la barricade de la rue de Castiglione, des fédérés pittoresquement groupés par un photographe, attendaient, devant l'objectif, un surcroît de prestige de deux petits canons dont la bouche et le cou étincelaient dans les embrasures. Et les vieilles façades dessinées par Mansard, les anciennes et nobles demeures de la place des Conquêtes, regardaient et respiraient cela avec stupeur, ainsi que des personnes âgées et moroses, dans le salon desquelles traîneraient tout à coup leurs jouets, des enfants dissipés, insolents et malpropres.

Aussi bien, Klauss et Muller, dont les impressions étaient plus ingénues, avaient concentré toute leur

attention sur un événement capital : le remisage dans la cour de l'Etat-Major de deux voitures de gala saisies par la Commune.

— C'est les foidures de Mac-Mahon et Ganropert, disait Klauss.

— Non, de Ganropert et de Murat, rectifiait Muller ; rabelle-toi pien.

Il n'y eut pas moyen d'en tirer autre chose. De la Colonne même, ils ne savaient rien : ils ne l'avaient pas vue.

Lacouture et Prophète, eux, se plurent à constater qu'elle était toujours intacte. On avait seulement cravaté ses aigles d'immortelles, et un double drapeau rouge flottait au sommet du monument.

— Il n'y a pas de mal à ça, dit Prophète. C'est un éventail dont l'Empereur avait besoin, au milieu de ce grouillement et de cette ordure.

Lacouture ajouta : — Allons, ce n'est pas encore demain qu'ils l'avaleront ! L'arête est trop grosse pour eux ; ils ont compris qu'elle les étranglerait.

Et, rassurés, ils prirent en pitié les deux barricades à l'état d'indication et vraiment moins imposantes que ne le donnaient à entendre les journaux dévoués à la Commune.

L'affiche même qu'ils lurent, ce jour-là, en rentrant aux Invalides, n'ébranla pas leur confiance. Le citoyen Gaillard, chargé de construire des barricades dans les 1er et 20e arrondissements, faisait appel aux travailleurs de bonne volonté et leur allouait une solde de quatre francs par jour.

— Belleville-Louvre ! s'écria Prophète. Du moins, voilà un malin qui ne met pas tous ses pavés dans le même quartier !

Le lendemain, d'ailleurs, une nouvelle insérée dans le *Bien public*, qu'ils se repassaient, entretint leur gaieté. Le citoyen délégué à la Guerre apprenant qu'on faisait des barricades sans l'avoir consulté, avertissait les ouvriers embauchés qu'ils ne toucheraient pas la haute paye promise.

— Patatras ! dit Lacouture. Pas d'argent, pas de Suisse ! Attrape, mon Gaillard !

Cette bisbille, au fond, était de bon augure. S'ils ne trouvaient pas de bras pour construire des barricades, raison de plus pour renoncer à leur dessein de renverser la Colonne. Ils n'allaient pas, parbleu ! crier cela sur les toits, mais leur impuissance était évidente.

— D'ailleurs, fit Lacouture, nous serons toujours suffisamment renseignés par mon neveu Géran.

Il avait expliqué à Prophète le concours qu'on pouvait attendre de ce neveu. Lieutenant de la garde nationale pendant le siège, s'il avait conservé son grade dans un bataillon fédéré, c'était afin de mieux nuire à la Commune. Un mystérieux personnage, son supérieur, chargé par le gouvernement d'organiser la contre-révolution dans Paris et en communication constante avec Versailles, associait Géran à ses menées.

— Grâce à une carte de circulation qu'il s'est procurée et aux relations qu'il a dans les deux camps, il peut nous être aussi utile qu'à ses chefs, tu comprends... Par lui, nous saurons exactement ce qui se passe place Vendôme : il y va tous les jours. Entre nous, il se flatterait même de faire échouer le projet des communeux relativement à la Colonne, dans le cas où leur menace serait suivie d'un commencement d'exécution. Mais là-dessus, *motus!* d'autant plus que mon neveu est aussi d'avis qu'ils n'en viendront pas là, et que nous n'aurons pas l'occasion de leur tricoter les côtes... Comme dit Cassavoix : c'est dommage ! Et pourtant, quoi qu'il arrive, le camarade n'en sera pas pour ses frais, lui...

— Est-ce qu'il s'imagine, par hasard, observa Prophète, que le spectacle d'une infirmité contractée au service de la patrie, agit sur ces misérables et leur fait honte ?

— Oh ! non, répliqua Lacouture entre deux prises. Tu connais Cassavoix... Il serait humilié d'attendrir les communards, tandis qu'il se vante de les fasciner. C'est un homme, tu sais, qui cherche toujours à produire de l'effet.

Cassavoix, par le rôle un peu théâtral qu'il s'attribuait ordinairement, vérifiait cette critique. Il avait perdu les deux bras au Mexique, et personne n'excellait comme lui à tenir l'emploi d'invalide sur la scène idéale qu'il transportait partout. Ses promenades étaient des représentations. Il avait l'air d'une enseigne animée de la Gloire. Prophète, en le voyant partir, disait : « Il emporte le Dôme ! »

Cassavoix avait toujours énergiquement refusé les bras artificiels dont on lui conseillait l'usage. Il jugeait un pareil simulacre indigne de lui. Mais cette répugnance pour le maquillage s'arrêtait au physique, et sa vanité lui fournissait les mauvaises couleurs qu'il donnait à sa résolution.

— Avec un bras artificiel, articulé ou non, comment rendrais-je, sans être ridicule, le salut que les soldats doivent à ma croix ? Et si je m'abstenais de le rendre, que penseraient-ils de moi ? Tandis qu'ils voient tout de suite que je ne leur rends pas le salut, parce que je n'ai plus de bras.

La vérité, c'était que, manchot, il excitait bien davantage la curiosité des militaires et l'admiration des civils, à laquelle il se montrait encore moins insensible. Il portait les manches repliées sous ses bras, comme les femmes portent une toilette qui leur va bien et leur attire des compliments. Il réalisait le type de l'invalide professionnel : il mendiait l'hommage.

— J'irai toutes les semaines, et plutôt trois fois qu'une, place Vendôme, avait-il dit. Il me semble que si quelqu'un n'a rien à redouter de ces gens-là, c'est moi. Ils voient à qui ils ont affaire. Figurez-vous, que j'obtiens les honneurs de leurs factionnaires... Il y a une façon de les regarder. Ah ! je n'engagerais pas un de ces voyous à me manquer de respect ! Pas besoin de bras pour le corriger... ; c'est à coups de pied dans le cul qu'il faut leur z'apprendre la civilité !

Il appelait ses médailles, au nombre de six, sans compter la croix, ses « fillettes ». Il disait au servant

qui l'assistait : « Mettez-moi mes fillettes ; nous allons prendre l'air. » Il avait pour elles des attentions de père et ne les galvaudait jamais dans les mauvais lieux, comme s'il eût craint qu'elles n'y perdissent leurs vertus. Il ne manquait pas de les consigner à la chambre, une fois par mois, quand il se débauchait dans une des maisons du boulevard de Grenelle.

— Ah ! vieux tendeur, je vois ce que c'est ! s'écriait le servant, familier. Papa soulage la nature, aujourd'hui !...

Et l'invalide répondait : — Juste, Auguste !

Aux six fillettes et à leur sœur aînée, il devait bien, d'ailleurs, de tels soins : elles le nourrissaient, en somme, et des œillades qu'elles récoltaient dehors, la meilleure part était pour lui.

A ces deux jours d'accalmie, le 17 et le 18, succédèrent des coups de foudre.

Le 19 avril, Lacouture et Prophète, après leur petit tour quotidien sur l'Esplanade rentraient à l'Hôtel, lorsqu'ils virent s'éloigner deux fiacres paraissant lourdement chargés et dont chacun des cochers avait, à côté de lui, sur le siège, un garde national.

Chapelard était, ce jour-là, de service au poste. Ses camarades n'eurent pas besoin de l'interroger ; il les arrêta au passage avec l'empressement aux confidences que montrent les portiers vis-à vis de leurs locataires de prédilection.

— Arrivez donc ! Il y en a du nouveau !...

— Quoi donc ?

Un fonctionnaire de la Commune accompagné d'un commissaire de police et d'une bande d'argousins, s'est présenté tantôt avec un ordre du délégué aux Finances, lui prescrivant d'enlever l'argenterie des Invalides et de la transporter à la Monnaie.

— L'argenterie... quelle argenterie ? demanda Prophète interdit.

— Pas la nôtre, parbleu ! Le couvert des officiers.

— Mais c'est leur propriété ! s'écria Lacouture. Un présent de l'impératrice Marie Louise. Cette argenterie n'appartient ni à l'État, ni à la Ville, ni même à l'Hôtel.

— C'est sans doute ce qu'a fait observer monsieur l'officier principal, auprès de qui j'ai conduit ce monde-là. Mais, naturellement, on ne l'a pas écouté. Alors, il a réclamé un ordre écrit signé du Gouverneur.

— Et le général de Martimprey ne l'a pas refusé?

— Faut croire, puisqu'après deux heures de pourparlers, ils viennent d'emporter l'argenterie pour la monnayer. Peut-être qu'ils ont dit, comme leur Père Duchêne, l'autre jour : « Est-ce que les patriotes mangent dans de l'argenterie? »

Chapelard plaisantait. La satisfaction d'édifier ses amis éteignait en lui toute indignation et l'on sentait, en outre, que le vieux chapardeur d'Afrique trouvait intérieurement des excuses à cette razzia audacieuse.

Mais Prophète regarda Lacouture et dit amèrement :

— N'avais-je pas raison ? Nos chefs doivent déjà se repentir de n'avoir pas fait cause commune avec nous. Ce sont les premières victimes de leur faiblesse et de leur hésitation. Aujourd'hui, c'est leur argenterie qu'ils endurent qu'on fasse fondre ; demain, ce sera le bronze de la Colonne. Tout s'enchaîne. Un affront en amène un autre. Il est vraiment bien heureux que le tombeau de l'Empereur ne soit pas en or, en métal précieux... ; ils l'auraient laissé convertir aussi en espèces sonnantes destinées à prolonger la résistance de l'ennemi. Voilà l'affaire.

— Eh bien! on se passera d'eux, fit Lacouture, réagissant contre le découragement auquel son compagnon inclinait.

Le surlendemain, dans la matinée, Prophète qui traversait, pour sortir, le corridor de Bayonne, entendit un grand bruit de voix exaspérées. Dans la cour de la Valeur, sur laquelle donnent les fenêtres de la salle

Moncey, une dizaine d'aveugles entouraient en gesticulant le fauteuil roulant de Clavquin, le vieil ataxique, dont les jambes étaient de laine sous le tablier de cuir et les couvertures.

Depuis quinze jours, on le rencontrait à chaque instant au bas des escaliers, au bout des corridors, à toutes les issues, dans la posture où le capitaine Colin l'avait trouvé, à la première heure, attendant la descente des invalides pour se joindre à eux. C'était devenu pour lui plus qu'une distraction providentielle : une perspective de guérison. Il avait lu, autrefois, dans un roman, qu'un paralytique avait recouvré l'usage de ses membres sous le coup d'une émotion violente, et il recherchait passionnément celle qui le mettrait debout. Il voyait moins, dans le renversement de la Colonne, un acte de vandalisme à prévenir qu'un remède à essayer. Il se raccrochait à ce dernier espoir de n'être pas incurable. Sa santé ruinée s'astreignait au régime du chauvinisme.

La fréquentation des aveugles, si excités, si vibrants, si prompts aux résolutions extrêmes, lui avait semblé tout de suite éminemment thérapeutique et, pour s'assurer un bain d'électricité quotidien, il avait proposé à son ami Archin, le chef de chambrée des aveugles, de venir chaque matin leur lire le journal, les tenir au courant des événements. Leur salle, d'ailleurs, était voisine de la sienne, mais la difficulté de manœuvrer son fauteuil lui faisait préférer, par le beau temps, l'une des petites cours plantées de maigres jardins, correspondant aux quatre salles occupées par les moines-lais.

— Quelle mouche les a piqués? se demandait Prophète en considérant de loin le groupe véhément que formaient les aveugles et leur lecteur.

Mais celui-ci, apercevant un camarade clairvoyant, l'appela, requit son témoignage.

— Hé! le Prophète... Approche un peu, et dis-leur si je mens ..... Ils ne veulent pas me croire.

Clavquin avait sur les genoux un journal déplié : il le tendit à Prophète.

— As-tu connaissance de ça, toi ? Lis tout haut.

L'autre obéit : « Les matériaux qui composent la Colonne de la place Vendôme sont mis en vente. Ils sont divisés en quatre lots. Deux lots, matériaux de construction ; deux lots, métaux. Ils seront adjugés par lots séparés, par voie de soumissions cachetées adressées à la direction du génie, 84, rue Saint-Dominique-Saint-Germain. »

— Et c'est à *l'Officiel*, n'est-ce pas?

— Oui, dit Prophète, mais qu'est-ce que cela signifie, après tout?

Un aveugle, dont les paupières étaient des blessures toujours fraîches, s'écria :

— Comment, ce que ça signifie! Ça signifie qu'on s'est foutu de nous et que la Colonne est démolie, puisqu'on en vend les morceaux.

— C'est bien clair, reprit un autre aveugle exalté. On nous cache la vérité.

— Nous sommes trahis par les nôtres, fit un troisième, qui avait sur l'œil une rondelle de drap noir.

— Mais non, déclara Prophète. Je puis vous affirmer, moi, après Clavquin, que les communeux vendent la pierre et le bronze de la Colonne avant de l'avoir jetée par terre. Je l'ai vue hier encore comme je vous vois. J'ajouterai même qu'on n'a rien entrepris contre elle. Autrement, vous en seriez avertis, non seulement par Clavquin, mais par tous ceux d'entre nous qui ont juré de ne pas laisser s'accomplir cette profanation. Vous pouvez dormir tranquilles, nous veillons.

Appuyé sur son bâton, le visage perdu au fond de sa barbe en friche et ses orbites pareilles, sous l'arcade sourcilière buissonneuse, à des nids désertés où s'avilissaient deux petits œufs tiquetés et vides, Archin, le vieux chef de chambrée qui avait participé à la sédition de 48, donna son approbation à ce langage.

— Allons, suffit... On ne s'avisera pas de nous tenir

à l'écart, parce que nous montrerions de quoi nous sommes encore capables.

— Oui, qu'on le montrerait! dirent en écho les aveugles.

Et, réintrégrant Clavquin dans leur confiance un moment alarmée, ils l'invitèrent à continuer sa lecture.

Quelques jours après, d'ailleurs, le même journal lui fournit une preuve de véracité dont il prit avantage. C'était le compte rendu succinct de la séance de la Commune du 22 avril. Un citoyen Blanchet y reprochait à ses collègues de parler beaucoup et de ne pas agir assez. Il leur demandait âprement où en étaient le décret sur le jury d'accusation et la loi des réfractaires, et pourquoi enfin la Colonne Vendôme n'était pas encore abattue.

— Qu'est-ce qu'ils ont répondu? interrogea le doyen des aveugles.

Clavquin lut la suite du compte rendu : il n'y était plus question de la Colonne.

— Vous voyez bien, dit l'ataxique. Ils amusent le tapis.

— A moins qu'ils ne cachent leur jeu, fit l'aveugle qui avait un pochon de drap noir.

Mais Clavquin : — Il y a toujours une chose qu'il leur serait difficile de cacher : ce sont les échafaudages, les travaux préparatoires... Or, Cassavoix, Lacouture et le Prophète, qui vont flâner par là presque tous les jours, ne signalent rien dans ce genre-là.

— Peu importe, dit Archin. Ouvrez l'œil. Un mauvais coup est bientôt fait.

— Allons, reprit Clavquin, c'est pas des escamoteurs, que diable! Ils ne manquent pas de bonne volonté, parbleu! Mais on ne vient pas à bout d'un monument comme d'une margoton.

Trois ou quatre aveugles que la comparaison chatouillait, renchérirent :

— La Colonne ne se laissera pas coucher par terre...

— C'est pas ces pierrots-là qui la culbuteront...

— Trop petits ! Auraient besoin d'un tabouret.

— Ils ne savent pas comment s'y prendre !

— Lever la patte contre le socle, c'est bon pour ces roquets !

Dans l'après-midi, néanmoins, Clavquin, au lieu de battre les corridors, fit rouler son fauteuil vers « les canons », où, sur des bancs, le long du fossé d'enceinte, des sociétés d'invalides devisaient, en jouissant des premiers rayons d'un soleil déjà chaud. Sous le ciel clair, l'Esplanade étrennait sa toilette de feuillage, encore légère, d'un vert tendre et neuf. Le Dôme étincelait comme un casque à pointe. Des oiseaux sautillaient, en fourriers de la belle saison, dans les allées bordées de jardinets, où quelques pensionnaires arrosaient leurs semis et respiraient le printemps.

Clavquin arrêta son fauteuil devant un banc autour duquel une demi-douzaine d'invalides rassemblés, nourrissaient la conversation de trois de leurs camarades assis. Ils n'avaient plus sous les yeux, comme avant la guerre, la batterie triomphale composée de bouches à feu sur affûts de siège, ressource des fêtes nationales annoncées par des salves ; ni la batterie-trophée, dont les pièces orgueilleuses reposaient sur chantiers, à droite et à gauche de la grille d'entrée. Les deux batteries, envoyées à Brest en 1870, étaient maintenant remplacées par de modiques tas de boulets, dont les fédérés eux-mêmes n'avaient pas voulu.

Les invalides n'en persistaient pas moins à dire, par habitude, qu'ils allaient « aux canons », pour désigner cet endroit devenu vacant et, ce jour-là, l'expression pouvait ne point paraître dénuée de sens, eu égard aux détonations lointaines que l'on entendait à intervalles assez courts, du côté de Malakoff et d'Issy.

Clavquin en fit la remarque : — Ça chauffe, là-bas...

A tour de rôle alors, les autres eurent la parole.

— Oui ; les soldats de l'Assemblée se rapprochent tous les jours. Ils occupent maintenant Bois-Colombes,

Asnières et Bagneux. La semaine prochaine ils seront dans Paris.

— De notre temps, on y aurait mis moins de façons.

— Les anciens ne sont pas encore revenus de captivité. Il n'y a que de la jeunesse à l'armée. C'est pourquoi elle avance si lentement.

— J'étais voltigeur au 2e bataillon du 51e, au coup de chien de 1851. Le soir du 4 décembre, on partit de la pointe Sainte-Eustache pour enlever au pas de course cinq barricades, dans la rue Montorgueil et la rue Montmartre. Fallait voir ça!... C'était un plaisir de travailler à la baïonnette... On ramassait les fusils par brassées.

Un invalide s'emberlificota dans une histoire de cheminements, de tranchées, de parallèles et de gabionnades, exécutés ou utilisés par l'armée de Versailles, et qui lui rappelaient le siège de Sébastopol.

— Mac-Mahon prendra une seconde fois Malakoff, dit son voisin, qui traçait par terre des figures, du bout de sa canne.

Un autre ajouta : — C'est pas sorcier. Il n'y a qu'à suivre le plan de l'État-major prussien et qu'à s'établir dans les ouvrages abandonnés par les Allemands. C'est de la besogne toute faite. Aussi le second siège durera-il moins longtemps que le premier.

— C'est pas dommage! Revoir Paris affamé quand nous sommes dedans, merci bien! Enfin, toi qui lis les gazettes, qu'est-ce qu'elles disent?

Clavquin interpellé répondit :

— Si l'on doutait des progrès de Versailles, il n'y aurait qu'à écouter les rouges se féliciter de leurs succès : « Attaque énergiquement repoussée... L'ennemi s'est retiré en désordre sur toute la ligne... Pas de pertes de notre côté. » Voilà les mensonges qu'ils répandent. C'est-y bon signe, oui ou non?

Tous convinrent que c'était bon signe et s'amusèrent, un moment, de ces rodomontades, sans s'aperce-

voir que les mêmes proclamations avaient traduit l'impuissance des assiégés de la veille, qui étaient les assiégeants d'aujourd'hui, et que la Commune imitait la Défense nationale.

— Et de la Colonne, pas de nouvelles? demanda ironiquement un vieux.

— Non, dit Clavquin. Ils n'y touchent pas.

— Parbleu! s'écria un invalide revenu de son élan et ravi de l'événement qui changeait sa tiédeur en perspicacité. C'était pas la peine de faire tant de bousin. Le Prophète a perdu une belle occasion de se taire.

Mais Clavquin défendit l'absent :

— Hé! hé! Etes-vous bien sûrs que notre manifestation de l'autre jour, rapportée aux chefs de la Commune, ne les a pas fait réfléchir?

— C'est vrai... c'est vrai... dirent les hésitants que ralliait cette hypothèse flatteuse pour leur amour-propre.

Le combat d'artillerie, cependant, continuait au loin et chaque décharge nouvelle provoquait les coups de tête et les bêlements des vieilles biques au piquet.

Clavquin les quitta et se dirigea vers un banc de pierre, à droite de la grille, où Klauss et Muller étaient assis côte à côte, l'un tricotant ses éternels bas et l'autre reprisant les siens à l'aide d'un œuf rouge. Leur entretien, aussi invariable que leur occupation, roulait sur les avantages et les inconvénients de leur résidence à l'Hôtel. Ceux-ci, naturellement, l'emportaient et les deux vieux soufflets s'épuisaient sur ces maigres tisons.

C'était presque toujours après les repas qu'ils ressassaient leurs griefs auxquels l'insuffisance ou la mauvaise qualité de la nourriture donnaient ainsi plus d'ampleur.

— Grois-du que nous ne serions bas mieux gez nous ? disait Klauss. Un beu blus te teux vrancs, c'est ce que nous goûdons bar chour au coufernement ; avec ça, on serait heureux au fillache.

— Oui, disait Muller, et l'Edat il verait encore une égonomie, n'ayant blus à bayer le glerché, les religieuses, les invirmiers, les serfants, le serfice métigal et la baberasse de l'atminisdrasion, tout ça qui tévore le diers te nodre putchet, quoi!

— Malheureusement, reprenait Klauss, si nous retemantions nodre bension te redraide, c'est bas même avec drende sous bar chour qu'il vaudrait fivre.

— Maindenant surdout qu'on ne beut blus gomder sur un subblément de la liste cifile, buisqu'elle est subbrimée.

— Benses-tu un beu que leur Rébublique, si elle ture, améliorerait nodre siduation?

— Ah! là, là! Adents foir! C'est bas de nous qu'elle s'ogube, la Rébuplique! Elle a ses brévérés : les gartes nationaux, la mopile et les cidoyens plessés bentant le sièche, a qui qu'elle a agorté les mêmes troits qu'à l'armée agdife, sous le rabbort des bensions et tes tégorations. Si c'est bas une bidié!

— C'en est une, là! gémit Klauss, qui s'élevait contre la libre concurrence, avec l'aveuglement du militaire professionnel.

— T'ailleurs, une noufelle loi, reprit Muller, à qui qu'elle broviderait? Aux ambudés? Il n'y en a chamais que bour eux, gomme si un lasgar brifé d'un pras et qui beut engore vaire un vacteur, s'embloyer à quelque chose envin, édait blus indéressant qu'un fieux soltat avliché t'une malatie inguraple gondractée tans le serfice. C'est bas chuste! Tout le monde n'a bas la chance d'èdre plessé!

— Tout le monte ne l'a bas! répéta Klauss qui, lui aussi, certains jours, ne pardonnait pas à la guerre de l'avoir laissé intact.

Clavquin, ayant écouté les Alsaciens, paya son écot pour les amadouer.

— Parlez-moi de la Commune! Vous savez ce qu'on gagne à se dévouer pour elle?

— Non, dirent ensemble les deux chicots de caserne.

Clavquin récita de mémoire : « Tout citoyen blessé à l'ennemi pour la défense des Droits de Paris recevra, si sa blessure entraîne une incapacité de travail partielle ou absolue, une pension annuelle et viagère dont une commission spéciale fixera le chiffre, dans la limite de 300 à 1,200 francs. »

— C'est te goi rire ! fit un des deux jumeaux.

— Oui, car il en sera de ce décret comme de l'autre... relatif à la Colonne et qui ne sera jamais exécuté.

— Che l'aurais barié, dit Klauss.

— Moi aussi, dit Muller.

— Mieux vaut ne bas adirer l'addention sur nous et laisser basser l'orache.

— Beut-être même que le couferneur aurait bien vait de consigner la carnison... pour éfiter les imbrutences, les brofogations...

Clavquin, qui regardait la paire d'amis s'épancher dans la paire d'étuis qu'ils tricotaient et reprisaient, dit tout à coup :

— Je ne serais pas fâché d'avoir là-dessus l'avis de Prophète et de Lacouture. Les voici, nous allons les interroger.

Les deux meneurs, en effet, débouchaient des jardins ; Clavquin leur fit signe d'approcher, tandis que Klauss et Muller, effarés, poussaient l'aiguille, dans le désordre d'un changement de front.

— Nous parlions de vous, camarades... Klauss et Muller disaient que c'est bien heureux qu'il ne vienne pas au Gouverneur l'idée de nous consigner, car on en serait réduit à la lecture des gazettes, ce qui n'aurait pas d'inconvénients que pour les aveugles, hein ?

— Oh ! nous avons d'autres moyens d'information, répondit Prophète, et des communications avec le dehors plus sûres que celles-là.

— Sans doute, c'est bien là-dessus que nous comptons, pas vrai ? reprit malicieusement l'ataxique, en invitant le ménage d'Alsace à chanter la palinodie.

— On fa touchours en abbrenant, dit évasivement Klauss.

— A chaque chour suvvit sa beine, dit Muller, avec non moins d'ambiguïté.

Tous les deux se levèrent à la fois.

— Che n'ai blus assez de laine, dit Klauss.

— Ch'ai gassé mon aiguille, dit Muller.

Et les deux tricoteurs obliquement déguerpirent.

— Avez-vous vu votre neveu, hier? demanda Clavquin à Lacouture. Celui-ci répondit :

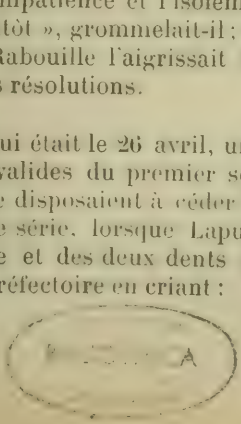
— Oui. Il n'y a rien à craindre pour le moment. Place Vendôme, les communeux ne s'occupent que de leurs barricades.

— Bon. J'étais inquiet pour lui. Les feuilles ont annoncé que le désarmemeut des bataillons suspects à la Commune se poursuivait, notamment dans les 1er et 6e arrondissements. Qu'il prenne des précautions.

— Soyez tranquille, il en prend.

Quant à Prophète, il n'était point sorti la veille et n'avait reçu aucune visite. C'était même la raison secrète de sa mauvaise humeur et de son dépit. Il avait encore sur le cœur ce long dimanche d'attente et de déception. Depuis une huitaine il boudait. Il s'était promis de ne retourner à Belleville que sur une démarche de Céline et de son mari ; il avait espéré qu'ils lui enverraient au moins les enfants, et le dimanche s'était écoulé dans l'impatience et l'isolement. « Ils ne me verront pas de sitôt », grommelait-il ; et la pensée qu'il était sacrifié à Rabouille l'aigrissait davantage et le confirmait dans ses résolutions.

Le surlendemain, qui était le 26 avril, un peu après quatre heures, les invalides du premier service achevaient leur repas et se disposaient à céder la place aux dineurs de la seconde série, lorsque Lapuchet faisant feu de son œil unique et des deux dents qui lui restaient, entra dans le réfectoire en criant :



— Hé ! le Prophète... Lacouture... les autres... savez-vous qu'on arrête votre général?

Il y eut quelque remue-ménage autour des tables. Les pensionnaires se répétaient entre eux : « Quoi ? qu'est-ce qu'il dit?... Quel général? »

— Le Gouverneur, oui... Les rouges l'emmènent comme otage. J'étais là. Çui qui n'a pas vu ça n'a rien vu !

Les invalides en qui toute initiative était morte, baissèrent la tête sous le coup. La vieillesse et la discipline leur avaient fait l'âme calleuse. La nouvelle déchargée sur eux tandis qu'ils ruminaient, ne les atteignait pas au défaut de leur cuirasse d'égoïsme. Le soulèvement excité, par surprise, le 13 avril, semblait trop récent pour qu'on pût se flatter de le reproduire. La plupart des vieilles patraques n'étaient plus capables d'ardeur à des intervalles aussi rapprochés. L'âge espaçait leurs dépenses d'énergie et leur héroïsme avait besoin de longues préparations pour répandre encore quelques lueurs. Le culte même de l'Empereur était pour beaucoup un aphrodisiaque sans vertus et certains, sourds à l'appel de Lapuchet, continuaient déjà d'empaqueter, comme d'habitude, leur épargne de nourriture.

Mais Prophète qui savait mieux que Lapuchet le faible du troupeau, dit ce qu'il fallait pour en ramener la partie indécise.

— J'espère que vous êtes fixés sur les intentions de la canaille. Aujourd'hui, c'est le Gouverneur qu'ils arrêtent ; demain, c'est nous qu'ils chasseront d'ici. Ensuite, tout leur sera permis. Voilà l'affaire.

Lacouture appuya :

— Pourquoi n'a-t-on pas fait battre l'assemblée? Nous n'aurions pas laissé enlever notre général ; n'est-ce pas, camarades?

— Non, non, répondit une poignée de copeaux que la certitude du fait accompli rendait inflammables.

Prophète vint au milieu d'eux :

— Avais-je raison quand je disais que ces misérables ne reculeraient devant aucune infamie? En s'emparant du général qui était avec nous en Crimée et en Italie, d'un vieillard paralysé qui a servi son pays pendant quarante-cinq ans, la racaille montre qu'elle est prête à jeter dehors jusqu'aux malades arrachés de leur lit... Allez donc faire vos malles, il n'est que temps ; et estimez-vous encore heureux si la bande rouge consent à ce que vous les emportiez!

— C'est pas sûr!

Tous se retournèrent vers Lapuchet immobile dans le cadre de la porte. Et l'émotion, aux adroites paroles de Prophète soulignées par l'exclamation du grand aigle borgne et chenu, gagnait maintenant les Klauss et les Muller, jusque-là sourds. Ils songeaient à leur malle, à leur armoire, du contenu desquelles ils risquaient d'être dépossédés, et l'étincelle que la religion de la gloire n'avait pu tirer de ces vieux cailloux, le plus mince intérêt l'allumait à l'instant. Les deux Alsaciens portèrent instinctivement la main aux anneaux d'or pareils qui leur perçaient les oreilles...

— Pas sûr? C'est à voir!

— C'est tout vu, repartit Lapuchet. Les Parisiens occupent les deux postes.

Il ajouta pour lui-même et dans la forme à son usage : « Tu es leur prisonnier, quoi! »

Les Parisiens... Dans la bouche démeublée du vieillard, cette désignation avait un sens trop clair pour que l'on s'y méprît. Cinquante ans de séjour à l'Hôtel, au cœur de Paris, laissaient entière l'aversion de l'ancien soldat pour le Parisien, fauteur de troubles traditionnel et moqueur redoutable. Et le même sentiment inné chez tant d'autres vieilles bonnes hors de service, que la province envoyait à l'Hôtel pour y finir leurs jours, constituait, aux Invalides aussi, cette majorité rurale dont la jalousie et la haine avaient éclaté à Bordeaux contre les représentants de Paris, dès la première séance de l'Assemblée.

— Ah ! vraiment, ils sont au Grand poste, s'écria Lacouture. Eh ! bien, que ceux qui veulent venir leur causer du pays me suivent !

Et Prophète : — Quelques hommes de bonne volonté seulement, pour f... ça dans les fossés !

Il y eut vers la porte une poussée d'invalides, moins pressés peut-être de réaliser ce projet que d'aller faire un rempart de leur corps aux armoires et aux malles menacées d'effraction. Mais ils se heurtèrent, à la porte, contre les pensionnaires du deuxième service, qui arrivaient pour dîner à leur tour. Il en résulta un moment de confusion que mirent à profit les adjudants accourus au bruit et secondés par plusieurs surveillants. Le refroidissement de ceux-ci était complet : Lesourdeur, l'invalide en cire jaune et rabat-joie, se départit même, ayant réfléchi, de la neutralité que son groupe gardait.

— Du calme, du calme, dit-il. L'occupation n'est pas définitive... Ne faisons pas le jeu de ces gens-là, qui nous tendent peut-être un piège.

L'adjudant de semaine eut une inspiration :

— Lesourdeur a raison. Que deux ou trois d'entre vous aillent trouver le capitaine de service. Il en sait là-dessus certainement plus long que nous.

Cette motion obtint l'assentiment presque général. Seuls Prophète et Lacouture comprenaient la tactique, voyaient l'effort brisé, l'occasion perdue encore une fois. Mais déjà sur leurs noms et sur celui de Lapuchet, les électeurs s'accordaient, prompts à saisir le biais qui les ôtait d'embarras. Et les trois délégués, accablés d'une préférence perfide, n'avaient plus qu'à remplir leur mission, tandis que le gros de la compagnie s'éclipsait.

Ils se rendirent donc incontinent chez le capitaine de service dont le bureau était au rez-de-chaussée.

Averti de leur démarche, l'officier les attendait. Il les prit encore par la douceur, ayant éprouvé sur eux l'efficacité de ce moyen.

— Allons, mes enfants, n'augmentez pas nos diffi-

cultés. Il me paraît impossible que l'arrestation de M. le Gouverneur soit maintenue. Il y a là sans doute un malentendu qui nous oblige à d'autant plus de précautions que votre général devient, pour l'insurrection, un otage responsable de notre conduite. Songez-y... et patientez.

— La patience échappe, mon capitaine, quand on voit ces brigands à nos portes, déclara nettement Lacouture. Leur présence ici est un défi.

— Il n'y a pas qu'une façon de relever la garde! dit Lapuchet entre ses deux dents.

— C'était pas la peine de nous éviter, le mois dernier, la visite des Prussiens, si on nous laisse à présent envahir par les rouges, ajouta Prophète.

L'officier répondit, toujours posément :

— Cette généreuse indignation ne m'étonne pas de vous, mes braves... La garnison de l'Hôtel n'en est pas, Dieu merci, à donner des gages de dévouement ; aussi, serions-nous coupables de l'engager inconsidérément. La violence et la précipitation échoueraient peut-être, où l'adresse réussira. Demain, je l'espère, la Commune reconnaîtra son erreur et retirera ses partisans, sans que nous ayons à négocier à la fois leur départ et la mise en liberté de M. le Gouverneur.

— Il ne manquerait plus que de parlementer avec cette clique! bougonna Lacouture.

Le capitaine reprit :

— Voyons, mon ami, vous êtes chef de chambrée... : je compte sur vous, sur votre influence, pour ne pas compliquer la situation. La discipline est notre force.

— Nous aurions voulu le montrer en défendant notre général, qu'on est venu prendre au milieu de nous, dit Prophète.

L'officier rompit les chiens :

— Le devoir du soldat est aussi d'obéir aux ordres de ses chefs sans les discuter.

Les invalides saluèrent et sortirent lentement, penauds.

Mais dans le corridor, Prophète éclata :

— Après tout, le général a bien pu signer sa capitulation : il n'a que le côté gauche de paralysé ! Il l'a bien fait voir, l'autre jour, en donnant par écrit aux communeux l'autorisation d'emporter l'argenterie des officiers.

— Tout de même, dit Lacouture, quand nos chefs, autrefois, conservaient l'usage d'un bras, c'était pour s'en servir d'une autre manière !

Et Lapuchet les suivait en marmottant à lui-même : « Tu n'as que ce que tu mérites, si, quand les voleurs s'introduisent chez toi, tu leur offres les clefs de tes armoires... »

Lacouture et Prophète, en rentrant dans la salle d'Hautpoul, trouvèrent les invalides en sentinelle au pied de leur lit. Klauss et Muller avaient ôté leurs boucles d'oreilles. Trois ou quatre pensionnaires étaient même assis sur leurs malles cadenassées. En apprenant la déconvenue de leurs délégués, ils ne cachèrent pas leur soulagement. Quelques-uns pourtant firent mine de contenir la colère qui grondait en eux.

— Si c'était pas qu'ils ont le général pour otage, on leur ferait une conduite de Grenoble.

— Moi, j'aime mieux me coucher... Je ne pourrais pas passer devant ces voyous-là sans leur dire deux mots.

— Un seul suffirait.

— S'ils sont encore là demain, on verra !...

Mais il s'exhalait de ces fanfaronnades une odeur de cellule, de baquet et de pain moisi.

Le lendemain dans la matinée, un grand nombre d'invalides, sous couleur de narguer leurs remplaçants, contentèrent la curiosité qu'ils en avaient. Ils sortaient par une porte et rentraient par l'autre en affectant, vis-à-vis des fédérés, une indifférence qui sauvegardait leur dignité. Ils n'échangeaient leurs impressions qu'à distance. Mais au réfectoire, ils s'accordèrent pleine licence, surtout lorsque Chapelard et Bibroque, le man-

chot et la jambe de bois, racontèrent qu'ils venaient de voir relever la garde. Ils ne tarissaient point de plaisanteries sur l'accoutrement et la gaucherie de ces soldats improvisés.

— Ils tiennent leur fusil comme un manche à balai, dit Chapelard.

— On a envie de leur demander le cordon, dit Bibroque.

— Ceux-là ont l'air plus bêtes que méchants. Le lieutenant qui les commande nous a salués. Il a même essayé de lier conversation. « Vous avez bien gagné le repos, qu'il a dit ; profitez-en. » C'est pourtant un détachement de Belleville.

— Des vengeurs de *Florence*, alors?...

Prophète avait dressé l'oreille. Après déjeuner, l'idée lui vint d'aller flâner du côté de l'Esplanade ; et il traversait l'avant-cour, lorsqu'il se trouva face à face avec Lépouzé, dit Canrobert, en uniforme de lieutenant de la garde nationale.

Le coiffeur s'écria :

— Ah! c'est une chance... Je vous cherchais... Vous ne vous attendiez pas à me rencontrer ici, hein?

— Ma foi, non, répondit froidement l'autre. C'est vous, avec vos gens du faubourg, qui occupez nos postes?

— C'est moi.

Et Lépouzé, jaloux de ramener l'invalide qu'il sentait nerveux, allégua :

— Voyons, est-ce que cela ne vaut pas mieux ainsi? Avec moi, aucun danger... Je serais plutôt un frein, le cas échéant... On m'écoute, dans la compagnie... Mais la Commune ne vous veut pas de mal. C'est une question de service de place, voilà tout. En ce qui concerne votre Hôtel, elle révoquerait ses ordres demain que je n'en serais pas autrement surpris. Dombrowsky, succédant à Bergeret, peut avoir lui-même un successeur animé d'intentions différentes. En tout cas, j'ai choisi mes hommes et je réponds d'eux comme de moi-même. Tout le monde sait les égards qu'on vous doit...

Si je vous disais que j'ai fait exempter Ferdinand de service... à cause de vous... Il m'en a été bien reconnaissant, car il vous respecte et vous aime... Quant aux autres, c'est Jéricho, c'est Adolphe, c'est Mazoudier, qui, j'en suis sûr, vous serreraient la main avec plaisir...

— Merci, fit sèchement Prophète, qui rebroussa chemin pour accentuer sa répugnance.

Mais Lépouzé ne le lâchait pas :

— J'espère bien que vous ne pensez plus à la scène de l'autre jour... A Belleville on l'a oubliée... On est étonné de ne plus vous voir. Madame Lhomme et Ferdinand vous attendent... Ils m'ont chargé de vous le dire. Les enfants aussi s'ennuient de vous.

— Je ne m'en aperçois pas, déclara l'oncle susceptible.

— Ferdinand et sa femme ont un commerce si absorbant. Il ne faut pas leur en vouloir. Avez-vous une commission pour eux?

— Non. Souhaitez-leur le bonjour.

Depuis quelques instants, le coiffeur était aux prises avec lui-même. Lépouzé et Canrobert se combattaient dans son esprit. Canrobert, lieutenant de la garde nationale, savourait les joies du commandement dans un décor à souhait : et Lépouzé, honteux, lui reprochait d'étaler cette usurpation de grade et de fonctions aux yeux d'un vieux soldat qui en montrait, avec raison, de l'humeur. Mais, par-dessus tout, une vague appréhension des retours de fortune et des responsabilités qui s'ensuivent, l'incitait à la condescendance. Aussi finit-il par poser le masque.

— Vous êtes fâché, monsieur Prophète? Mon Dieu, je sais bien que ce rôle ne me convient guère. Mais je suis obligé de le remplir. Je ne suis pas indépendant, moi, j'ai une clientèle à ménager. Si j'habitais un quartier riche, dans le centre, parbleu! je ne consulterais que mon cœur, qui est avec vous... Car je déplore tous les excès, vous ne l'ignorez pas : j'aime l'ordre, la

sécurité, la force qui fait respecter le pouvoir... Mais quoi !... Je dois me plier aux circonstances, et, je vous le répète, si je vous semble déplacé ici, du moins êtes-vous sûr que j'y serai inoffensif... Je m'en rends bien compte, allez, le sabre est un rasoir trop long pour moi.

— Chacun son arme et son métier, dit Prophète radouci.

— Alors... sans rancune ?

— Sans rancune, fit l'ancien soldat, sensible aux excuses.

Tandis qu'il s'éloignait, Lépouzé s'en alla vers la grille. Et le sabre sur les talons, jarret-tendu, poing sur la hanche, il redevenait Canrobert.

Rabouille et Mazoudier, qui fumaient sur un banc, devant le poste, à côté de Jéricho et d'Adolphe, échangèrent des sourires. Ils avaient vu leur lieutenant causer avec Prophète ; ils demandèrent à celui-là si le bonhomme prenait son parti de leur présence.

— Hum ! répondit le coiffeur, elle lui est plutôt dure à digérer. Mettez-vous à sa place.

— Ma foi, non, fit Mazoudier. Nous n'avons pas gardé le Capitole ensemble.

— Vous voulez dire le Capital, rectifia Rabouille en souriant.

Mazoudier, le relieur, barbe blanche et regard loyal, restait, à soixante-cinq ans bientôt, plein de vigueur et d'illusions. Combattant de Juillet en 1830, de Février et de Juin en 1848, de Décembre en 1851, contraint de se réfugier en Angleterre après le coup d'Etat, c'était contre une restauration mijotée, disait-il, à Versailles, qu'il avait repris les armes. Remboursé par le 4 Septembre des avances de sa jeunesse et de sa maturité, il était d'autant plus âpre à ce gain, qu'il avait trop vécu pour en jouir longtemps.

Il partageait l'irrévérence de Rabouille à l'endroit du déchet des guerres impériales. Le spectacle de ces invalides suant sous le harnais, sabre au baudrier et co-

carde à la casquette, l'indisposait comme une forme de chantage, une extorsion de consentement, un abus de gratitude. Pourquoi tant de cérémonies, puisqu'ils étaient retirés des batailles? Qu'avaient-ils encore à conquérir tous ces tisaniers belliqueux, tous ces tronçons d'épées ? L'uniforme et la discipline mêlaient à leur infirmité le regret qu'elle ne fût pas plus complète. Ils avaient un pied dans la tombe et l'autre dans le tombeau de l'Empereur ; enterrés jusqu'à la ceinture, ils tournaient encore vers Lui des yeux implorant la permission de dix heures. Ils étaient les enfants gâtés dont la turbulence prolongée fait dire aux gens paisibles : « A quelle heure les couche-t-on ? » Leur dortoir : une salle du Muséum d'histoire naturelle. Sur l'étiquette d'identité suspendue au chevet de ces ébranchés, on eût pu, en effet, inscrire : *Legs de Napoléon*, et ajouter même : *Rapporté dans son petit chapeau*, comme le cèdre du Liban offert au Jardin des Plantes, par M. de Jussieu.

— Ils jouent encore aux soldats, sans doute, dit Rabouille, mais nous y jouons aussi. Notre déguisement militaire est même une concession dont ils devraient nous savoir gré, car si j'avais voix au chapitre, c'est dans nos vêtements de travail que nous monterions la garde et ferions le coup de feu. C'est au fusil qu'on connaît le combattant.

— Parfaitement, dit Mazoudier. Cluseret ne fut jamais mieux inspiré que le jour où il blâma en ces termes la manie du galon et des broderies : « Ne renions pas notre origine et surtout n'en rougissons pas. Travailleurs nous étions ; travailleurs nous sommes : travailleurs nous restons. »

Mais Lépouzé, Adolphe et Jéricho ne se rangeaient pas à cette opinion. Ils aimaient l'uniforme et l'endossaient par gloriole. Pourtant Jéricho était plutôt ridicule dans le sien, trop petit pour sa taille, trop étroit pour sa carrure, et craquant de partout.

Il dit néanmoins, en forçant sa voix, comme pour se

réveiller et en écartant le plus possible de lourdes paupières où du sommeil s'amassait :

— Oh! c'est pas au costume qu'on tient, c'est à montrer qu'on le porte aussi bien qu'un autre.

— Qu'on n'est pas une bande de paysans, dit l'acteur Adolphe.

— Et qu'on est capable de distinguer un officier d'un sous-officier, dit le coiffeur, abattant son jeu.

Mais Jéricho brouilla les cartes : — Moi, ce que je reproche à Cluseret, c'est de ne pas avoir décrété que la paye serait la même pour tous, officiers et gardes, puisque les uns et les autres risquent également leur peau. Cette mesure démocratique aurait dégoûté des grades pas mal de citoyens.

— Oui, dit Rabouille, mais elle ne les aurait pas tous dégoûtés.

— Qui sait ? fit Mazoudier, dont l'optimisme était robuste. En 48, le peuple en blouse, en haillons, occupa les Tuileries. J'y étais. Nous avions écrit sur les murs du palais : *Mort aux voleurs!* et *Hôtel des Invalides civils*... Et nous ne prenions la consigne que de nous-mêmes.

Rabouille : — Ça n'engageait à rien le gouvernement provisoire, d'ailleurs, et pas plus que les Tuileries, le château de Meudon ne fut approprié à la destination qu'il reçut seulement dans les discours de Lamartine. Quant à l'Empire, vous savez ce qu'il en a fait, du château de Meudon : la résidence d'été de Jérôme et de son fils! Voilà pour les Invalides civils... Et pourtant, il n'y a pas de fondation plus utile ni plus morale que celle-là. Si morale que j'accepterais, pour un temps, la fusion des deux éléments de retraite, le militaire et le civil, le premier régénéré par l'autre. Mieux vaut tard que jamais. Cet établissement a été construit pour six mille hommes ; il en abrite combien, aujourd'hui ? Sept à huit cents. Qu'on les y laisse, mais il y a place, à côté d'eux, pour les ouvriers, les victimes des métiers meurtriers, tant d'invalides du travail dont l'incessant la-

beur, la longue fatigue, l'indigence, la vieillesse et l'infirmité, méritent bien, après tout, les honneurs que l'on rend à des hommes dont l'héroïsme est uniquement d'avoir été blessés, par hasard. Demandez donc aux derniers locataires de cette maison, par exemple, pourquoi ils se sont battus en Crimée, en Italie, au Mexique ou en Chine. Ils seraient bien embarrassés pour répondre autrement qu'en tirant des mots vides comme des cartouches à blanc. Vous ne leur ferez jamais comprendre qu'il y a autant de champs d'honneur que de professions où les hommes meurent à la peine. C'est pour leur inculquer cette vérité qu'il serait bon d'admettre ici, dans leur compagnie, les mutilés de l'industrie, les estropiés des mines, ceux qui ont sans trêve soufflé le verre, manipulé le phosphore, le mercure, la céruse, absorbé des poussières dures ou molles, des poisons végétaux, suffoqué devant une fournaise, contracté dans les ateliers, les fabriques, les carrières, la phtisie, la nécrose, l'ophthalmie, les fièvres, toutes les maladies de l'appareil respiratoire et de la circulation ; les ouvriers sans nombre, enfin, pour lesquels dix ans d'usine et de lutte quotidienne contre une atmosphère malsaine et l'action pernicieuse des produits chimiques et des matières premières, équivalent bien, je présume, à trente ans de service militaire et à plusieurs campagnes avec leurs risques et périls. Le soldat ne meurt qu'une fois : l'ouvrier, dont l'existence est une perpétuelle agonie, meurt autant de fois qu'il travaille de jours dans l'année. Oui, la réunion, sous le même toit, des débris de la guerre et de l'industrie, serait instructive et moralisatrice. Ils s'édifieraient entre eux, car ils sont faits pour s'entendre et se guérir mutuellement de leur aberration.

Mazoudier entra dans la pensée de son ami :

— L'ouvrier des batailles dirait au serviteur du Capital : « T'es-tu demandé ce que représentent de cadavres les dividendes que distribuent à leurs actionnaires les gens qui t'emploient et t'épuisent ? »

Rabouille : — Et l'autre répondait : « T'es-tu demandé

pareillement, toi, combien d'hommes doivent mourir pour qu'un Napoléon distribue à sa famille, à sa Cour, à ses maréchaux, en grades, croix, titres, dotations, parts de butin de toute sorte, les dividendes des victoires que tu as remportées ? »

Mazoudier : — L'ouvrier des batailles dirait : « Pauvre dupe ! Ne vois-tu pas que tu t'exténues pour qu'une noblesse nouvelle, plus opprimante et plus acharnée que l'ancienne à ton exploitation, continue de substituer au despotisme de la naissance et des titres, la tyrannie du parvenu et de l'argent ? »

Rabouille : — Et la victime du Capital répliquerait : « Malheureux ! c'est à toi que remonte la responsabilité de cette mutation ! Tu en as été le premier et l'inconscient artisan en répandant ton sang pour enrichir à la Bourse les grands bourgeois, tes maîtres à présent, qui réalisèrent ce miracle de changer en lingots d'or le plomb des balles et le fer fondu des boulets ramassés sur les charniers de Leipzig et de Waterloo ! C'est toi qui as le plus puissamment aidé la féodalité industrielle et financière à remplacer, en France, une aristocratie affaiblie et mortifiée ! »

Mazoudier : — L'ouvrier des batailles dirait : « Soit ! Mais de belles prouesses et la mort violente qui les couronne quelquefois, ne sont-elles pas préférables à ta vie obscure, ta médiocrité assidue et ta fin honteuse ? Il n'est pas jusqu'aux infirmités, aux accidents vulgaires auxquels tu es réservé, qui ne nous consolent des nôtres, environnés d'éclat et de lauriers ! »

Rabouille : — Et l'autre s'écrierait : « Allons, les misérables affections qui déciment le commun des mortels, tu n'en es pas exempt non plus. Souviens-toi. Sans parler de la retraite de Russie et de tous ceux qui succombèrent à la fatigue, à la misère, aux privations, à la rigueur du climat : sans parler de ce bivouac d'Ochmania où, dans une seule nuit de décembre, six mille soldats se couchèrent dans la neige pour ne plus se relever ; aurais-tu déjà oublié

cette guerre de Crimée qui a coûté près de 800.000 hommes à l'Europe? Mais comptons nos morts seulement : 95.000. Apprends donc, puisque tu parais l'ignorer, que si 20.000 hommes ont péri sur le coup ou des suites de leurs blessures, le reste a été la proie des fièvres, du choléra qui frappait surtout les jeunes, du scorbut plus funeste aux vieux, et du typhus qui, moins exclusif, ne choisissait pas ses victimes. Mais oui, 75.000 de tes camarades sont morts de maladie, mort sans gloire, dans la boue, l'ordure, le vomissement et l'infection ; morts sans avoir vu les Russes, ni peut-être fait une marche ; morts faute de soins, de médicaments, d'eau... En Italie, la proportion fut la même. Encore convient-il de remarquer que la campagne ne dura que deux mois, et que l'armée, éprouvée en Algérie et en Crimée, y avait subi ce que les spécialistes appellent des *épurations*. Qu'en penses-tu, vieille brisque? »

Mazoudier : — La vieille brisque répondrait : « Ce sont les résultats qu'il faut considérer : la grandeur de la Patrie et tout ce qui rejaillit de gloire sur les survivants. Qu'as-tu amassé, au bout d'une vie de travail et de sacrifices? Rien. Le dédain a suivi tes efforts et l'hôpital t'en rémunère... l'hôpital où personne ne vient t'admirer ni même te voir. Tandis que j'ai connu l'encens des retours, les défilés sous des arcs de triomphe, l'orgueil des récompenses, et qu'on admet les foules avides à me contempler, comme une galantine de vaillance tremblant dans sa gelée. »

Rabouille : — Et l'ouvrier, notre frère, dirait : « Je sais. Tout érige en vertus dignes d'encouragement, ton égoïsme et ta stérilité. Tu es le petit rentier de l'armée ; tu te contentes des miettes que les grands spéculateurs t'abandonnent ; tu es l'épargne française en petites coupures humaines de vingt francs ; tu remercies le tondeur qui t'a laissé, ô brave, ton bouquet de trois poils!

Mazoudier : — « Le tondeur, non, protesterait l'ou-

vrier des batailles, mais le tondu, le petit tondu qui nous a fait entrer avec lui dans l'Histoire. »

Rabouille : — « Mais l'Histoire aussi te dindonne ! répliquerait le contradicteur en blouse. Comment ne t'aperçois-tu pas, triple dupe, qu'il en est du fruit de tes victoires comme du produit de notre travail, qui n'est pas pour nous ? C'est afin que le maître et ses associés prospèrent que tu as répandu ton sang, ton sang anonyme, comme a dit quelqu'un. Ta boutade sous la pluie : « Que chacun en prenne pour son grade » est devenue une vérité appliquée à l'héroïsme : chacun en prend suivant son grade. La citation des historiens se mesure ordinairement au nombre de galons que le chef a sur sa manche et sur son képi. C'était bien la peine d'abolir les titres et privilèges ! Les degrés de la hiérarchie ont remplacé les quartiers de noblesse ; un colonel en a moins qu'un général et c'est là-dessus que se règlent les honneurs, les pensions, les prérogatives, les statues, la reconnaissance nationale. A défaut de sujets d'exaltation dans les batailles que les princes gagnèrent ou perdirent, l'Histoire se rabat sur les actions d'éclat dont elle partage le revenu entre les grades les plus élevés. Si bien que la gloire militaire, dans les livres, a aussi ses capitalistes et ses accapareurs. » Ainsi rassemblés et confondus, les prolétaires du camp et de l'usine s'exhorteraient utilement à la haine des patrons civils et militaires pour lesquels ils triment, — et crèvent !

Ainsi d'autre part, Rabouille et Mazoudier dialoguaient cordialement, en levant parfois les yeux, pour se stimuler, sur le Melon mûr, symbolique et bien exposé, dont les côtes distinctes, frappées par le soleil, jaunissaient.

— Nous sommes dans une excellente disposition d'esprit pour visiter le tombeau d'en face, dit tout à coup le relieur.

— Ma foi, oui, répondit Rabouille. Dommage qu'il soit fermé.

— Voulez-vous que je vous le fasse ouvrir? proposa avec empressement Lépouzé, dont l'autorité passagère était heureuse d'une occasion de s'affirmer.

Les deux amis et l'acteur Adolphe ayant acquiescé, allèrent avec leur lieutenant trouver le gardien du tombeau. C'était une vieille chauve-souris qui habitait, dans la petite cour du Dôme, un réduit au flanc de l'église. Entre des murs humides, près de la fenêtre qui économisait le jour, assis dans un fauteuil, la jambe allongée sur une chaise, l'homme des ténèbres était en train d'arroser, de soigner ses pieds malades, et d'en isoler les doigts les uns des autres, au moyen de petites rondelles où s'enchâssaient des œils-de-perdrix.

Il avait l'air d'insérer des jetons dans des marques de bésigue.

Depuis les perquisitions, l'enlèvement de l'argenterie et l'arrestation du Gouverneur, le gardien résigné s'attendait à tout.

Il se rechaussa en bougonnant, décrocha un trousseau de clefs et dit :

— C'est bon... Venez avec moi.

Mais Rabouille, Mazoudier et Adolphe seuls le suivirent, Lépouzé appréhendant pour son personnage une confrontation qui pouvait, même aux yeux des insurgés, tourner à sa confusion.

En entrant dans l'église du Dôme, où les mensonges temporels et divins exercent conjointement leur funeste prestige, Rabouille se sentit pourtant, d'abord, enclin à contrarier, par une dérision plus subversive que la colère, la profonde impression à laquelle concourent d'habitude les proportions de l'édifice, sa destination, un éclairage truqué et le faste funéraire déployé par l'architecte, les sculpteurs et les marbriers.

C'était moins un Panthéon militaire, en somme, qu'une annexe de ce Père-Lachaise où la mort même ne nivelle point les conditions et n'abaisse point l'orgueil, puisque d'altières sépultures et d'ambitieux mausolées continuent à porter le témoignage de la fortune et du

rang social dont se prévalaient sur terre ceux qui dorment à présent dessous.

Des allégories s'éploraient dans la solitude des chapelles latérales et des revenants pétrifiés, assis sur leur tombeau, écoutaient, à la lueur entretenue des lampes, l'éloge que faisaient d'eux des bas-reliefs en bronze. Quelques-uns s'exprimaient clairement, et d'autres employaient, pour refroidir plutôt que pour frapper l'imagination, les circonlocutions de l'attribut et le latin du symbole. Duroc et Bertrand, absents de leur seuil, semblaient, comme autrefois, occupés à l'office. Turenne et Vauban, scrupuleux, demeuraient à la disposition du public ; et les autres chapelles, vacantes encore mais parées, attendaient le Militaire, lent à venir, qui les posséderait.

Les trois hommes en firent le tour, et Mazoudier observa :

— C'est vraiment ici un des endroits où se vérifie le mieux la parole que Joseph Ferrari prête à ses Philosophes salariés : « Notre puissance est dans l'armée et dans le clergé : le soldat arrête le bras ; le prêtre arrête l'intelligence de nos adversaires. Canonisons donc le soldat et le prêtre. Ecrivons l'apologie de la propriété et de la religion : la première qui paie les soldats, la seconde qui paie les prêtres. Peu importe quelle religion, pourvu qu'elle empêche de raisonner. »

— Oui, tout ici dénonce le pacte mutuel, dit Rabouille ; mais nous le verrons tout à l'heure plus formellement encore inscrit dans la pierre.

Derrière eux, Adolphe s'était arrêté, pour se recueillir un moment... Soudain, il releva la tête, mesura trois pas et déclama :

Charlemagne, pardon!...
...Comment sépulcre sombre?
Peux-tu, sans éclater, contenir si grande ombre?

Mais le gardien s'approcha de lui, l'invita à se taire... ;

et l'acteur, docile, obéit, s'excusa, entreprit d'expliquer au bonhomme qu'il s'agissait d'une expérience d'acoustique à laquelle il avait cru pouvoir se livrer.

Rabouille et Mazoudier, cependant, accoudés sur la margelle du vaste puits creusé au-dessous du Dôme, songeaient. Au souvenir d'une lecture, le vieux relieur évoquait le Temple de Salomon, à Jérusalem, et près de ce Temple, le réservoir d'eau où, paraît-il, on plongeait, avant de les purifier, les animaux destinés aux sacrifices. L'Eglise des Invalides était le Temple de Napoléon, et cette crypte béante, la piscine probatique où les serviteurs d'une religion atroce lavaient le bétail militaire marqué pour l'abattoir. Debout dans leur peignoir de bain, douze prêtresses du dieu attendaient leurs victimes pour les immerger, et l'on voyait, suspendus à des bâtons, sécher quelques linges où s'étaient essuyées la main de justice et l'épée que portaient, sur un coussin, deux sacrificatrices. Enfin les mosaïques elles-mêmes rappelaient les traces affreuses qu'égoutte derrière lui le bétail égorgé, et l'autel était là, taillé comme il convient, dans ce porphyre qu'on dirait rougi par d'ineffaçables flaques de sang.

Rabouille tira Mazoudier de sa méditation : — Quel souffle fade s'exhale de ce puits sur lequel nous sommes penchés!... Les notices mentionnent généralement l'effort considérable que coûta la forme sépulcrale donnée à ce pesant monolithe, à ce presse-cadavres inébranlable... Je crois bien! Il a fallu pour le tailler quatre millions et demi d'hommes morts à la peine ; il a fallu, pour le polir, comme le flot polit le galet, la marée de sang dont nous respirons l'odeur nauséabonde. Quant à la croix au centre de laquelle le Tombeau s'érige, elle est éloquente, significative. Il manquait à ce fléau la sanction de l'Eglise : il l'a. Cette croix est ici à sa place, puisqu'elle accompagne partout les bourreaux militaires. Derrière l'épée qui commet le crime, le prêtre porte la croix qui l'absout. L'une est comme l'ombre allongée de l'autre. Il n'y a pas d'exé-

cution capitale, en gros et en détail, où la présence tranquille du prêtre ne soit un scandale. On dirait qu'il fait le guet pour mériter sa part de butin. Que penser, en effet, du rôle de l'ecclésiastique assistant, sans protester jamais, aux derniers moments du déserteur que la loi humaine assassine parce qu'il a refusé de transgresser la loi divine en ôtant la vie à son prochain? Que penser de ce sacerdoce qui condescend aux *Te Deum* chantés par ordre pour remercier l'armée prétorienne de son concours fratricide? Que penser du Sibour qui, lorsque l'expédition de Crimée fut décidée, conviait ses ouailles à implorer, dans les églises, le Dieu des combats? « La guerre est une nécessité ; il en sortira assurément quelque bien », bredouillait, en se pourléchant, le courtisan prosterné devant une couronne qui n'était pas d'épines! Et ces autres ministres chargés de répandre les commandements réitérés de leur maître : « Tu ne tueras point ; homicide point ne seras ; » qui, le dimanche, devant Sébastopol, disaient la messe, tandis que se ruaient à la boucherie et aux honneurs, des meurtriers innocentés d'avance! Est-il, en vérité, plus basse complaisance que celle de l'acolyte s'appliquant à concilier, au sermon, la parole chrétienne : « Les premiers seront les derniers », et l'encouragement impie à se distinguer dans les batailles : « Chaque soldat a le bâton de maréchal dans sa giberne! » Cette connivence du goupillon et du sabre éclate ici. Voici les deux forces jumelles, inséparables, qui se complètent, opèrent ensemble et confondent leurs troupeaux de victimes crédules. Chassés du temple, dit-on, les marchands n'y sont pas revenus seuls : ils y ont ramené les guerriers, qui protègent leurs trafics et en profitent!

— Sans doute, reprit Mazoudier, et cependant au lieu de le détruire, ne vaut-il pas mieux conserver tel quel ce monument de gloire et de superstition, que de vieux soldats ébréchés, des canons de rebut et des reliques stupides, ornent des ex-voto qu'il comporte?

Il n'est point de leçon de choses meilleure que celle-là. Le peuple, comme l'enfant, comme l'aveugle, a besoin de toucher du doigt les objets pour en acquérir la notion. On ne supprime pas de la botanique, par exemple, l'étude des plantes parasites, nuisibles. Il est bon de faire connaître leurs propriétés, au contraire, pour en inspirer la méfiance et l'horreur. L'Hôtel des Invalides, avec ses jardins pleins de fleurs humaines rissolées sur leur tige et avec les serres magnifiques où l'on entretient à grands frais les plus monstrueux échantillons des plantes vampires, l'Hôtel des Invalides est l'endroit entre tous propice aux herborisations et aux pèlerinages de haine qu'il faudrait organiser. Ici se succéderaient les mères et leurs enfants, les professeurs et leurs élèves, l'industrie et ses ouvriers, la science et ses savants, l'art et son génie. Ils sonderaient après nous ce puits pestilentiel au fond duquel pourrit la charogne d'une bête enragée, et leur promenade ensuite ne serait pas moins instructive à travers les lichens, le lierre et les mousses qui ont tout envahi et nourrissent encore les vieux lézards endormis au soleil et les gros rats établis dans ces ruines.

— Oui, continua Rabouille, refaire l'éducation du peuple, réformer sa conception de la morale et de l'héroïsme, c'est la tâche à remplir. Le peuple ne persévère dans son erreur que parce qu'il est mal élevé, élevé dans la religion du meurtre et de l'obéissance passive aux forbans qui l'ordonnent et fondent dessus leur autorité. Dire que le peuple montre l'instinct de la vraie grandeur et des intérêts supérieurs de la race en acclamant les guerriers, les capitaines célèbres, tous ceux qui le pervertissent et le fouaillent, c'est le ravaler aux bêtes dont l'appétit n'a pas le choix entre les moyens de se satisfaire. Mais peut-être les conseillers de proie qui disent cela n'admirent-ils tant eux-mêmes le crochet au bout du bras de l'invalide que parce que c'est un crochet de boucher et qu'il y a de la viande après. Le bâton de maréchal n'est également qu'un tibia ma-

quillé. Tout respire ici l'étal du mardi gras. Les bœufs sont parés, on a lavé les dalles, essuyé les couteaux; un arrangement coquet invite à s'arrêter. Les invalides sont au dortoir et les défroques au Musée : la viande d'un côté, les peaux de l'autre ; et il n'est pas jusqu'aux médailles et aux cocardes, qui ne rappellent cette habitude qu'ont les bouchers d'afficher leurs récompenses dans les concours, de piquer des roses dans les beaux morceaux et d'enguirlander la fressure !

Mazoudier étendit le bras vers l'orgueilleux sarcophage qui semblait avoir été entraîné par son poids même au fond de la crypte et s'écria : — Voilà le mort qu'il faut qu'on tue, la légende à détruire, le culte à déraciner. Voilà le puits dont les émanations ont corrompu l'air d'un siècle et l'âme d'un peuple. Mais ce n'est pas la terre qui doit combler ce trou, chacun y contribuant dans la mesure de son deuil et de son mépris. Il s'agit beaucoup moins de disperser les cendres de cet homme que d'éteindre le feu qui couve dessous. Et il n'y a pas mille façons d'éteindre un feu qui couve : la plus simple est encore de jeter de l'eau dessus. Soyons de bon exemple, camarade, faisons la chaîne !

Et Mazoudier cracha sur le tombeau, et Rabouille, après, y cracha aussi.

— Quoi donc ! dit Adolphe, qui les observait, vous faites des ronds dans le bassin ?

Le gardien se précipita. Il se précipita sur Mazoudier, dont il pensait avoir plus facilement raison. Mais d'une poigne encore solide, le vieux relieur contint l'assaillant : et les deux hommes se parlèrent les yeux dans les yeux, la barbe de l'ouvrier touchant le menton glabre de l'ancien soldat.

— Savez-vous qui vous insultez ? Celui qui a conduit nos aînés des centaines de fois à la victoire !

— Cent victoires remportées sur un ennemi incertain, n'en valent pas une remportée sur soi-même. Le seul ennemi à vaincre est en nous.

— Et l'ennemi qui menaçait nos frontières?

— Ce n'est pas à vous d'en parler. Des quatre invasions qu'a subies la France depuis un siècle, une seule a été repoussée. Par qui ? Par des grognards ? Non. Par des soldats improvisés. Au cri de : Vive l'Empereur ? Non. Au cri de : Vive la Liberté!

— Il y a vingt ans, dit l'invalide réduit à l'impuissance, vous ne seriez pas sorti d'ici vivant.

— Il y a vingt ans, répondit Mazoudier, si vous m'aviez écouté, vous ne seriez pas sorti estropié d'un second empire.

— Je vous aurais écrasé comme une bête malfaisante que vous êtes.

— Parbleu! Vous l'avez prouvé lorsque cette bête malfaisante était derrière des barricades pour empêcher l'aigle de fondre sur vous.

— Je vous aurais renfoncé vos blasphèmes dans la gorge.

— Pendant que j'écartais le couteau de la vôtre.

— J'ai versé mon sang pour vous.

— Moi aussi. Nous sommes quittes.

— Félicitez-vous que je sois vieux.

— Félicitez-vous que j'aie au cœur la même flamme qu'autrefois.

— D'autres que moi sauront vous corriger.

— D'autres que nous vous plaindront.

— Vous êtes des misérables!

— Vous n'êtes qu'un monomane digne de pitié!

Mazoudier lâcha son agresseur, et les trois hommes quittèrent tranquillement la place.

Le gardien y resta une minute encore, enveloppant d'un regard qui se mouillait le décor profané. Puis il fit devant le Tombeau la génuflexion du prêtre devant l'autel et sortit à son tour de l'église, en refermant doucement la porte, comme sur quelqu'un de cher dont on a troublé le sommeil et qui se rendort.

Dehors, il faisait soleil. La chauve-souris éblouie se hâta de regagner son trou.

V

LES VISITEURS DU DIMANCHE

Ce dimanche matin, dernier jour d'avril, en entendant Rabouille refermer la porte de sa chambre et descendre l'escalier, madame Lhomme sortit elle-même sur le carré de l'étage inférieur et arrêta au passage son locataire.

« J'aurais un service à vous demander... ; mais voudrez-vous me le rendre? »

Elle était en camisole, les manches relevées jusqu'aux coudes, et de ses bras fermes et blancs s'exhalait une odeur de savon aux amandes et d'eau fraîche. Derrière elle, par la porte restée grande ouverte, on apercevait trois petites pièces en enfilade et, dans celle du fond, gaminant sur son lit, en chemise, le jeune Adrien qui venait de se réveiller.

A la question de Céline, Rabouille répondit : — Pourquoi pas? Est-ce que je ne suis pas toujours heureux de vous faire plaisir?

— Oui, reprit-elle, vous êtes un excellent ami, très obligeant, mais j'ai bien peur tout de même d'un refus. Vous avez un si drôle de caractère ou'on ne peut guère

attendre de vous des concessions... On a l'air de vous demander la vie...

— On me la demande peut-être, en effet, quelquefois, dit-il, en ramenant par un geste qui lui était familier, la pointe de sa barbe entre ses lèvres.

Ils se regardèrent un long moment, comme des êtres déshabitués de la parole pour traduire leurs pensées ; et Céline baissa les yeux la première.

— Oh ! rassurez-vous... Ce n'est pas un grand sacrifice. L'oncle Prophète boude... J'ai appris par Lépouzé qu'il vous avait évité, jeudi dernier, aux Invalides, et cela ne m'étonne pas. Il est très susceptible : il ne reviendra que si l'on va le chercher... Alors, je voudrais lui envoyer les enfants aujourd'hui .. et que vous les accompagniez.

— Moi ? s'écria Rabouille. C'est sérieux ?

— Très sérieux. Vous savez bien que nous ne pouvons pas nous absenter, un dimanche surtout. Faites cela pour moi. En somme, c'est vous qui l'avez provoqué... Il ne s'agit pas de lui porter des excuses. Vous lui tendrez la main et tout sera fini. Il n'a que de l'entêtement.

— Non, dit Rabouille, je ne me sens pas le moindre goût pour cette promenade. Tout nous sépare, votre oncle et moi... Il ne tient pas plus à ma rencontre que je ne désire la sienne.

Céline insista : — Mauvaises raisons. Vous avez assez de bon sens tous les deux pour vous interdire les sujets de conversation irritants.

— Il n'y a pas que des idées infranchissables entre nous.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Rabouille fut dispensé de répondre par le petit Adrien qui l'avait aperçu et qui, du fond de la chambre la plus reculée, cria, debout dans son lit : — Salut, mon capitaine ! Voilà vos étrennes.

Une seconde fois, les regards de Céline et de Rabouille s'accordèrent, et comme Adrien poursuivait : « Viens

donc me dire bonjour », elle s'effaça un peu pour lui livrer passage et répéta l'invitation de l'enfant : « Allez l'embrasser... »

Après une courte hésitation, il céda, traversa la chambre des Lhomme, puis celle où couchait Sophie, et atteignit le cabinet à l'exiguïté duquel s'ajustait un lit-cage déployé. Il prit Adrien dans ses bras et l'enveloppa, des épaules aux jambes, d'une caresse silencieuse, où la main semblait jouer le rôle de l'oreille dans l'auscultation du médecin.

— Il devient robuste, dit-il, avec une sorte de fierté paternelle.

— Oui, il est fort dans ce qu'il est, dit Céline derrière lui ; il a de bons muscles.

Mais la turbulence de l'enfant rompit le charme : « Tu m'emmèneras tantôt, pas ? »

— Nous verrons, dit évasivement Rabouille.

— Où qu'on ira ?

— Si vous êtes sages, ta sœur et toi, Rabouille aura l'obligeance de vous conduire aux Invalides voir votre oncle Prophète.

La joie d'Adrien éclata : — Veine ! Je mettrai mon képi, pas, maman ? C'est lui qui sait des belles histoires, m'n'oncle Prophète ! Pif, paf, boum !

Et simulant la mort du soldat foudroyé, il se laissa tomber de toute sa hauteur sur le lit.

— Il ne rêve que plaies et bosses, dit Céline en souriant.

— Parbleu ! On lui a farci la tête de prodiges accomplis par la violence... Il faut croire qu'il n'y a plus assez d'enfants de troupe à dépraver dans les casernes, puisqu'on vient maintenant les racoler et les instruire à domicile.

— Allons ne recommencez pas, fit doucement Céline.

Elle jugeait compromise sa tentative de réconciliation et se reprochait presque une prévenance inutile. Mais du renfort lui arriva de sa fille, qui s'était levée sans bruit et qui s'appuya gentiment au bras de Rabouille en

disant : — J'ai entendu... Je suis bien contente de sortir avec toi...

Elle resta auprès de son frère, tandis que madame Lhomme et Rabouille s'éloignaient. Ils s'arrêtèrent dans la première chambre un instant encore, devant le lit conjugal défait, l'intimité du ménage surprise... Et Céline dit : « C'est convenu, n'est-ce pas ? Vous ne voulez pas être la cause d'une brouille entre nous et mon oncle. Il est toute ma famille. »

— Vous n'avez pas l'embarras du choix, fit Rabouille, dont l'amertume se voilait d'ironie.

— Il n'est pas question de choisir. Vous êtes injuste. Je ne comprends pas votre jalousie. Il est vrai que mon oncle aime Adrien à sa façon, qui n'est pas la vôtre ; mais est-ce une raison pour jeter feu et flamme contre lui ? Comme si je n'avais pas assez de contrariétés sans celle-là.

— Quelles contrariétés avez-vous ?

— Ce nouveau siège... cette guerre civile et toutes les mauvaises passions qu'elle excite, pour aboutir à quoi ? à un règlement de comptes qui sera sans doute terrible... Si vous vous figurez que je vis tranquille !... Schramm, Jéricho et leurs pareils, commencent à s'étonner tout haut des exemptions accordées à Ferdinand. Et vous savez à quel prix nous les obtenons. Ils parlent de faveurs, de passe-droits..., d'autant plus que vous ne leur ôterez pas de l'esprit que tous les marchands de vins sont de la police. A présent que le service dans les compagnies de guerre est obligatoire pour tous les hommes de dix-neuf à quarante ans, mariés ou non, Ferdinand aura bien de la peine à échapper aux gardes, aux sorties, et alors...

— Vous avez peur pour lui...

— Pour lui... et pour tous ceux que j'affectionne, mais pour lui surtout, naturellement.

Naturellement... Le mot passa comme un nuage rapide sur le visage de Rabouille. Céline continuait : Dans ces conditions, vous comprenez le besoin que j'ai

de me sentir entourée d'amis devoués comme vous, comme mon oncle.

— Oui, c'est ce qui s'appelle ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier. Vous pensez que votre oncle peut devenir, le cas échéant, une sauvegarde pour la maison et c'est un peu pour cela que vous souhaitez qu'il y revienne.

Madame Lhomme éluda la question : — J'aime beaucoup mon oncle, mon seul parent... Et puis, lorsque des personnes raisonnables telles que monsieur Lépouzé m'approuvent...

— Tiens ! Il espère bien vous emprunter votre cocarde... Il la portait déjà l'autre jour, aux Invalides...

— Il a une femme .. Tout le monde, mon pauvre Rabouille n'est pas indépendant ni convaincu comme vous. Il n'y a pas que des volontaires dans l'armée de la Commune. La plupart des commerçants du quartier...

— Sont tout prêts à renier les gens qui mourront pour eux. A qui le dites-vous ?

Depuis quelques instants germait en Rabouille un sentiment dont la bassesse lui répugnait, au point qu'il n'hésitait pas à l'étouffer sous des paroles brutales et agressives, comme on entasse les pierres sur une mauvaise herbe envahissante. Un mot de Céline, une crainte exprimée, la menace de Schramm et de Quélier enfin, tombaient dans son cœur labouré, ainsi qu'une semence de convoitise et d'espoir. Il entrait, par une sourde impulsion, dans les vues intéressées de ceux qui réclamaient pour Ferdinand un service actif avec ses dangers. Il envisageait les conséquences d'un *accident* et l'avantage personnel qu'il pourrait en retirer C'était vers son cerveau un afflux d'idées misérables dont ses yeux durent refléter et trahir l'association, lorsqu'il considéra l'uniforme de garde national accroché au porte-manteau, puis, aussitôt après les bras nus de Céline, car celle-ci rougit légèrement et rabattit les manches de sa camisole. Il n'en fallut pas davantage pour amener Ra-

bouille, par résipiscence, au bon office que madame Lhomme attendait de lui.

— Ecoutez, dit-il, je vais demander à la mère Mazoudier si son mari est libre tantôt. Nous conduirons tous les deux les enfants aux Invalides, mais je resterai dehors le temps de leur visite au vieux. Croyez-moi c'est préférable ainsi.

— Il faut toujours finir par faire ce que vous voulez, dit-elle, jouant l'ordinaire comédie des femmes au caprice desquelles on s'est plié.

En bas, Rabouille trouva Ferdinand qui profitait d'une minute de répit pour prélever son premier repas sur un saucisson suspendu à une ficelle, entre les rayons des spiritueux.

— Casses-tu la croûte avec moi?

Il emplit de vin blanc deux verres épais et par-dessus le comptoir contre lequel Rabouille s'accotait de biais, Lhomme tendit à son ami un pain où le couteau avait fait une profonde entaille, si bien que le morceau en était presque détaché. Ensuite, il interrogea :

— Est-ce que Céline t'a dit... au sujet de l'oncle ? Oh ! nous avons bien pensé que tu irais là-bas comme un chien qu'on fouette; mais tu nous obligeras. C'est l'oncle des enfants après tout : ils peuvent avoir besoin de lui.

— Toi aussi.

Ferdinand regarda son camarade. Il n'y avait personne dans le débit, Alexandre lavait la devanture ; le patron se déboutonna gaiement : — Moi..., toi..., tous les copains, parbleu !

— Merci, dit Rabouille, cet alibi n'est pas pour moi.

Mais l'autre haussa les épaules : — Tu es bien toujours le même ! Il n'y a pas de déshonneur à être prévoyant... L'oncle est un vieux pompon, d'accord... ; mais on serait bien content de le trouver si les choses tournaient mal pour nous, et je suis certain qu'il ne se ferait pas prier pour nous sauver la mise.

— Je n'ai pas l'intention de lui donner cette peine.

— Tu en parles à ton aise! Si tu avais une femme, les enfants, un fonds de commerce, tu raisonnerais peut-être autrement. A la tienne, Étienne...

Ils trinquèrent, et en voyant la bonne figure de Ferdinand, rouge et pleine sous le képi à perpétuité et suant la joie de vivre, la cordialité, un souci sincère de la sécurité des siens, Rabouille se disait : « De nous deux, si l'un vraiment n'a pas changé, c'est lui. Il ne se doute pas que je l'ai détesté autant que je déteste aujourd'hui l'invalide. Cependant, ma haine pour celui-là, j'ai réussi à l'éteindre et nous voilà trinquant ensemble ! Mes motifs d'aversion subsistent pourtant, mais je n'en conçois à présent que de la tristesse. Ma jalousie s'est épurée. Pourquoi ne surmonterais-je pas également, à force de patience, d'empire sur moi-même, l'antipathie que la personne de ce vieillard m'inspire ? Ce qui m'est odieux en lui, c'est l'influence dont je le crois capable sur un esprit que j'avais fait le rêve de former. Cette influence, il doit suffire de la combattre sans relâche et de vouloir fermement la vaincre. Le temps n'est plus, heureusement, où les sens parlaient en moi plus haut que la raison. L'âge et la souffrance m'ont enseigné à voir des ennemis beaucoup moins dans les individus que dans les idées dont ils propagent le mensonge et l'ivraie. La paix que j'ai conclue, en mon for intérieur, avec le mari de Céline et l'animosité que je nourris contre l'ascendant de son oncle, attestent surtout que j'ai quarante-trois ans et que je me suis amélioré en vieillissant... ce qui m'autorise à essayer d'améliorer les autres. »

La voix de Ferdinand : « Tu n'en reprends pas ? » abrégeait les réflexions de Rabouille, auxquelles, par surcroît, faisait trêve l'entrée de Ninie Bagarre dans le débit. Elle tenait à la main un cornet de cornichons achetés chez l'épicier, et tendit à Alexandre un litre pour qu'il allât le remplir d'une boisson trouble et glaireuse, qui n'avait du cidre que le nom. En attendant

son retour, la grande et maigre fille jeta à Rabouille :

— Bonjour, m'sieu Agricol!

— Pourquoi m'appelez-vous Agricol ?

— T'as donc pas lu le *Juif Errant*, d'Eugène Transpire? dit Ferdinand.

— Si, répondit le mécanicien ; mais je ne vois pas le rapport... Je ne cultive pas la poésie sociale, comme les ouvriers de 1830 ; je vis seul et je ne suis pas le fils de Dagobert, ah! non... Mon père était menuisier et avait les militaires en horreur. J'ai de qui tenir.

— Vous n'êtes pas plus Agricol que je ne suis la Mayeux, bien sûr! C'est façon de rire...

Elle arrêta son regard sur Rabouille, endimanché de coutil, et, d'humeur taquine, elle ajouta : — Je devine bien que vous n'avez pas fait non plus ces frais-là pour rendre visite à mademoiselle de Cardoville... Votre Dulcinée à vous n'est pas dans les grandeurs.

— Quelle Dulcinée?

— Celle avec qui vous sortirez tantôt.

— Ma Dulcinée n'aime pas la promenade, dit le mécanicien en riant.

— Alors, emmenez-moi à sa place, reprit-elle délibérément.

Il continua de plaisanter : — Non, elle ne serait pas contente.

— Avouez donc que je ne suis pas assez belle pour vous.

Elle montrait sa pauvre robe noire élimée, tachée, reprisée, aux manches trop courtes, desquelles sortaient, rouges et osseuses, deux mains aux longs doigts exténués de couture. Sur le corsage, à l'endroit des seins, pelotes imaginaires, des épingles étaient piquées et des aiguilles aussi, au chas encore traversé par des fils blancs... Sa tête inclinée laissait voir, dans le désordre des cheveux tombant en chignon sur la nuque, un peigne cassé, un ruban sale ; mais elle releva le front et ses larges yeux bleus, sa bouche aimable et fraîche, rachetèrent aussitôt des dehors poudreux,

comme deux fleurs et un fruit sauvages, à la crête d'un buisson, en font oublier la sécheresse et les ronces.

Indifférent à cette révélation, Rabouille s'excusait :

— A mon âge, Ninie, on risque moins de se faire remarquer en promenant des enfants.

— Ah !... c'est avec les gosses d'ici que vous sortez, murmura-t-elle. Ma foi, c'est vrai que vous pourriez être leur père.

Mais tout de suite, au mouvement de Rabouille, elle regretta sa morsure et mit à l'effacer l'humble empressement du chien qui a une défaillance à se faire pardonner.

— Blague à part, c'est dommage que vous alliez vous balader. Moi qui comptais sur vous pour veiller au grain, c'est le mot ! M'sieu Lhomme, lui, ne m'écoute pas, et ça se comprend... Le commerce avant tout. Mais vous, m'sieu Rabouille, qui avez quelquefois reconduit papa à la maison, vous savez la réjouissance que c'est !... Dimanche dernier encore, il a fallu le hisser à notre cinquième et le coucher... Il était resté au bas de l'escalier et c'est en l'entendant geindre que m'sieu Schramm est sorti de son échoppe et l'a aidé à monter. Le refrain de tous les dimanches, quoi ! Il n'y a que vous qui ayez un peu d'autorité sur lui... Je vous en prie, si vous êtes là ce soir, renvoyez-le moi avant qu'il soye trop plein. Vous n'aurez pas affaire à une ingrate ; je vous promets un cadeau... qui ne sera pas du luxe !... Ce que vous êtes fagoté avec cette cravate-là !... Je vous en offrirai une de ma fabrication. Comme ça, quand vous la porterez, vous serez forcé de penser à moi. C'est ça qui va changer vos habitudes, hein ?

Elle était redevenue gaie, familière, heureuse de voir que Rabouille ne lui gardait pas rancune de son incartade. En effet, il déclinait bénévolement toute gratification, trouvait même, comme d'habitude, des mots très justes et très doux pour plaindre Ninie et l'assurer qu'il songeait à elle en évitant le plus possible au père

Bagarre les tentations auxquelles, malheureusement, son métier l'exposait.

— C'est un brave homme, mais faible, sans défense...

— Oh ! méchant, pour sûr qu'il ne l'est pas, dit Ninie. Il ne m'a jamais battue, quand j'étais petite. Il gagnait bien sa vie. C'est ce coup de pied qu'il a reçu en arrêtant une cheval emporté, qui est la cause de tous nos malheurs... On l'a félicité d'avoir sauvé trois personnes, mais la maladie lui a fait perdre sa place, la misère est venue, la mère en est morte de chagrin, et lui s'est mis à boire.

— Si, au lieu de sauver trois personnes, il les avait tuées à la guerre, une pension serait, avec la croix, sa récompense, observa Rabouille. Mais nous le constatons l'autre jour, Mazoudier et moi : il n'y a pas d'Invalides pour les vieux ouvriers estropiés et les héros civils. Il en est de votre père comme des chevaux de fiacre qu'il soigne : il n'aura jamais été qu'à la peine ; il sera au repos dans la terre seulement.

Elle l'écoutait avidement, consolée, bercée, ravie par ces mélancoliques propos même, ainsi que par ces romances qui montent des cours vers les chambres d'ouvrières et les ateliers où leur existence se dévide. Quand il se tut :

— Alors, c'est convenu ? fit-elle. Une belle cravate si papa n'est pas poivre ce soir. Comment les aimez-vous ?

Mais il s'obstinait à ne pas accepter le marché : — Allons donc ! Vous avez des commandes plus pressées.

— Des commandes ? Ah ! ouiche... Vous voulez dire des loisirs. Je n'ai pas de travail depuis un mois ; ça m'occupera. Il me reste justement des morceaux d'étoffe. Votre Commune, vous savez, n'est pas plus avantageuse pour moi que pour papa. Il n'y a guère de fiacres dehors, et tout le monde à présent se promène en uniforme de garde national... Rien à frire pour les cravatières !

— Elle a raison, dit Ferdinand, qui ne se bornait au képi, derrière le comptoir, que pour ménager sa vareuse.

Ninie reprit, avec l'intention d'être agréable à Rabouille :

— Et l'on n'a même plus ce bon monsieur Flourens, qui nous procurait de l'ouvrage, lui ! Vous vous rappelez, quand il a voulu que son bataillon soye habillé le premier, pendant le siège ?

— Oui, les ateliers improvisés... une façon de venir en aide aux femmes, à la famille des trente sous. Pauvre vieux ! Si désintéressé...

— Ça, on peut le dire ! confirma Ferdinand, interprétant l'éloge dans un sens grivois. Il n'y en a pas une à Belleville, ni ailleurs sans doute, qui puisse se vanter de lui avoir tourné la tête, n'est-ce pas, Jacques ? Il est mort vierge et martyr. Et les suppôts de la réaction osent prétendre que les gens de la Commune sont sans moralité ! Ils en auraient plutôt à revendre aux petits crevés de Versailles, hein ?

— Peut-être que monsieur Flourens était aimé tout de même, dit Ninie, les yeux sur Rabouille. C'est quelquefois pour les hommes qui ne font pas attention à elles, que les femmes en tiennent le plus.

Elle prit son litre, qu'avait rapporté Alexandre, pour s'en aller enfin ; mais elle se heurta, à la porte, contre la mère Mazoudier qui arrivait, trottinante et proprette, la figure encore réduite au fond d'un bonnet blanc tuyauté, comme une pomme cuite dans un moule à pâtisserie.

Elle portait un grand panier à couvercle qui, plein ou vide, l'accompagnait toujours, et elle fronçait son museau de garenne.

— Savez-vous si Mazoudier est libre cette après-midi ? demanda Rabouille.

— Ma foi, répondit-elle, je l'ai entendu parler d'une cérémonie au Louvre, à laquelle il voudrait assister.

— Le meeting de l'Alliance républicaine des départements ?

— Quelque chose dans ce genre-là, oui... Mais il vous dira ça lui-même ; il doit venir ici dans la matinée.

Et, diligemment, elle gagna la cuisine, comme un lapin son terrier.

Rabouille et Mazoudier accordèrent sans peine leurs projets respectifs.

« L'omnibus nous conduira au Louvre, décidèrent-ils, et de là, nous irons à pied aux Invalides ».

Ils partirent après déjeuner, avec Adrien et Sophie, et virent défiler, en descendant la rue de Paris, le 159e bataillon qui se rendait boulevard Puébla pour y recevoir son drapeau. La tenue des hommes, en dépit de sa diversité, n'était pas mauvaise. Ils marchaient d'un pas relevé et faisaient vraiment leur possible pour atténuer l'impression qu'ils produisaient d'une troupe éprouvée par les privations, une longue campagne, et condamnée à l'offensive dans les conditions les moins propres à la prendre.

— A l'aspect de ces bataillons, dit Rabouille, je songe toujours à une observation de Rossel, l'ex-capitaine du génie, aujourd'hui chef d'état-major de Cluseret. C'est Jaclard, son successeur à la tête de la 17e légion, qui me l'a rapportée.

— Quelle observation ? demanda Mazoudier.

— Un jour que Rossel passait en revue ses bataillons composés en partie d'hommes dont l'uniforme faisait ressortir davantage le délabrement physique et même la difformité : « Ces malheureux ont raison de se battre, dit-il ; ils se battent pour que leurs enfants soient moins chétifs, moins scrofuleux, moins épuisés qu'ils ne sont eux-mêmes. »

Le beau temps de la veille ne s'était pas maintenu. Le ciel maussade vidait, par intervalles, ses réservoirs. Cependant, Paris, ce dimanche-là, réagissait contre l'inquiétude, les fâcheux présages, et s'étourdissait. Au bas du faubourg du Temple, l'omnibus s'arrêta pour laisser défiler encore, précédé de tambours et d'une cantinière qui portait une couronne d'immortelles, un autre bataillon de gardes nationaux, à la boutonnière desquels

la même fleur faisait profession de foi. Et, plus loin, Adrien, à genoux sur la banquette, signala un fiacre où s'entassaient des dignitaires de la franc-maçonnerie bariolés d'écharpes blanche, bleues, vertes, rouges et noires, liserées de soie ou frangées d'argent. Un porte-étendard était assis sur le siège, à côté du cocher, et les passants se retournaient pour déchiffrer l'inscription : « Aimons-nous les uns les autres », qui s'enlevait en lettres rouges sur le fond bleu de la bannière. A pied, sur les boulevards, d'autres francs-maçons, en bourgeois ou sous l'uniforme de garde national, âgés pour la plupart, têtes de médecins, d'architectes et de photographes, promenaient en sautoir — en laisse — leur pélican emblématique... Et tous sortaient de la salle Dourlans, où les délégués à Versailles avaient rendu compte de leur échec auprès de Thiers. C'était le dernier écho de la manifestation de la veille. Quelques-uns, pour preuve de leur faction nocturne auprès des étendards, montraient à leur chaussure et à leur pantalon, la boue des remparts ; d'autres, chenus et méditatifs, paraissaient succomber sous le poids des secrets de leur Loge ; et il en était qu'embarrassaient visiblement, dans la foule narquoise, les insignes d'un grade, et qui se sentaient vaguement ridicules, comme les inutiles commissaires d'une fête décommandée.

Une fête locale mal organisée, c'était exactement l'idée que suggérait la physionomie de Paris le 30 avril. Aussi bien, des commissaires en fonctions, un nœud de rubans rouges à la boutonnière, trôlaient dans la cour du Louvre, pour recevoir les membres de l'Alliance républicaine des départements, qu'un meeting réunissait sous la présidence du citoyen Millière. On aurait cru plutôt assister à un concours d'orphéons et de fanfares. Des gens endimanchés, originaires de la province, trimbalant leurs femmes et leurs enfants, se frayaient un passage vers les écriteaux qu'arboraient, au bout d'un bâton ou sur leur casquette, les chefs de groupes désignés pour chaque département.

Certains s'abritaient sous un parapluie surmonté du signe de ralliement : des femmes en bonnet blanc, qui avaient suivi la garde nationale avec les cantinières, déployaient de longues écharpes de laine rouge, ou bien, compagnes de francs-maçons, les brides du bonnet flottant sur le corsage, épinglaient à celui-ci des bouffettes de ruban rouge indiquant la part qu'elles prenaient à la manifestation. Cependant, les commissaires affairés essayaient de procéder à un classement alphabétique des départements autour de l'estrade drapée de rouge élevée au milieu de la cour et destinée aux membres du bureau — ou du jury. Car il semblait qu'on allât distribuer des récompenses et que Paris poussât l'affabilité jusqu'à offrir à ses hôtes une fête leur rappelant le plus possible l'animation d'un chef-lieu de canton ouvert aux sociétés musicales et à leurs impédiments honoraires. L'illusion eût été complète si les fédérés de la compagnie de service s'étaient déguisés en sapeurs-pompiers et si les francs-maçons, avec leurs bannières et leurs médailles, avaient rehaussé la cérémonie.

— J'ai peur, si nous restons, d'arriver trop tard aux Invalides, dit Rabouille que les deux enfants tiraient par la manche.

Mazoudier reconnut un commissaire et le questionna.

— Oh ! fit celui-ci, nous en avons pour plus d'une heure : lecture du manifeste de la Ligue, discours probables, adhésion de la Ligue républicaine à la Commune, adresse aux frères de province... ça durera au moins jusqu'à trois heures et demie. Après quoi, nous irons porter à l'Hôtel-de-Ville le résultat de la délibération. Un beau cortège, si le temps le permet !

— Ma foi, dit Mazoudier, je suis de votre avis, filons. Puisque l'adhésion est prête, nous n'en aurions pas même la surprise. Quant au défilé...

— Que la récréation continue !

— Le fait est que ces démonstrations donnent assez l'impression d'une ville en vacances. L'habitude de vivre dehors contractée pendant le siège.

— Oui, dit Rabouille, mais l'erreur, c'est d'imputer au siège également la cause occasionnelle de ces troubles nerveux et de cette fièvre éruptive, la fièvre galonnière, qui sont les symptômes ordinaires accompagnant une maladie chronique bien connue en France : le militarisme. Les gardes nationaux de l'ordre, qui se moquent aujourd'hui des fédérés, ont été en proie au même délire, hérité de leurs pères. Nous l'avons dans le sang. C'est le cadeau des régimes qui ont fondé leur domination sur la force brutale et ses attributs décoratifs. Les revues, les défilés, les rentrées triomphales et théâtrales de l'Empire, nous éblouissent encore. Il ne suffit pas aux soldats-citoyens d'avoir des fusils et des munitions pour se défendre ou appuyer leurs revendications ; ils se croient tenus de ressembler en tout aux militaires professionnels. Ils ont besoin, comme les prétoriens, d'une livrée pour se battre. Ils ont l'honneur d'exercer un droit et ils aiment mieux se donner les airs d'exercer le plus triste des métiers : celui des armes. Mais si nous sommes grotesques dans nos jeux, ces jeux ne sont pas différents, en somme, de ceux qu'on applaudit en France depuis soixante-dix ans. Le génie de Napoléon a surtout consisté à savoir disposer des draperies sur des automates. Ils ont pris le pli. C'est pourquoi Delescluze, s'étonnant de la prédominance de l'élément militaire sur l'élément civil et des querelles de galons qui divisent les chefs, apparaît aussi naïf que Cluseret réprimant, par décret, la manie des broderies et des aiguillettes, ou que la commission exécutive supprimant, inutilement d'ailleurs, le grade de général, jugé par elle incompatible avec l'organisation démocratique de la garde nationale. Ce qui est incompatible avec les levées révolutionnaires, c'est le respect des traditions et de leurs formes extérieures. Les purgatifs bénins de Cluseret ou de la Commission exécutive, ne débarrasseront pas les Français du ver intestinal qu'ils rassasient et qui les épuise : le ténia militaire. Quand ils ne ch... pas du galon, ils admirent en

bocal, dans nos musées, les tronçons évacués que l'on y conserve. Ils en sont fiers. Mais, encore une fois, le siège a seulement allongé le ruban. La tête est invétérée. C'est le fruit d'une enfance nourrie de viandes impures. Vous rappelez-vous, Mazoudier, le retour des troupes d'Italie?

— Je me rappelle même la proclamation dans laquelle l'homme qui avait dit à Bordeaux : « L'Empire, c'est la paix ! » exhortait les soldats à garder soigneusement les habitudes de la guerre. A la hauteur du cirque Napoléon, les artistes de l'endroit avaient construit un portique sous lequel défilèrent, conduits par trois aumôniers et précédant musiques et drapeaux, des blessés, des estropiés, des convalescents dans leurs linges d'ambulance...

Rabouille : — Jamais je n'ai mieux compris que devant cet étal ambulant et paré, les ravages que peut faire chez un peuple la charcuterie des batailles dont on le bourre à partir des bancs de l'école. Quelle conception veut-on qu'ait de l'héroïsme ce peuple empoisonné? Le soin de faire avant tout table rase incombait à la Commune. Vous voyez comment elle s'en acquitte... Le nombre des déguisés a plutôt augmenté. C'est en vain que Cluseret, Rossel, Delescluze et quelques autres donnent l'exemple du naturel. Eudes et Bergeret ont une maison militaire. Eudes porte fièrement les vestes fourrées de Galliffet et s'est fait faire chez Dusautoy, le tailleur de l'empereur, un uniforme de drap fin chamarré sur toutes les coutures. Les francs-maçons ajoutent au burlesque. Il faut plus que du sens commun : du courage, pour s'abstenir de ces pitreries. Hier, un de nos camarades apercevant Vallès dans le cortège des francs-maçons, lui demanda ce qu'il portait, roulé dans un journal, sous son bras. Il répondit : « C'est mon écharpe : je l'ai retirée, j'avais l'air d'un singe. » Car parmi les attributs maçonniques, compas, équerre et niveau, on s'étonne de ne pas voir aussi l'échelle, symbole de la hiérarchie !

Mazoudier : — Proudhon a prophétisé le mardi gras révolutionnaire, et c'est Marat qui disait que, pour une grande partie du peuple, la révolution n'est qu'un opéra. Mais le moyen de remédier à ces mascarades?

Rabouille : — Oui, le moyen? L'expérience nous démontre une fois de plus que ne l'on ne guérit pas la masse du ridicule par le ridicule. Nous le savions. Il serait imprudent de crier à la chienlit sur les pas d'un blanchisseur déguisé en mousquetaire ou en seigneur de l'ancien régime. Il prendrait mal la plaisanterie, car son souci est précisément de ne pas paraître emprunté sous la défroque du personnage. L'esprit des carnavals est conservateur. Le peuple a le sens de l'imitation; il n'a pas le sens de la parodie, qui pourrait être mortelle à certains objets.

Mazoudier : — N'a-t-on pas vu, en 48, les ateliers nationaux organisés militairement, et les travaux de terrassement surveillés par des élèves de l'Ecole centrale portant le tricorne, l'épée et des galons sur leur habit bleu barbeau! C'est ce que nous appelions l'égalité entre les hommes et la République universelle! L'ouvrier se plaint de ses contremaîtres, et quand il en change, la première chose qu'il fait, c'est de les galonner!

Rabouille : — J'ai essayé d'utiliser les éléments de dérision que certains spectacles fournissent, pour entamer le prestige attaché à l'uniforme. J'ai conduit Adrien chez Corvi, où des singes habillés en soldats et bien dressés font l'exercice, avec un ensemble et une docilité prouvant que, si nous descendons d'eux, ils nous le rendent bien!

Adrien, qui donnait la main à Rabouille, en entendant prononcer le nom de Corvi, se jeta dessus, comme une mouche sur un morceau de sucre.

— Mon oncle Prophète aussi m'a emmené chez Corvi; il m'a expliqué pourquoi on fusillait le déserteur : c'est parce qu'il avait abandonné le drapeau.

— Comme quoi du même spectacle on peut tirer des enseignements différents, dit Mazoudier en souriant.

— Oui, fit tristement Rabouille, il est plus facile d'abolir la conscription que de tuer les petits sauvages avides de plumes et de verroteries, qui sommeillent au fond des soi-disant civilisés que nous sommes. Dans le fait, comment des enfants seraient-ils sensibles à la vérité, lorsque les hommes ne la dégagent pas des spectacles à leur intention et à leur portée ? La fusillade de la Ricamarie, pas plus que le coup d'Etat, ne les a éclairés sur le rôle et l'utilité des armées permanentes, qui n'ont jamais sauvé le pays, mais qui ont quelquefois sauvé le pouvoir et toujours protégé la propriété.

— Oh ! dit Mazoudier, je sais, moi, ce qu'on attend d'elles. On attend qu'elles suppléent la guillotine ou qu'elles la sertissent. En 1849, on allait exécuter Daix et Lhar, les meurtriers du général Bréa. Il y avait ce matin-là, au coin des bois de justice, vingt-cinq mille soldats et du canon... Voilà une parade éloquente ou je ne m'y connais pas !

— La Commune a brûlé la guillotine, reprit Rabouille, mais elle n'a pas répudié la peine capitale, et au magasin d'accessoires du césarisme elle emprunte la cour martiale, qui a condamné à mort Girot, le commandant du 74e.

— Il ne sera pas exécuté, fit vivement Mazoudier. La Commune, qui n'assume pas plus le drame de la rue des Rosiers, qu'un auteur n'est responsable du lever de rideau qu'on joue avant sa pièce, la Commune n'a assassiné personne. Il n'y a point de Galliffets ni de Vinoys chez nous.

— Aussi, n'est-ce pas notre modération que je blâme, observa Rabouille, mais le caractère qu'elle revêt. Ces révolutions, réputées destructives des croyances et de la société, c'est, en réalité, de respect qu'elles meurent.

— Proudhon a dit : « Les révolutions sont des conservations. »

— Non seulement le *Journal Officiel* continue de publier la cote des valeurs de Bourse, peut-être dans

l'espérance d'avoir à signaler une hausse, comme pendant le Siège ; mais la Commune, qui allège de deux millions les caisses des chemins de fer, n'ose pas planter le drapeau rouge sur la Banque de France, où sont enfermés des milliards. On parlemente avec le sous-gouverneur du château-fort de la bourgeoisie ; sa garnison d'employés nous défie, et la Commune qui trouverait là, en espèces, de quoi assurer le pain et le logement à ses défenseurs d'abord, puis à deux cent mille familles indigentes, la Commune préfère glaner péniblement des ressources dans la perception des droits postaux et des octrois! Quand donc perdrons-nous l'habitude de ramasser les miettes sous la table?

Mais, sur ce point, Rabouille et Mazoudier n'étaient jamais d'accord. L'esprit du vieux relieur se fermait à la théorie formulée par Babeuf : « Le cynisme du vol autorise la brutalité de la reprise, aux cris de : Justice et bonheur commun ! »

— En 48, dit-il, De Flotte soutenait, lui aussi, qu'il n'y aurait pas de République possible tant que le Grand Livre de la Dette publique ne serait point brûlé. On n'écouta pas de Flotte et l'on eut raison. Gardons-nous de tout ce qui peut ternir et vénaliser une belle cause.

— C'est avec de pareils scrupules que les révolutions s'anémient et meurent de consomption! s'écria Rabouille. Le peuple est un malade indigent ; il a besoin, lui aussi, pour se refaire, de vin de Bordeaux et de viandes saignantes. Quand il en aura sa suffisance, vous pourrez lui demander, sans ironie, de se montrer généreux et désintéressé.

— Soit, dit Mazoudier. Mais nous est-il permis, présentement, d'avoir moins de scrupules, sans fournir un prétexte à l'intervention des Allemands, pour qui la Banque représente la garantie de l'indemnité de guerre ? Voilà la question.

Rabouille répliqua :

— Alors, ce n'est point scrupule, mais lâcheté de notre part ! Le perspective d'un retour offensif des

Prussiens devrait pourtant sourire à quiconque protestait, il y a deux mois, contre une capitulation honteuse et prétendait garder les canons pour prolonger la résistance. Le Gouvernement n'a jamais réussi qu'une sortie : celle qui l'a conduit à Versailles. La Commune pourrait montrer à ces braves de quelle défense est capable une ville libre décidée à vendre chèrement sa liberté. Malheureusement, nous aimons mieux singer la Convention dans les petites choses que dans les grandes. La Commune décrète propriété nationale les biens de mainmorte et autorise la réquisition des logements vacants ; mais elle ne va pas aussi loin que la Convention, qui frappait de mort civile les émigrés, ni même que la Législative, qui confisquait et mettait en vente leurs biens. Les révolutions devraient être un commencement ; la nôtre n'est qu'un recommencement. Certains membres de la Commune ont pour les leçons de 93, mal apprises, le même respect que les professeurs pour l'antiquité. On dirait qu'ils aspirent à changer les sujets de pendule plutôt que la forme du gouvernement. Nous déblatérons contre les institutions, le nombre et la complication de leurs rouages, et voilà, au lieu d'en supprimer, que la Commune élève au rang de fonctionnaires les huissiers, les notaires, les commissaires-priseurs et les greffiers des tribunaux ! Enfin, brochant sur le tout, nous avons un procureur et nous sommes menacés d'un Comité de Salut Public!

— Le fait est, dit Mazoudier, que les jeunes membres de la Commune, en entendant, vendredi, la proposition du citoyen Miot relative à ce Comité, ont dû se croire entourés de revenants de 93, d'hébertistes sortant du tombeau comme les nonnes de *Robert le Diable*.

— Ou comme l'*Homme à l'oreille cassée*, d'About. Mais ce n'est pas l'annuaire que demandent Miot et ses amis en se réveillant, c'est le *Père Duchêne* et sa grande colère ! Il y a des révolutionnaires qui font songer aux

familles pauvres vivant pendant une semaine sur le même plat réchauffé : ils vivent des restes de 93.

Tout en causant, ils étaient arrivés aux Invalides. Rabouille dit à Mazoudier :

— Il est deux heures et demie ; je vais aller faire un tour aux baraquements du Champ-de-Mars, tandis que vous conduirez les enfants au vieux. A quatre heures je viendrai vous reprendre.

La grille d'entrée franchie, Adrien et Sophie donnèrent un coup d'œil aux « canons », c'est-à-dire à l'emplacement naguère occupé par la batterie. Prophète, quand il attendait des visites, se tenait là quelquefois. Mais ils ne le reconnurent pas parmi les quelques invalides mêlés aux promeneurs du dimanche, moins nombreux que d'habitude.

— Votre oncle est peut-être dans son jardin, présuma le relieur, quoique le temps soit vraiment peu engageant aujourd'hui.

Etait-ce disposition d'esprit résultant précisément de cette circonstance, mais Mazoudier s'imagina qu'il pénétrait dans une nécropole. Tout concourait à lui en donner l'illusion. Au poste veillaient les gardiens, dans leur uniforme de drap bleu sombre ; on cherchait des couronnes aux mains des visiteurs ; les jardinets qui bordaient les deux allées latérales, resemblaient à des concessions temporaires, et les invalides qui revenaient, un arrosoir à la main, de la fontaine, avaient l'air de porter de l'eau à leur tombe entourée de buis. Si l'on considérait la façade de l'Hôtel, cette impression persistait. L'architecte avait tout combiné pour approprier la décoration extérieure de l'établissement à la destination que lui prêtait Mazoudier. Les trophées de l'attique, avec leurs casques, leurs cuirasses défoncées, béantes, évidées comme des noyaux d'abricots, éveillaient d'autant plus l'idée de planches d'anatomie, que des barreaux aux lucarnes de ces ventres ouverts, rappelaient les flèches indicatrices qu'emploient les rédacteurs de traités spéciaux pour l'intelligence de

leurs schémas. Cette évocation d'amphithéâtre, tous ces moulages de jambes et de bras coupés, de poitrines creuses et de corps sans tête, ne déparaient pas, en somme, l'Hôtel des Invalides, et Libéral Bruant s'était sans doute consolé de ne pouvoir peindre la *Danse macabre* sur ces murs de cimetière, en y sculptant les simulacres de la mort.

Adrien et Sophie, ayant aperçu de loin l'oncle Prophète dans son jardin, coururent vers lui.

Ce jardin, qu'un mouton eût tondu en trois coups de langue, était encore diminué par la cabane que s'était construite, au fond, l'invalide pour ranger ses outils. Elle avait remplacé une treille, dont le souvenir n'était plus perpétué, sur une console extérieure, que par un Petit Caporal en plâtre, dans une guérite. Par une fantaisie singulière ou par souci, peut-être, d'utiliser le restant d'un pot de couleur, le Napoléon et la guérite avaient été, autrefois, peints en vert, un vert extraordinaire, cru, auquel les bancs des promenades eussent pu prétendre. Et Prophète poussait le culte des reliques jusqu'à rafraîchir cet enduit, lorsque les pluies de deux ou trois hivers l'avaient endommagé. Mais cette opération acquérait encore dans sa pensée la portée d'un exemple, d'un conseil discret de subalterne offusqué. Une seule fois il s'était entr'ouvert à son confident Lacouture. Devant le Petit Caporal rebadigeonné : « Qu'on en fasse autant pour le Dôme ! » murmura-t-il, navré qu'on laissât pâlir et s'éteindre l'or répandu sur la coupole.

Son jardin n'était pas, d'ailleurs, l'objet de soins moins assidus. On le citait parmi les mieux entretenus, les plus attrayants. Il en était fier. Penché dessus des journées entières, il le réparait comme un vieux vêtement, le galonnait de buis, y pratiquait des boutonnières où s'épanouissaient, aux beaux jours, des myosotis, des marguerites, des giroflées, des tulipes et des dahlias. Il renouvelait souvent, comme un fond de culotte, les fleurs de la corbeille, autour de laquelle, dans une allée large

au plus de cinquante centimètres, quelques petits cailloux laissaient des traînées de fil blanc. Il cultivait aussi des pensées en pot, pour sa nièce, et, en d'autres pots mystérieux, à l'alignement sur une planche, comme une escouade de recrues, des choses vagues qui s'entêtaient à ne pas pousser. Il passait chaque jour de longs moments à les examiner, à les stimuler, ainsi qu'un sergent à la parade. Il scarifiait même la terre avec une aiguille à tricoter, afin de la « soulager », disait-il, et qu'elle respirât mieux. Le soldat-laboureur dégénérait en Jenny l'ouvrière.

Il avait pour voisins, à droite, Lacouture, à gauche, Lapuchet. Ils causaient par-dessus le treillage séparatif garni de capucines. Au milieu de son jardin, moins riant que celui de Prophète, Lacouture avait érigé un rocher de Sainte-Hélène surmonté d'un petit Napoléon, les bras croisés, qui regardait, pensif, courir les fourmis dans le gazon.

Quant au vieux borgne Lapuchet, son jardin, depuis longtemps à l'abandon, n'avait pour parure qu'un lilas suffisant pour attirer, pendant trois semaines, sur son heureux propriétaire, l'envie des concessionnaires moins bien partagés. Mais Lapuchet n'y prêtait point attention. Il avait aussi son icône, un médaillon en terre cuite à l'effigie de l'Empereur, dans une niche de lierre. Ce tableau de dévotion était complété par un éclat d'obus en forme de bénitier, suspendu à l'entrée de la niche et qui conservait un peu d'eau de pluie. Assez souvent y venait boire un moineau que l'arrivée du vieillard effrayait et qui s'envolait en secouant sur lui les branches humides du lilas.

La sympathie, d'ailleurs, sinon le hasard, semblait avoir réuni dans cette allée, comme sur une raie de côté, toutes les pellicules de la légende napoléonienne. Chez quelques-uns, l'instinct de la propriété, éveillé sur le tard, se manifestait par des rangées de clous, la pointe en l'air sur les treillages. Et l'égipan résidait dans presque tous les jardins, en plâtre,

en bronze, en bois, en fer, en grès, en biscuit, en images d'Epinal, en médaillons symboliques composés avec des coquillages, des cheveux, ou bien avec des pensées, dans le cadre à boudin d'un buis sombre et bien taillé.

— Ah! c'est gentil de me les avoir amenés, dit Prophète en embrassant son neveu et sa nièce.

— C'est madame Lhomme qui vous les envoie, fit Mazoudier. Ils vous réclamaient.

Prophète était content de voir les enfants, mais il souhaitait et redoutait à la fois leur visite. Sous l'oncle flatté perçait le jardinier inquiet, qui ne cessait de surveiller, du coin de l'œil, des jeux pleins d'inconvénients. La turbulence d'Adrien surtout le faisait trembler continuellement. Sans aller aussi loin que Lesourdeur, la figure de cire d'en face, lequel montait la garde devant ses rosiers et jetait sur les promeneurs un regard où se mêlaient l'orgueil et l'intimidation; Prophète était assez jaloux de ses semis pour en appréhender la dévastation. Aussi songea-t-il tout de suite à éloigner Adrien, dont la présence dans le jardin n'annonçait rien de bon aux plates-bandes.

— Savez-vous ce qu'il faut faire, mes enfants? Aller me chercher de l'eau à la fontaine dans les deux arrosoirs que voici. Vous les déposerez à la porte, où je les prendrai. Vous irez les remplir lorsque je les aurai vidés. J'espère que c'est un amusement, hein ?

Sophie et Adrien en convinrent et firent leur premier voyage, tandis que Prophète invitait Mazoudier à s'asseoir sous le Petit Caporal dans sa guérite verte.

— Vous avez le plus beau jardin de l'allée, dit Mazoudier.

— Oh ! non, dit l'autre modestement. Mais pour m'en occuper, je m'en occupe, voilà l'affaire.

— C'est donc pourquoi on vous voit maintenant si rarement.

— Je n'ai plus besoin d'aller à Belleville... maintenant que Belleville vient chez nous.

Mazoudier saisit l'allusion aux tours de garde qui ramenaient les fédérés du XXe à l'Hôtel, et il reprit rondement :

— Raison de plus, au contraire. Puisque, de toute façon, vous ne pouvez éviter leur rencontre, prenez-en carrément votre parti... et rendez-nous notre visite involontaire. L'altercation que vous avez eue l'autre jour ne se renouvellera pas. Il faut considérer l'état de surexcitation dans lequel les événements nous entretiennent.

— Justement, répliqua Prophète. Je ne me sens pas assez maître de moi pour retourner parmi ces énergumènes, au moment où ils s'apprêtent à outrager tous les vieux soldats qui sont ici et ailleurs.

— Comment ? dit Mazoudier.

— Allons, ne faites donc pas l'ignorant... Vous savez bien que les rouges vont mettre à exécution la menace de mossieu Rabouille.

Et comme le relieur haussait les épaules, Prophète tira de sa poche le *Journal Officiel*, qu'il achetait tous les jours, erra un instant à travers le compte-rendu analytique de la séance de la Commune du 27 avril et lut enfin :

— « Le citoyen Courbet demande que l'on exécute le décret de la Commune sur la démolition de la colonne Vendôme. On pourrait peut-être laisser subsister le soubassement de ce monument, dont les bas-reliefs ont trait à l'histoire de la République ; on remplacerait la Colonne impériale par un génie représentant la révolution du 18 Mars... »

— Un génie de la Bastille, quoi ! fit le bonhomme avec mépris. Et il continua :

« Le citoyen J.-B. Clément insiste pour que la Colonne soit entièrement brisée et détruite. Le citoyen Andrieu dit que la commission exécutoire s'occupe de l'exécution du décret. La colonne Vendôme sera démolie dans quelques jours. »

— Dans quelques jours... c'est clair.

— Le citoyen Gambon (le mot semblait vraiment

revenir exprès pour lui écorcher la bouche, d'autant qu'il prononçait *citoillien*), le citoillien Gambon demande que l'on adjoigne le citoillien Courbet aux citoilliens chargés de ces travaux... »

Une grimace plus amère marqua l'émoi du convive dont les dents s'ébrèchent successivement sur trois petits plombs de chasse, et qui n'est pas au bout de ses peines. En effet : « Le citoillien Grousset répond que la Commission exécutive a confié ces travaux à deux ingénieurs du plus grand mérite et qu'ils en prennent toute la responsabilité », acheva l'invalide.

Mazoudier souriait :

— Si vous n'avez que cette inquiétude...

Il était sincère. Il ne pensait pas que la Commune, accablée de préoccupations graves, perdrait son temps à s'acharner contre la Colonne : et il doutait, en outre, qu'on pût la renverser aisément. La réclamation de Courbet et les assurances de ses collègues amusaient le tapis et leur gratuité n'avait point, malheureusement, le caractère d'une exception.

— Pourtant, mossieu Courbet a fait de ce déboulonnement, comme il dit, une question personnelle...

— Il se vante ; il a simplement accommodé à son point de vue artistique un vieux projet que les positivistes ont trouvé dans l'héritage philosophique de leur chef d'école. Voilà bien comment naissent les légendes ! Il est vrai que, peu de jours après la proclamation de la République, Courbet demanda le déboulonnement de la Colonne. Mais il a déjà protesté contre les intentions qu'on lui prêtait, dans une lettre au maire de Paris, que les journaux ont publiée. Il y disait que, loin de préméditer la destruction de ce trophée, il ne voyait point d'inconvénient à ce que l'on vous en fît cadeau. Il pensait que les reliefs du monument seraient moins déplacés au milieu de vous, en panneaux, par exemple, sur les murs d'une cour des Invalides, qu'au bout de la rue de la Paix, où leur exposition constitue pour le moins un stupide contre-sens.

— Alors, vous ne croyez pas qu'ils feront tomber la Colonne le 5 Mai ? Remarquez le choix provocateur de cette date, qui est celle de notre pèlerinage annuel...

— Pas plus le 5 mai qu'un autre jour, dit Mazoudier d'un tel accent convaincu que l'invalide en fut, une minute, ébranlé et ne le fut pas seul, car d'autres oreilles que les siennes s'ouvraient à la conversation. Lapuchet n'en perdait pas un mot, devant son idole en terre cuite ; et dans le jardinet de droite, Lacouture et un visiteur en bourgeois n'échangeaient des paroles insignifiantes que pour mieux se permettre une indiscrétion pareille.

Prophète s'en aperçut et fit leur jeu en pressant Mazoudier.

— Et ça, est-ce aussi une fanfaronnade?

Et se référant à un nouveau journal déplié :

— C'est la lettre qu'un appelé Gesray a adressée à l'Hôtel de Ville. Vous la connaissez?

— Ma foi, non.

— Ecoutez donc : « 27 avril 1871. Citoyens. En présence de la pénurie où se trouve la République sociale et vu les besoins que comporte la nécessité de combattre la réaction, je viens proposer à la Commune, comme mesure révolutionnaire en rapport avec les circonstances, de dédorer le dôme des Invalides... »

— C'est inepte! interrompit le relieur.

— Attendez... « L'or tyrannique répandu sur une coupole qui domine les monuments et les habitations de la Capitale, est une insulte permanente aux misères du peuple. D'ailleurs, citoyens, ce n'est pas au moment où le pays se prépare à assister à cette œuvre de justice populaire : la démolition de la colonne Vendôme, que les restes du monstre qui a conduit la France à sa perte doivent continuer à s'abriter sous des lambris dorés. »

— S'il fallait examiner tous ces projets saugrenus, on n'en finirait pas, déclara Mazoudier. Ces exagérations même devraient vous rassurer. Les hommes à craindre

ne sont pas ceux qui parlent, mais ceux qui agissent. Ne vous plaignez pas de l'abondance des pétitions et des décrets ; c'est le jour où l'on n'en publiera plus qu'il y aura peut-être lieu de s'alarmer.

Prophète fit un signe d'intelligence à Lacouture et poursuivit :

— Des projets saugrenus, vous dites bien, monsieur Mazoudier. C'en est-y pas encore un, de changer en rue du 31 Octobre, la rue portant le nom de Bonaparte, hein ?

— Il y a, en effet, des mesures plus urgentes à prendre, dit le relieur conciliant.

— Parbleu ! Seront-ils beaucoup plus avancés quand la place Vendôme s'appellera place Internationale ; la place d'Italie, place Duval ; la rue Mac-Mahon, rue de la Commune et l'endroit où s'élève la chapelle Bréa, qu'ils veulent aussi démolir, place de Juin ? Encore des idées à mossieu Courbet, tout ça !

— Oh ! non. Elles ne lui sont pas davantage particulières, et quand Étienne Arago, après le 4 Septembre, décida que le boulevard du Prince-Eugène deviendrait le boulevard Voltaire, il n'était lui-même qu'un faible écho des milliers de gens sollicitant le Gouvernement de perpétuer, dans la dénomination de nos rues, le souvenir des hommes utiles et pacifiques, plutôt que les souvenirs d'Eylau, de Sébastopol, de Malakoff, de Magenta, de Solférino, de Puébla, de Mexico, et des guerriers qui s'y démenèrent plus ou moins.

— Des enfantillages, quoi !

— Encore une fois, souhaitez qu'on s'amuse longtemps ainsi : vous n'y perdrez rien.

— Pas même nos sœurs ? demanda Prophète.

— Vos sœurs ?

— Oui, celles qui nous soignent à l'infirmerie... C'est pas sûr que nous les conservions, du train que vous allez. En attendant qu'on transforme les églises en ateliers et en ambulances, les clubs y tiennent leurs séances ; on y fume la bouffarde, les orgues jouent la *Marseillaise* et le *Chant du Départ*, en guise de can-

tiques. On a descendu la croix qui surmontait le Panthéon, où flotte à présent le drapeau rouge.

— N'exagérez rien, dit Mazoudier.

— J'exagère? Voyons, est-ce vrai que les sœurs expulsées du Val de Grâce y sont remplacées déjà par des laïques, les membres de la Commune aimant mieux payer des femmes deux francs cinquante par jour que de laisser aux sœurs « une parcelle d'autorité », comme ils disent? Est-ce vrai que, dans les hôpitaux où elles sont encore tolérées, l'Hôtel-Dieu entre autres, on les oblige à porter sur leur costume l'écharpe aux couleurs de la Ville de Paris? Est-ce vrai que le directeur a donné l'ordre de faire disparaître les crucifix et les Saintes Vierges? Un de ces quatre matins, nous recevrons la visite de mossieu Rabouille et de ses compagnons, au nombre desquels vous serez peut-être, monsieur Mazoudier. Vous viendrez signifier leur congé aux sœurs, changer, comme à l'Hôtel-Dieu, le nom de nos salles et de nos corridors et arrêter notre aumônier comme vous avez arrêté notre gouverneur et comme les gens de Belleville arrêtent chaque jour les curés de toutes les paroisses.

— C'est beaucoup de besogne pour nous, fit en riant Mazoudier. Heureusement vous nous calomniez. Belleville n'est pas si terrible. Belleville..., c'est Jéricho : plus de bruit que de besogne ; de la gueule et pas de méchanceté, au fond. La preuve, c'est que l'église du quartier, Saint-Jean-Baptiste, oui, est toujours ouverte et que l'on continue à y dire la messe, ainsi que vous pourrez vous en convaincre, lorsque vous viendrez chez votre nièce.

— Vous préférez opérer au loin, c'est moins compromettant. Enfin, était-ce des Bellevillois, oui ou non, qui perquisitionnaient, l'autre jour, dans l'église Saint-Honoré et mercredi dernier encore chez nos voisines, les Carmélites de l'avenue de Saxe?

— Je n'en sais rien, répondit le relieur ; je sais seulement que plus de cent mille familles, à Paris, habitent

des taudis infects et que la Commune, au lieu de se borner à visiter les établissements religieux, pourrait y loger les indigents.

— Vous ne le voudriez pas! s'écria l'invalide.

— Pourquoi cela?

— Dame! en 48, n'avez-vous pas fait arroser d'eau bénite, par les prêtres, les arbres de la liberté que vous plantiez?

— C'est une raison pour que je ne m'étonne plus aujourd'hui qu'ils soient morts ou déracinés. D'ailleurs, si l'on interrogeait tous les pensionnaires de votre Hôtel, êtes-vous sûr qu'ils se montreraient partisans du maintien des sœurs?

— Oh! parbleu, dit Prophète, il y a bien, par ci par là, quelques *opposants* qui ne les aiment pas. Mais qu'ils tombent malades et leur opinion se modifiera, voilà l'affaire.

— Ce n'est pas la première fois que le cataplasme ferait des conversions! s'écria gaiement le relieur.

Sous la menace d'une ondée imminente, les invalides quittaient leurs jardinets et clopinaient dans l'allée. Klauss et Muller passèrent revenant des *canons*, puis Clavquin, dans sa petite voiture, et enfin le futile Cassavoix, redoublant d'ostentation, plus manchot encore que d'habitude, à cause des visiteurs du dimanche, aux yeux desquels il avait conscience de représenter la stérilité de la Victoire et le prestige de l'oisiveté acquise.

Prophète se leva :

— Allons nous mettre à l'abri à la cantine, proposa-t-il.

Il appela Lapuchet :

— Hé! vieux, venez avec nous... C'est ma tournée.

— Pardon, la mienne, rectifia Mazoudier.

Mais Prophète insista :

— Pas du tout! Vous êtes ici chez moi.

Adrien et Sophie abrégèrent l'assaut de politesse et les présentations. Ils rapportaient les arrosoirs qu'ils

semblaient avoir vidés sur eux. Ils rejetaient, d'ailleurs, l'un sur l'autre la responsabilité de l'accident.

— Ah! vous êtes propres! Si Céline vous voyait dans cet état-là... Enfin, vous direz que c'est de ma faute et monsieur Mazoudier aura la bonté de ne pas vous démentir.

Il donna la main à Adrien et, prenant les devants, rattrapa dans l'allée Lacouture et son neveu qui s'en allaient aussi vers la cour d'honneur.

— Celui-là est un brave homme, leur dit-il, parlant de Mazoudier qui les suivait à quelque distance avec Lapuchet et la petite Sophie. Je le connais depuis longtemps. Il n'est pas à craindre. Bon ouvrier, républicain sincère et modéré, je crois bien, au fond, qu'il n'est dans les bataillon fédérés que pour toucher les quarante-cinq sous avec lesquels ils vivent, sa femme et lui.

— Comme tant d'autres! dit Géran, le neveu de Lacouture, un garçon de trente-cinq ans environ, petit et nerveux, qui portait un binocle et des moustaches tombantes.

Il ajouta : — Si l'on retranche de l'effectif des légions ceux que la nécessité a fait entrer dans le mouvement et les intimidés, c'est pour la Commune un déchet de 75 %. Restent à sa dévotion les individus sans aveu et les convaincus, dans une égale proportion. Des uns des autres, l'armée régulière viendra vite à bout, si les honnêtes gens s'entendent pour lui mâcher la besogne, d'abord, et lui prêter la main ensuite. C'est à cette intention que des agents dévoués s'emploient.

Il paraissait bien renseigné, curieux et circonspect, ne citant des chiffres que pour les éplucher, avec la malignité d'un comptable infidèle qui prévoit la banqueroute de son patron et s'en réjouit. Il en établissait même le caractère frauduleux, d'après les rapports fournis par le colonel Mayer, organisateur de la garde nationale.

— Faire figurer sur les états de solde 169.000 hom-

mes, 88.000 appartenant aux bataillons de marche et 81.000 composant les légions sédentaires, c'est déjà si téméraire que l'on peut se demander si toutes les indemnités vont bien à leur destination. Mais la question la plus importante qui se pose est celle-ci : combien de combattants représentent réellement ces 169.000 hommes ? Mettez cinquante mille et vous serez au-dessus de la vérité. Je sais ce que je dis. Des bataillons de marche de trois cents hommes au maximun, sont déjà réduits d'un tiers quand ils arrivent au lieu de rassemblement. De là aux fortifications, ils perdent encore une centaine d'hommes ; enfin c'est à peine si cinquante d'entre eux parviennent au Fort dont ils doivent relever la garnison.

— Dans ces conditions, je ne m'explique pas les hésitations de Versailles, observa Prophète. On n'y sait donc pas ce qui se passe à Paris ?

— Oh ! si, répondit Géran avec assurance. Mais on veut sacrifier le moins de monde possible et saisir l'occasion que se chargent de faire naître des hommes d'action en train pour le moment de s'enquérir et de se concerter.

— Bon, dit à son tour Lacouture : mais si la Commune, en attendant, se portait à des extrémités irréparables, comme le renversement de la Colonne ou l'exécution d'otages tels que l'archevêque de Paris et le curé de la Madeleine ?...

— Tout ce qui peut déconsidérer la Commune, devant l'opinion publique, rend service au Gouvernement, déclara Géran.

— C'est donc pour ça que M. Thiers refuse d'échanger les otages contre Blanqui ?

Le neveu louvoya :

— Je n'ai pas dit cela... quoiqu'il y ait, dans le rôle de sauveur, de quoi séduire le chef d'un pouvoir ébranlé. Les circonstances sont assez graves pour que l'on accueille tous les moyens de restaurer le principe d'autorité si affaibli en France !

— Parfaitement, ratifia Lacouture, qui ne comprenait pas très bien, mais qui admirait chez son neveu la faculté d'exprimer ce qu'il sentait confusément.

Prophète renchérit :

— On voit même ici les effets de ce relâchement. Est-ce que nous sommes commandés? Qu'est-ce que font nos chefs? Ils écrivent aux journaux! L'autre jour, c'était monsieur le major qui se plaignait, dans *l'Avenir National*, de l'enlèvement de l'argenterie des officiers... Il avait encore le courage de signer sa lettre ; mais j'en ai lu une autre, hier, dans laquelle un officier invalide qui se dispense de donner son nom, proteste contre l'arrestation de monsieur le Gouverneur. Voilà où nous en sommes! Et ce gouverneur lui-même, ancien chef de l'état-major de l'armée de Crimée, de l'armée d'Italie, quarante-cinq ans de services, vingt-neuf campagnes, une blessure..., le général de Martimprey enfin, qui file doux comme un conscrit!

Le nom de Martimprey venant à l'oreille de Mazoudier lui fournit une entrée en matière.

— Pourriez-vous me dire, demanda-t-il à Lapuchet, si ce Martimprey est le même qui marcha en 48 contre les Parisiens et, colonel du 27e de ligne, en 51, présida la commission mixte chargée de condamner à mort ou à la déportation les républicains de la Nièvre?

Le vieillard borgne et bidenté n'eut pas l'air de comprendre ; il grommela :

— Sais pas... Jeune armée... Pas connu ce Martin-là, dans mon temps...

— Il n'y en a plus beaucoup, ici, de votre temps? reprit le relieur.

Lapuchet répondit :

— Il n'y a plus rien de mon temps... Tout a foutu le camp... Çui qui n'a pas vu l'Hôtel autrefois, comme je l'ai vu, n'a rien vu... On avait bien de l'agrément qu'on n'a plus. On se réunissait dans la Cour de l'Amitié, sous de grands arbres, où l'on jouait à toute sorte de jeux. Tu étais là chez toi, en famille. C'est le maréchal

Randon... pas Martin... Randon..., c'est lui qui a tout saccagé pour faire une place d'armes. On a muré les arcades ouvertes, que c'est maintenant une infection dans le corridor... Il ne te reste plus, pour te promener, qu'une petite cour de prison entourée de bâtiments qui servaient de caserne aux voltigeurs de la garde. Personne ne s'occupe plus de toi, tu es oublié, rayé des contrôles, quoi! C'est pas l'Autre qui aurait laissé diminuer la population de l'Hôtel! Il savait ce qu'on doit à d'anciens soldats... Il ne te tourmentait pas ; il n'aurait pas pris d'arrêté, lui, pour interdire la sortie des vivres et les travaux au dehors. Qu'y ait eu des abus, possible... Mais l'argent que tu gagnes, c'est-y pas juste que tu le dépenses à ta guise? Tu n'es pas un enfant ni un moine, p't'être... T'as payé ta dette à la patrie, recta...

Il tira de sa poche et déplia le mouchoir du priseur, un vaste mouchoir à carreaux rouges et bleus dessinant des cours et des allées sablées de tabac. Et, s'étant mouché, il remit le mouchoir en pelote et continua :

— C'est la même chose à l'intérieur de l'Hôtel. On te mesure la place ; on te réléguera bientôt au troisième étage, dans les *guerniers*... On n'a plus d'égards pour toi... Le temps est passé où il y avait deux *réfertoires* au lieu d'un... et des chauffoirs à part pour les fumeurs... Maintenant, monsieur, ça sent partout la pipe...

Mazoudier, bien décidé à ne pas contrarier le radoteur, ne recevait de ses plaintes qu'une impression de tristesse plus profonde. Ils avaient atteint les galeries couvertes qui encadrent la cour d'honneur ; ils y rencontraient, chassés des jardins par la pluie, d'autres invalides, d'autres vieux enfants, qui s'en allaient bégayant et trébuchant, comme toujours tenus en lisière par les noms de batailles et de vertus militaires donnés aux cours et aux corridors. De ceux-ci émanait une insupportable odeur de graillon, d'humidité et de goguenaux. Et, tout à coup, le relieur se rappela une visite aux Quinze-Vingts, où s'était fait admettre un de ses

anciens camarades d'atelier. C'était, aux Invalides, le même petit village morne et sordide, aux rues étroites, traversées par des habitants engourdis tâtant le sol, les murs, du bout de leur canne. C'était le même village frappé tout entier de cécité, une humanité de rebut, errant, désœuvrée et méfiante, miteuse et rance, à travers le monument ironique de sa grandeur et de sa force passées. Mais ici les infirmes semblaient se complaire dans l'étalage de leur disgrâce et la proposer pour exemple, sans prendre garde à l'objection d'une fresque ambitieuse de retracer l'*Enrôlement des volontaires* et qui restait inachevée, à l'état d'ébauche, sous la poussière et la crasse du temps. Elle avait pourtant, dans ce musée des horreurs de la guerre, une signification haute. On pouvait croire que le peintre avait jeté ses pinceaux, discernant tout à coup les effets et les causes et répugnant à glorifier, sous le nom de volontaires sauvant le pays en danger, des hommes, des jeunes gens, dont l'exaltation patriotique, pervertie et déviée, avait fait ces vétérans aveugles au moral comme au physique, ces gagne-deniers réformés après une existence dissipée en courses, en commissions et en espérances de pourboires.

Tandis que Mazoudier s'abandonnait à ces réflexions, Lapuchet continuait à renifler ses griefs et son tabac.

— Et l'uniforme!... Est-ce que tu n'étais pas plus à ton aise dans le frac d'autrefois, que tu portais avec le chapeau en bataille?

Mais Lacouture, qu'il avait rejoint au seuil de la cantine, se retourna et dit :

— En tout cas, vieux, ce qu'il ne faut pas regretter, c'est le règlement qui défendait de s'asseoir à la cantine. Avec cela que c'était amusant d'emporter le vin et le schnick dans la chambre ou au chauffoir!

— On allait boire dehors, c'était meilleur.

— Ah! Vous n'êtes jamais content!

Lacouture, son neveu, Prophète, Mazoudier, Lapuchet et les deux enfants entrèrent dans le débit, une salle

exiguë, prolongée, à travers la porte vitrée de communication, par une petite cour où des tables et des bancs, sous des tonnelles festonnées, en été, de capucines, de liserons et de clématites, évoquaient les guinguettes suburbaines, les « bouchons » des bords de la Seine et des portes de Paris, le décor célébré par les chansonniers bachiques et les images où mousse, entre deux carabiniers, la bonne bière de Mars.

Prophète demanda une bouteille de vin rouge cacheté, la déboucha lui-même et emplit les verres en s'y reprenant à deux fois, afin que la quantité de liquide versé fût dans chaque verre la même. Il les avait alignés pour mieux établir le niveau. Ensuite, il dit :

— Adrien boira dans mon verre.

— Et Sophie dans le mien, dit Mazoudier.

— A la vôtre !

— Puissons-nous en faire autant dans vingt-cinq ans, dit Lacouture, qui ramenait machinalement tous les toasts à cette innocente plaisanterie.

— Tout le monde n'aura pas cette chance-là, observa son neveu. Il ne manque pas à Paris de gens à qui sans doute on fera bientôt passer le goût du vin.

— Et qui n'auront que ce qu'ils méritent, ajouta Prophète. Ils ont raison de remplir leur jabot : ils jouissent de leur reste.

— Après la danse, faudra payer les violons, dit Lacouture.

— Çui qui ne verra pas ça n'aura rien vu !

Mazoudier s'était promis de conserver son sang-froid ; il dit, pour changer la conversation :

— Avez-vous demandé à votre oncle quel jour il viendra à Belleville ?

— Oui, quel jour que tu viendras, m'n'oncle ? Tu ne me racontes plus jamais d'histoires.

— Je n'en sais plus.

Mais Adrien insistait et Lacouture, Mazoudier, Géran lui-même, se conjuraient pour l'aider à vaincre une résistance qu'ils sentaient peu sérieuse. Ce fut le gamin

qui lâcha, à la fin, le mot décisif, dont l'inconsciente ingratitude navra Mazoudier autant qu'elle réjouissait l'invalide.

— T'as pas peur de Rabouille... J'y dirai de s'en aller..., qu'il nous embête...

— Ton oncle, loup-garou, ne craint personne. Chien sur son fumier est hardi. Mais il trouve toujours son maître.

— Oh ! je sais bien que c'est plutôt lui qu'a peur de toi... Aujourd'hui il n'a pas osé entrer.

« Pauvre Rabouille ! » pensait Mazoudier.

Prophète fronçait les sourcils :

— Ah ! mossieu Rabouille vous accompagnait? fit-il.

— Oui, répondit le relieur, gêné ; il avait affaire au Champ-de-Mars.

L'invalide rumina un instant. L'explication que lui donnait l'enfant de l'éloignement de Rabouille, même sans fondement, lui était agréable, flatteuse ; et pourtant, en secret, sans se l'avouer, il regrettait la réserve de son ennemi, mais pour des raisons timides et obscures qu'il aimait mieux de ne pas approfondir. Il crut certainement les dominer lorsqu'il s'écria :

— Eh bien ! dis à ta mère que j'irai dîner avec vous mardi... après-demain.

Adrien battit des mains :

— Veine !... Viens de bonne heure pour avoir le temps de me raconter beaucoup d'histoires. Pif, paf, boum, padaboum !

« Pauvre Rabouille ! se répétait Mazoudier. Il a aussi bien fait de rester dehors. »

Mais l'heure de la fermeture avait sonné. Le débat relatif au règlement de la dépense allait recommencer entre Prophète et le relieur. Géran y coupa court en disant.

— C'est payé.

Et reconduits par les trois invalides, les visiteurs reprirent le chemin de l'Esplanade. A la grande porte, on se sépara.

— A bientôt, dit Mazoudier.

— A mardi, réitéra l'oncle, en embrassant les enfants.

Géran et le relieur firent quelques pas ensemble sur le trottoir.

— Vous n'allez pas du côté de Belleville, dit Mazoudier.

— Oh ! non, pas du tout ! C'est dommage. Mais nous aurons l'occasion de nous revoir, j'espère.

— Je l'espère aussi.

Ils se serrèrent la main, et le neveu de Lacouture s'éloigna. Au même moment, Mazoudier aperçut Rabouille, exact au rendez-vous. Il avait l'air soucieux.

— Mauvaises nouvelles, dit-il. En vous attendant, j'ai été me promener autour des baraquements du Champ-de-Mars. On y rassemblait plusieurs bataillons qui sont partis pour réoccuper le fort d'Issy.

— Il a donc été pris ?

— On ne sait pas au juste. Les uns disent qu'il a été abandonné, ce matin, par Mégy ; les autres, que Ménilmontant s'y est fait massacrer plutôt que de se rendre. La canonnade que nous entendons indique, en tout cas, la résistance que les Versaillais opposent à notre retour offensif. Naturellement, on crie à la trahison... encore une vieille habitude du siège ! Mais ce n'est pas tout. La Commission exécutive a révoqué Cluseret et, paraît-il, ordonné son arrestation. Par qui va-t-on le remplacer ? Mystère.

Dans la direction des forts du sud, le canon continuel imitait le bruit des tombereaux qu'on décharge.

— Il faut rentrer vivement, dit Mazoudier. Peut-être allons-nous marcher aussi.

— Oh ! oui, dépêchons-nous de rentrer, s'écria le petit Adrien. On vous verra défiler...

Et il sautait de joie autour de Rabouille, comme tout à l'heure sur les genoux de son oncle, à l'idée de bataille qu'ils incarnaient successivement à ses yeux.

— Avec qui donc causiez-vous en sortant des Invalides ? demanda Rabouille à Mazoudier.

Celui-ci répondit : — Avec le neveu d'un invalide ami du père Prophète... un jeune *réac* dans leur genre.

— C'est singulier, fit Rabouille, il me semble avoir vu cette figure-là quelque part.

VI

ENTREPRENEURS DE DÉMOLITIONS

A cette heure de l'après-midi, le débit de Ferdinand était désert. Céline s'occupait dans la cuisine, avec le plongeur Alexandre. Lhomme lisait *Le Cri du Peuple*, à la porte, dans la cage du berceau sans feuillage. En face, à la station que pas un fiacre n'animait, le père Bagarre sommeillait, sur un tabouret Et à l'ombre de l'église paroissiale, la salle était fraîche où l'oncle Prophète, le petit Adrien entre ses genoux, le régalait de faits divers historiques.

— Cric ! dit le vieux soldat.

— Crac ! répond l'enfant, initié aux rubriques des camps et de la chambrée.

Et l'oncle commence : — Apprends donc, loup-garou, que nous avons enduré, cette année-là, en l'espace de cinq mois, les plus grands supplices auxquels la chaleur et le froid puissent condamner des hommes. C'est deux cercles de l'Enfer que nous avons traversés ; dans l'un, nous avons cuit ; dans l'autre, nous avons gelé. Ça rétablissait l'équilibre pour ceux qui s'en tiraient.

Ils avaient le cuir tanné. Notre pain blanc, donc, nous l'avions mangé le premier, à Gallipoli et à Varna, où l'on se sentait heureux de vivre, où le temps se partageait gaiement entre les corvées, les exercices, la cantine, les armes, la danse, les chants, les jeux : le loto, les boules ou bien la drogue, qu'on jouait en cachette, à cause que les cartes étaient défendues. Nous nagions dans le beurre, quoi ! On avait tout pour bien gobeloter : légumes, fruits, etc... Et le colonel, pour faire la sieste, était moins au frais sous sa tente, que nous dans le gourbi.

— Qu'est-ce que c'est qu'un gourbi ?

— C'est quatre grands piquets fichés en terre, reliés entre eux par des traverses et recouverts de branches d'arbres garnies de leurs feuilles. Je t'en construirai un tantôt, si tu es sage... Bref, on avait l'air de coqs-en-pâte, on engraissait à vue d'œil. C'était trop beau, ça ne pouvait pas durer. Vers le milieu de juillet, les premiers cas de choléra se déclarèrent et aussitôt tout changea de face. Adieu la joie, les chansons, les primeurs et la bombance ! C'est alors, pour nous distraire et nous éloigner du foyer de ce fléau, qu'une expédition fut décidée. Seulement, les chefs n'étaient pas d'accord. Les uns réclamaient une campagne vers le Danube ; les autres étaient partisans d'une descente en Crimée. Les troupiers disaient : « Ça débute bien, si on ne sait même pas où nous conduire ! » Ils ne croyaient pas si bien dire...

Prophète baissa la voix et jeta un coup d'œil du côté de Ferdinand, pour s'assurer que celui-ci n'écoutait pas. L'ancien soldat avait la pudeur des fautes commises par ses chefs ; il évitait de les critiquer devant des esprits prévenus et disposés à renchérir. Mais comme après vingt-sept ans, il avait parfois encore besoin de se soulager, d'ouvrir la soupape à d'impérieux griefs qui persévéraient en lui, il les confiait à l'enfant, comme il les eût dits à soi-même.

L'homme s'absorbait dans la lecture du journal et un

bruit de vaisselle qu'on range venait de la cuisine...

— Cric!

— Crac!

Et Prophète reprit : — Enfin, le 20 juillet, l'ordre qu'on nous lut au reveil, annonça aux 1re, 2e et 3e divisions, qu'elles partiraient successivement pour la Dabrustscha, une province de la Bulgarie, qui est située entre la mer Noire et le Danube. Nous étions tous contents de quitter Varna, parce que nous nous figurions y laisser le choléra et aller à la rencontre des Russes. Trois jours après, on se mit en marche par quarante-deux degrés de chaleur, la 1re brigade de notre division en tête, la 2e brigade dont faisait partie le 20e léger, auquel j'appartenais, en arrière. Les jours suivants, la chaleur augmenta encore : elle atteignit cinquante degrés, et le choléra, rappelé par la fatigue, le manque d'eau, reparut parmi nous, compliqué d'autres sacrées maladies nouvelles. On campait dans les broussailles rissolées, le désert, car les pauvres hameaux où l'on aurait pu se reposer, avaient été ravagés et quasiment détruits par des bandes de brigands, les Bachi-Bouzouks.

— L'ennemi ? dit Adrien, dont l'attention s'excitait.

— Non. Les Bachi-Bouzouks étaient nos alliés d'occasion. Malheureusement, on les avait fait partir en avant. Nous trouvions partout des traces affreuses de leur passage. Ils ne s'étaient pas contentés de piller les villages et d'en massacrer les habitants ; quand, par hasard, nous découvrions une source, une fontaine, nos officiers, avertis qu'elles étaient empoisonnées, devaient faire bonne garde autour pour nous empêcher d'en approcher. Malgré ça, on continuait à s'enfoncer dans la fournaise, sans voir une maison, un arbre, et sans avoir une goutte d'eau pour se rafraichir, au milieu des nuages de poussière que la colonne soulevait. Aussi, laissions-nous des trainards et des malades tout le long du chemin. Une fois, nous sommes restés trente heures

sans manger, parce que les convois chargés de nous ravitailler n'arrivaient pas et que nous avions jeté, pour alléger nos sacs, les cinq jours de vivres distribués au départ. Une autre fois, aux environs d'une ville appelée Bazardjick, qui n'était plus qu'un cimetière où régnait la peste, depuis qu'elle avait reçu la visite...

— De l'ennemi ?

— Non, des Bachi-Bouzouks, ...un orage épouvantable nous surprit, qui renversa nos tentes en un clin d'œil, dura cinq heures et fit passer, à la place de notre campement, un torrent roulant pêle-mêle des hommes, des chevaux, des caissons, des arbres, nos effets, nos armes et nos munitions. Jamais je n'ai vu pareil cataclysme, si ce n'est le 14 novembre, sur le plateau de Chersonèse. Succédant à la chaleur insupportable, il acheva de nous démoraliser et de remplir les ambulances que le prince Napoléon, commandant la division, avait fait établir, et les fosses creusées d'avance, où nous couchions chaque nuit plus de cent des nôtres. C'était effrayant, la rapidité avec laquelle le choléra les fauchait ! En quelques minutes on était nettoyé. Les hommes frappés portaient tout à coup les mains à leur ventre, puis à leur tête, tournaient sur eux-mêmes et tombaient. On les relevait tout noirs, grimaçants, les yeux sortis des orbites, l'écume à la bouche, avec des poignées de cheveux entre leurs doigts crispés. Il faut tout dire : notre général, le prince Napoléon, quoique malade aussi, faisait ce qu'il pouvait pour nous remonter, et sans les guignols qui jouaient le soir, les uns après les autres, nous aurions perdu beaucoup plus de monde encore.

— Quels guignols, m' n' oncle ?

— Des petits théâtres en plein vent, comme à la foire, loup-garou... Des loustics, des soldats de bonne humeur et de bonne volonté, improvisaient la représentation... Le prince y assistait, debout comme nous, entouré de son état-major et encourageant par les applaudissements dont il donnait le signal, les artistes qui nous amusaient,

pour nous empêcher de penser aux camarades qu'on enterrait pendant ce temps-là. Le lendemain, c'était à recommencer. On avançait comme sur un gril : on retournait dessus sa viande et ses os. Les clous des souliers enflammaient l'herbe sous nos pieds : le soleil nous brûlait la tête, et le fusil, changé en barre de fer rougie, nous emportait la peau des mains. On suffoquait, aveuglé par la boursouflure des paupières, poussé par la surcharge du sac, épuisé par la fièvre, avec des yeux qui pendaient sur les joues, comme des grains de raisin. La cervelle flottait sous le crâne fumant... qu'on aurait dit une cervelle de mouton dans l'eau bouillante. On se précipitait pour boire dans d'infects bourbiers... On n'était plus qu'un troupeau débandé, sourd à la voix des chefs. C'est alors que mon vieux Lacouture et moi, nous nous sommes sauvé la vie réciproquement.

— Ah ! s'écria l'enfant, épanoui déjà à la perspective d'un fait d'armes, d'une ardente tuerie : dis vite, m'n'oncle !...

— Eh bien ! voilà l'affaire. Comme nous avions observé que celui qui se couchait, cédant à la fatigue, au sommeil, à la souffrance, était un homme mort, nous nous soutenions l'un l'autre, nous nous forcions à marcher, malgré nos supplications. Pour être bien sûr que mon camarade ne s'arrêterait pas, ne s'assoierait pas et résisterait même à l'envie de se prendre la tête dans les mains, je les lui attachai au bât d'un mulet qui le traînait. Il me rendit la pareille subséquemment en portant mon bazar et en m'obligeant à me cramponner à un fourgon. C'est des services qu'on n'oublie jamais, vois-tu, loup-garou.

Mais Adrien n'ayant pas dissimulé la déception que lui causait ce trait trop simple de dévouement fraternel, l'invalide toucha une plus grosse corde.

— Une nuit, celle du 1er au 2 août, si j'ai bonne mémoire, entre deux et trois heures du matin, une chose incroyable se passa. Nous eûmes peur. Oui, des vieux

soldats, des Africains, des lascars qui se fichaient de tout, qui en avaient vu de toutes les couleurs et qui étaient blasés sur toutes, ces braves eurent peur, ce qui s'appelle peur... Et peur de quoi, je vous le demande ?

— De l'ennemi, dit Adrien plein d'espoir.

— Non. Peur de rien, du silence, de l'ombre, de l'herbe, de la lune qui nous semblait avoir un visage humain à l'image du nôtre, c'est-à-dire tuméfié, pâle et douloureux. Et nous eûmes peur tous ensemble, sans exception. Une panique enveloppa le 20e léger, le 19e chasseurs, les hussards et l'artillerie, les jeta les uns sur les autres, confondus, élevant, contre un danger imaginaire, une barricade derrière laquelle nous nous préparions en tremblant à une résistance désespérée, sous le ciel bleu criblé d'étoiles. « Celui qui n'a pas vu ça n'a rien vu », dirait Lapuchet. Le lendemain, on rebroussait chemin. Il était temps. Les réchappés de ce supplice, qui dura quinze jours, auraient fini par se dévorer entre eux.

— Et l'ennemi ? répéta Adrien, tenace, trop gâté par son oncle de batailles véritables, pour se contenter d'hallucinations et de luttes contre les éléments.

— L'ennemi..., on rentra à Varna sans l'avoir rencontré.

Prophète, ayant encore une constatation pénible à faire, l'exhala de façon que l'enfant pût seul l'entendre.

— Nous étions partis vingt-cinq mille... ; on revint seize mille. Nous perdions dans cette promenade militaire plus de neuf mille hommes. Il est vrai que les troupes laissées à Varna avaient souffert presque autant que nous. On évaluait à six mille le nombre des victimes du choléra. Bref, par la faute des dirigeants, l'armée d'Orient comptait quinze mille hommes de moins avant d'avoir tiré un coup de fusil. Voilà l'affaire.

Mais Adrien ne tenait pas quitte le conteur et, l'eau à la bouche, réclamait des épisodes du siège de Sébastopol, où le bonhomme excellait.

— C'est juste, dit celui-ci, je t'ai promis le supplice du froid après le supplice du soleil Ah ! c'étaient deux fameux bourreaux, autrement redoutables que les Russes !

L'enfant marqua par une moue qu'il ne partageait pas cette opinion.

— J'aime mieux quand c'est les Russes qui vous font du mal.

Du fond de la cuisine, Céline intervint :

— Ne l'écoute pas, mon oncle. Quand tu lui racontes des histoires de batailles, il en rêve toute la nuit ou bien il martyrise les chiens, les chats, les mouches qu'il peut attraper. C'est un diable incarné.

L'invalide sourit, et feignant d'abonder dans le sens de sa nièce, reprit :

— Ta mère a raison, loup-garou... Je disais donc... Qu'est-ce que je disais? Ah !... que le prix des denrées, pendant le siège de Paris, n'était pas du nouveau pour les vieux Criméens comme moi. Sais-tu ce que les mercantis de Flibusteville nous faisaient payer, au mois de décembre, un pain de deux livres? Cinq francs. Un litre de schnick? Dix francs. Une bougie? Deux francs. Le sucre valait quatre ou cinq francs la livre et... une tête de mort, ah ! une tête de mort n'avait pas de prix ! Sois tranquille, Céline, c'est pas une tête de mort qui donnera des cauchemars au fiston, car il s'agit du fromage qu'on désigne sous ce nom.

Dans la cuisine, Alexandre se désopilait ; Prophète, heureux du succès de sa plaisanterie, continua :

— La tête des vivants, en revanche, était pour rien. On s'en aperçut quand Pélissier remplaça Canrobert. Le jour qu'il prit possession de son commandement, les vieux soldats d'Afrique l'accueillirent par des hou ! hou ! en mémoire des grillades d'Arabes qui avaient fait sa réputation. Il se retourna vers nous et cria : « Tas de viande à canon, je vous en foutrai, moi, des hou ! hou ! Vous allez voir ça ! » Comme il avait notre confiance, il pouvait nous parler sur ce ton là... ; ça

nous faisait même plaisir. Mais le canon n'était pas nécessaire pour nous décimer. L'hiver s'en chargeait avec son état-major de maladies : choléra, scorbut, dysenterie, bronchites, congélations, ophtalmies, le diable et son train, quoi ! Pas une seule fois en cinq mois je ne me suis déshabillé. On était toujours sur le qui-vive. Quand on n'avait pas affaire aux tranchées, on était réveillé tout de même, chaque nuit, par le garde à vous ! le rappel, la générale, l'assemblée... ou bien par le froid ou par la vermine. Parfaitement ! Les nuits qu'on n'était pas réveillé par les Russes, on l'était par les poux. De toutes les manières, pas moyen de prendre une bonne heure de repos. Notre 20e léger avait beau s'appeler maintenant 95e de ligne, nous étions toujours logés à la même enseigne : il n'y avait que le numéro de changé. Pendant que le thermomètre descendait à quinze, vingt, et jusqu'à vingt-deux degrés, nous n'avions rien, pas même un morceau de bois, pour nous chauffer sous la tente. Et nous couchions par terre, dans vingt centimètres de neige, seulement protégés contre le froid par nos couvertures qui ressemblaient, tant elles étaient raides, aux draperies des statues qu'on met sur les tombeaux. Nous avions l'air d'inaugurer le nôtre. Ce terrible hiver de 54-55 n'avait pas attendu, pour nous éprouver, l'arrivée du linge, des chaussures, des vêtements, qui ne nous furent distribués que vers le milieu de janvier. Depuis le commencement de l'année, c'était micmac sur terre, bastringue sur mer et remue ménage au ciel. Le tonnerre de Dieu et des hommes, quoi ! Il fallait scier la glace autour des navires, dans le port de Kamiesch, pour les empêcher d'éclater. Le plateau que nous occupions, à deux cent cinquante mètres d'*altitude*, tremblait constamment, ébranlé par la canonnade et les ouragans. Il y avait des nuits de vingt-quatre heures et des tourbillons qui ne permettaient pas de se reconnaître à trois pas. Dix-huit pouces de neige comblaient les batteries, effaçaient les chemins, bloquaient les

convois, ensevelissaient les sentinelles. Défense pour elles de s'asseoir, sous peine de mort naturelle. On était obligé d'ouvrir des tranchées pour aller les relever... vivantes ou trépassées. On ramenait des malheureux dont on prolongeait l'agonie en amputant leurs membres gelés. Chez ceux qui avaient le moins de dégâts, la peau des pieds et des mains s'en allait par lambeaux, formant des plaies qu'on laissait à vif, parce qu'il n'était plus possible de détacher les linges qu'on appliquait dessus, sinon à la pointe du couteau. Et qu'est-ce qu'on avait pour réparer ses forces? Du jus de chapeau, de la soupe à la neige fondue, du lard rance et du biscuit moisi ! Encore fallait-il ne pas être trop dégoûté pour y toucher, car les voitures servant au transport des vivres étaient les mêmes qui recevaient les débris d'amputation, les blessés et les morts. Mais c'était surtout pour les mangeurs de rats et pour les troupiers qui se nourrissaient de mulets et de chevaux abattus que tout faisait ventre. En réalité, nous couchions au milieu d'un cimetière, et nous étions tués autant par les morts qui nous empoisonnaient, que par les vivants qui nous fusillaient. On était devenu indifférent à tout et résigné, comme les chevaux enfouis dans la neige jusqu'au poitrail et qui n'avaient plus que la peau sur les os. Quelquefois, leur urine ayant détrempé le sol, leurs sabots y restaient soudés, et l'on n'en arrachait que quatre moignons sur lesquels, n'est-ce pas ? les pauvres bêtes ne pouvaient plus se tenir debout. Alors, on les achevait, on les dépeçait et on se partageait avidement leur squelette. Il y avait neuf mille hommes dans les hôpitaux et les ambulances. La discipline n'existait plus. On engueulait le général Forey en passant devant sa tente ; on se disputait à coups de poing, et même les armes à la main, les dernières racines extraites d'un sol pelé, gratté, fouillé... D'aspect et d'instinct, on retournait à l'état sauvage, à la bestialité des temps primitifs. Aussi les combats étaient-ils des boucheries où, quand on avait épuisé

ses munitions, brisé ou perdu ses armes, on s'exterminait encore avec les ongles et avec les dents.

Adrien s'écria : — C'était bien fait pour les Russes. Ça leur apprenait !...

— Ça leur apprenait quoi? dit Mazoudier. Les causes de la guerre? Je parie, monsieur Prophète, que vous ne les saviez pas vous-même...

Le relieur était là depuis un moment, mais l'invalide lancé, glorieux, tout le sang de ses souvenirs lui montant à la tête, avait eu l'air de ne pas le voir entrer, afin de vider et de rincer à fond le vase d'héroïsme où trempaient ses lauriers, comme on répand une eau croupie par quelque vieux bouquet.

A l'interpellation cordiale de Mazoudier, Prophète répondit :

— Vous croyez m'embarrasser... Je vais donc ajouter, loup-garou, pour ton instruction, que nous étions en Crimée afin de maintenir l'équilibre européen, en reprenant aux Russes la clef des Lieux Saints qu'ils avaient ravie.

— Mais pourquoi leur disputions-nous la possession de cette clef? Quel besoin en avions-nous? poursuivit Mazoudier gaiement.

— Vive la France! jeta Adrien, que la controverse ennuyait.

Prophète n'eut pas mieux dit pour se dispenser d'explications; mais en portant la parole, son neveu lui permit de triompher sans modestie.

— La raison la meilleure sort de la bouche de l'innocence.

Le relieur tenait bon : — Vive la France !... et vivent, par conséquent, les Français! Car je ne crois pas tout de même que la richesse et la puissance d'un pays soient proportionnées au nombre d'hommes qu'il envoie à la mort. Sinon, le calcul serait juste du marchand qui perd sur l'article, mais qui se rattrape sur la quantité! Autre chose. Vous êtes-vous quelquefois demandé, monsieur Prophète, ce qu'on faisait en France, à Paris,

pendant que le choléra, l'hiver et les Russes vous moissonnaient en Crimée?

— Tiens parbleu! Le soir, sous la tente, aux approches de Noël et du jour de l'an, par exemple, on pensait à la famille, aux amis du village ou du faubourg.

— Bien. Mais les autres... les dirigeants, ceux qui vous avaient expédié là-bas... vous n'y pensiez pas?

— Moi, personnellement, ma foi, non.

— C'est dommage. L'emploi de leur temps n'était pas dénué d'intérêt. Ça vous aurait peut-être réjoui le cœur d'apprendre que jamais, à Paris, la saison n'avait été plus brillante, plus gaie... Tandis que vous enduriez devant Sébastopol mille privations, la fête battait son plein. Le monde s'entretenait de l'enlèvement d'une danseuse, la Cruvelli, par le jeune rival du ministre Fould, et les coulisses de l'Opéra présentaient une animation extraordinaire. Il y avait des bals costumés partout. Celui de la Cour était ouvert par l'impératrice et le prince Napoléon, déguisé en général de division. Depuis son retour de Crimée, il avait laissé pousser sa barbe, *la barbe de sa peur*, comme on disait spirituellement...

— Oh! une légende, interrompit Prophète; je l'ai vu au feu, à l'Alma, il ne saluait pas les balles.

Mazoudier continua : — A un autre bal masqué, vos souverains paraissaient en domino... On dansait, on s'amusait, on était tout au plaisir de vivre et à la vie de plaisirs. Le bœuf gras s'appelait Sébastopol, en mémoire probablement de la redoute de l'Abattoir, à Inkermann... Les membres de la famille impériale, tous gras aussi, mais sans goût pour les étals de Crimée, préféraient toucher tranquillement leur traitement de sénateur. L'épargne française se saignait joyeusement, couvrait trois fois l'emprunt de cinq cents millions. La Bourse faisait la petite folle. En baisse chaque fois que l'on réchauffait la nouvelle du départ de l'Empereur pour l'Orient...

— Il n'aurait plus manqué que ça! murmura Prophète.

— Elle montait de deux francs cinquante à la mort du czar Nicolas. Au milieu des galas, cependant, on ne vous oubliait pas. Oh! non. On accordait, à titre de récompense nationale, vingt mille francs de pension à la veuve de Saint-Arnaud, le complice du coup d'Etat...

— Et le vainqueur de l'Alma!

— Mettons, si vous voulez, le vainqueur du coup d'Etat et le complice de l'Alma ; ça m'est égal. On quêtait pour vous aussi. L'affluence des dons patriotiques vous approvisionnait de douceurs : tabac, cigares, liqueurs...

— Parlons-en! bougonna l'invalide. Je me rappelle seulement qu'on nous donna, un jour, une pipe d'un sou par escouade!

— Le reste parvenait aux blessés, n'en doutez pas.., à moins qu'il ne moisît à Kamiesch, ou ne profitât à d'autres... Je n'en sais rien, moi... L'essentiel, voyez-voyez, monsieur Prophète, c'était qu'on vous l'eût envoyé, qu'on eût montré par là que vous n'obligiez pas des ingrats. On trouvait seulement que ce siege s'éternisait ; les lampions se morfondaient chez l'épicier, et les *Te Deum* dans les églises. L'empereur et le bourgeois de Paris étaient d'accord pour vous reprocher de faire durer le plaisir trop longtemps. Le bourgeois, surtout, s'impatientait. La guerre cessait de le distraire ou de l'enflammer, du moment qu'elle menaçait de compromettre la réussite de l'exposition universelle et d'arrêter les affaires. Il applaudissait au remplacement de Canrobert, qui vous faisait tuer en détail, par Pélissier, qui promettait de vous faire tuer en gros, pour en finir. Si l'on pensait à vous, monsieur Prophète? Je le crois fichtre bien! L'empereur se promenait au camp de Boulogne, et puis après à Windsor, où il présentait sa femme à la reine d'Angleterre. L'impératrice pleurait aux adieux de la garde, et vos exploits nourrissaient tout le monde : dessinateurs, caricatu-

ristes, fournisseurs, intermédiaires de tout grade... C'est étonnant ce qu'une guerre fait vivre de gens ! Au moins autant qu'elle en fait mourir. Mais ceux-là n'ont plus besoin de rien, n'est-ce pas? Que demandiez-vous avant tout? Qu'on admirât votre dévouement, votre héroïsme. On l'admirait. Quand je dis qu'on l'admirait, j'exagère un peu. Les légitimistes, en effet, préféraient célébrer la valeur de Mentchikoff, et le faubourg Saint-Germain formait ouvertement des vœux pour le succès de vos adversaires. Mais c'était histoire de n'en pas perdre l'habitude, car le patriotisme de ce monde-là est coutumier du fait. Ce n'est point vous, monsieur Prophète, que j'en avertirai...

Sensible à la politesse de son interlocuteur, flatté même, l'invalide éleva son crochet de fer en signe d'assentiment, encore qu'il ne sût pas du tout à quels précédents se rapportait l'allusion. Mazoudier s'en rendit compte et reprit :

— Lorsque la société élégante et réactionnaire, réfugiée aujourd'hui à Versailles, nous reproche de donner à l'ennemi victorieux le spectacle de nos querelles, il me semble qu'elle manque de mémoire, pas vrai? La priorité du scandale lui appartient et défie toute comparaison. Mon père, qui avait assisté à l'entrée des alliés dans Paris, le 31 mars 1814, me racontait les démonstrations enthousiastes des royalistes guidant l'étranger sur les boulevards, aux cris de : Vivent nos libérateurs ! Tandis que les soldats qui avaient défendu la capitale gisaient sans secours dans la plaine de Pantin et ici même, au pied des collines de Belleville et de Chaumont, des Françaises riches et titrées jetaient des fleurs aux souverains alliés et leur baisaient les mains. La nièce de Talleyrand se mettait en croupe d'un cosaque et remportait la palme dans un concours d'infamie auquel pas une fille publique ne prit part. Car les filles de joie ont leurs jours de tristesse. Mais attendez... Des courtisans, rivalisant de bassesse, eurent l'idée d'enlever de la colonne Vendôme la statue de

l'empereur, sous les yeux du grand-duc Constantin. Ils passèrent au cou de Napoléon une corde, et racolèrent des vagabonds pour tirer dessus. La statue résistait. Alors un La Rochefoucauld s'approcha du grand-duc et lui demanda l'aide d'une compagnie de cosaques. Le Russe écœuré la refusa, avec le même mépris qu'avait sans doute le czar Alexandre pour le baron Louis, disant de Napoléon, son dernier maître et bienfaiteur : « Cet homme n'est plus qu'un cadavre; seulement il ne pue pas encore ! » Et cinquante-sept ans après, lorsque nous jugeons la décomposition assez avancée pour prendre enfin des mesures de salubrité, ce sont les fils des démolisseurs de 1814 qui nous traitent de bandits ! C'est le faubourg Saint-Germain qui incrimine le faubourg du Temple ! Quelle différence entre eux, cependant ! Pour faire sa besogne, le pauvre faubourg, du moins, n'a pas recours aux uhlans du prince Frédéric-Charles ; il ne se propose pas de renverser la statue de Napoléon pour la remplacer par celle d'Alexandre ou de Guillaume ; mais en s'attaquant à la Colonne elle-même, comme au symbole de la force brutale qui opprime le droit, il prépare les voies à la fraternité universelle ; en abaissant l'orgueil national devant les Allemands, il diminue leur victoire, puisqu'elle est, comme autrefois la nôtre, exclusivement militaire, c'est-à-dire fragile et sujette aux retours de fortune. Enfin, le peuple du faubourg, exempt de reconnaissance, lui, a-t-il rien de commun avec ces royalistes comblés de faveurs par Napoléon et qui dégorgeaient à la fois, comme les sangsues, du sang, et comme les escargots, de la bave ?

— Chaque époque a ses misérables, fit l'invalide. Heureusement que l'attachement des petits console de la trahison des grands. Les vieux soldats, monsieur Mazoudier, méritent qu'on les estime pour leur fidélité, même aveugle. Généreuse et désintéressée, une erreur est toujours respectable.

— Une erreur, vous dites bien, monsieur Prophète.

— Oui, mais je pense autant à la vôtre qu'à la leur.

— Eh ! quoi, ne seriez-vous pas dynastique..., je veux dire bonapartiste ?

Le bonhomme hésita une seconde, sembla se consulter, puis, franchissant le pas : — Ecoutez... Avec vous qui n'êtes pas agressif ni injurieux comme... d'autres, on peut causer franchement. Expliquons-nous donc une bonne fois et dissipons un malentendu. Vous avez tort de vous imaginer qu'il n'y avait, en Crimée, que des niquedouilles. Nous voyions très bien de quel miel pour prendre les mouches, était fait le gâteau impérial et ce qu'il y avait d'ambitions inavouables, de calculs odieux, sous ces grands mots : « Patrie menacée, équilibre européen, drapeau français humilié », et autres attrapes... Beaucoup d'entre nous professaient des opinions républicaines. Il y avait, au 2e zouaves, un nommé Bridou qui, soit autour d'un brûlot, soit aux représentations de guignol, disait leur fait aux dirigeants et à ceux de nos chefs qui prenaient le mot d'ordre à Londres ou aux Tuileries. Mais Bridou n'était pas qu'une fine pratique, c'était aussi un brave, le premier à l'assaut comme à la maraude et à la critique. Avec lui, on comprenait qu'il n'y avait pas à reculer d'une semelle, du moment que l'honneur national était engagé et que le monde entier avait les yeux sur nous. On ne se battait plus pour la grandeur d'un homme, mais pour le prestige d'un pays, le nôtre !

— L'adresse des gouvernants consiste justement à identifier l'une et l'autre, dit Mazoudier. A son point de vue, votre Bridou avait raison. Un peuple, en se donnant des maîtres, se retire le droit de leur refuser tout ce qui peut assurer leur règne et accroître leur puissance. Mais reconnaissez alors qu'ils sont les premiers à profiter des circonstances atténuantes invoquées par votre abnégation. En servant ainsi votre pays, vous resserrez inconsciemment les liens de votre esclavage. Le despotisme est le résultat de votre complaisance et le salaire de votre sacrifice. Ce n'est pas la bravoure des hommes qui rend la guerre possible, c'est leur lâcheté.

— Il faudrait prouver que les insurrections sont moins favorables au rétablissement de la tyrannie. Nous la fortifions par notre obéissance, mais vous la ramener par vos excès.

— Ces excès, en tout cas, ne furent jamais tournés contre vous, au contraire, car nous nous proposons votre affranchissement en même temps que le nôtre, et le bonheur commun.

— Je vous remercie. J'aime mieux écouter Bridou et voir dans la Colonne un monument consacré beaucoup moins à la gloire de l'empereur qu'à celle du soldat français. Voilà l'affaire.

— Bravo, mon oncle ! s'écria Ferdinand, qui avait quitté la tonnelle, et, par habitude, marquait les points des joueurs.

— Ce qui revient à dire, fit en riant Mazoudier, que vous laisseriez abattre la statue, pourvu qu'on respecte la Colonne, comme on mouche une chandelle pour qu'elle éclaire mieux.

— Ma foi...

Prophète suspendait sa réponse...

— Allons, un bon mouvement, mon oncle, dit Ferdinand. Lâchez votre entrepreneur de démolitions, et Mazoudier transigera avec les siens.

Mais l'invalide ne put se résoudre à cette concession :

— Ma foi... traitez-moi de ratapoil si vous voulez, mais, toute réflexion faite, je suis d'avis qu'on ne touche ni à la statue, ni à la Colonne.

— Ah ! comme on voit bien que vous avez voté oui ! dit le relieur.

— C'est vrai. A chacun sa famille. La mienne est composée de tous les anciens au milieu desquels j'ai vécu, et de tous les camarades avec qui je vis. Nous sommes solidaires. J'ai épousé, comme eux, la Gloire, une belle femme qui nous a fait passer de bons moments et de fichus quarts d'heure... Leur mariage d'inclination ne ressemble pas à mon mariage de raison, sans doute. Mais quoi ! Nos femmes sont tout de même cousines !

— A la mode des camps ! dit Ferdinand, incorrigible.

Et ravi du tour qu'avait pris la conversation, il offrit à boire, tandis que l'oncle, pour racheter vis-à-vis d'Adrien la gravité de ces propos, lui confectionnait, avec des allumettes, un gourbi, et avec du carton, une tente en bonnet de police, rapetissant ainsi aux jeux de l'enfant les accessoires de la guerre.

— Pour ce qui est de la Colonne, ajouta Ferdinand tout à la conciliation, je crois que vous pouvez dormir tranquille, mon oncle.

— Oh ! d'un œil seulement...

Prophète en convint pourtant : il avait poussé, la veille, une reconnaissance place Vendôme, et ce qu'il avait vu était plutôt rassurant. La place demeurait un camp retranché d'accès difficile. On avait, il est vrai, reculé la barricade qui le fermait du côté de la rue de la Paix, et laissé simplement debout, en deçà, un écroulement de pavés, comme si la chute prochaine de la Colonne avait conseillé le déblai ; mais l'intérieur de la place d'armes, autour du monument, restait aussi encombré qu'aux derniers jours d'avril. Son armement s'était même augmenté d'une espèce de catapulte, d'une machine de guerre mobile, dite pare-bombes, composée d'un énorme sommier incliné sur lequel son inventeur comptait pour amortir le choc des projectiles.

— Des blagues, quoi ! fit l'invalide. On dirait une succursale des lits militaires. Il n'y a pas, en effet, que ce vaste sommier... ; leurs sacs à terre taillés dans des toiles à matelas et des étoffes à carreaux, je les ai pris de loin pour des traversins empilés. C'est comme une grande chambrée à ciel ouvert, la salle d'honneur d'un vieux château envahi par des Bachi-Bouzouks qui s'y seraient installés après avoir fait sauter le plafond... Là-dedans, il n'y a que les cantines qui ne chôment pas. Ça sent le hareng-saur et la pomme de terre frite. Les pyramides de pains ont la hauteur d'une barricade et l'on a laissé de l'espace entre elles pour braquer les

canons et former les faisceaux. Il y a de quoi rire !

— Non, dit Mazoudier. Du pain sous la protection des baïonnettes... il y a plutôt de quoi réfléchir.

— Puisque vous avez été vous promener place Vendôme, reprit Ferdinand, vous avez sans doute vu la barricade de la rue de Castiglione. Paraît qu'elle est fameuse, qu'elle commande les deux côtés de la rue Saint-Honoré et qu'on a creusé devant un fossé qui tient toute la largeur de la chaussée.

— Celle de la rue Saint-Florentin est plus formidable encore, dit Mazoudier. On y va par curiosité. Le père Gaillard en est fier. Il s'est fait photographier dessus.

— Il prétend qu'elle est imprenable.

Prophète haussa les épaules : — Qu'on me donne une compagnie, et vos barricades, je les aurai vite retournées contre vous !

L'emballeur Jéricho et le concierge du 119 étaient entrés comme on prononçait le nom de Gaillard. Jéricho, réveillé, la trompette luisante et sonore sous le képi de garde national, s'écria d'une voix qui agit sur les vitres :

— Gaillard ? Avec lui, sûr que ça va marcher rondement ! Le citoyen Rossel a bien fait de le choisir pour construire de nouvelles barricades qui formeront une seconde enceinte en *errière* des fortifications. Gaillard s'y entend. C'est un lapin. Si tu connais des terrassiers, tu peux nous les envoyer. Nous manquons de bras.

Le mot était si comique dans la bouche de ce garçon à carrure de déménageur, qu'il invita à la rigolade jusqu'au concierge du 119, sinistre physionomie de procureur de quartier, d'accusateur local, dont les yeux troubles pleuraient du sang.

— Jéricho manque de bras ! Et l'on dit que le commerce ne va pas !

— T'es donc passé sergent recruteur ? demanda Ferdinand.

— Tu blagues..., répondit l'emballeur qu'on appelait aussi : Petite Vitesse. Gaillard ne peut pas être partout.

Il n'a pas le don d'*ubéquité*, c't'homme... Il a besoin d'être secondé... Alors, comme le citoyen Rossel l'autorise à désigner ou à faire désigner par les municipalités, des ingénieurs, des délégués qui auront pour mission de surveiller les travaux..., je me suis fait désigner par Trinquet, pour le 20e. Je suis inspecteur du génie communal. Nous allons occuper plus de huit cents hommes. C'est de l'ouvrage !...

— Pour eux, glissa Mazoudier.

D'autres plaisanteries appuyèrent.

— Il y a toujours une qualité qu'on ne contestera pas à Jéricho : il a l'organe du commandement.

— Et c'est jamais lui qui confondra vitesse avec précipitation.

— Oh ! ça dépend !... objecta un garde national averti par la maladresse de Jéricho, des risques qu'elle faisait courir beaucoup moins aux Versaillais qu'à ses camarades. Car, un jour d'alerte, aux avant-postes, l'emballeur, mal réveillé, éperdu, s'était mis à tirer à tort et à travers, si bien qu'on avait dû lui enlever son fusil, pour éviter un accident.

— Un grade dans le bataillon de barricadiers, en tout cas, ça s'arrose..., dit imprudemment Ferdinand.

Jéricho prit la balle au bond : — Parbleu ! Mais c'est trop juste que tu sois l'arroseur, puisque je vais, en bon citoyen, payer de ma personne, pendant que tu verseras tranquillement des chopines. Allons, mon vieux mannezingue, un litre à seize et trois verres... à la santé de Gaillard — et à la tienne !

Ferdinand, regrettant déjà sa maladresse, s'exécutait, lorsque l'emballeur aperçut dehors le cordonnier Schramm. Il le héla :

— Arrivez donc ! C'est le patron qui danse... Quatre glacis au lieu de trois, rouquin, et à la Sociale !

Ferdinand redoutait Schramm, sévère inquisiteur aussi, trop porté à prendre au pied de la lettre le décret de la Commune engageant les bons patriotes à faire

eux-mêmes la police de leur arrondissement et à dénoncer les réfractaires ; il remplit un quatrième verre.

L'emballeur vida le sien d'un trait.

— Jéricho manque de bras, mais il ne manque pas de souffle, observa le concierge du 119. Au fait, vous ne nous avez pas dit où vous alliez travailler. Dans le quartier?

— Oh! non, répondit l'emballeur .., loin d'ici... J'aime mieux ça, vous comprenez... On a plus d'autorité sur des gens qu'on ne connaît pas... Et puis, je n'ai pas eu le choix... Je vais où l'on m'envoie.

La vérité, c'est qu'il avait intrigué pour être occupé à bonne distance de Belleville, attentif, sous des dehors insouciants, à se ménager un alibi.

Schramm parut discerner ces intentions. La tête penchée sur l'épaule, il consultait sa difformité, comme un colporteur son bagage d'imprimés, pour y chercher une citation en rapport avec les circonstances. Mais ne la trouvant pas, il grommela :

— Encore une belle invention que cette entreprise de barricades! Est-ce qu'il n'aurait pas mieux valu laisser aux habitants de chaque rue le soin de se fortifier, au lieu de distraire des combattants de leur devoir? Si tout le monde prend la pelle et la pioche, il n'y aura bientôt plus personne pour porter le fusil. Les réfractaires sont assez nombreux sans ça...

Jéricho se rebiffa : — Si c'est pour moi que vous dites ça, vous avez tort. Quand les barricades seront élevées, on ne vous attendra pas pour les défendre...

— Oh! bien sûr! Vous ne m'avez pas compris, mais vous faites tout de même explosion, comme toujours.

Schramm ne s'expliqua pas davantage, de sorte que Mazoudier démêlait dans son opposition une sourde et envieuse hostilité contre des cordonniers comme Gaillard et Trinquet, plus en vue que lui; tandis que Ferdinand croyait plutôt saisir une allusion tortueuse à

son cas personnel. Aussi, redoublant de prévenances, fit-il mine de remplir à nouveau le verre de Schramm. Mais celui-ci refusa, n'étant pas moins sobre qu'incorruptible. Alors, le marchand de vins se rabattit sur Jéricho à qui ces vertus demeuraient étrangères et sur le concierge du 119, qui était également à choyer, aussi capable de dénoncer les réfractaires pendant la Commune, que les fédérés après.

A ce moment arriva, toujours absorbé, Adolphe, du théâtre de Belleville. On eut dit que les événements tarissaient en lui les dernières sources de comique. Il suivait une idée fixe, qui était d'aborder enfin les premiers rôles, en dépit d'un physique rédhibitoire. Il s'était, comme le coiffeur Lépouzé, composé une tête de situation. Il incarnait la devise : *Sursum corda !* Mais il n'y avait point que le cœur qu'il portait haut. Sa personne tout entière se réhabilitait au regard du public. Son derrière descendait moins bas sous sa vareuse, moins à la portée du pied, et son recueillement visait à inspirer le respect. Il avait corrigé jusqu'à un tic irrésistible : le coin de la bouche tiré vers l'œil, en coulisse aussi. De sa bouche assagie semblaient ne devoir sortir que des exhortations sublimes et des vers.

Justement, il ruminait, pour une représentation de charité à laquelle il avait promis son concours, la pièce des *Châtiments :* Souvenir de la nuit du 4. Mais il n'en avait encore parié à personne : il mijotait son coup de théâtre, méconnaissable pour sa petite amie, qui le surveillait avec inquiétude et se demandait s'il n'avait pas l'esprit dérangé. Cependant, depuis quelques jours, le secret lui pesait, et après avoir passé mentalement en revue tous les gens dignes de le recevoir et de le garder, il avait jeté son dévolu sur Mazoudier. Il le découvrit, en entrant, dans le coin où il causait, à l'écart, avec l'invalide, et se dirigea vers eux.

— Est-ce que je pourrais vous dire deux mots en particulier, citoyen ?

— Quatre, si vous voulez, fit le relieur.

Prophète se recula ; l'acteur s'assit et profita, pour s'épancher, du bruit des conversations au comptoir.

— Voilà. J'ai besoin d'un conseil. On organise un concert au bénéfice des veuves et des orphelins de l'armée fédérée. Je dois y paraître et — ceci entre nous — faire mes débuts dans un rôle qui n'est pas habituellement de mon emploi. Mais je suis trop populaire à Belleville sous le nom d'Adolphe. Je voudrais, sans y renoncer positivement, l'approprier en quelque sorte à mon ambition légitime. Je m'appelle Bonnet. Adolphe Bonnet... non, hein ? C'est sans caractère... Si l'on mettait simplement sur le programme : Adolphe B... Cette initiale ajoutée au nom d'Adolphe préparerait le public à ma transformation. Vous ne trouvez pas ?

— Oui, en effet, dit Mazoudier, surpris de la confidence.

— J'ai aussi l'intention de réciter la pièce de Victor Hugo, vous savez...

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête...

Ne pensez-vous pas que je produirais une impression plus profonde si je la récitais en uniforme ? J'aurais aussi désiré montrer le décor indiqué sur la brochure :

Le logis était propre, humble, paisible, honnête.
On voyait un rameau bénit sous un portrait.

Enfin, jouer la scène, comprenez-vous ? Si je n'arrive pas à faire pleurer avec ça...

— Vous ferez pleurer sans accessoires, dit Mazoudier complaisant.

— Vous croyez ? Merci.

Il prit la main du relieur, la secoua comme on fait au théâtre, à tout bout de tirade, puis se tut, s'effaça pour

laisser passer l'Emigrant qui gagnait sa place, au fond, sous l'œil-de-bœuf. Il avait toujours sa casquette de voyage, mais il la portait légèrement en arrière et semblait moins appliqué à se cacher dessous. On remarquait, d'ailleurs, depuis quelque temps que monsieur Martin, au rebours d'Adolphe, devenait plus communicatif. Il jetait son mot, sa formule, dans les parlottes, et ce mot, cette formule, dénotaient assez souvent une telle expérience des hommes et des choses, qu'on finissait par ne plus douter qu'il ne l'eût acquise dans les voyages. Enfin, il s'était attiré des sympathies en répondant à Schramm, curieux de savoir s'il invoquerait, pour se dispenser de soutenir la Commune, le bénéfice de la limite d'âge :

— Non. Mais je déteste les parades et les dérangements inutiles. Le jour où vous aurez réellement besoin de moi, dites-le, et je serai des vôtres. Jusque-là, qu'on me fiche la paix!

Alexandre, toujours engoncé dans le foulard qui cachait un chapelet de clous douloureux, ne s'occupa pas de M. Martin, auquel on ne servait son gloria quotidien qu'au coup de six heures ; mais il se précipita vers une autre table où s'étaient successivement assis l'ancien vétérinaire à qui son cauchemar des Prussiens avait valu le surnom de Père La Trouée, et le terrassier piémontais, en ceinture rouge et coiffé d'un large feutre tyrolien. Auprès d'eux se tenait debout, sans rien prendre, un vieux cocher qui promenait partout son chapeau de cuir bouilli et son fouet, pour tromper le chômage. Tandis que le garcon versait aux deux premiers l'absinthe et le vin, le coiffeur Lépouzé traversant le débit, alla dire bonjour à Prophète et à Mazoudier ; et l'on voyait rôder à la porte le petit père Bagarre en quête d'une aubaine, et humant, comme un acompte, l'odeur apéritive qui s'exhalait de sa résidence de prédilection.

L'aubaine, précisément, il la salua avec un peu d'obséquiosité dans la personne d'un cavalier qui débou-

chait de la rue de Paris, en se dandinant. C'était Quélier qui revenait de la place Vendôme. Il s'arrêta devant l'église et descendit de son cheval dont il jeta la bride au bonhomme chargé de soigner la bête et payé de sa peine en consommations que le capitaine faisait mettre sur l'ardoise par Ferdinand.

— Vous savez, dit Quélier, que j'ai encore failli me faire arracher les yeux par Ninie, à cause de vous, papa? Elle tient absolument à ce que ce soit moi qui vous débauche... Est-ce godiche, hein ?

Le vieux garçon de place balbutia : — Faut l'excuser, m'sieu Quélier... J'y dirai de ne pas se mêler de ça.

Mais l'autre, bon prince : — Laissez donc ! Elle ne me mangera pas. J'en ai apprivoisé de plus farouches... Ce qui me contrarie surtout, c'est qu'elle ne veuille pas faire ma chambre... Vous devriez la décider...

— J'ai essayé, m'sieu Quélier, mais elle est butée... Faut dire qu'elle n'a guère le temps... La cravate reprend un peu... Enfin, moi, je suis toujours à votre disposition.

Quélier n'insista pas. En grande tenue, botté, éperonné, le sabre battant les talons, il hésitait, se demandant s'il devait monter se déshabiller avant dîner... Mais ayant aperçu Prophète dans le débit, il changea soudain d'avis et entra chez Ferdinand.

— Eh bien ! quelles nouvelles aujourd'hui, capitaine ? interrogea le concierge du 119, insatiable de renseignements.

Quélier scrutait la cuisine, avait l'air d'y chercher quelqu'un dont la présence contribuait à son dessein. Désappointé, il répondit négligemment :

— Des nouvelles ? Aucune... Ah ! si... La colonne Vendôme sera foutue par terre sans faute vendredi prochain, 5 mai..., jour anniversaire de la mort de Napoléon.

Mais, contre son attente, il ne recueillit qu'indifférence et qu'incrédulité. Prophète n'avait pas bronché,

continuait d'amuser Adrien ; des clients ricanèrent.

— La petite fête attira moins de monde que les courses à Longchamp, dit le vieux cocher, dans son collier de barbe.

— Si c'est tout ce que vous avez à nous apprendre, fit Schramm, nous en savons aussi long que vous.

— Je ne crois pas, reprit Quélier, car le marché entre la commission exécutive et les entrepreneurs a été passé hier seulement, à l'Hôtel de Ville. Si vous désirez des détails inédits, je peux vous en donner. Il est vrai que la chose, décidée en principe, restait en suspens...

— Parbleu ! s'écria Ferdinand. C'est pas tout de vouloir ; faut pouvoir.

— Justement ; mais, la semaine dernière, un ingénieur a offert d'entreprendre la démolition, après avoir démontré que rien n'était plus facile, ni moins dangereux.

— Oh ! plus facile !...

— Moins dangereux !...

— Oui. Enfin, il a son idée. Un traité a été alors discuté et conclu. Bref, l'ingénieur en question, au nom du Club positiviste de Paris, s'engage à coucher par terre Colonne et statue, moyennant vingt-huit mille francs, qui lui seront versés en espèces après l'opération. On ne touche pas au piédestal, que la Commune détruira ensuite, si bon lui semble. L'entrepreneur ne répond pas des détériorations que le monument lui-même pourrait subir, mais il se déclare en mesure de préserver les immeubles avoisinants de toute dégradation.

— Et c'est le 5 mai qu'on la déboulonnera, cette cheminée d'usine à soldats ? fit Jéricho.

— Vendredi prochain, oui, on sera prêt, affirma Quélier.

Des doutes s'élevèrent.

— C'est toi qui le dis !

— Comment qu'on s'y prendra ?

— Ah ! s'écria l'officier, qui avait ménagé son effet, si vous voulez en savoir davantage, ma foi... adressez-vous à Rabouille.

— Pourquoi à Rabouille ? demanda Mazoudier, qui flairait une perfidie.

Les doigts en bigoudis dans sa moustache, Quélier répondit :

— Parce que je l'ai vu tantôt, place Vendôme, causant avec l'ingénieur. Ils avaient l'air de prendre ensemble des dispositions de détail. Dame ! les travaux doivent commencer demain. Si Rabouille s'en mêle, ça ne traînera pas. On connaît sa marotte, n'est-ce pas ? Il a un vieux compte à régler avec la Colonne. Il ne la ratera pas.

Il y eut un court silence. On observait Prophète. Les clients de Ferdinand, qui avaient assisté à la scène du 16 avril, s'attendaient à une nouvelle sortie de l'invalide. Mais il demeurait calme, et même un sourire plissait légèrement sa lèvre rase.

— Que ce qui vient des canons y retourne, c'est bien ! prononça Schramm.

Monsieur Martin lâcha le mauvais cigare éteint qu'il suçait et dit avec douceur : — Ce vœu, une municipalité modérée, celle du 6e arrondissement, l'exprimait déjà après le 4 septembre. La commission d'armement proposait de prendre dans la Colonne le bronze des canons nécessaires pour la défense nationale, et de débarrasser du même coup la France d'une image exécrable. Elle invitait les maires des dix-neuf autres arrondissements à s'associer à un souhait que Courbet et la Commune ont seulement transposé dans un autre ton.

Et cédant à la manie de définitions dont il s'excusait, après l'avoir satisfaite, en se retirant sous la visière de sa casquette et dans la pélerine de son raglan vert, l'Émigrant ajouta :

— Courbet : tambour de village.

Quélier, que l'absence de Rabouille déferrait manifestement, s'était éclipsé. Le père La Trouée dit, en plein rêve : — Si l'on manque de canons pour marcher aux Prussiens, tant pis pour la Colonne, après tout !

Une pareille démence ouvrit le champ aux attrapes.

— A la bonne heure, citoyen ! Et quand les Prussiens auront été chassés, savez-vous ce que l'on fera des canons ? Des ronds de serviette pour tous les gardes, à titre de souvenir. On mettra dessus, comme sur les ronds de serviette en ivoire : Pris dans la Défense !...

— Dans la Défense nationale, ajouta Ferdinand, craignant qu'on n'eût pas compris.

Alexandre lui-même, bien que gêné par ses furoncles, se poussait de l'agrément ; et personne n'était plus à la question. Le concierge du 119 y revint insidieusement en interrogeant Prophète.

— C'est sans doute une craque de Quélier, son histoire de marché... Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Moi ? répondit l'invalide, goguenard, rien du tout... sinon qu'un bon averti en vaut toujours deux, pas vrai ?

— Bravo ! s'écria Jéricho. Il est d'attaque, l'ancien !

Tous approuvaient le renversement de la colonne Vendôme, semblaient prêts à y concourir, et pourtant la crânerie du vieux soldat ne leur déplaisait pas ; sa manière de défi, au contraire, lui conciliait l'estime de la plupart. Il avait eut le mot heureux qui détermine quelquefois une foule à porter en triomphe l'homme qu'elle allait écharper.

Il sentit le courant de sympathie et entrevit la possibilité de conjurer, le moment venu, par une attitude simplement ferme et décidée, l'attentat qu'il avait cru, jusque-là, ne pouvoir empêcher que par la force. Une poignée d'invalides, au pied de la Colonne, devait suffire alors pour la protéger. Aussi renonça-t-il à l'intention qu'il avait de quitter ostensiblement la place quand Rabouille arriverait. Il ne fallait pas qu'on se méprît sur son mouvement de retraite : il préférait voir si la faveur populaire le suivrait devant l'ennemi et tenter de battre celui-ci sur son terrain.

Rabouille parut, et la trompette de Jéricho donna aussitôt le signal des hostilités.

— Salut, déboulonneur !

Le mécanicien s'étonna : — Qu'est-ce que ça signifie ?

— Allons, ne faites donc pas de cachotteries ! On sait votre plan. Il n'est pas déposé chez le notaire, comme le plan à Trochu. Et puis, à moi vous pouvez tout dire, on travaille presque dans la même partie. Si je manque de matériaux pour les barricades que je vais construire, vous m'en fournirez quand vous aurez cassé le mirliton, puisque vous prétendez qu'il est en pierre à l'intérieur.

— Quel est le bavard qui vous a si vite renseigné ? demanda Rabouille, d'un ton de mauvaise humeur.

— Quélier.

— Il aurait mieux fait de tenir sa langue.

— Pourquoi ?

— Trop parler nuit.

L'indiscrétion de Quélier l'irritait comme toute forfanterie. Il s'était promis de ne mettre personne dans la confidence d'une proposition à laquelle il avait souscrit par rectitude d'opinion plutôt que dans un but de provocation puérile. Il voulait bien mériter la haine de l'invalide, mais il redoutait de s'acquérir son mépris par une fanfaronnade d'autant plus ridicule qu'elle semblait préméditée. D'autre part, il répugnait aux dénégations, aux mensonges, qui eussent pu l'ôter d'embarras.

Mais Schramm, aigre-doux, riposta : — Mieux vaut passer de la parole aux actes, certainement..., mais à la condition d'agir comme on parle : ouvertement. Tout ce qui peut amoindrir chez un républicain le sentiment de la responsabilité est indigne de lui.

Là-dessus, le Bombé ne plaisantait pas. Tare physique oblige. Désigné par la sienne aux représailles, partout reconnaissable, il avait l'air soucieux d'égaliser les risques, en exigeant que le dévouement pour la Commune s'affichât et que ses compagnons se fissent remarquer par de violents dehors, comme il se signalait par sa difformité.

— C'est mon avis, dit le concierge du 119, qui aimait

lui aussi, mais pour d'autres raisons inavouables, à voir les gens se compromettre à fond.

Rabouille négligea cet adversaire et ne répondit qu'au cordonnier.

— Vous vous trompez, Schramm, si vous attribuez ma réserve à la peur des responsabilités. Vous savez bien que je ne prends pas de résolutions dont je n'aie envisagé toutes les conséquences, et vous savez aussi combien l'étalage et les vaines démonstrations me sont odieux. L'autre jour encore, j'ai refusé un grade dans les « Vengeurs de Flourens », qui s'organisent. Nul n'a été plus sensible que moi à la mort du vieux. Mais il n'y a pas besoin d'un uniforme ni de galons pour le témoigner, et je crois venger aussi bien et même mieux Flourens en tuant des idées qu'en tuant des hommes.

— Alors, c'est vrai que vous allez démolir la colonne vertébrale au Corse ? dit Jéricho.

— Oui, fit nettement Rabouille.

— Elle n'a qu'à bien se tenir, observa Schramm ironiquement.

— Je crois qu'elle se tiendra plutôt mal, reprit Rabouille.

Le concierge du 119, à son tour, questionna : — Alors, vous avez trouvé le moyen de l'ébranler ?

— C'est un moyen qu'aurait indiqué le premier bûcheron venu. Si vous avez jamais vu abattre un arbre, c'est la même chose. Une entaille en biseau d'un côté, une seconde horizontale, rejoignant le bec du sifflet, et il n'y a plus qu'à tirer sur la corde.

— Bronze et bois, ça fait deux, dit Adolphe.

Et les autres hochaient la tête, ne se montraient ni moins ignorants, ni moins sceptiques.

— Il suffira de desceller quatre ou cinq plaques de bronze pour pouvoir entamer la pierre, expliqua Rabouille. Imaginez maintenant un système de câbles attachés, à l'aide de poulies, au-dessous du lanternon et reliés à des cabestans, et je vous garantis qu'il sera

assez difficile à la Colonne, quand les câbles se tendront, de garder son équilibre.

Le Piémontais au profil estampillé déclara : — Faut pas être sorcier, en effet, pour avoir trouvé ça.

Son opinion ralliait quelques suffrages; mais Schramm, toujours épineux, insinua : — Ce que le citoyen Rabouille ne dit pas, c'est si un bataillon de déboulonneurs sera employé à cette besogne. Nous avons déjà les barricadiers : autant faire tout de suite de Paris un vaste atelier municipal.

— Tranquillisez-vous, riposta Rabouille ; l'entrepreneur ne demande qu'une vingtaine d'hommes.

— J'en suis, postula le Piémontais.

— Soit, dit Rabouille. La paye allouée aux ouvriers est de cent sous, qu'ils toucheront chaque soir.

— Les fédérés n'ont que trente sous, ronchonna le cordonnier.

— Oui, fit Rabouille, et, personnellement, je m'en contente. J'abandonne le supplément à ceux qui attendent plus que moi après.

— Tout de même, il vaudrait mieux n'embaucher que les citoyens des bataillons sédentaires... ou bien les lignards casernés au Prince-Eugène et nourris aux frais de la Commune.

— Les lignards... bonne idée ! opina le concierge du 119, toujours prêt à jeter de l'huile sur le feu. La jeune armée démolissant la Colonne élevée à la gloire de la vieille, c'est ça qui serait tapé, hein, citoyen Rabouille ?

— Ils refuseraient de travailler, dit Ferdinand.

— Allons donc ! Le 18 mars, vous savez bien que Clément Thomas et Lecomte ont été fusillés par des soldats.

Mais Rabouille ne s'enflammait pas. — Aux soldats restés dans Paris, qu'on fasse plutôt exécuter les travaux de terrassement. Notre justice à nous ignore les raffinements. Elle est une. Quant à notre indisponibilité, elle cessera bientôt. Dans quelques jours, leur tâche

terminée, ceux d'entre nous qui ont échangé le fusil contre une pioche reprendront le fusil.

— Oh ! quelques jours..., si leur salaire n'invite pas les ouvriers à faire durer le plaisir plus longtemps, murmura le vieux cocher désœuvré.

Mais le Piémontais protesta contre cette supposition.

— Pensez-vous qu'on va laisser passer une occasion pareille de célébrer le fameux anniversaire ! Quand l'autre tombera de là-haut, faut que les vieux de la vieille soient là pour le recevoir dans leurs bras.

Prophète grattait, par contenance, la table du bout de son crochet, comme s'il eût voulu, en l'y enfonçant, détourner la tentation de s'en servir, en guise de baïonnette, pour charger la canaille. Mais lorsque le Piémontais eut parlé, il se leva, écarta Mazoudier et Lépouzé, qui cherchaient à le retenir, et s'approchant du terrassier, il lui posa la main sur l'épaule en disant :

— A la condition, mon ami, que vous ne manquiez pas de m'inviter à la cérémonie.

— Vous comme les autres, répondit le Piémontais tranchant.

Mais, une fois encore, les rieurs étaient du côté de Prophète et, naturellement,, le petit Adrien y était aussi, empourpré de plaisir à l'idée d'un conflit.

— Tu m'emmèneras, pas, m'n'oncle ?

Et l'invalide jouit de son succès si facilement obtenu et d'autant plus complet que l'affront se retournait non seulement contre le provocateur, mais contre Rabouille dont les partisans avaient, comme la mer et comme le peuple, leur flux et leur reflux.

Plus triste qu'humilié, le mécanicien allait attendre, en lisant le journal dans le cabinet attenant, l'heure du dîner, lorsque de la cuisine, où elle était seule, Céline l'appela :

— Vous me faites beaucoup de peine, dit-elle, à mi-voix, quand Rabouille l'eut rejointe.

— Moi ? Comment ?

— Cette nouvelle histoire à propos de la Colonne...

Pourquoi vous mêlez-vous de ce qui ne vous regarde pas?

— J'ai accepté une proposition qui m'était faite ; je l'ai acceptée avec empressement, c'est vrai, mais je n'ai rien sollicité, je vous assure...

— Peu importe. Vous m'aviez promis d'être raisonnable, de ne jamais m'attirer d'ennuis ; vous ne remplissez pas vos engagements.

— Je remplis tous mes engagements, à commencer par ceux que j'ai pris vis-à-vis de moi-même.

— C'est encore à mon oncle que vous en avez au fond, avouez-le ?

— Non. J'essaie de maintenir mes haines au-dessus des hommes.

— Mettons que c'est plus fort que vous. Toujours est-il que je tremble chaque fois que vous vous rencontrez. Mon oncle a ses idées, lui aussi, qu'il défend... Vous croyez donc que je ne devine pas votre pensée... Prendre une part active à cette démolition, c'est une façon détournée de donner rendez-vous à votre ennemi ailleurs qu'ici... dans un endroit où vous comptez bien qu'il ira et où ma présence ne vous gênera pas. Si c'est cela que vous appelez respecter nos conventions, vous me faites regretter ma confiance.

— En quoi mes opinions l'affaiblissent-elles ? Vous les connaissiez ; je n'en ai pas changé.

— Vous devriez au moins laisser Adrien en dehors de vos querelles. Il n'est pas en jeu.

— L'homme qu'il deviendra est en jeu.

— Son oncle est plus sensé que vous. Il ne s'applique pas, lui, à détruire l'enseignement que le petit recevait et continuera de recevoir chez les Frères de la rue Pelleport, quand l'ordre sera rétabli.

— Parbleu ! Leur programme est le même ! La peau d'âne convient aux tambours. Je rêvais pour Adrien une école plutôt qu'une tannerie.

— Parlez clairement. Je ne comprends pas.

— Ne vous ai-je pas offert, l'année dernière, de sub-

venir aux frais de son instruction, pourvu que vous me laissiez la diriger ?

— Vous êtes fou, Rabouille ! Adrien sera élevé comme Sophie, qui va chez les Sœurs. Il a été baptisé, il fera sa première communion : j'y tiens. A voir où mènent vos leçons, je n'ai pas envie qu'il en profite.

— Êtes-vous certaine que celles de son oncle soient meilleures ?

— Jusqu'à preuve du contraire, oui.

— Mais cette preuve du contraire, elle est précisément dans la proposition que je vous ai faite et que vous avez repoussée. Ferdinand ne demanderait pas mieux, lui...

— Ferdinand, loin du comptoir et de vos amis, n'est pas mécontent du tout que les Frères préparent Adrien à sa première communion. Il y a d'autres enfants que lui pour servir à vos expériences et d'autres mères que moi pour s'y prêter.

Rabouille sentit un immense découragement l'envahir. La nuit tombait en lui, une nuit d'hiver, humide et hâtive.

— Ah ! dit-il, je ne sais pas, Céline, lequel de nous deux fait le plus de peine à l'autre !

Cependant, à côté, dans le débit, les choses se gâtaient. Irrité d'avoir eu le dessous, le Piémontais, séparé de Prophète par un groupe de clients, revenait à la charge.

— Le bonhomme de bronze peut numéroter ses abatis... Avant huit jours, il sera à la Monnaie, converti en gros sous à l'effigie de la Commune, pour nourrir les patriotes qui vont se faire larder le cuir aux avant-postes.

Et comme il parlait derrière Schramm, il avait l'air de feuilleter la collection du *Père Duchêne*, qui renflait, disaient les mauvaises langues, l'épaule du cordonnier.

Prophète montrait toujours de la patience, mais Ferdinand, craignant qu'il n'en manquât, à la fin, si le

terrassier continuait à lui échauffer les oreilles, jugea opportun de détourner le grain.

— Est-ce vrai, citoyens, dit-il, dans le bruit, qu'un Anglais a offert un million des matériaux de démolition, et qu'un autre Anglais douillard payerait cher l'autorisation de monter le dernier sur la Colonne ? De la part des « Englichs », je suis sûr, mon oncle, que ça ne vous étonne pas !

Il cligna de l'œil et ajouta, tendant ses filets : — C'est qu'il les connaît, lui, les « Englichs !... »

La ruse était bonne, éprouvée. Prophète détestait les Anglais. Quand on lui demandait si c'était depuis Sainte-Hélène : « Oh ! non, répondait-il, depuis la Crimée seulement ». L'amener à rabâcher ses griefs contre eux, était l'expédient qu'employait Ferdinand chaque fois que la discussion devenait orageuse. Il était plus facile de faire prendre un autre cours à l'exaltation du vieux soldat que de la calmer. Une colère rentrée aboutissait chez lui à de longues bouderies auxquelles l'explosion de son anglophobie était, somme toute, préférable. Sur ce chapitre, il ne tarissait pas. Aussi arrivait-il que Ferdinand provoquât une sortie de son oncle, simplement pour gagner le pari de « faire aller » le bonhomme.

Il y réussit ce jour-là encore. Encouragé par la complaisance d'un auditoire où le clin d'œil du marchand de vins avait éveillé des complices, l'invalide donna dans le panneau.

— Les Anglais ? Ah ! je crois bien que je les connais ! Partout les mêmes ! Figurez-vous qu'ils parcouraient nos camps de Crimée en touristes, comme au spectacle. Des ménages y venaient en voyage de noces, parole d'honneur ! Mais il y avait surtout, dans le tas, des espions pour avertir les Russes de nos mouvements, si bien qu'ils nous recevaient avec toutes leurs forces et tous leurs canons, quand nous pensions les surprendre.

— De fichus alliés, quoi ! s'écria Jéricho, poussant le conteur.

— A qui le dites-vous! Pas au prince Napoléon, qui s'en était tout de suite aperçu, lui... Mais la plupart des officiers ne partageaient pas sa méfiance, parce qu'ils acceptaient les politesses de ces cocos-là. « Vous verrez, leur disait-il, qu'ils finiront par vous faire laver leur cul, et que c'est encore vous qui les remercierez! » Le prince était tout ce qu'on voudra, brutal, grossier, gueulard... mais pas aveugle... On dut le reconnaître plus tard. Dès l'entrée en campagne, à Gallipoli, les Anglais nous regardaient comme leurs domestiques Nous étions là pour leur tirer les marrons du feu, voilà l'affaire. Ils allèrent jusqu'à demander à notre quartier général de leur fournir, pour exécuter les travaux de siège, des terrassiers qu'ils auraient payés ni plus ni moins que les Tartares, les Grecs et les Arméniens par lesquels ils faisaient faire ordinairement les grosses besognes. C'est du toupet, hein? On les envoya à l'ours, naturellement. Ah! par exemple, après une tempête comme celle du 14 novembre, ils n'étaient plus si fiers! Ils venaient nous chercher pour remonter leurs tentes, car ils étaient adroits de leurs mains comme un cochon de sa queue. Enfin, n'ayant plus, comme au début de l'expédition, des femmes pour faire leur cuisine, on les voyait rôder autour de nos gamelles et mendier une part de « frichtis » qu'on ne leur refusait pas, à cause qu'ils nous emmenaient, pour l'arroser, dans les cantines, d'où on sortait ensemble avec Marianne dans l'œil. Au vrai, nous les supportions par ordre, mais nous aurions tapé de plus bon cœur sur eux que sur les Russes. Vous n'avez pas idée de l'égoïsme de ces paroissiens-là! Ils ne nous étaient reconnaissants de rien, ni de leur donner à manger, ni de nous esquinter aux tranchées pendant qu'ils dormaient, ni de les avoir tirés d'affaire à l'Alma, à Balaklava, à Inkermann et ailleurs. Aussi les soldats disaient-ils : « C'est drôle tout de même de nous faire tuer pour des gens qui nous méprisent, et de frotter les côtes à des gens qui nous estiment! »

Alexandre avait servi à M. Martin son gloria, dans lequel l'Émigrant se mit à tremper les mouillettes qui lui restaient de son déjeuner, en murmurant : « Preuve que les soldats sont clairvoyants et qu'aucune des contradictions de la guerre ne leur échappe. Alors, pourquoi la font-ils ? »

Mais l'invalide continuait à narrer comme un sourd.

— Et tristes avec ça ! Tristes jusqu'au suicide, jusqu'à la désertion. Tandis que nous faisions contre mauvaise fortune bon cœur et que nous nous entr'aidions le plus possible, ils vivaient isolés les uns des autres, abandonnés de leurs officiers, dans la boue et dans la vermine, sans un mouvement pour en sortir. Mais c'est après l'Alma et après Inkermann qu'ils nous dégoûtèrent le plus. De notre côté, on relevait indistinctement les Anglais, les Français et les Russes. Ces vilaines écrevisses, au contraire, ne s'occupaient que de leurs morts et de leurs blessés ; si bien qu'elles n'étaient pas plus en odeur de sainteté auprès des Russes qu'auprès de nous. Au résumé, c'est bien simple. Sans nous, les « Goddems » seraient restés en Crimée jusqu'au dernier, et sans eux, qui n'étaient jamais prêts à marcher et qui dérangeaient tous nos plans, nous aurions enlevé Sébastopol un an plus tôt. Voilà l'affaire.

On l'écoutait ; il avait trouvé à la fois des partisans et des gobe-la-lune, pour qui son sempiternel réquisitoire avait encore l'agrément de la nouveauté. Ferdinand sourit à Mazoudier, à Jéricho, à Lépouzé, pour les prendre à témoin du succès de sa manœuvre ; mais Mazoudier, qu'elle laissait froid, vit passer Rabouille et le suivit dehors, et l'Émigrant s'étant levé à son tour, l'instant d'après, sortit sur leurs pas, qu'ils dirigeaient, en causant, vers la rue de Louvain, une petite rue déserte aboutissant à la rue Lassus, un peu plus haut que le débit.

Les deux amis aimaient à s'y promener. On n'y entendait que des cris de fillettes jouant dans le jardin d'un pensionnat. Voisine de l'église, elle évoquait, dans

la journée, un coin de province perdu et tranquille. Mais, le samedi soir, des femmes à l'affût y entraînaient leur homme, attardé chez Ferdinand, afin de lui arracher, au milieu des reproches, le restant de sa paye. Et, plus avant dans la soirée, des couples stationnaient, chuchotants et persuasifs, dans ce lieu écarté. C'était, au haut du faubourg, comme un corridor de maison ouvrière. A un an d'intervalle, on pouvait y rencontrer, tarabustant un ivrogne, la même femme qu'on y avait aperçue naguère défaillante entre ses bras. Et toute une histoire tenait en ces deux rendez-vous.

A cette heure la rue était vide. Rabouille et Mazoudier y croisèrent seulement la petite brunisseuse d'Adolphe qui le cherchait.

— Il est chez Ferdinand, dirent-ils.

— Ah! bien, je vous remercie.

Et toute noire, dans sa robe noire, avec ses cheveux noirs frisés sur le front, sa peau brune, le fidèle caniche de l'acteur trotta vers son maître.

Cependant, les deux hommes, ayant arpenté la rue, rebroussaient chemin, lorsqu'ils virent venir à leur rencontre M. Martin, traînant ses pieds goutteux dans des chaussons de feutre et portant, comme un fardeau hors de saison, son vaste raglan vert. Cette apparition les étonna un peu, car le mystérieux personnage ne quittait ordinairement le débit, après ses repas, que pour regagner la rue des Rigoles et remonter dans sa chambre où personne ne pénétrait.

— L'air du cabaret vous est malsain, aujourd'hui, citoyen? demanda Mazoudier.

L'Émigrant fit un geste d'indifférence et s'adressant à Rabouille :

— Excusez-moi... J'ai pris la liberté de vous relancer, parce que je ne veux pas plus que vous imiter ces bavards qui crient leurs projets sur les toits. Je ne suis pas bon à grand'chose, mais puisque vous avez entrepris de renverser la colonne, je rachèterais volontiers une erreur de ma vie, en vous aidant, moi

aussi, à tirer sur la corde. Voilà ce que je tenais à vous dire.

Embarrassé, redoutant l'aveu, pénible à entendre, de quelque ancienne turpitude, Rabouille se taisait. M. Martin reprit :

— Je sais bien que vous ne me connaissez pas... Peut-être croyez-vous, comme tout le monde dans le quartier, que je suis un caissier infidèle, un agent de Versailles, un forçat en rupture de ban, un espion allemand, un misérable enfin, cachant sa faute ou une mission honteuse. Aucune de ces suppositions n'est fondée, faites-moi l'honneur d'en être convaincus. Mon aventure est infiniment plus simple, et ce que j'ai à me reprocher ne me rend pas indigne de votre estime. J'étais, avant la guerre, instituteur dans un département du Nord. J'y vivais seul avec maman, veuve, âgée et infirme. Pendant vingt-cinq ans, toutes les heures que me laissait ma classe lui ont appartenu. C'était comme un pensionnaire que j'avais, très délicat, très difficile, entier dans son affection, mais si tendre, si absorbé en moi! Chaque soir je couchais maman, je bordais son lit et puis, je lui racontais des histoires pour l'endormir. Je n'ai de souvenirs d'enfance que ceux-là. De son fauteuil, au coin de la fenêtre, ou poussé dehors, quand il faisait beau, elle goûtait toutes les satisfactions que procure un dessein accompli à force de volonté et de sacrifices. Elle s'était juré que je serais maître d'école, et j'avais réalisé docilement un rêve de paysanne ambitieuse, contrariant ma propre inclination, afin de ne pas ajouter l'incurable chagrin d'une déception aux amertumes de l'infirmité. La mort de maman me rendit ma liberté, mais lorsqu'il était bien tard pour la faire fructifier. Néanmoins, grâce au petit héritage que je recueillis, trois mille francs, il me fut permis de quitter l'enseignement où je végétais. Je vins à Paris, avec l'idée d'augmenter, par un travail indépendant, des ressources trop faibles pour subvenir longtemps à des besoins, même modestes, comme les miens. Et, faute

de trouver une occupation à la fois dans mes moyens et dans mes goûts, je songeais à m'embarquer pour l'Amérique, à rejoindre dans l'Etat de l'Iowa un ami de jeunesse qui poursuit là-bas, en compagnie d'Icariens dissidents, la vaine entreprise de Cabet : j'avais déja fait mes préparatifs de voyage et acheté cette casquette qui m'a valu mon surnom à Belleville, lorsque la guerre éclata. Je différai mon départ, parce qu'on n'a point tous les jours, n'est-ce pas? l'occasion d'assister à une tourmente pareille. Quand Paris eut capitulé, j'envisageai à nouveau les avantages de l'exil. Ils me parurent moins sérieux. Des lettres que je recevais de la communauté icarienne me dissuadaient d'y rentrer. Là pas plus qu'ailleurs, ne régnaient la justice et la concorde. Alors, à quoi bon s'expatrier? Vint la proclamation de la Commune, qui fit tomber mes dernières hésitations. J'étais curieux de vous voir à l'œuvre, bien que je n'eusse aucune illusion sur l'issue d'un mouvement trop entaché de politique pour avoir une grande portée sociale. Vous êtes en train de me donner raison, mais je n'ai pas tout de même perdu mon temps. Le spectacle d'une expérience comme la vôtre est toujours intéressant. Ce n'est point que j'aime toutes les péripéties de la pièce, ni, encore une fois, que je conserve le moindre doute sur le dénouement. Mais la fatalité de ce dénouement est une raison de plus pour que je ne vous abandonne pas. Je veux encore voir ça... C'est au milieu de vous, somme toute, depuis le 18 mars, que j'ai passé les meilleurs moments de mon existence. Ce que j'ai entendu débiter de bêtises est inimaginable ! Mais j'en ai entendu débiter bien d'autres en province, et je suis certain que les émigrés de Versailles ne le cèdent à personne en absurdité. Cette absurdité est seulement plus vile, car elle a le caractère de l'égoïsme et de la réflexion. L'humanité est partout féroce, lâche et stupide, mais à des degrés différents. Entre le gras et le maigre, l'affamé et le repu, l'oppresseur et l'opprimé, mon choix est fait, et puisque je dois

mourir quelque part, autant que ce soit chez vous, en famille. Je n'ai plus longtemps à attendre. Il est probable que mon compte sera réglé par les Versaillais quand ils prendront Paris... ce qui ne saurait tarder. Je suis à peu près sûr maintenant d'aller jusque-là..., car nous sommes, la Commune et moi, au bout de notre rouleau.

— Oh! on vit vieux avec des rhumatismes, dit Mazoudier, qui avait ralenti le pas, comme Rabouille, afin que le podagre pût les suivre.

Mais celui-ci reprit :

— Vous ne me comprenez pas. Ce n'est point de ma santé qu'il s'agit. En m'installant à Belleville, j'ai fait, de l'argent liquide m'appartenant, vingt-quatre parts égales. Je les dépense exactement, mois par mois, depuis deux ans. C'est vous dire que je suis arrivé à la dernière. Quand je n'aurai plus de quoi payer mon gloria chez Ferdinand, je saurai ce qui me reste à faire. Je ne veux pas qu'on me croie disposé à profiter de la situation, comme un Quélier ou un Jéricho. Je veux finir proprement, sans rien devoir à personne. C'était un principe de maman...

— Il a du bon, fit Mazoudier, aussi pointilleux sur ce chapitre que l'Émigrant.

— Vous parliez tout à l'heure d'une erreur à racheter, dit Rabouille entraîné à la sympathie par l'accent sincère de ce vieil homme, confit, comme un gosse, en sa maman...

— Justement, répondit M. Martin. C'est l'erreur d'un enseignement funeste, répandu par moi, que je désire réparer. Quand je songe aux esprits que j'ai faussés, aux notions de justice que j'ai inculquées, à l'histoire que j'ai apprise aux enfants, à tout ce que j'ai proposé à leur respect, à leur admiration, pendant plus de vingt-cinq ans, je suis épouvanté de ma responsabilité ! Les événements m'ont ouvert les yeux ; à votre contact, je me suis décrassé moi-même. Tout ce que vous avez dit contre la Colonne, ce qu'elle re-

présente de fausse gloire, de mensonges entretenus, je le pense aujourd'hui. Et j'ai passé ma vie à professer le contraire !

— N'avez-vous donc jamais essayé de réagir? demanda Mazoudier,

— Au moindre écart, j'eusse été brisé comme verre et c'est, je le répète, un coup que maman n'aurait pas supporté. Mais, à présent qu'elle n'est plus, je puis brûler ce que j'ai fait adorer. J'offre mon repentir en expiation, étant trop vieux pour recommencer ma carrière et conformer mon enseignement à la haute vérité morale que vous m'avez révélée. Comprenez-vous maintenant pourquoi je réclame une place parmi vous? Je voudrais qu'il fût dit plus tard, dans les fastes de la civilisation, qu'un instituteur était avec les ouvriers qui déracinèrent de leurs mains ce mât de cocagne odieux, savonné de sang et de larmes ; ce chêne dépouillé de ses branches et creux, dont l'humanité, par conséquent, ne saurait espérer ni fraîcheur ni ombrage. Pour pénétrer, par les yeux, dans les consciences qui s'éveillent, la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen a besoin d'images. En voici une : la Colonne abattue. C'est l'image la plus propre à illustrer l'article fondamental voté par la Convention : « Le but de la société est le bonheur commun. » Le jour où la chute de la Colonne consacrera ce principe, le vieil instituteur que je suis pourra disparaître : il aura fait réellement sa première classe et montré la voie aux maîtres d'école qui lui succéderont !

Rabouille prit la main de l'Émigrant et la serra ; Mazoudier le regardait avec émotion .. Une cloche, derrière le mur de clôture d'un jardin, appelait des élèves à la récréation ; deux moineaux sautillaient dans la rue paisible, à quelques pas des promeneurs qui ne les effarouchaient point. Des inscriptions, gravées à la pointe du couteau, s'espaçaient sur la muraille, les unes toutes fraîches : *Vive la Commune! M... pour foutriquet!* d'autres déjà presque effacées : *A bas*

Badinguet! Ducrot est un sot! Trochu est un cul!

Il y eut un silence pendant lequel les trois hommes éprouvèrent la joie de vivre en harmonie, bercés sur le cœur apaisé du faubourg. Puis, un tambour lointain les ramena à la réalité.

Alors, Rabouille achevant de rompre le charme, dit :

— Hélas! Je ne demanderais pas mieux que de vous associer à notre besogne. Mais vous n'y êtes point préparé, tout au moins par vos aptitudes physiques. Ce sont des charpentiers, des terrassiers ou des mécaniciens comme moi qu'il faut. Nous viendrons plus vite à bout du monstre. Il n'y a pas de temps à perdre, car nous partageons vos appréhensions sur le sort de la Commune. Nous devons nous hâter, si nous voulons laisser un souvenir plus durable que la pierre et le bronze..., un souvenir qui défiera les balles, la défaite et les représailles.

L'Émigrant, las d'une promenade à laquelle ses pieds paresseux n'étaient plus accoutumés, s'arrêta au milieu de la chaussée et dit :

— Vous avez raison. Je ne suis pas capable d'un service actif..., je ne suis bon à rien..., à rien...

Rabouille protesta, et une espérance fugitive passait dans sa protestation, comme les moineaux descendus des branches dans la rue.

— Allons donc! Vous le disiez vous-même tout à l'heure : c'est, pour votre conscience avertie, l'occasion de se libérer en libérant les autres. Laissez les jeunes et les valides apporter la main-d'œuvre à notre cause et gardez-lui, pour qu'elle nous survive, votre pensée mûre et lucide. Il ne manque pas d'enfants... de l'âge d'Adrien... que l'on vous confiera volontiers pour les former. Ils apprendront de vous pourquoi nous sommes morts et ce qu'on attend d'eux. Votre rôle commencera quand le nôtre sera terminé. Vous cultiverez les germes que nous semons.

M. Martin secoua sa barbe grise : — Je me souviens d'une remarque de Proudhon... Je n'en garantis pas

les termes, j'en indique le sens : « L'Europe est grosse d'une révolution sociale. Mais ne mourra-t-elle pas avant d'accoucher ? » On peut en dire autant de la Commune.

— Non, fit Mazoudier. A la Commune s'applique plutôt un autre mot de Proudhon : « Il faut tuer l'enfant pour sauver la mère. » Ils tueront la Commune, mais la République en réchappera.

— Oh ! la République..., reste à savoir ce que les républicains en feront... Rappelez-vous 48...

— Justement. Vous serez là pour la prémunir contre de nouvelles imprudences.

— Trop tard ! Plus bon à rien, je vous dis.. Si... bon tout au plus à me faire crever le casaquin derrière une barricade, à condition toutefois qu'elle ne soit pas trop loin d'ici, au bout de ma rue, et que je puisse y descendre au dernier moment, en chaussons, sans cérémonie. Et encore, ne suis-je pas sûr que mes sacrés pieds me porteront !... Enfin, j'aurai toujours la ressource de tirer de ma fenêtre et je serai fusillé dans mon lit, ce qui m'évitera au moins un dérangement.

— Écoutez, il me vient une idée, dit Mazoudier, qui voulait donner à son interlocuteur une preuve immédiate de confiance et d'estime. La Commission municipale m'a offert la place d'un de nos camarades, nommé Husson, qui a demandé bravement à être relevé de ses fonctions et incorporé dans un bataillon de marche. J'ai refusé, bien que cent sous par jour, au lieu de trente, ne soient pas à dédaigner par le temps qui court. Mais chacun son goût, n'est-ce pas ? J'ai encore bon pied, bon œil, un rond de cuir n'est pas mon affaire.

— En effet, c'est plutôt la mienne, dit amèrement M. Martin.

— Vous m'entendez mal, fit vivement le relieur, qui craignait d'avoir désobligé l'impotent. Je voulais dire que les questions municipales vous sont moins qu'à moi étrangères, car vous avez été sans doute, comme la plupart des instituteurs de campagne, secrétaire de

mairie. Vous pouvez donc, plus que tout autre, nous être d'un grand secours dans la réorganisation des services administratifs, qui laissent beaucoup à désirer. D'ailleurs, ne vous imaginez pas que l'emploi est sans danger. Si nous sommes vaincus, comme vous paraissez le croire, ne vous dissimulez pas que l'usurpation de fonctions vous expose à quelques petits désagréments.

— Eh bien, cela me décide, dit l'Émigrant en soulevant ses pieds pesants ; je vous autorise à poser ma candidature. Mais c'est tout de même humiliant, à mon âge et solitaire, de vous voir partir et d'être incapable de vous suivre. A qui ferais-je faute, pourtant, si je ne revenais pas? A personne. Ce n'est pas comme vous, monsieur Mazoudier, ni comme vous, monsieur Rabouille...

— Oh ! moi... fit celui-ci, d'un geste refusant le bénéfice des regrets.

Mais l'Émigrant et Mazoudier témoignaient de concert, imperceptiblement, qu'ils ne croyaient pas leur compagnon sur parole et qu'ils lui connaissaient un attachement valant la peine de vivre.

Ils retournaient encore une fois sur leurs pas, lorsqu'ils aperçurent de loin, à l'entrée de la rue, le petit père Bagarre et sa fille qui se disputaient. Ninie, très excitée, criait au vieux, dans la figure :

— Je te dis que je n'irai pas, là, comprends-tu, à la fin ? Ah ! ça, tu n'es pas honteux de me proposer une chose pareille ? Tu ne devines donc pas son idée, en m'attirant chez lui, sous prétexte de faire son ménage ? J'ai dit : Non, c'est non ! Et je ne lui conseille pas de rôder autour de moi, tout capitaine qu'il est...

Le garçon de place baissait la tête, balbutiait des raisons, de profil comique avec le gland de son bonnet de police et le gland de sa barbiche, qui remuaient ensemble. Il profita de l'approche des trois hommes pour s'esquiver, tandis que la cravatière prenait son parti de leur rencontre.

— Quoi donc, Ninie, dit le mécanicien, le torchon brûle ?

Elle hésita une seconde, près d'avouer les causes de leur querelle ; puis, la présence de Mazoudier, de monsieur Martin, un sentiment confus de pudeur aussi, la retinrent, et comme elle doutait qu'ils eussent tout entendu, elle crut pouvoir leur donner le change.

— C'est toujours la même chose ! On fait boire papa..., rapport à ce que je ne suis plus là pour le surveiller. Alors, tous les soirs, quand je rentre...

— C'est vrai, dit Rabouille, on ne vous voit plus depuis quelques jours. Vous travaillez donc dehors ?

— Oui, j'ai trouvé de l'ouvrage, de l'ouvrage pressé même. On veille. C'est rue des Terres-Fortes, dans le quartier des Quinze-Vingts... Ah ! m'sieu Rabouille, vous devriez bien, pendant que je ne suis pas là, raisonner papa... Il vous écouterait peut-être, vous...

— Je ne demanderais pas mieux ; mais c'est que je suis moi-même occupé toute la journée maintenant.

— Ah !

Ninie surmonta un léger dépit et, forçant sa gaieté :

— Allons, tant mieux ! dit-elle. V'là l'commerce qui reprend !

VII

LE PÈLERINAGE DU 5 MAI

Le 4 mai, dans la matinée, Lacouture reçut de son neveu Géran la lettre suivante :

« Mon cher oncle,

« Je m'empresse de t'apprendre une nouvelle qui te sera agréable. Je comptais te la porter moi-même aujourd'hui, mais j'ai d'autres devoirs à remplir. La Commune, dans sa séance d'hier, s'est occupée de la Colonne Vendôme. Les ingénieurs ont dû s'avouer incapables de la faire tomber demain, comme c'était leur intention. Ils ajournent l'exécution au 8 mai. Le *Journal Officiel* doit publier une note à ce sujet. Tu liras d'autre part, sans doute, cette déclaration d'un membre de la Commune, savoir : que le Comité de Salut public désire faire tomber la Colonne au moment où l'on procédera à la démolition des statues de Paris ; qu'il est aussi aisé de renverser la Colonne tout entière que la statue seule, etc., etc... Mais rassure-toi et rassure tes vieux compagnons d'armes : on ne touchera

pas plus à la Colonne le 8 que le 5. *C'est moi qui vous le dis.* A bientôt, de vive voix, des renseignements plus complets.

« Ton neveu affectionné.

« GÉRAN. »

Lacouture communiqua aussitôt cette lettre à Prophète et tous deux convinrent d'en donner connaissance au comité d'initiative qu'ils avaient formé, comme un noyau de résistance plus facile à dissimuler qu'un attroupement compact.

Car ils en étaient réduits à se cacher pour délibérer. Non seulement ils n'avaient à attendre du commandement à tous les degrés, nul concours, nul encouragement ; mais ils devaient parer aux empêchements qu'on pouvait leur susciter, au nom de la discipline. Le général en second, grand manœuvrier électoral sous l'empire, et le colonel-major, se tenaient cois. Les officiers sous leurs ordres se contentaient d'écrire timidement aux journaux. Est-ce qu'un adjudant-major n'avait pas été jusqu'à féliciter les Invalides de la sagesse, de la résignation dont ils donnaient l'exemple ?

« Voyez-en les heureux effets, disait il. Le général de Martimprey, notre gouverneur, vient d'être transféré de la Conciergerie à la maison de santé Dubois. C'est un otage entre les mains de la Commune. Moins nous attirerons l'attention sur nous, mieux il sera traité. »

Aussi les adjudants et capitaines de service redoublaient-ils de vigilance. Les murs de la chambrée et des chauffoirs avaient des oreilles. Il fallait donc s'entourer de précautions, n'agir qu'à bon escient et emporter l'affaire d'emblée. L'impulsion qu'avaient reçue inutilement à deux reprises, les plus fougueux pensionnaires, ne les induisait déjà que trop en méfiance. C'était à peine, aujourd'hui, si un nouvel appel en entraînerait une centaine. Mais Prophète, depuis sa dernière promenade à Belleville, n'en demandait pas davantage

pour frapper d'hésitation l'adversaire. Il avait modifié son plan primitif ; il se proposait maintenant de soumettre à ses camarades le projet d'une manifestation sans armes. Il était persuadé qu'une petite compagnie de vieux soldats se rangeant autour de la Colonne, suffirait pour disposer la foule en leur faveur et paralyser l'entreprise des démolisseurs. Enfin, il envisageait l'éventualité d'un renfort auquel il se reprochait de n'avoir pas encore songé. Tout cela, sans parler d'une motion subsidiaire qu'il ruminait depuis deux jours, justifiait la réunion du conseil. Il se chargea donc de convoquer individuellement ceux qui le composaient, en parcourant sur l'heure les chambrées.

Le lieu de rendez-vous était une guinguette de l'avenue de La Motte-Piquet : *Au Voltigeur de la Garde.* Tous les invalides la connaissaient. Une inscription : *Lutzen, 2 mai 1813*, semblait indiquer la provenance d'un boulet suspendu à une chaîne, au-dessus de la porte d'entrée. La façade de la maison, à un seul étage, s'ornait d'un voltigeur appuyé sur son fusil ; enfin, l'enseigne était complétée par cette facétie :

On ne passe pas sans entrer,
On n'entre pas sans boire,
On ne sort pas sans payer.

Derrière la boutique, une double rangée de tonnelles garnies de tables et de bancs moisis, souriait aux épanchements que les règlements eussent contrariés, à la cantine de l'Hôtel. On y entendait souvent des refrains démodés, comme « C'est ma Pomponnette, c'est ma Pompadour... » ou bien : « Connais-tu pas les hussards de la garde ? Connais-tu pas l' trombone du régiment ?... » chevrotés par des voix pareilles à ces serinettes où manquent des notes... Feuillette, dit Prêt-à-Boire, le camarade de chambrée de Prophète, était un des familiers de la maison, fameux par ses prouesses

bachiques et une vigueur à son âge peu commune. On montrait, dans un coin, la brouette où, plusieurs fois, il avait fallu le mettre, comme un paquet, pour le reconduire, ivre-mort, aux Invalides. Il était le seul à qui le patron fit crédit, non seulement parce que Feuillette avait une sœur, bouchère à Montrouge, laquelle désintéressait le débitant à l'insu du pochard ; mais encore parce que celui-ci, le dimanche, divertissait la clientèle en chantant : *La baronne de Follebiche* ou bien : *Ils sont couchés chez la mère Picard*, son triomphe.

A midi, ce jour-là, arrivèrent, tous exacts, Lacouture avec Prophète, Chapelard avec Bibroqne, Feuillette et Cassavoix, Lapuchet guidant Archin, le doyen des aveugles, Clavquin enfin, que le cabaretier, complaisant, aida à descendre de sa petite voiture et à atteindre les « bosquets », car l'ataxique était aussi un habitué de l'endroit, mais on le servait le plus souvent dehors, pour qu'il n'eût pas la peine de se lever. Le mastroquet, obligé de le soutenir et presque de le porter, disait néanmoins, flagorneur :

— Eh bien ! mais ça ne va pas trop mal, aujourd'hui...

A quoi Clavquin répondait, grognon :

— C'est pas mon avis... Je crois plutôt que j'ai les pieds *aggravés*.

Les neuf invalides commandèrent trois litres, Feuillette remplit les verres et, sans délai, vida le sien, en s'écriant :

— Fais-toi place ! Il y aura foule, ce soir...

Puis, bon camarade, il fit boire Cassavoix, le manchot parvenu, dont il se moquait parfois, pour fournir l'occasion d'un pari gagné d'avance. En effet, voulant prouver « qu'on n'a pas besoin d'un bras pour lever le coude », Feuillette saisissait entre ses dents, comme font certains escamoteurs forains, un verre plein placé sur le comptoir et l'ingurgitait aussi facilement qu'avec le secours de la main.

Mais on n'avait pas de temps à perdre aux baga-

telles ; Prophète le témoigna par sa hâte à prendre la parole.

— J'ai à vous faire part, dit-il, d'une nouvelle dont je me réjouirais avec vous, si la prudence ne me conseillait pas de ne m'y fier qu'à moitié. Un mot que Lacouture a reçu de son neveu, nous annonce que la Colonne ne sera pas renversée demain, ni même le 8.

— Mon neveu ne s'avance pas à la légère, fit Lacouture. Il doit être bien informé.

— Soit, continua Prophète ; pourtant il faut toujours prévoir une ruse de l'ennemi et se tenir sur ses gardes.

Cassavoix battit des ailes autant que le lui permettaient ses deux manches flottantes repliées sous les aisselles, et dit :

— Ils ont peur, parbleu !

— Peut-être ont ils peur, en effet, reprit Prophète ; dans ce cas, il ne dépend que de nous de changer leur hésitation en déroute.

— Comment? demanda Lapuchet, dont les deux dernières dents, écartant les lèvres, ressemblaient au fermoir détraqué d'un vieux porte-monnaie.

— Voilà l'affaire. Je propose qu'une délégation d'invalides aille demain, comme tous les ans, déposer une couronne au pied de la Colonne.

— Bonne idée, opina le doyen des aveugles, dans sa barbe en chiendent.

— J'en suis ! ajouta Clavquin, qui poursuivait l'espérance d'une guérison miraculeuse par secousse électrique.

— Mais on ne vous laissera pas approcher, objecta Bibroque.

— C'est là que je vous attendais, répliqua Prophète. Qu'on nous laisse ou non approcher, je prétends, moi, que la manifestation aura le même retentissement. Après-demain, les gazettes la raconteront à leurs lecteurs ; on saura ainsi que nous existons encore et que loin de prendre au sérieux les menaces de la Commune,

nous faisons comme si rien n'était. Mais notre démonstration pacifique peut avoir un résultat important. Elle réveillera le courage des vieux de la vieille, qui ne sont pas tous aux invalides, comme nous avons l'air de le croire. Il s'en trouve certainement ailleurs, que notre exemple engagera à se joindre à nous, si c'est nécessaire. Qui sait même si nous n'en rencontrerons pas demain, place Vendôme ? Qui sait si nous n'allons pas voir surgir, à nos côtés, d'anciens compagnons d'armes ayant endossé, pour la cérémonie, leur uniforme de parade changé en uniforme de bataille ? Vous n'avez pas pensé à ça... C'est cependant assez naturel que d'autres se souviennent. Notre tenue risque de passer inaperçue dans la foule ; on la connaît, elle est dans la circulation... Mais les uniformes du premier empire et même du second, n'y sont plus. Qu'est-ce que vous diriez, si l'habit à la française, le plastron blanc et le bonnet à poil des grenadiers de la garde ; si le kurka et le schapska à plumet rouge des lanciers ; si les cuirassiers, en tunique bleu ciel à retroussis écarlates, culotte de peau blanche, gants à crispin et casque à double crinière noire ; si le gros kolbach des guides, le shako à gland des voltigeurs et le turban des zouaves, apparaissaient tout à coup au tournant de la rue de la Paix ? Qu'est-ce que vous diriez, hein ?

— Vive l'Empereur ! cria Lapuchet, son œil unique dilaté par l'enthousiasme.

— Le fait est que ce serait assez *chœnosof*, dit Chapelard.

— On fraterniserait, on chasserait le brouillard ensemble, dit Feuillette, altéré par le pruneau de première classe qu'il roulait dans sa bouche.

— Les passants, les badauds, tout le monde enfin nous acclamerait, j'en suis sûr, déclara Prophète.

— Ça donnerait à réfléchir aux *rouges*, c'est certain, dit Clavquin, escomptant également les bénéfices de l'ovation.

— Alors, il n'y a pas d'opposition au pèlerinage ?

— Il n'y en a pas, répondit Lapuchet, pour tous.

Lacouture observa seulement :

— C'est affaire entre nous, bien entendu. Si la chose s'ébruitait dans l'Hôtel, on préviendrait les chefs et ça ferait encore du micmac. Quand ils apprendront notre *expédition*, il sera trop tard pour l'empêcher. C'est ce qu'il faut. On sortira chacun de son côté pour ne pas donner l'éveil.

— A quelle heure? dit Bibroque.

— Après déjeuner, par exemple, proposa Feuillette.

— Est-il indispensable que nous marchions tous les neuf ici présents ? fit Chapelard.

— Ma foi non, répondit Prophète. Nous pouvons n'envoyer place Vendôme que trois ou quatre délégués. Il est inutile de nous exposer tous aux punitions qui pleuvront, si l'affaire, par hasard, tournait mal. Constituons plutôt une réserve dont nous aurions besoin, si l'on fourrait les délégués au bloc.

— C'est juste, le Prophète pense à tout, approuva Lapuchet.

— Sans compter que les *rouges* pourraient bien jeter le grappin sur nous, si notre visite leur déplaisait, dit Clavquin.

— C'est ce qu'il faudrait voir! s'écria Cassavoix, dont une des manches s'était détachée, comme pour un simulacre de moulinet.

Mais Prophète ne croyait pas qu'on en vînt à ces extrémités.

— Quoi ? Nous ne les provoquons pas. Nous avons l'air de vivre à cent lieues de tout, de ne pas savoir ce qu'ils complotent contre la Colonne et d'apporter, comme tous les ans, notre hommage. Encore une fois c'est pas tant à eux qu'aux anciens, rentrés dans le civil, qu'il s'agit de faire comprendre l'apologue.

Clavquin : — Nous leur adressons comme qui dirait des signaux...

Cassavoix : — Une couronne d'immortelles, ça parle!

Chapelard : — Le langage des fleurs !

Prophète : — Enfin, supposez qu'ils aient la même pensée que nous ; qu'est-ce qu'ils diraient demain, en ne nous voyant pas autour de la Colonne ? Nous serions deshonorés.

Le doyen des aveugles : — Nous le serions.

Sur la question de la couronne, ils tombèrent bientôt d'accord.

— Versons chacun vingt sous, dit Lacouture. Pour neuf francs, on aura quelque chose de très agréable. L'un d'entre nous se chargera d'acheter la couronne et la fera porter ici, où nous la prendrons en passant.

— Qu'est-ce qu'on mettra dessus ? demanda Lacouture.

— *Souvenirs et regrets*, dit Archin d'une voix profonde, qui sortait de sa barbe blanche, comme d'un sépulcre.

Prophète préférait : *Souvenir fidèle*.

— C'est plus expressif. . *Regrets*, ça indiquerait que nous regrettons de voir démolir la Colonne... sans plus. Tandis que dans : *Souvenir fidèle*, il y a des intentions, pas vrai ?

L'inscription fut adoptée à l'unanimité. Alors Bibroque, se décoiffant, tendit sa casquette :

— Pour les frais du culte, s'il vous plait !...

Les invalides, l'un après l'autre, lâchèrent leurs vingt sous.

— Fouille dans ma poche dit Cassavoix à Bibroque.

— Avancez-moi la médaille, dit Feuillette ; je suis raffalé. Mais je vais tantôt chez ma sœur ; j'aurai du style ce soir, sans faute.

Malgré cette assurance, ses camarades montraient peu d'empressement à lui faire crédit. Ils savaient l'ancien clairon de chasseurs phraseur et carottier, coutumier des *poufs*, bref, méritant les trois P en face de son nom : prêté, parti, perdu. A la fin pourtant, Lacouture, moins dur à la détente que ses compagnons, allongea deux pièces au lieu d'une. Bibroque compta l'argent et s'offrit à procurer la couronne, en s'adjoignant Chapelard. Restaient à désigner les délé-

gués. Avec autorité, le doyen des aveugles nomma Lacouture, Prophète, Lapuchet et Cassavoix. Ce choix ayant été à l'instant ratifié, il n'y avait plus, avant de se séparer, qu'à payer les consommations.

— Trois litres à seize, deux francs quarante... C'est vingt-cinq centimes chacun, dit Prophète. Je mettrai le surplus.

Les invalides s'exécutèrent.

— Fouille encore dans ma poche, répéta Cassavoix.

Mais comme Bibroque ramenait une pièce de cinquante centimes :

— C'est pour nous deux, dit Feuillette ; je rembourserai Cassavoix ce soir, en même temps que Lacouture.

Toutefois, entraîné par l'habitude de payer autrement son écot, il saisit par la taille, au passage, une petite servante courte et drue, qui se présentait pour recevoir l'argent, et l'ayant assise de force sur ses genoux, il chanta :

Mère Picard, autrefois si gentille,
Se voit enfin remplacée à son tour :
Pommes d'amour, chez Hortense, sa fille,
Sous le fichu s'agitent chaque jour.
Mais observez quelle différence!
Ces jolis fruits qui charment le regard,
Ils sont debout, chez la jeune Hortense,
Ils sont couchés, chez la mère Picard !

— *En ta maboul !* dit en riant Chapelard, qui avait, dans sa jeunesse, ainsi que Bibroque, « passé le grand étang » et servi aux zéphirs.

Le lendemain, après le repas du matin, la délégation, couronne au vent, s'acheminait vers la place Vendôme, lorsqu'elle s'entendit interpeller par Chapelard, qui se tenait sur le seuil d'une boutique de brocanteur, voisine du *Voltigeur de la Garde*, avenue de La Motte-Piquet.

— Eh ! les braves, repassez par ici, à votre retour... Je suis avec Bibroque à vous attendre...

— Ah ! ça, dit Lacouture en traversant avec ses compagnons l'Esplanade, pour gagner la rue de Bourgogne, Chapelard et Bibroque ont donc établi leur quartier général chez la Canapé ?

— Faut croire, répondit Prophète. On prétend qu'ils y font de fameuses noces, des parties carrées...

— Comment ça, carrées ?

— La Canapé a une amie qu'on appelle La Flotte et qui est comme qui dirait en ménage avec Chapelard, pour le moment.

— Et le fils de la Canapé, Bibroque lui apprend-il toujours à faire l'exercice ?

— Sais pas. Sans doute.

Ils se turent. On les remarquait à peine, dans ce quartier qui était le leur. Lacouture portait la couronne et souffrait des dents. Prophète avait une douleur rhumatismale dans les reins ; quant au vieux Lapuchet, déshabitué de la marche, elle lui était d'autant plus pénible que des cors affligeaient ses pieds. C'était même une des raisons pour lesquelles il détestait Paris. Jamais, avant d'y venir, il n'avait eu les pieds sensibles. Tout de suite, une promenade d'une heure l'avait plus fatigué qu'auparavant ses courses d'un bout à l'autre de l'Europe. Depuis quarante ans, il maudissait le pavé de la capitale, bien qu'il ne s'y aventurât qu'une fois par an, le 5 mai. Il accomplissait régulièrement ce pèlerinage, à l'instar des matelots qui doublent le prix d'un ex-voto, en écrasant, pour aller le suspendre fort loin, des pois secs répandus dans leurs souliers. De fait, on eût dit que Lapuchet marchait sur des clous. Ses camarades, sachant le supplice qu'il endurait, disaient entre eux : « Il pleure ses pieds... » Le souvenir des pieds de Lapuchet était inséparablement lié à cet anniversaire du 5 mai. On devait parler d'eux longtemps après la mort du vieillard. Ils procuraient un sujet de conversation pour la route, d'autant qu'en les plaignant, c'était aussi sur les leurs que s'apitoyaient beaucoup d'invalides.

Seul, Cassavoix conservait tous ses avantages, à

commencer par celui de n'avoir plus de bras. A chaque instant, il dépassait ses compagnons. Il n'y en avait que pour lui. Manchot, il trouvait, par sa prestance, le moyen d'évoquer le tambour-major des anciens défilés, habile aux tours de canne qui enthousiasment la foule. On s'attendait à le voir récupérer tout à coup ses membres et sa canne, escamotés ensemble. Mais il jugeait aussi difficile à réaliser le miracle d'être salué par les fédérés, et il s'était promis de donner ce spectacle à ses amis, avant la fin de la journée.

En arrivant à la Seine, les quatre invalides découvrirent les travaux défensifs qu'avait entrepris la Commune en prévision d'une attaque par l'avenue des Champs-Elysées. Du Corps législatif, transformé en atelier, où douze à quinze cents femmes confectionnaient des sacs à terre, ces sacs n'avaient que la Seine à franchir pour compléter le double ouvrage qui menaçait le Palais et le pont de la Concorde. A l'angle de la rue de Rivoli et de la rue Saint-Florentin, appuyé d'un côté contre le mur du ministère de la Marine et, de l'autre côté, contre le mur d'enceinte des Tuileries, payait de mine le chef-d'œuvre du père Gaillard, une véritable redoute qui n'était plus l'improvisation ardente de l'émeute, mais l'élucubration présomptueuse d'un gardien de batterie émancipé. Enfin, devant la grille du jardin des Tuileries, des terres amoncelées, des pavés et des tonneaux, encore en désordre, ébauchaient un retranchement dont le feu devait enfiler l'avenue, jusqu'à l'Arc de Triomphe.

Sur chacun des piédestaux, qui encadrent la grille et portent des chevaux décoratifs, les inscriptions : *Propriété nationale. Liberté. Egalité. Fraternité*, dans leur fraîcheur, étaient soulignées par des affiches avisant le public, l'une qu'il pouvait visiter tous les jours, de midi à sept heures, les salons des Tuileries, moyennant 50 centimes pour les grandes personnes et 25 centimes pour les enfants ; l'autre affiche, qu'un concert de bienfaisance au profit des ambulances serait donné le len-

demain dans le Palais des Tuileries, « servant pour la première fois à une œuvre patriotique. »

En face, la statue de Strasbourg était ornée de drapeaux et fleurie, comme un char funèbre arrêté devant la maison mortuaire.

Laissant à droite la barricade du père Gaillard et son corridor de communication, qu'il eût fallu traverser pour aborder la place Vendôme par la rue de Castiglione, les invalides suivirent la rue Royale et les boulevards jusqu'à la rue Neuve-des-Capucines.

De jeunes vendeurs de journaux proposaient : *La démission de M. Thiers*, *Le Bon Sens*, *Paris-Libre*, *La grande joie du Père Duchêne*, *le Journal des Honnêtes Gens ;* et les badauds formaient un rassemblement, au coin de la rue Saint-Honoré, autour d'une potence en bois fichée dans des sacs à terre. A la potence, un rat mort était pendu ; deux autres gisaient au pied. Et l'allégorie était élucidée par une pancarte sur laquelle on avait écrit :

DÉMISSION

DE THIERS, MAC-MAHON ET DUCROT,

les rongeurs du peuple...

Défense d'y toucher !

Un gamin aperçut Lacouture et cria :

— Par ici la couronne !

Cassavoix s'arrêta :

— Prends garde à toi, crapoussin !

Un second gamin rassura le premier :

— Aie pas peur... C'est toujours pas celui-là qui t'allongera les oreilles.

Mais, dans le moment même qu'il avertissait son camarade, le pied de Cassavoix le frappa au bas des reins.

— Comment trouves-tu que je te trouve? dit le manchot.

Des passants applaudirent discrètement à la correction, tandis que les drôles, honteux, s'éclipsaient.

— La foule est avec nous, dit Cassavoix.

Mais Lapuchet, qui n'en pouvait plus, grommela :

— Avec nous, avec nous..., c'est tout de même étonnant que pas un de ces particuliers-là n'ait l'air de se demander où nous allons, avec notre couronne !

— C'est sans doute qu'ils le savent, observa Prophète.

— On a beau dire, reprit Lapuchet, les autres années, tu te sentais moins seul..., tu donnais à penser que tu allais à un rendez-vous plutôt qu'à un enterrement...

— Le fait est qu'on ne voit pas souvent poindre les schapskas, kolbachs, bonnets à poil et casques, des vieux de la vieille que le Prophète nous annonçait, dit Cassavoix en manière de plaisanterie.

— Peut-être qu'ils nous ont devancés...

Mais c'était déjà d'une voix moins assurée que Prophète émettait cette supposition. Depuis sa dernière visite à la Colonne, la physionomie du quartier avait un peu changé. A mesure qu'ils se rapprochaient de la place, des précautions puériles trahissaient l'émoi des habitants du boulevard et de la rue Neuve-des-Capucines. Certains, pour se protéger personnellement, arboraient à leur fenêtre, comme pendant le siège, le drapeau de leur pays. Beaucoup de magasins étaient fermés. Et ceux qui restaient ouverts intriguaient d'abord. Des commerçants préoccupés de la commotion qui ébranlerait, pensaient-ils, les maisons les plus voisines, quand tomberait la Colonne, avaient collé sur les vitres et les panneaux de glaces de leurs boutiques, des bandes de papier préservatrices. C'était même, pour quelques-uns, l'occasion de montrer du goût. Le papier, de couleur et dentelé, dessinait des figures géométriques, des festons, des arabesques. On songeait aux personnes recherchées, qui se mettent du coton rose dans les oreilles. Sur le pas des portes, néanmoins,

les gens regardaient avec indifférence les invalides passer. Au coin de la rue Neuve-des-Capucines seulement, Lapuchet entendit un monsieur qui flânait devant les jouets de Giroux, dire en se retournant : « Pourvu qu'ils n'aillent pas faire une imprudence. Il ne manquerait plus que ça! »

Alors le vieux soldat ressentit, dans ses pauvres pieds, des douleurs plus vives, qui semblaient lui reprocher de les avoir traînés là, contre toute raison.

Cependant, Cassavoix, qui marchait toujours en tête, dit :

— Attention ! nous y sommes.

Ils n'étaient plus, en effet, qu'à quelques pas des tas de pavés barrant la rue de la Paix. Une large ouverture avait été ménagée au milieu, mais les pavés qu'on en avait retirés formaient en arrière, à l'entrée de la Place, un second pan de mur peu élevé et dégradé. Une seule sentinelle gardait la brèche, appuyée sur son fusil. Cassavoix se dirigea vers elle, l'éblouissant de la croix et des médailles commémoratives étalées sur sa poitrine.

— Eh bien ! factionnaire, on a donc les yeux dans sa poche ?

Cassavoix avait de la chance : le fédéré était un soldat de l'armée régulière passé à la Commune. Surpris, il rectifia machinalement la position, tandis que défilaient devant lui les quatre invalides. Mais ils n'allèrent pas loin. D'un groupe qui causait autour des faisceaux, derrière le second barrage, un officier se détacha et vint à la rencontre de la délégation qu'il rabroua.

— Vous avez un laissez-passer ?

— Non, répondit Lacouture.

L'officier, un lieutenant, barbu, botté, une large ceinture rouge sous son ceinturon, gourmanda la sentinelle :

— A quoi sert votre consigne, vous, là-bas? Vous savez bien que personne d'étranger à la Place n'y peut pénétrer sans une autorisation spéciale ?

— Nous ne croyions pas en avoir besoin aujourd'hui, dit Prophète.

— Ah !... Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que c'est un anniversaire que nous célébrons tous les ans sans permission.

Les quatre vieux en imposaient à l'officier, quoi qu'il fît pour paraître important et dégagé. Il hésitait. A la fin, il dit :

— Vous êtes d'anciens soldats. Vous savez ce que c'est que la consigne. J'en ai reçu une, je l'observe. Arrangez-vous pour qu'on la lève en votre faveur, si vous voulez ; moi ça ne me regarde pas.

— A qui doit-on s'adresser pour cela ? demanda Lacouture.

— Au major de la Place, le citoyen Simon Mayer.

— Faites-nous conduire auprès de lui.

Des gardes de sa compagnie entouraient le lieutenant ; l'un d'eux, le dernier arrivé, la pipe à la bouche, dit tout haut, entre deux bouffées :

— Pas la peine. On est en train de le prévenir.

— Qui ça ? interrogea l'officier.

— Quelqu'un qui connaît les citoyens.

— Ah ! Eh bien, attendez.

Le lieutenant s'éloigna un peu avec ses hommes. Les invalides se regardaient avec étonnement. Puis, la même pensée leur traversa l'esprit : Géran, le neveu de Lacouture, les avait aperçus et s'employait pour eux.

— Il y a du bon ! fit Cassavoix, dont la collection de médailles et la mutilation, rivalisant de vertu attractive, défrayaient évidemment la conversation des gardes nationaux de service.

Et, de leur côté, les invalides prirent patience en satisfaisant leur curiosité. Elle avait d'abord pour objet un extraordinaire ragoût d'uniformes. Les défenseurs de la Commune semblaient s'être habillés au petit bonheur, avec la mise bas de plusieurs armées. Les souvenirs du second empire s'y mariaient aux souvenirs du

siège ; il en résultait des combinaisons d'un effet cocasse et la chienlit militaire la plus propre à ridiculiser les accoutrements quelconques imaginés par des hommes pour se battre. Tantôt, c'était un garde national en chéchia, pantalon de toile bleue, ceinture bleue aussi et vareuse brune; tantôt un garibaldien rouge des pieds à la tête et la plume de coq au chapeau mou. D'autres portaient, avec le képi à pompon jaune, la capote de mobile relevée en triangle, sur un pantalon de velours à côtes; d'autres encore, au contraire, n'empruntaient de l'ancienne tenue de la ligne que le pantalon garance auquel ils avaient accommodé, qui un gilet en tricot à manches de lustrine, qui un paletot à boutons de cuivre, qui une chemise rouge, une veste soutachée ou bien une longue blouse galonnée et serrée à la taille par un ceinturon. Des francs tireurs, le pantalon dans les bottes, s'enveloppaient dans le manteau gris des chasseurs à pied jeté sur une tunique de grenadier de la garde. Les coiffures n'étaient pas moins variées : bérets de marin, chapeaux de feutre, toques, shakos à crinière, casquettes... ; et la même fantaisie présidait à l'armement où étaient représentés le chassepot, les fusils à piston et à tabatière, la carabine Enfield et même le Snider et le Remington, outre le revolver, privilège enviable des grades supérieurs, qui en rehaussaient leurs insignes.

Le délire du costume avait d'ailleurs détraqué jusqu'aux femmes. Trois ou quatre allaient et venaient sur la place : l'une, jeune et délurée, sous le chapeau tyrolien à plumes rouges, conservait avec le petit tonnelet et la veste à plastron des anciennes cantinières, la jupe et le tablier blanc qui obviaient à la démission de son sexe; mais les autres, plus guerrières et plus mûres, affublées d'une vareuse et d'un sabre-baïonnette, renfermaient difficilement de gros derrières dans des pantalons à bande rouge et n'arrivaient pas à faire tenir, sous le képi, les galettes de cheveux que d'utiles filets leur plaquaient sur la nuque.

Les travaux de démolition, qui intéressaient davantage Prophète, ne lui parurent pas activement poussés. Autour du piédestal de la Colonne, les échafaudages commençaient, il est vrai, à s'élever, mais le petit nombre d'ouvriers qu'ils occupaient n'annonçait pas un désir très vif d'en finir.

Quant à la vieille et noble place, la place des revues, des triomphes et des apothéoses; la place somnolente, dont le repos n'était troublé, à de longs intervalles, que par de magnifiques fêtes militaires ; la place Vendôme, en voyant la Colonne près de tomber, semblait comprendre que l'heure de sa propre déchéance allait sonner aussi et que ses beaux jours étaient révolus. La disparition de la Colonne, de ce compagnon de sa vieillesse et de sa majesté, la frappait comme un avertissement. Elles vivaient en harmonie. L'une n'éclipsait pas l'autre; on ne les séparait plus; on avait pour toutes les deux la même vénération; la pierre et le bronze recevaient du temps une patine pareille. La Colonne, d'abord accueillie comme une intruse turbulente, s'était fait aimer de la place pour la belle ordonnance de ses spectacles, dont elle n'abusait pas. La place et la Colonne confrontaient leur prestige. Deux siècles de splendeur considéraient soixante-dix ans de renommée et, dans ce concours d'immortalité, condescendaient parfois à leur laisser la palme. Tous les vieux hôtels se serraient autour de la Colonne, comme une famille indulgente aux jeux de l'enfant gâté et qui s'afflige de le voir s'en aller avant elle. Mais la vaste et froide place continuait à présenter aux barbares un front impassible. La tristesse et un deuil imminent s'ajustaient au caractère de sa grandeur. Du haut d'un fût de trente-quatre mètres, le César d'airain ne l'avait jamais dominée : il restait son pensionnaire. Sous les auspices de Mansart, la Colonne était bien, en vérité, le pensionnaire de la place, comme les invalides étaient, sur l'autre rive, les pensionnaires de l'Hôtel. Les victoires en bas-reliefs et en effigies, trouvaient le même

asile que les victoires en chair et en os... Et voilà que le bronze durait moins longtemps que l'homme! Ceci tuait cela. Des vétérans qui comptaient revivre dans le métal, assistaient à sa ruine et mourraient après lui! Déjà l'ombre des anciennes demeures, descendue sur la place, préparait silencieusement le drap noir dans lequel la Colonne serait ensevelie...

Un planton de l'état-major, tout jeune, imberbe, portant une vareuse de laine noire à boutons blancs, un pantalon noir à bande bleu clair, des houseaux de cuir et un sabre de cavalerie, traversa la place, s'avança vers les invalides, un papier à la main, et demanda, en gavroche :

— Lequel de vous est le Prophète?

Cassavoix fit répéter :

— Qu'est-ce que tu dis, moucheron?

— Lequel de vous s'appelle Prophète, Timothée?

— Moi.

— Eh ben, v'là un laissez-passer qu'on m'a chargé de vous remettre.

— A moi personnellement?

— Dame!

— De la part de qui?

— Pas du général Trochu, bien sûr!

Et le planton tourna les talons, très fier du sabre dans lequel il avait peine à ne pas trébucher.

Timbré par le major commandant la Place et encadré entre deux piques, celle de gauche surmontée d'un bonnet phrygien et celle de droite formant la hampe d'un drapeau orné de cette inscription : *République Universelle*, le titre de permission se libellait ainsi :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

Place Vendôme

Laissez passer et circuler librement dans la place Ven-

dôme, le 5 mai seulement, le citoyen Prophète, Timothée.

Paris, le 5 mai 1871.

Le Major de la Place Vendôme,

MAYER.

Signature du titulaire :

— C'est singulier que la permission soit à mon nom, dit Prophète.

— Oui, c'est drôle, dit Lacouture, avec un peu de dépit. Ce n'est pas mon neveu qui nous la procure, certainement, car, en supposant qu'il y ait fait mettre ton nom, il ne connaît pas ton prénom, que diable !

— Il ne le connaît pas, assurément, reprit Prophète. Quoi qu'il en soit, la permission doit être valable pour tous les quatre, je présume.

L'officier qui les avait arrêtés en arrivant se tenait à quelques pas ; Prophète le joignit et lui tendit le laissez-passer.

— Il nous donne droit de circuler tous les quatre, n'est-ce pas ?

L'officier jeta un coup d'œil sur la permission et la rendit à l'invalide.

— Pas du tout. Elle est personnelle. Allez déposer la couronne où vous voudrez. Vos camarades vous attendront.

Les quatre délégués se consultèrent.

— Vas-y, dit Lacouture. Nous n'obtiendrons rien de plus et c'est humiliant pour nous d'insister.

Les autres étaient de cet avis ; Lacouture confia la couronne à Prophète, qui se dirigea vers la Colonne, à travers les faisceaux, les gardes désœuvrés, les ustensiles de campement et les cantinières versant à boire. On le regardait passer sans trop d'étonnement, et son malaise, sa hâte vers le but, s'accroissaient de cette indifférence. Il eut préféré une attitude hostile pour la

braver. Il se sentait rapetissé par la tolérance de ses adversaires, et il ne croyait pas que la distance fût si grande de la rue de la Paix au pied de la Colonne.

Il y parvint enfin et accrocha la couronne aux fers de lance de la grille qui entourait le monument. Il ne pensait à rien, qu'à l'ennui de refaire, en sens inverse, le même chemin si long, si pénible... Il ne remarqua même pas, en cet instant, l'abandon du lieu de pèlerinage que pas une autre main n'avait fleuri. Il était, à l'autel, non plus le prêtre qui prie, mais le bedeau qui époussète. Il changeait la messe en corvée, du moment que son âme n'y participait pas. Il apportait dans l'accomplissement de son pieux devoir, les préoccupation-domestiques de ces veuves qui veulent le tombeau de leur époux bien rangé, comme leur ménage, et perdent en soins futiles le temps de leur visite. Il était l'esclave d'une habitude, plutôt que celui d'un culte et d'une mémoire.

Comme il finissait d'accrocher la couronne à la grille, au moyen d'un fil de laiton qu'il avait pris là précaution d'emporter, il entendit une voix qui disait, au-dessus de lui :

— Puisque tu l'connais, c't'invalo, pourquoi que tu n'y dis pas bonjour ?

Il leva la tête assez vite pour voir, sur l'échafaudage dont le plancher affleurait le soubassement de la Colonne, Rabouille qui se retournait sans répondre.

Alors, il comprit..., il comprit que la faveur accordée, il la devait à son pire ennemi, et son cœur en fut profondément ulcéré...

Mais il n'avait pas vidé le calice. L'ouvrier questionneur, lâchant Rabouille, s'adressait maintenant au pèlerin mortifié, pour le mortifier davantage. Il montrait la première plaque de bronze descellée au ras du fût, afin de permettre d'attaquer la pierre *en sifflet* et il gouaillait, avec l'accent du faubourg :

— Hé ! vieux, vous vous trouvez là bien à point pour constater que le monteur en bronze nous a monté le

coup. Regardez-moi ça... A quoi que ça ressemble? Cinq millimètres de bronze et la pierre tout de suite par dessous! Avions-nous raison de dire qu'il s'était toujours foutu du peuple? Douze cents canons là-dedans? Allons donc! Aussi, ce que les grenadiers font une gueule! Il y en a qui ont le nez mangé... C'était bien la peine de leur promettre plus de bronze que de pain! Ah! là, là... Quel déchet, mon empereur! De loin, ces machines-là, c'est quelque chose... Mais faut voir ça de près. De la camelotte, je vous dis, de l'esbrouffe, un étui de cartouche à blanc, un tube en zinc! Tout le bronze, le bonhomme qui est là-haut l'a gardé pour lui. Epluchez l'os, les grognards; ce qui reste après est pour vous! Image de la gloire!...

Tandis que l'ouvrier débitait ce boniment, Rabouille s'était éloigné davantage, puis avait disparu. Prophète se mit en retraite, comme un vaincu moins accablé par sa défaite que par la générosité du vainqueur.

Toujours isolés, à l'extrémité de la place, ses compagnons l'attendaient.

— Eh bien, demanda Lapuchet, y en avait-il d'autres?

— D'autres?

— Oui, d'autres couronnes, des bouquets?

— Non, répondit sèchement Prophète.

— On t'a contrarié? dit Lacouture, qui ne comprenait pas la mauvaise humeur de son camarade.

— Veux-tu que je te dise? fit Prophète. Si j'avais su à qui je devais la permission de circuler..., tu parles de quelqu'un qui ne serait pas ici!

Et, jusqu'à l'Esplanade, il ne desserra plus les dents. Lapuchet traînait ses pieds douloureux en causant avec lui-même; Lacouture s'appuyait plus lourdement sur sa grosse canne à poignée de corne, et Cassavoix, absorbé, en oubliait d'appeler l'attention des passants sur ses médailles en montre. C'était bien l'impression d'une retraite que donnaient les quatre invalides, sur un rang, sans armes, décimés, impuissants... Ils illustraient le vers de Hugo:

Pour la première fois, l'aigle baissait la tête...

L'oiseau de proie en eux mourait de ses blessures. L'œil unique de Lapuchet s'éteignait, dans un profil quelconque ; les ailes de Cassavoix, réellement cassées, n'avaient plus un battement, et le crochet de Prophète cessait d'affecter la forme d'une griffe qui a démesurépoussé...

Sur l'Esplanade ils firent une pause.

— Passons-nous par l'avenue de La Motte-Piquet ? demanda Cassavoix. Chapelard et Bibroque y attendent des nouvelles.

— Moi, je rentre directement, dit Prophète.

— Moi aussi, dit Lacouture.

— Moi aussi, dit Lapuchet.

— J'irai donc seul, reprit Cassavoix.

Et ils se séparèrent.

Le retour de la délégation était guetté, sur l'avenue, par Clavquin dans sa petite voiture. De temps en temps, depuis une heure, il quittait le cabaret : *Au Voltigeur de la Garde* et poussait une reconnaissance jusqu'au boulevard de la Tour-Maubourg. Cet exercice lui procurait un certain soulagement. L'impatience lui rendait presque des jambes. Il se sentait revivre sous le tablier de cuir qui les recouvrait. Il se voyait déjà debout, cinglé par le coup de fouet d'une émotion intense. Aussi s'empressa-t-il à la rencontre de Cassavoix quand il l'aperçut. Seul ?... Il eut une minute la pensée que les autres étaient retenus prisonniers ou bien avaient été massacrés, et que, réchappé du désastre, Cassavoix en apportait au moins le récit pathétique.

— Eh bien ?

— Eh bien, dit tranquillement le manchot, je n'ai pas pu les décider à m'accompagner. Ils étaient fatigués.

— Tout s'est donc bien passé ?

— Mais, oui... à peu près.

— Comment... à peu près ? interrogea Clavquin soulevé à demi par un reste d'espoir.

— Le Prophète a eu un embêtement..., je ne sais pas lequel, par exemple. Enfin, nous avons pu déposer la couronne. Ils n'ont pas osé nous en empêcher, tout de même. C'est le principal, pas vrai ?

— Sans doute, dit Clavquin, sans conviction.

Il ajouta, songeant à des complications possibles :

— Croyez-vous que les journaux en parleront ?

— Je le crois. J'ai obligé leur factionnaire à me saluer et le Prophète a traversé la place, comme à la parade.

— Prophète... seul ?

A cette question, le hâbleur reparut en Cassavoix :

— Parbleu ! C'était pas besoin de quatre hommes pour la porter, cette couronne. On aurait eu l'air de caponner.

Ils arrivaient, l'un roulant à côté de l'autre, à la porte de la brocanteuse.

— Vous vous arrêtez là ? dit Clavquin.

— Oui, fit Cassavoix, mais je n'entre pas. Allez m'attendre au *Voltigeur de la Garde*, où Feuillette doit être. Le temps de mettre au fait Chapelard et Bibroque, et je vous rejoins.

Le taudis de La Canapé, aussi bien, justifiait, rien que par son aspect, la répugnance de l'invalide à conduire « ses fillettes » dans un endroit mal famé. Etroite, basse, sordide et comme affaissée sous le poids d'une maison obèse, à deux misérables étages et couverte en tuiles, la boutique de la brocanteuse disparaissait presque, au dehors, sous les sales défroques et le rebut de toute sorte qui lui servaient d'enseigne. Une vieille malle sans couvercle, parmi les clous, la ferraille, les tuyaux de poêle, les chenets, les outils, contenait des débris du premier Siège : aigles provenant des anciens shakos de la garde nationale, plaques de ceinturons ornées de grenades, boucles, aiguilles, ressorts et bouchons de fusils, gamelles, bidons et quarts, tout le petit équipement comme ramassé sur les traces d'une compagnie en déroute. Il semblait même qu'on l'eût déshabillée

tout entière pour assortir cette succursale du carreau du Temple, ce décrochez-moi excentrique. Au mur éraillé, aux volets rabattus, pendaient, avec des blouses et des tricots usés, des pantalons à franges et des paletots décolorés, montrant la corde, des vareuses et des tuniques de gardes nationaux, des chaussures éculées, des guêtres déchirées, des buffleteries du règne de Louis-Philippe, des havresacs au poil galeux, des képis à pompon vert, des shakos et des casques de cuir bouilli ayant appartenu aux mobiles, et jusqu'à une schabraque de cent-garde, galonnée d'or éteint et trouvée le soir du 4 Septembre, dans la boue, à l'Ecole Militaire ; tout cela sentant la crasse, la sueur, la vermine et le parapluie mouillé. Un devant de cheminée représentant *Le retour du Conscrit* s'accotait contre une table en bois blanc sur laquelle achevaient de moisir une demi-douzaine de vieux livres, des liasses de feuilletons d'Elie Berthet, de Pierre Zaccone et de Ponson du Terrail, des cadres piqués et vacants, des serrures et un porte-manteau où manquaient des patères. Quant aux objets exposés à l'intérieur, il était difficile de s'en faire une idée, à un mètre de distance, tant la poussière avait opacifié les carreaux. On distinguait mal, comme à travers une épaisse gaze, des fragments de porcelaines à fleurs gagnées dans les fêtes, des chandeliers oxydés, des coffrets en coquillages... Enfin, en guise de rideaux interceptant davantage la lumière, le Siège avait fourni quelques images malpropres, sanie de la caricature et du pamphlet, arrêtées un moment dans leur course à l'égoût. Mais, parmi ces images, Cassavoix eut la satisfaction de ne plus voir deux ordures qui l'avaient particulièrement indigné quelques jours auparavant. L'une montrait l'Impératrice nue, sur un billard autour duquel de vagues joueurs s'apprêtaient; l'autre image mettait cette légende : « M'sieu l'curé n'aime pas les os... » sous une charge dont la cousine de l'Empereur, costumée en religieuse égrillarde, faisait les frais.

Pour la porte de l'ignoble bric-à-brac, on n'eût pas su dire si elle était ouverte ou fermée, car elle se cachait elle-même, honteuse, sous des débris sans nom de bois, de carton et de linge. Il fallait, pour pénétrer dans la boutique, soulever un vieux tapis déroulé, dont le soleil, les vers et l'usure, avaient attaqué la trame. Enfin, la maison était numérotée par un souvenir de tirage au sort, qui surmontait le linteau et marquait un lien symbolique nécessaire entre la brocante civile et la brocante militaire, desquelles vivait La Canapé.

Cassavoix appela :

— Chapelard !... Bibroque !...

Bibroque écarta le tapis qui tenait lieu à la fois de store et de portière, passa la tête et dit, comme s'il eût été chez lui :

— Vous n'entrez pas? Entrez donc.

— Non, fit Cassavoix, il est trop tard.

— Dommage ! on aurait débouché une fiole... Et là-bas... pas d'avanie?

Brièvement, Cassavoix raconta le pèlerinage, le peu d'obstacles qu'il avait rencontré.

— Bono ! Bono, besef ! Rô ! Rô ! beni Kelb ! interrompait de temps en temps Bibroque, à qui vingt-cinq mots d'arabe, jamais oubliés, permettaient de traduire pittoresquement une colère ou une joie excessives.

Il crut devoir, ensuite, revenir à la charge :

— Alors, vrai... c'est pas le jour de faire monter de la cave une jeune personne de haute volée?

Cassavoix refusa encore. Quatre heures moins le quart ; il n'avait que le temps de rentrer...

— Pour le premier roulement de la gueule, dit Bibroque. C'est juste. Excusez-moi si nous ne vous accompagnons pas. On gobichonne en ville, aujourd'hui.

Il leur arrivait souvent, depuis un mois, de dîner en ville, Chapelard et lui. Tout leur était un prétexte à bombances depuis que La Canapé, l'amie de Bibroque, avait procuré une « moukère » à Chapelard, dit *Fou d'amour*. Les deux couples ne se quittaient plus, se

réunissaient chaque jour chez la brocanteuse, où ils improvisaient, en famille, de joyeux frichetis. Chapelard et Bibroque formés en Afrique, à l'école de Canrobert, étaient restés les dignes élèves de ce chef qui ordonnait à ses zouaves et à ses chasseurs d'Orléans, sous peine de prison, de ne jamais conserver un sou vaillant, fût-ce leur sou de poche, de tout manger et de tout boire, le parfait militaire tenant d'autant moins à sa peau qu'il n'a qu'elle à défendre.

La Canapé était une forte femme d'une cinquantaine d'années, qui n'avait pas froid aux yeux et en eût remontré, sur bien des chapitres, aux deux anciens soldats d'Afrique. Elle avait roulé autant qu'eux et son expérience se combinait avec la leur, pour le succès de trafics louches auxquels ils prêtaient la main et même la poche, car ils remplaçaient par les pans de leur capote, l'ancienne culotte-abîme des zouaves, parfaite recéleuse de butin. Intermédiaires diligents et discrets, ils pilotaient aussi les invalides dans l'embarras, qui avaient une « lessive » à faire, quelque chose à bazarder. Sur les indications de Bibroque et de Chapelard, La Canapé allait enfin jusqu'à consentir de petits prêts usuraires à ceux de leurs compagnons dont les parents à leur aise pouvaient répondre. A cet égard, personne ne possédait de meilleurs renseignements que les deux compères et c'était à eux encore qu'elle se fiait pour avancer des sommes légères sur les pensions que comportent la médaille militaire et la croix.

La Canapé était dissolue, complaisante et gaie. On ne s'ennuyait pas avec elle. Peut-être avait elle été jolie ; il n'y paraissait guère en tous cas. L'âge l'avait épaissie, couperosée, défaite, et elle était, en outre, défigurée d'une façon singulière par une enflure de la lèvre supérieure, qui faisait croire qu'une guêpe l'avait piquée.

Son amie (et celle de Chapelard depuis trois semaines), connue à Grenelle sous le nom de La Flotte, était la femme d'un marin de la Commune fait prisonnier le 4 avril, par les Versaillais, sur le plateau de

Châtillon. L'absence de son homme risquant de se prolonger, elle y remédiait tant bien que mal. Petite et sèche, avec une ombre de moustaches, quelques poils au menton et des dents maladives, elle était un peu plus jeune que La Canapé et d'une humeur moins égale. La misère l'avait portée à l'aigreur, à l'envie et à l'ingratitude. Mais Chapelard, par ses facéties, son entrain habituel, parvenait tout de même à la dérider.

« Au fond, disait La Canapé, se félicitant de son bon office, ils sont très bien assortis. »

L'arrivée de Cassavoix avait dérangé une partie de bezigue que faisaient les deux ménages dans la boutique, au milieu d'un extraordinaire amas de meubles boiteux, de literie éventrée, de paquets de chiffons et d'habits, d'ustensiles à tous usages.

— Qui c'est? demanda La Canapé, quand Bibroque eut expédié Cassavoix.

Bibroque nomma son camarade.

— Ah! oui, çui-là qui te fait le poil! observa la brocanteuse, se rappelant que Cassavoix était manchot des deux bras, tandis que son amant n'en avait perdu qu'un. Elle ajouta : « Pourquoi qu'il n'est pas entré? »

— Merci! s'écria Chapelard. Il nous aurait rasés sans savon.

Bibroque révéla le sentiment de pudeur auquel il attribuait cette abstention. La Canapé s'en divertit, mais La Flotte s'en formalisa.

— Où croyait-il donc venir? dit celle-ci.

— Où l'on ne va pas en famille, parbleu!

— Ma famille vaut bien la sienne...

— Paix, la moukère! jeta Chapelard. Respect à l'innocence et aux principes! Nous marquons quatre-vingts de monarques, n'en déplaise à vos opinions avancées. A toi, fiston...

Quoique manchot, Bibroque jouait aux cartes aisément, les déployait en éventail dans son unique main, les posait sur la table et les y reprenait après chaque levée.

Chapelard fit claquer sa langue.

— La partie terminée, n'êtes-vous pas d'avis les petits agneaux, qu'on reniflerait bien quelque chose ?

— Ma foi, un verre de chiendent ne serait pas de refus, dit Bibroque.

— Allons, vous serez servis, vieilles lames, dit La Canapé.

— Trempe-nous, l'armurière, trempe-nous !...

— Pour lors, on n'aura pas longtemps la pépie. Cinq cents ! annonça Chapelard. Passe-toi ça entre les dents fiston, pour voir s'il y a un nœud !

Et, debout, il entonna sa chanson favorite, *La Marseillaise des Zéphirs :*

Le zéphir, armé de son verre
Fait la loi.
Au cabaret comme à la guerre,
C'est un roi.

Voilà du zéphir.
L'incroyable histoire,
Enfant de la gloire,
Ami du plaisir...

A quoi, Bibroque, pour n'être pas en reste, répondit par *Le Soldat d'Afrique :*

Turcos ! Blidah !
Bouffarick et Mascara,
Basta !

La Canapé s'était levée aussi : elle alla chercher quatre verres et un litre d'eau-de-vie ; et comme il était à moitié vide :

— Il me semble qu'on a pas mal vendu, aujourd'hui, dit-elle. Ah ! vous en êtes des pratiques ! Pour un trou sous le nez, vous pouvez vous vanter d'en avoir un !

— Au bord du trou la culbute ! s'écria Bibroque, le coude en l'air et la dalle en pente.

— Et puis c'est pas tous les jours anniversaire, hein, vieux? dit La Flotte à Chapelard.

Mais celui-ci, vaguant dans la boutique encombrée, avait découvert un tas de vieux souliers qui l'intriguait :

— Quoi donc ! On a fait une razzia?

— Ça vient de loin, répondit évasivement La Canapé.

— Les pieds qui étaient dedans venaient de loin aussi, dit Chapelard.

Il évoqua des souvenirs : — Hé ! Bibroque, te rappelles-tu la marche de nuit des savetiers, le 3 janvier 55, au ravin des Carrières?

— La nuit qu'on s'est rhabillé à l'œil, des pieds à la tête...

— Encore un de vos coups de chapardage, mauvais sujets, dit La Flotte, engageante. Contez-nous ça, si c'est pas abuser de vos instants.

Bibroque condescendit : — Çui qui n'a pas vu ça n'a rien vu ! comme dirait l'autre. Quelle débine ! Rien sous la dent, rien sur la peau..., par quinze degrés de froid ! Les sabots et les criméennes, expédiés de France aux troupes du siège, n'arrivaient toujours pas. On ne pouvait pourtant pas aller dans la neige comme des petits Saint-Jean... Alors, on décida de se requinquer aux Grands Magasins de l'Abattoir... C'est le nom d'une batterie autour de laquelle on s'était tué et retué au mois de novembre. Français, habits rouges et Moscos de la veste à Pol, avaient été enterrés là ensemble. On n'avait qu'à se baisser pour en prendre...

— Pour prendre quoi ?

— Du linge, des chaussures et des vêtements, parbleu ! Nous n'étions pas les premiers. D'autres que nous avaient déjà eu la même idée, de sorte qu'on dérangeait quelquefois les morts pour rien. C'est par les bottes qu'on commençait. Celle des Russes nous convenaient le mieux : celles des Anglais étaient trop grandes. Prophète dit bien : Français et Goddems n'ont pas le même

pied. Dans les bottes, il y avait de tout : des os, de la gélatine, de la terre et des vers. On était obligé de les vider, comme des brocs. Mais c'était surtout pour avoir les capotes et les chemises qu'on peinait. Quand on avait coupé le tour des manches et le dessus des épaules, on tirait dessus, et elles venaient ni plus ni moins que des sacs. On n'avait plus qu'à les gratter, avec nos couteaux, pour enlever ce qui restait après. Enfin, on rapporta tout ce qu'il fallait pour doubler nos tentes, mettre des pièces à nos chemises, raccommoder nos effets et renouveler notre provision de chaussettes et de mouchoirs.

— Eh bien ! vous n'étiez pas dégoûtés ! dit La Flotte.

Chapelard fredonna un refrain du dernier siège, qu'il avait entendu chanter à Nénesse, le fils de La Canapé :

Je suis zouave et je sais bien
Que tout n'est pas rose à la guerre :
Ma foi, tant pis, j'emplis mon verre
En souvenir de ce...

Mais justement, on souleva du dehors le tapis-portière et Nénesse parut.

C'était un gamin d'une quinzaine d'années, assez grand, pâle, le nez épaté, la bouche trop fendue, l'air gouape. Il était vêtu d'un pantalon gris à raies noires, d'une blouse blanche et d'un béret rouge à gland bleu. Les deux invalides avaient un faible pour lui, parce qu'il était, comme eux autrefois, souple, adroit et prompt aux expéditions. Ils complétaient son éducation en l'initiant à leurs bons tours d'Algérie et il excitait leurs regrets en racontant ses exploits dans le quartier. « C'est un petit zig... » disaient-ils.

On retrouvait, d'ailleurs, dans l'argot qu'il cultivait, quelques emprunts au vocabulaire des anciens zéphirs. Il avait longtemps appelé ses victimes les *arbis*, les *arbicos*... Et, de fait, il les traitait comme Chapelard et

Bibroque avaient traité les Arabes, en pays conquis. Ils lui trouvaient la vocation. Ils comprenaient même cette haine pour les *cognards* et les *roussins*, qui l'avait jeté dans la Commune. Il brûlait de marcher sur Versailles, c'est-à-dire contre les gendarmes et les sergents de ville avec lesquels il croyait tout uniment qu'il se mesurerait.

— C'est moi qui l'ai mis au port d'arme, disait Bibroque, avec quelque orgueil.

Mais le gamin avait échangé le fusil de paille contre une clarinette de six pieds dont il était très fier, car elle avait appartenu à un soldat du 88e désarmé par la foule le 18 mars, à Montmartre.

— Eh bien ! on ne s'embête pas, ici ! dit-il, en entrant.

La présence des invalides, qui ne l'étonnait plus, ne lui était pas désagréable. Il y avait plus de familiarité que de dénigrement dans le sobriquet de *ratapoils*, qu'il employait pour parler d'eux à sa mère. Il n'oubliait pas les bonnes leçons de Bibroque et il était encore trop près de l'enfance pour mépriser tout ce qui avait distrait la sienne.

— D'où viens-tu? demanda La Canapé.

— Ah !... voilà...

Etalé dans un vieux fauteuil estropié, perdant sa bourre, il préparait l'effet.

— De l Hôtel du Louvre... rue de Rivoli...

Les autres le regardaient sans comprendre.

— L Hôtel du Louvre... Ah ! ça, vous ne savez donc pas que c'est là qu'on reçoit les enrôlements volontaires pour le bataillon des Enfants du Père Duchêne ?

— Tu t'es fait inscrire ?

— Probable.

Tout de suite, Nénesse décrivit l'uniforme des volontaires : chemise de flanelle, pantalon de velours à côtes, képi orné du fourneau...

— Quel fourneau? questionna Chapelard.

— Le fourneau qui sert d'enseigne au Père Duchêne. Le Père Duchêne est marchand de fourneaux, c'est bien connu. Ça va chauffer !

— C'est lui qui vous commandera ? dit Bibroque.

— Non, c'est le capitaine Pierre. Avec lui, on va f... une sacrée pile aux roussins de Versailleux. C'est un lapin !

— Tâchez moyen qu'il ne détale pas comme un lièvre.

La Canapé se mit à rire : — Bibroque a raison. Prends garde de recevoir encore des coups de pieds dans le cul.

De voir que personne ne le prenait au sérieux, le gamin s'irritait. Le souvenir d'une correction ancienne, réveillé imprudemment par sa mère, le rendit agressif.

— Celui qui s'y frotterait maintenant serait sûr de passer à la distribution.

La Canapé reprit : — Quoi qu'il soit, fais-moi le plaisir de ne pas équiper les Enfants du Père Duchêne à mes frais. C'est vrai, depuis quinze jours, toutes les plaques de ceinturon disparaissent...

— Pas toutes, fit Nénesse, effrontément : les plaques à grenade seulement. Celles avec un aigle dessus, c'est bon pour les ratapoils et les badingoins...

A ce trait qui voulait être désobligeant, la brocanteuse se fâcha :

— Je te prie de ne pas oublier devant qui tu parles, ou bien, gare à toi !... Les badingoins auraient vite fait de moucher un morveux de ton espèce.

— Oh ! pas tant d'embarras... On sait ton béguin.

— Alors, raison de plus pour t'observer en jabotant, petite peste... Et ce n'est pas tout. La première fois, tu entends bien, la première fois que tu te permettras de coller aux carreaux des inconvenances comme les images que tu as rapportées l'autre jour, c'est à moi que tu auras affaire.

— Oh ! le mal n'était pas si grand, fit La Flotte, au

courant d'une espièglerie dont elle se régalait par esprit de parti.

Mais La Canapé qui savait à quoi s'en tenir là-dessus, rembarra son fils de manière que la leçon ne fût perdue pour personne.

— Possible. Ce que je n'endurerai pas, en tout cas, c'est qu'un méchant garnement comme toi, manque de respect à une famille dans le malheur et change ma boutique en bureaux du *Père Duchêne*. Si monsieur Clavquin, qui flâne heureusement sur le boulevard et arrête quelquefois sa petite voiture à ma porte, pour me dire bonjour ; si monsieur Clavquin n'avait pas eu l'obligeance, la délicatesse de m'avertir, ces sales caricatures seraient peut-être encore à la devanture, où je ne les avais pas aperçues... Et qu'est-ce qu'on penserait de ta mère aux Invalides, petite fripouille ?

Elle se tourna vers ses deux commensaux : — Ne croyez pas, vous autres, que je parle ainsi pour ménager la chèvre et le chou, ni à cause du tort que cet étalage pouvait faire à mon commerce. Je ne rougis pas de mes opinions, moi, et mes opinions, c'est pas un mystère : je suis pour l'empire et si j'étais sûre que monsieur Thiers nous ramène le petit prince, mon cœur volerait au devant de lui !

Du fond du fauteuil où il se prélassait, en roulant une cigarette, Nénesse improvisa :

Si ton cœur, mignonne, a des ailes,
Faut lui donner un nom d'oiseau...

A cette dernière impertinence, La Canapé ne se contint plus et leva la main sur son fils. Mais il esquiva la gifle, et, gagnant la porte, cria avant de partir : — Rentrer pour recevoir des beignes, nisco ! Je reviendrai à la majorité du prince impérial. En attendant, mes hommages à Leurs Majestés !

Et on l'entendit, dehors, s'éloigner en chantant.

— Il a de la platine, dit Bibroque.

— Celui qui lui a coupé le fil a bien gagné ses cinq sous, ajouta Chapelard.

Mais, moins indulgente qu'eux, La Canapé ne supportait pas ces plaisanteries. Elle était bonapartiste et aimait l'armée. Marchande à la toilette de la Gloire, elle n'espérait rien de bon d'un gouvernement qui habillait mal ses régiments. Elle se sentait atteinte à la fois dans son commerce et dans son goût. L'avenir l'inquiétait. Elle identifiait la République avec la capote du mobile et la vareuse du garde national, et méprisait la République, sans prestige militaire. Elle regrettait les beaux défilés de la garde montante sortant de l'Ecole voisine par la grille de la cavalerie, et traversant l'avenue de La Motte-Piquet pour se rendre aux Tuileries. En tête, marchaient les sapeurs, aux grands tabliers blancs; puis venaient la musique, les tambours, les clairons et les fifres, exécutant des pas redoublés qui émoustillaient, le matin, comme un coup de vin blanc. Derrière la musique, caracolaient des grooms portant la livrée verte de la Cour et dressant des chevaux destinés au prince impérial. Enfin, c'étaient l'infanterie et la cavalerie de la garde, en brillants uniformes qu'échantillonnait, comme une gravure de mode, un immense tambour major, doré sur toutes les coutures, le plumet au colback et la canne haute... Reverrait-on jamais cela? Dans l'avenue consternée, ne passaient plus aujourd'hui que les bataillons en dèche et les ridicules estafettes de la Commune... ; et le quartier déchu en était réduit à se chauffer au Dôme des Invalides, soleil d'hiver, sans rayons !

— Si l'on n'a plus le respect de la belle tenue, dit La Canapé, de quoi vivrons-nous?

— La France est foutue, déclara Bibroque.

— Les pékins la conduiront au tombeau, dit Chapelard.

La Flotte les laissa, une minute, s'imbiber de souvenirs, puis :

— C'est pourtant pas les pékins qui l'ont menée à Sedan et à Metz, fit-elle.

— Honneur au courage malheureux ! s'écria Bibroque.

— Au courage civil aussi, alors, répliqua La Flotte, qui pensait à son homme et ne lui était infidèle que par nécessité.

Chapelard prit la mouche : — Silence, la moukère ! L'Empire, c'est l'Alma, Inkermann, Sébastopol, Magenta, et Solférino !

Mais l'autre, petite et hargneuse, ne se démontait pas.

— L'Empire, mon vieux, c'est le ventre de ta mère : tu n'y retourneras jamais. Fais-en ton deuil.

Ils s'échauffaient la bile ; La Canapé, bénévole, intervint :

— A propos de ventres, dites-donc, vieilles brides, j'attends toujours celui que vous m'avez annoncé.

— Si on était dedans, il y a longtemps qu'il serait ici, fit Bibroque.

— Mais on n'est pas dedans, fit Chapelard.

— Lapuchet est dur à la détente.

— Il ne le bazardera que contraint et forcé.

C'était une allusion, revenant sans cesse, à une plaque compressive en argent que Lapuchet avait héritée, outre une croix de commandeur, d'un officier supérieur, son ancien colonel, mort aux Invalides. Depuis quinze ans, ces reliques étaient enfermées dans la malle du bonhomme, qui les conservait religieusement et faisait la sourde oreille aux invitations des deux rabatteurs.

— Il faudrait, pour le décider... ma foi, je ne sais pas ce qu'il faudrait..., dit Chapelard, rêveur.

— C'est difficile, tu comprends, dit Bibroque. Lapuchet n'a aucun besoin et pas de vices... Son prêt lui suffit. Preuve qu'un trou sous le front coûte moins cher qu'un trou sous le nez.

— Enfin, il n'a pas l'intention de se faire enterrer avec ces bibelots-là, dit La Flotte.

— Non... Il les laissera sans doute à un cam arade... Lacouture ou Prophète.

— Voilà une bêtise que des fines pratiques comme vous devraient empêcher, reprit La Canapé. C'est donc pas engageant, la petite commission que je vous ai promise, si vous m'apportez l'affaire ?

— Si, répondit Bibroque. C'est toujours avec un nouveau plaisir qu'on se fait rincer la trente-deuxième...

— Et je mettrai un ornichon à la broche, en supplément.

— Chocnosof, l'ornichon ! s'écria Chapelard. C'est pas comme la dinde, qui me reste sur l'estomac.

Sentencieuse, La Flotte prononça : — Toutefois et quand on mange une chose avec plaisir, ça ne fait jamais de mal. Ainsi, moi, j'adore les haricots rouges au vin... ; eh bien, pour en avoir trop mangé, l'autre soir, j'ai été malade comme un cheval.

— Vos propos manquent de logique, la moukère, dit Chapelard, égayé.

La femme se rebiffa : — C'est-y des Algériens qui vont m'apprendre le français, maintenant ?

Mais il eut tôt fait d'amadouer la rétive commère.

— Moi, le jour de la lessive, si nous en sommes chargés, je vous préparerai... Qu'est-ce que je vous préparerai ?...

La Flotte boudait. Il répondit, à sa place : — Je vous préparerai un moka comme vous n'en avez jamais bu, du *cahoua* de première qualité...

C'était sa spécialité, et c'était aussi la gourmandise de sa compagne. L'arôme d'un café soigné par Chapelard, parfumait l'origine de leurs relations. Penché vers elle, il lui rappela à l'oreille ce détail et dut l'enjoliver de plaisanteries scabreuses, car elle se renversa sur sa chaise en gloussant.

— Avec un doigt de marc..., si peu que rien...

— Entendu. Et pour la peine, bigez papa, qui revient d'Afrique.

— C'est des moineaux ! dit La Canapé, en contem-

plant, avec Bibroque, ce tableau qui était leur œuvre.

Deux heures après, Chapelard et Bibroque rentraient à l'Hôtel, lorsque le patron du *Voltigeur de la garde*, les voyant passer, les appela.

— Si vous étiez des zigs, vous m'aideriez à reconduire le père Feuillette, qui est encore dans un fichu état.

Les deux invalides s'arrêtèrent et jetèrent un coup d'œil à l'intérieur du cabaret. Dans la brouette, *sa* brouette, où il se couchait lui-même quand il avait son compte, Feuillette était ramassé, la tête sur la poitrine, jambes et bras ballants.

— Quoi donc, fiston, t'attends le départ de l'omnibus? dit Bibroque en essayant de le réveiller pour le mettre debout.

Mais le vieux bibard restait inerte.

— Nous allons faire comme d'habitude, dit le cambusier ; je le brouetterai jusqu'à la porte et vous le soutiendrez pour rentrer à l'Hôtel, afin qu'il ne soit pas puni.

— Oh ! pas de danger à présent, dit Chapelard. C'est toujours les rouges qui sont de service au poste. Ils nous donneront plutôt un coup de main.

Lui et Bibroque escortèrent la brouette que le cabaretier poussait. De temps en temps, il fallait redresser le pochard qui tombait ; et Chapelard, en s'acquittant de ce soin, disait rondement :

— Eh ben ! Prêt-à-Boire, t'en as encore une façon de célébrer l'anniversaire, toi... Qué cocarde, mon fiston, qué cocarde !

VIII

UN CONSPIRATEUR

Mère Picard, dit-on, dans son jeune âge,
Fut la Vénus, la perle du quartier,
Joli minois, appétissant corsage,
Dieu ! quel trésor pour un cabaretier !
Les jeux, les ris, volaient sur ses traces ;
Et constamment suivaient son étendard :
Mais plus de jeux, de ris ni de grâces,
Ils sont couchés chez la mère Picard !

Ainsi chantait, trois jours après, Feuillette, dans la chambre qu'il partageait avec Prophète, au bout du corridor de Besançon. C'était une pièce succinctement meublée de deux couchettes, de deux armoires et de deux chaises, comme une chambre de sous-officier, à la caserne. Au-dessus du lit de Prophète, on voyait des photographies : celle de Ferdinand et de Céline, souriants, se donnant le bras, devant l'objectif, le jour de leur mariage ; puis celle de Sophie et d'Adrien, frisés au petit fer et appuyés l'un sur l'autre ; celle encore du prince impérial, en uniforme de pupille de la garde ;

d'autres portraits de famille, enfin, parmi lesquels un daguerréotype de Prophète lui-même, en grande tenue, peu après son arrivée au corps.

Des gravures découpées dans les journaux illustrés et retraçant des épisodes des guerres d'Afrique, de Crimée et d'Italie, vieillissaient au mur, en même temps que ces intimités ; et, seule, restait fraîche au milieu, en belle place, une large image d'Epinal emblématique.

Elle représentait censément un épisode de la bataille d'Ulm, Napoléon jetant son manteau à un vieux grenadier grièvement blessé, en lui disant : « Tâche de me le rapporter et je te donnerai en échange la croix que tu viens de gagner. » Et le grenadier s'enveloppant, pour mourir, dans le manteau impérial, répondait : « Sire, ce linceul vaut bien la croix ! »

C'était l'image de sainteté de Prophète, son cachet de première communion. Il ne rentrait jamais sans être sollicité par la figure sévère du grognard, son geste noble, sa parole stoïque, et sans dire *amen* à l'oraison. De temps en temps, Lapuchet venait aussi considérer la feuille coloriée. Il pensait : « J'étais là. Qui qui n'a pas vu ça, n'a rien vu... » Mais il ne le disait pas, il exprimait, d'un mouvement de la tête ou des lèvres, l'admiration du connaisseur et la piété du fidèle.

Quant à Feuillette, sa « galerie » le suivait partout, car elle consistait en tatouages qu'il s'était fait faire, autrefois, sur tout le corps. Il était illustré des épaules à la ceinture, et même plus bas. Il avait, autour du cou, une cravate de commandeur, avec sa croix ; au côté droit de la poitrine, un zouave croisant la baïonnette et semblant sortir, pour le défendre, d'un défilé broussailleux ; au côté gauche, un cœur traversé d'une flèche et d'un nom : Zulmé ; sur les bras, un papillon, une pensée, un croissant de lune et une tête de mort. Et ce n'était pas tout. Il montrait, en faisant volte-face réglementairement, un dos non moins orné. La colonne Vendôme s'y élevait, ayant les reins pour piédestal. A la hauteur des omoplates et de la statue de l'empereur

en petit caporal, l'artiste avait dessiné, à droite, deux canons avec des grenades, à gauche, un trophée formé d'un tambour, d'une cuirasse, d'un casque et d'un drapeau.

Au *Voltigeur de la Garde*, les jours de brindezingues, ou chez le beau-frère de Montrouge, le nom de Feuillette avait la signification impérative du verbe feuilleter. L'invalide déboutonnait sa capote, entr'ouvrait sa chemise et commençait par faire voir « un brave à trois poils et plus », le fantassin surgi de son buisson et chargeant... Il gardait la colonne Vendôme pour la fin, en surprise, en apothéose. Quand il était trop saoûl pour *relever lui-même le rideau*, comme il disait, on l'aidait, on le dépouillait ainsi qu'un lapin.

Au surplus, c'était cet héroïque tatouage, plutôt qu'une conviction profonde, qui l'avait déterminé à entrer dans le complot des invalides. Il se sentait menacé. En touchant à la Colonne, les rouges portaient la main sur lui, traîtreusement, par derrière... Mais ils n'avaient pas affaire à un pierrot. Demi-tour à droite !... et le zouave s'élançait de son embuscade touffue, pour les disperser !

Aussi bien Feuillette avait d'autres moyens de se rendre agréable en société. On s'amusait toujours avec lui. Adroit de ses mains et ingénieux, il fabriquait des objets variés pour les distribuer ensuite généreusement. Assis en tailleur sur son lit et sirotant une pipe courte, noire et juteuse, il sculptait au couteau d'étranges tabatières qui prenaient toutes les formes, ou bien des porte-cigarettes à rébus, des encriers en bois de thuya, des pommes de canne, des manches de parapluie... D'une peau d'écureuil, il excellait aussi à faire une élégante blague à tabac. Il dédaignait le tour, mettait une sorte de coquetterie à ne se servir que d'un extraordinaire outil, à la fois couteau, briquet, scie, foret, tire-bouchon, canif... Il était inventif comme le camelot, dont il avait le bagout. Il n'arrivait jamais les mains vides chez sa sœur Emilie, bouchère à Montrouge.

Depuis le temps qu'il la carottait, il lui avait composé un étonnant bazar où les souvenirs d'Afrique, peaux de serpents apprêtées, œufs d'autruche décorés d'arabesques, oiseaux empaillés, babouches algériennes et cailloux-amulettes, voisinaient avec les produits plus récents de son industrie. La visite de Feuillette était une aubaine pour son beau-frère et pour les garçons de celui-ci. Il apportait la joie dans l'étal et son entrain lui faisait pardonner une incurable intempérance. Il rentrait rarement à l'Hôtel avant d'avoir laissé l'argent soutiré à sa famille, dans les cabarets qu'il appelait drôlement des « postes de secours contre la soif ». Sa sœur ne le sermonnait plus que par acquit de conscience. « Ça lui fait plaisir et ça n'engage à rien », disait-il en revenant. L'autre jour encore, est-ce que les recommandations de l'excellente femme l'avaient empêché de finir la route dans la brouette du cambusier ? Jamais pourtant la pièce qu'elle lui glissait ne s'était empapillotée de plus belle morale. « Ce soir, encore, Denis, tu seras dans les vignes... Je te demande un peu si c'est raisonnable, à ton âge ! Tu n'achèteras donc jamais une conduite ? Je te rends un mauvais service... Tu manqueras l'appel et monsieur ton capitaine t'enverra coucher à l'ours... Couvre-toi bien, au moins... Veux-tu un cache-nez ?... Ecris-nous un mot demain, pour nous tranquilliser... J'ai toujours peur, quand tu es dans cet état-là, que tu ne te fasses écraser ou que tu n'attrapes un refroidissement... »

Feuillette jouait, mimait la scène au camarade Prophète.

— Un enfant..., elle me traite positivement comme un enfant... J'ai beau lui dire que le coffre est bon, qu'il a seulement besoin d'être réchauffé depuis... là-bas... Sébastopol... la tranchée..., les nuits de garde ; c'est une femme qui aime à se manger les sangs ; elle ne vivrait pas sans ça... Allons, vieux, est-ce que j'ai l'air d'un homme qui se décime, qui n'est plus capable de former le carré ? Paie une chopine, colle-moi une car-

touche de huit dans le fusil et tu verras si Feuillette, dit Prêt-à-Boire, se rend ..

— Ta sœur finira par se lasser, disait Prophète.

— Ah ! on voit bien que tu ne connais pas Emilie ! Notre mère, à son lit de mort, m'a confié à elle. C'est un devoir sacré.

— Elle est pourtant ta cadette.

— Oh ! je crois bien..., de près de quinze ans... Mais ça ne fait rien. On m'a toujours considéré comme le mauvais sujet de la famille... Alors, on a des égards pour moi...C'est Emilie qui tient la caisse. J'ai ma part de sa pelote.

— Et ton beau-frère ne s'aperçoit de rien ?

— Lui ? Ni vu, ni connu, j't'embrouille ! D'ailleurs, il m'aime bien aussi ; je le distrais ; c'est un bon zig qui se fend l'arche de son côté, si bien que je reçois des deux mains... pour ma peine...

Et ce qu'il entendait par « sa peine », le vieux soiffard l'indiquait en exposant « son dessus de malle à surprises » comme il disait, et en attaquant le troisième couplet de *La mère Picard :*

Mère Picard, dit-on, a dans sa cave,
Force tonneaux d'un vin délicieux...

lorsqu'on frappa à la porte.

— Entrez ! cria Feuillette. L'entrée est libre, mais gratuite seulement pour messieurs les militaires.

Lacouture parut. Il tenait à la main un numéro du *Vengeur*.

— Voulez-vous rire ? demanda-t-il.

— C'est jamais de refus répondit Feuillette, qui passait une chemise blanche, comme en prévision d'une représentation à son bénéfice, au *Voltigeur de la Garde*.

— Eh bien ! écoutez...

Lacouture s'assit près de la fenêtre, entre les lits de ses camarades, mit ses lunettes et lut, comme les enfants, avec des hésitations, des arrêts sur les mots difficiles qu'il épelait.

« L'exécution de la Colonne. Le 5 mai, la Colonne devait être exécutée, au jour qui convenait. Mais le bourreau de cette gloire n'était pas prêt et a demandé vingt-quatre heures de plus pour réussir l'exécution sans faute. Il importait que la destruction eût lieu d'un seul coup. La Colonne tombera tout d'une pièce et pour qu'il n'y ait pas ébranlement am... am-bi-ant, pour que les maisons ne croulent pas dans ce tremblement de terre, pour que les égouts, caves et tuyaux de gaz et d'eau ne soient pas effondrés, ni crevés, on parle de précautions et de mesures prises, qui al-lé-ge-ront la secousse et préviendront les accidents. On parle de dix mètres de fumier pour amortir la chute. Quel lit pour César ! Il sera bien à sa place, sur la paille pourrie, comme son coquin de neveu. On parle...

— Encore ? dit Prophète.

— On parle trop, dit Feuillette.

— « On parle, continua Lacouture, d'un procédé ingénieux inventé par le machiniste pour dé... des-socler..., pour dessocler ce monument de honte, nul au point de vue de l'art, mais admirable sous le rapport de la solidité. Mais c'est là un secret que vous saurez. Qui vivra verra. On pourra voir le 8 mai sans danger L'archi... l'archi...

— L'architecte, souffla Feuillette.

— Non. L'ar-chi-mède...

— Mange !

— « L'archimède en répond sur sa tête... »

— Eh ben ! mon vieux Archimède, j'aime mieux que ta tête soit sur tes épaules que sur les miennes ! interrompit encore le joyeux sac à vin.

Lacouture reprit : « Il serait pourtant naturel que le bronze fût fatal à plusieurs en tombant... »

— Allons, dit Prophète à son tour, ils se rendent justice.

— «.... comme il l'a été en s'élevant. Ce qu'il a coûté de vies humaines, l'historien national l'a raconté en vingt volumes, qu'il faudrait brûler au pied de la Colonne... »

— Cause toujours, tu m'intéresses.

— Les bataillons de la garde nationale et les membres de la Commune, assisteront, dit-on, à cette œuvre de justice internationale, et malgré sa solidité, cette colonne s'inclinera devant le vote de la Commune et la force populaire...

Feuillette se pencha en avant, releva sa chemise dans le dos et dit, les fesses tendues :

— Regarde voir la Colonne s'incliner !

— « Le 8 mai sera un jour mémorable dans l'histoire de la Révolution », acheva Lacouture.

— C'est gentil de nous prévenir que le jour d'aujourd'hui est mémorable, s'écria Feuillette ; on le célébrera, comptez là-dessus ! Le temps d'aller me ravitailler à Montrouge... et je suis à vous.

— Inutile de vous déranger, fit Lacouture en rangeant ses lunettes dans leur étui. C'est encore une bonne blague des gazettes. Comme disait, la semaine dernière, un membre de la Commune : « Je sais bien que c'est voté, mais il ne suffit pas de voter une chose pour qu'elle soit exécutée ». Un autre ajoutait : « Si vous vous fiez aux ingénieurs, vous ne l'abattrez jamais ; ils feront traîner en longueur dans leur intérêt ». A quoi un compère répondait : « Nous avons traité à forfait ». Mais la Commune propose, l'entrepreneur se dispose et les ouvriers...

— Font la pause !

— Tu l'as dit, Denis ! Mon neveu avait de bonnes raisons pour m'écrire, l'autre jour, qu'ils ne seraient pas plus prêts le 8 que le 5. Hier soir, j'ai dîné avec lui et il m'a découvert le pot aux roses. Aussi ce que l'article du *Vengeur* nous a divertis !

A cheval sur son lit, Feuillette rhabillé sculptait un coquetier de bois ; il réclama des détails. Lacouture les donna sans se faire prier ; mais il suspendait de temps en temps l'intérêt de ses révélations en tirant de sa poche une queue de rat qu'il tapotait et en humant une prise.

— Je vous ai déjà dit que mon neveu Géran est courtier de Bourse et domicilié dans le deuxième arrondissement, où il a beaucoup de relations. Il a eu l'idée de les utiliser pour sauver la Colonne. Les commerçants du quartier, à commencer par les propriétaires des grands hôtels de la place Vendôme, ne demanderaient pas mieux, car ils ont peur d'être endommagés par la chute de la Colonne. Ils ont tous donné de l'argent que mon neveu emploie à débaucher les ouvriers. On les attire, sous un prétexte ou un autre, à l'Hôtel Wilson, rue de la Paix. Ils sont payés cent sous par jour. On leur offre davantage s'ils consentent à ne plus travailler. Tous se laissent convaincre, naturellement, et chaque matin, l'entrepreneur constate de nouvelles absences. Dans ces conditions, vous comprenez bien que la besogne n'avance guère... Géran peut s'en rendre compte lui-même, grâce aux occasions qu'il a de venir, presque tous les jours, à la Place, où son grade lui donne accès. Il lui est facile ainsi de s'assurer que les ouvriers soudoyés ne se représentent pas au chantier. Tout ce monde-là est à vendre, il ne s'agit que d'y mettre le prix.

Prophète, instruit déjà de la manigance, observa :

— Que ton neveu prenne garde... Il suffirait d'un gredin pour le perdre.

— Oh ! pas de danger ! affirma Lacouture. Le gaillard est un ancien sous-officier ; il a plus d'une malice dans son sac. Il va souvent à Versailles ; il en sera quitte pour y rester, quand il ne se sentira plus en sécurité ici.

— La question est de savoir si, le cas échéant, on le laisserait partir.

Feuillette avait fini de sculpter un aigle sur son coquetier ; il fit comme le maçon qui plante un drapeau sur la maison construite, il chanta :

Sapristi, qu'est-ce qui paiera,
La goutte à la pa, à la papa ..

Deux coups secs frappés à la porte répondirent à son refrain.

— Serait-ce la baronne de Follebiche elle-même ? dit-il, en posture de réception.

Mais au lieu de la noble dame évoquée, ce fut Géran qui entra, en civil, un chapeau mou sur les yeux, le visage fripé.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon ? s'écria Lacouture.

— Il y a que je suis flambé !

Géran s'assit au bord du lit de Feuillette, qui avait refermé la porte, et demeura un moment absorbé. Son oncle n'osait l'interroger : les deux autres firent mine, par discrétion, de se retirer...

Mais Géran releva la tête et s'ouvrant aux trois invalides :

— Je viens de la Place : la mèche est éventée.

— Là ! Qu'est-ce que je disais ! fit Prophète. C'était fatal.

— Raconte-nous...

— Ce matin, je traversais comme d'habitude la place Vendôme, en jetant un coup d'œil sur le chantier où travaillaient seulement quelques ouvriers, quand l'un d'entre eux, m'apercevant, descendit vivement de son échafaudage et m'ayant abordé, me dit à mi-voix : « Je vous attendais. Je sais que vous débauchez nos hommes, j'en ai la preuve. Je veux bien ne pas vous dénoncer aujourd'hui, parce que... enfin, j'ai mes raisons... : mais je vous engage à ne pas persister dans vos tentatives de corruption. Si elles continuent, je vous avertis que je n'hésiterai pas à vous faire arrêter et que plusieurs personnes sont prêtes à déposer contre vous... Je vous ai charitablement prévenu. A bon entendeur, salut ! » Et il retourna vers ses compagnons.

— Tu ne t'es pas rebiffé ? Il fallait payer d'audace et faire toi-même empoigner cet individu, reprocha Lacouture.

Le neveu haussa les épaules :

— Ç'eut été sans doute d'autant plus maladroit de ma part que cet homme, certainement, ne menace pas à la légère ; qu'il est à même de produire des témoins contre moi ; que je ne suis pas seul en cause ; enfin, qu'une arrestation, avec ses conséquences, m'exposait, ce matin, à voir saisir, sur moi, entre autres papiers compromettants, le permis de circulation délivré par le général Valentin pour faciliter mes voyages à Versailles.

— Oui, mais endosser l'avertissement sans protester, c'était t'avouer coupable.

— Evidemment.

— Et vous ne connaissez pas cet homme ? demanda Prophète. Ce n'est point un de ceux que vos amis auraient cherché à gagner ?

— Non, répondit Géran. Il nous était signalé, au contraire, comme un enragé qu'on entreprendrait en vain. Mais peut être avez-vous sur lui, monsieur Prophète, plus de renseignements que je n'en possède. C'est même un peu pour cela que je suis venu tout de suite ici...

Devant l'ébahissement de Prophète, l'agent de Versailles expliqua :

— Il y a huit jours..., le dimanche où nous nous sommes rencontrés aux jardins .., vous vous rappelez..., cet homme attendait sur l'Esplanade la personne qui accompagnait les enfants de votre nièce. Ils sont partis ensemble.

— Vous en êtes sûr ?

— Je l'ai parfaitement reconnu..., un grand gaillard d'une quarantaine d'années, barbe noire, cheveux grisonnants, l'air énergique... Il semblait, d'ailleurs, familier à votre petit neveu et à sa sœur...

Ce signalement ne laissait pas à l'invalide le moindre doute, mais la découverte provoquait dans son esprit une confusion d'idées qui ne permettait pas à l'irritation de prévaloir.

— C'est probablement, dit-il, un client de mon neveu,

qui est marchand de vins, et un ami de monsieur Mazoudier, qui m'amenait les enfants.

— C'est bien ce que je pensais, reprit Géran. Aussi peut-être vous serait-il possible...

— Oh ! protesta vivement Prophète, Dieu me préserve d'accointances avec ce monde-là !

Mais l'autre insista :

— Je comprends votre réserve..., pourtant... sans pressentir cet individu lui-même..., si vous pouviez... indirectement, par l'entremise de vos parents, savoir quelles sont au juste ses intentions...

— Il vous les a dites, répliqua Prophète, brusque.

— Oui, mais je n'en suis pas plus rassuré pour cela, au contraire. Ce misérable ne m'a pas ménagé sans motif. Il me tend sans doute un piège et ne m'a épargné, cette fois, que pour mieux me ressaisir... Je vais être espionné, suivi... Je n'ose même plus rentrer chez moi...

— En effet, ce serait imprudent, fit Lacouture.

Mais Prophète eut un mouvement d'impatience. Dans la bouche de Géran, le mot misérable, appliqué à Rabouille, lui avait déplu, sans qu'il démêlât d'ailleurs, les raisons précises de son mécontentement. C'est par impulsion, pour ainsi dire, qu'il les traduisit en déclarant, sur le même ton bourru :

— Je crois que vous avez tort de vous méfier... Cet homme me paraît sincère. Je ne le défends pas... Je présume seulement qu'il est honnête à sa façon, voilà l'affaire. Pour moi, il tiendra parole, c'est-à-dire qu'il ne vous inquiétera pas si vous cessez de le contrecarrer, mais qu'il vous fera arrêter sans hésitation, s'il vous retrouve sur son chemin.

— Quelle garantie ai-je de sa loyauté? Ne puis-je pas aussi bien supposer qu'il ne me laisse libre que pour me surveiller et ramasser, dans un coup de filet, un plus grand nombre de conspirateurs ? Avec ces gens-là, on doit s'attendre à tout.

— Oui, dit Prophète, même à de la bonne foi.

— Toujours est-il que je suis flambé, répéta Géran.

— Flambé, non..., brûlé, dit Feuillette.

« Comme moi », pensait Prophète, en qui luttaient le dépit et les prémices d'une âpre estime pour l'homme ayant réussi, sans violence et sans fourberie, à écarter de la place Vendôme, l'un après l'autre, deux investigateurs dont il soupçonnait la connivence.

— Tant pis ! fit Lacouture, car enfin, c'est grâce à ta combinaison que la Colonne est encore debout, pas vrai ?

— Rien n'empêche un autre que monsieur de poursuivre l'entreprise, dit Feuillette. Peu importe l'intermédiaire, si les rouges sont toujours à vendre et le parti de l'ordre toujours disposé à les acheter.

Mais le courtier de Bourse secoua la tête :

— Le moyen qui était bon la semaine dernière, est malheureusement déprécié, en ce qui concerne la Colonne. J'ai pu tirer quelque chose des habitants du quartier, des commerçants notamment, tant qu'ils ont tremblé comme locataires des immeubles environnants ; mais depuis que le sieur Cavalier, dit *Pipe en bois*, le chef du service de la voirie, partageant cette appréhension et l'étendant même des maisons aux égouts, a prescrit de faire étayer le fût de la Colonne et de répandre, du côté de la rue de la Paix, une couche épaisse de fumier et de fascines, pour amortir le choc, les voisins envisagent l'événement avec beaucoup plus de calme. Ils en ont pris leur parti. Sauf peut-être deux ou trois, ils ne donneront plus rien, lors même que les ouvriers ne seraient pas désormais recrutés avec plus de soin, pour empêcher les défections.

— Les honnêtes gens manquent de bravoure, dit Lacouture.

— Aussi ne demandait-on à ceux-là que de l'argent. Mais l'argent se cache, à Versailles, d'ailleurs, comme à Paris. Il y a un mois, on obtenait encore du gouvernement quelques subsides pour nouer des intelligences à l'Hôtel de Ville, à l'Etat-Major, au Comité central, dans

les légions, et organiser la résistance... On ne reçoit plus aujourd'hui que des réponses évasives. Il est vrai que les ministres de la Guerre et de l'Intérieur, le préfet de police et l'Etat-major de la garde nationale, sont assaillis de propositions plus ou moins sérieuses. C'est à qui se flattera d'acheter une porte, un membre de la Commune, un chef de légion, voire un bataillon... Ne sachant auquel entendre, Versailles, ombrageux, hésite et temporise, d'autant plus que les divergences d'opinions sont les mêmes dans le gouvernement que parmi les communards. Les uns conseillent de rentrer dans Paris en s'appuyant sur la garde nationale épurée ; et les autres, au contraire, veulent laisser à l'armée toute la peine et tout l'honneur de la répression. Il en résulte des tiraillements que reproduisent les chargés de missions. Pendant que des commandants établissent dans certains arrondissements des centres de recrutement pour les gardes nationaux de l'ordre, nous continuons, de préférence, à fomenter la trahison chez les défenseurs de la Commune. Je sais bien que les deux systèmes ont leurs inconvénients. S'il est peut-être téméraire de compter sur l'initiative et l'énergie des honnêtes gens, commerçants, propriétaires, employés, fussent-ils quinze mille, comme on le prétend, prêts à marcher au premier signal et à s'emparer par surprise de l'Hôtel de Ville et de la place Vendôme : il est à craindre, d'autre part, qu'un individu à vendre, ne soit à la merci d'une surenchère et n'émarge à l'Hôtel de Ville, pour nous perdre, après avoir émargé à Versailles, pour nous sauver. Mais nous prenons des précautions et les négociations du Colonel aboutiraient avant peu malgré tout, si nous n'avions d'obstacles à surmonter que dans Paris.

Le « Colonel », dont Lacouture entendait souvent parler, était un personnage mystérieux que Géran ne désignait jamais autrement et dont il semblait exécuter les instructions. L'invalide, qui ne regardait qu'au grade, se contentait de ces renseignements vagues et

attribuait au chef de son neveu une influence occulte décisive. Il savait que le Colonel réunissait ses lieutenants, tous les jours, mais chaque fois dans un endroit différent : hôtel, brasserie ou maison à double issue ; il savait aussi que la Cause entretenait des espions dans certains cafés des boulevards, comme le café de Suède, lequel était, en outre, une sorte d'agence de trahison où les consciences débattaient leur prix autour des consommations, si bien que le racoleur payait ensemble, presque toujours, les unes et les autres. Et le Colonel, à travers les demi-confidences de son neveu, apparaissait à Lacouture comme l'homme providentiel de qui dépendait, à Paris, le sort de la contre-révolution. Aussi ne pouvait-il admettre qu'une telle collaboration fût dédaignée.

— Qu'est-ce que tu chantes ? Versailles ne rend pas justice à ton Colonel ?

— Loin de là ! répondit Géran. J'ai bien vu la dernière fois que j'ai été là-bas, qu'on se méfiait de lui et que j'étais moi-même suspect. Il est certain qu'on nous fait surveiller, comme si nous n'avions pas assez des limiers de Raoul Rigault à nos trousses ! Mais ceux-là c'est un jeu de les dépister ; tandis que je ne m'attendais pas à ce que mes démarches pour préserver la colonne Vendôme, accréditassent à Versailles l'opinion que je travaille pour Chislehurst ! Oui, je passe pour un agent de la police impériale, et le Colonel est également considéré par quelques-uns comme un conspirateur bonapartiste...

— Et quand cela serait ? interrompit Lacouture. Si les généraux appelés à Versailles ne préparent pas le retour de l'empereur ou de son fils, ce sont des ingrats qui ne méritent pas qu'on leur tende la main.

— Je crois, plutôt, reprit Géran, que leur calcul est celui de M. Thiers par rapport aux otages et que les militaires ne seraient pas fâchés de voir renverser la Colonne, pour se rendre indispensables à sa réédification. Quoi qu'il en soit et au milieu des polices qui

s'observent et se gênent, il est fort difficile d'agir. Avec les gens de la Commune, du moins, on sait à quoi s'en tenir. Hier, les délégués de la municipalité du 2e arrondissement passaient, sur les boulevards, la revue de la 2e légion, dont fait partie mon bataillon. J'étais donc là. Après le défilé, quelqu'un s'approcha du membre de la Commune Johannard et le complimenta sur notre tenue. Mais Johannard s'écria : « Eux? Tous réactionnaires ! Que voulez-vous? on ne débarbouille pas les nègres ! » Réponse qui nous présage à bref délai, un ordre de désarmement et de dissolution. Nous voilà avertis. Versailles aime mieux nous laisser dans le doute. Nous en sommes encore, après six semaines d'efforts, à ignorer si le gouvernement les approuve ou s'en désintéresse. Il a l'air de s'en remettre au hasard. Mais peu importe. Nous remplirons notre devoir jusqu'au bout et je puis, Dieu merci ! me rendre utile ailleurs que place Vendôme.

— Alors, conclut Prophète, nous n'avons plus rien à attendre que de nous?

— Comprenez-moi bien, répondit Géran. Il serait maintenant imprudent, sinon impossible, de chercher à corrompre les ouvriers. Les fonds nécessaires qui nous manquent, nous ne les trouverions pas plus à Versailles que parmi les Parisiens de ma connaissance. Encore une fois, ce sont, avant tout, des négociants. Voir proroger les échéances est, pour le moment, leur unique souci, et, pour n'en pas tenir compte, il faut être aussi bête que l'Assemblée de Bordeaux, à laquelle le commerce n'a pas encore pardonné les cent cinquante mille protêts du 13 au 17 mars. S'il avait le choix entre donner de l'argent tout de suite, pour qu'on ne démolisse pas la Colonne, et donner de l'argent dans un an, pour qu'on la relève, il n'hésiterait pas, allez! Il se raccrocherait à la combinaison qui retarde le paiement. Un an de crédit, c'est la peine d'en profiter! Mais soyez tranquilles, cette alternative ne lui est pas proposée. En gagnant du temps, en gagnant huit jours seulement,

démolition ou de Versailles qui resserre l'investissenous avons sauvé la Colonne. Bientôt, les troupes seront dans Paris. Toute la zône, à l'Ouest, est dégarnie, presque abandonnée. Les soldats n'auront même pas à donner l'assaut. Cette semaine, vous entendez bien, nous serons les maîtres d'un secteur que nous leur livrerons. D'ici là, notre rôle doit se borner à paralyser la résistance et à organiser le ralliement des gardes nationaux qui sont à nous. Par les soins du Colonel, qui dirige le mouvement, on est en train de fabriquer vingt mille brassards tricolores, pour permettre à l'armée de discerner ses amis. Tout est prêt. C'est aujourd hui lundi. La semaine ne s'écoulera pas sans que Paris soit au pouvoir du Maréchal. Alors, il est bien indifférent que la Commune décrète, après la destruction de la Colonne et de la chapelle Bréa, la démolition de la Chapelle expiatoire. Elle n'aura pas le loisir de mettre ses projets à exécution et le drapeau rouge arboré depuis hier sur la maison de M. Thiers, également condamnée à disparaître, n'y flottera pas longtemps, je vous le promets.

— A moins que la Commune, se sentant perdue, ne passe sa colère sur les édifices, dit Prophète.

Mais Géran : — Oh ! elle aura, d'autre part, assez d'occupation sans cela !

— Au résumé, demanda Lacouture, qu'as-tu l'intention de faire ? J'aime à croire que tu ne vas pas rentrer chez toi.

— Non. Je risquerais trop d'y rencontrer le commissaire de police, muni d'un mandat d'arrêt.

— Réfugie-toi à Versailles.

— Sortir de Paris n'est guère facile. La Préfecture de police ne délivre plus de passeports qu'à bon escient. Il est vrai qu'une carte de circulation suffirait. On s'en procure aisément, grâce aux relations que nous avons avec des employés de l'Hôtel de Ville, des ministères et de l'Etat-Major même. Mais je préfère ne pas m'éloigner au moment où l'on a le plus besoin de moi ici. J'en

serai quitte pour changer tous les jours de domicile. L'essentiel est que le Colonel conserve toute sa liberté d'action et que mon échec secondaire ne nuise pas au succès de sa mission principale. C'est pourquoi j'eusse voulu savoir si l'ouvrier en question possède des renseignements plus étendus et de nature à compromettre d'autres membres de notre ligue.

Lacouture regarda Prophète significativement. Mais celui-ci s'entêta dans son refus.

— Je ne peux pas..., réellement, je ne peux pas.

Feuillette insista :

— Quoi ! Tu n'es pas forcé de t'adresser personnellement à ce particulier. Puisque c'est un client de ton neveu, il doit être possible de lui délier la langue, au comptoir, verre en main. C'est moi qui m'en chargerais !...

— C'est un homme sobre... qui ne boit pas, dit Prophète.

— Il a des camarades avec lesquels il se déboutonne.

— J'en doute. Ce n'est pas non plus un vantard.

— Ah ! ça, s'écria Feuillette, il a donc toutes les qualités, ce lascar-là ?

— Les moyens honteux n'ont pas prise sur lui.

Lacouture observa, sans malice :

— Dis donc.... tu me parais le connaître assez bien...

Et Géran ajouta, moitié figue, moitié raisin :

— Je vous remercie de ces indications... : c'est toujours cela.

Mais quand il fut seul avec son oncle, qui le reconduisait :

— Es-tu bien sûr de ton ami ? demanda le courtier de Bourse.

— Quel ami ?

— Celui que tu appelles Prophète.

— Comment, si j'en suis sûr ?

— Oui. Il s'est coupé. Il doit avoir une raison pour ménager le communard avec lequel j'ai eu affaire, place Vendôme.

— Allons, tu plaisantes ! Faut-il qu'il se déguise en gendarme pour t'inspirer confiance ?

— Il nous cache quelque chose. Son ardeur à défendre cet homme qui lui était soi-disant étranger... tu trouves cela naturel ?

— Tu es fou. Tu vois des traîtres partout. Je réponds de Prophète comme de moi-même. La cause de son hésitation, c'est la crainte d'attirer sur son neveu, sa nièce, une mauvaise affaire. Voilà tout.

Mais l'autre n'était pas satisfait de cette explication ; dans son esprit inquiet se glissait l'idée qu'il n'était pas plus en sécurité aux Invalides que partout ailleurs. Et, puéril comme la plupart des conspirateurs, son premier soin, en s'en allant, fut d'échanger le binocle qu'il portait habituellement, contre des lunettes bleues.

IX

RÉAPPARITION SYMPTOMATIQUE DE CANROBERT

Le lendemain 9 mai, après-midi, Prophète monta à Belleville.

Il sentait le besoin de réparer sa maladresse de la veille, mais il n'avait communiqué à personne cette intention, embarrassé qu'il était d'entrer, au sujet de Rabouille, dans des explications dont sa logique secrète ne se contentait pas.

Il avait pris le parti du communard contre Géran, poussé, en quelque sorte, par un instinct de vérité et de justice plus fort que sa volonté. Il évitait de réfléchir à ce mouvement spontané, de peur que l'analyse n'en tournât davantage encore au profit de son ennemi et au détriment de son allié. Il s'en voulait moins de sa contradiction qu'il n'en voulait à Géran de l'avoir provoquée, et il différait son examen de conscience avec autant d'obstination qu'en mettaient les circonstances à le lui prescrire.

Son dépit s'exhala en diversions chicanières. « Ce Géran nous la baille belle ! La question de savoir lequel ira le plus vite de l'ingénieur qui dirige les travaux de

ment, n'a qu'un intérêt relatif. Les progrès modérés de l'armée régulière montrent assez que ses chefs se soucient fort peu d'arriver trop tard à notre gré. Au fond, j'avais raison; c'est sur nous seuls que nous devons compter, et je le ferai bien voir. »

Prophète ruminait ces choses en marchant. Il portait dans son bras gauche un pot de quarantaines qu'il destinait à Céline.

Au bas du faubourg du Temple, des soldats restés à Paris le 18 mars et qui la coulaient douce depuis, à la caserne du Prince-Eugène, des gardes nationaux, des ouvriers et des bourgeois badauds, formaient un rassemblement autour d'une affiche fraîchement collée. Prophète s'approcha et prêta l'oreille. L'affiche n'en disait pas long. Un homme la déchiffra tout haut : « Midi et demi. Le drapeau tricolore flotte sur le fort d'Issy, abandonné hier au soir par la garnison. — Le délégué à la guerre : Rossel. »

Dans le groupe mouvant, des sentiments de surprise, de colère et de doute éclataient. L'invalide s'éloigna légèrement en respirant ses giroflées. L'heureuse nouvelle de cette défaite des insurgés lui donnait des jambes pour gravir la côte. « Faut-il qu'ils aient reçu une frottée pour se résoudre à cet aveu ! » pensait-il.

Et comme il passait devant le coiffeur de la rue de Paris, l'idée lui vint tout à coup de s'y faire raser, en apercevant, dans la boutique, Mazoudier et l'Émigrant qui causaient, tandis que Lépouzé finissait de pommader un client. Prophète eut l'air d'hésiter à la porte ; mais, comme il y comptait, le perruquier se précipita :

— Entrez donc, monsieur Prophète, vous n'attendrez pas longtemps..., et je suis même sûr, si vous êtes pressé, que ces messieurs vous céderont volontiers leur tour.

— Parbleu ! fit Mazoudier, qui s'était levé, la main tendue.

L'invalide remercia : — Non, non, pas du tout... ; chacun son tour.

Et il s'assit auprès d'un petit comptoir sur lequel traînaient, entre le tronc aux pourboires et la brosse usée qui les sollicite, des journaux illustrés : *la Caricature*, de Pilotell, *le Pilori des mouchards* et *le Fils du Père Duchêne*, mêlés et poisseux. Derrière le comptoir, dans une vitrine dégarnie, on ne voyait plus que trois ou quatre flacons d'eaux de toilette, une demi-douzaine de savons poussiéreux, deux nattes de cheveux et de vieilles postiches de carnaval épinglées sur des cartons et sur deux masques, l'un de nègre, l'autre d'Anglais.

La boutique était obscure, pauvre et sale. Trois cuvettes de poupée, au fond, sous une glace fêlée, économisaient l'eau. Et, la tête renversée sur le dossier à crémaillère du fauteuil de torture, les clients suivaient des yeux un Mazeppa moins à plaindre que le cheval indompté dont les piqûres de mouches trop évidentes semblaient avoir déterminé la frénésie.

Prophète prit un journal et feignit de le parcourir, par contenance, pendant que monsieur Martin et Mazoudier continuaient de commenter la proclamation de Thiers aux Parisiens, répandue la veille et dont la presse révolutionnaire faisait des gorges chaudes.

Toujours négligé, en chemise sans col ni cravate, sous son raglan déboutonné comme sa braylette, fidèle à sa tenue, de la casquette aux chaussons, l'ancien instituteur disait :

— Ah ! le vieux saltimbanque est habile aux travestissements ! Le voilà maintenant général, ni plus ni moins que les Mac-Mahon, les Ducrot, les Vinoy, les Ladmirault, les Cissey, les Bellemare, les Galliffet et les Valentin, qui l'entourent. A force de se hausser, le petit homme leur vient à l'épaulette. Tous ces becs de rechange de l'aigle impérial retrouvent leur tranchant, à s'entendre répéter les paroles qui bercèrent leur avancement : « Que les méchants tremblent et que les bons se rassurent ! La vie sauve à ceux qui déposeront les armes ; des subsides aux ouvriers nécessiteux, des récompenses aux Perrinets Leclercs... et le canon

pour les autres ! » Un langage pareil rajeunit la France de dix-neuf ans. Il est vrai qu'on ne doit pas confondre canonnade et bombardement. Thiers se souvient d'autant plus de son projet de loi sur les fortifications, que la Commune s'est amusée à lui rafraîchir la mémoire, en faisant afficher dans Paris un extrait de ce projet fameux...

Et l'Émigrant, abaissant et relevant, comme le canon d'un revolver, l'index détaché de sa main fermée, lâcha les six coups d'une citation qu'il savait par cœur :

« C'est calomnier un gouvernement quel qu'il soit de supposer qu'il puisse un jour chercher à se maintenir en bombardant la capitale. Quoi ! après avoir percé de ses bombes la voûte des Invalides ou du Panthéon ; après avoir inondé de ses feux la demeure de vos familles, il se présenterait à vous pour vous demander la confirmation de son existence ! Mais il serait cent fois plus impossible après la victoire qu'auparavant ! »

— Oh ! cela dépend, murmura Mazoudier. Mais peu importe : on a bien fait aussi de rappeler au puffiste son discours de 48 contre le roi Bomba.

Monsieur Martin, à qui cette interruption avait donné le temps de recharger son arme, la braqua sur le coiffeur et pressa la détente :

« Vous savez, messieurs, ce qui se passe à Palerme ; vous avez tous tressailli d'horreur en apprenant que, pendant quarante-huit heures, une grande ville a été bombardée. Par qui ? Etait-ce par un ennemi étranger exerçant les droits de la guerre ? Non, messieurs, par son propre gouvernement. Et pourquoi ? Parce que cette ville infortunée demandait des droits ! Permettez-moi d'en appeler à l'opinion européenne. C'est rendre service à l'humanité, que de faire retentir quelques paroles d'indignation contre de tels actes ! »

A chaque coup, Lépouzé, les ciseaux en l'air, criait : « Très bien ! Très bien ! » comme il eût dit : Touché !

Monsieur Martin remit dans la poche de son raglan sa main vide de munitions, et reprit en souriant :

— Très bien! oui... C'est justement l'impression notée par les journaux du temps dans leurs comptes rendus. Mais il n'y faut pas attacher trop d'importance, car les déclarations contradictoires de Thiers reçoivent aujourd'hui d'une Chambre identique, les mêmes marques d'approbation. Le vieux drôle, d'ailleurs, ne veut pas que les Parisiens disent une fois de plus qu'ils sont pris en traîtres. Il les avertit.

Mazoudier : — Comme il les avertissait le 18 mars, quand il annonçait à la garde nationale qu'il allait reprendre ses canons.

A son tour, l'Émigrant dut essuyer le feu du relieur, qui tirait plus bas et d'une main moins sûre :

« Les coupables qui ont prétendu instituer un gouvernement vont être livrés à la justice militaire... Que les bons citoyens se séparent des mauvais... Hâtez le retour de l'aisance dans la cité..., sinon, vous n'aurez plus qu'à nous approuver de recourir à la force pour rétablir l'ordre, condition du bien-être... »

Monsieur Martin : — L'ordre, l'aisance, le bien-être... Ah! cette cuisinière bourgeoise connaît les plats qu'aiment ses vieux maîtres et excelle à leur mettre l'eau à la bouche!

Mazoudier : — C'est vrai que le menu n'a pas changé! En même temps qu'il couvre d'obus Passy et Grenelle, Thiers endoctrine les Parisiens. « Le meilleur des rois continue à faire régner l'ordre dans ses Etats », disait la légende d'une lithographie contemporaine du roi Bomba.

L'Émigrant : — Daumier : un crayon de feu.

Mazoudier : — Ayez pitié de la France ! adjure Thiers. Les Prussiens n'attendent plus que votre soumission pour évacuer le territoire. Qui donc en sera le libérateur, si ce n'est moi? Capitulez... Vous n'êtes pas à une capitulation près... Il n'y a que la première qui coûte... et celle-là, l'Assemblée nationale la prend à son compte. Elle n'a été nommée que pour enlever les boues. Ce n'est pas une Assemblée, c'est un tombereau. Elle a

signé la paix, consenti la livraison de deux provinces et le paiement de cinq milliards, uniquement pour le bien et la propreté de la France. En prolongeant votre résistance, songez que vous faites concevoir des inquiétudes aux Allemands sur l'exécution du traité. Si vous ne capitulez pas pour nous, capitulez pour eux, si dignes de ménagements ! N'est-ce pas assez, à vos yeux, de les avoir tenus en échec pendant cinq mois et, lorsqu'ils s'apprêtaient au viol, de les avoir réduits à coucher, dans les Champs-Elysées, comme qui dirait sur la descente de lit? Allez-vous m'obliger à leur montrer, au prix d'un inceste, que Paris n'est pas imprenable ? Quelle honte et quel ridicule, pour moi qui l'ai fortifié !

— Je puis vous certifier, observa le coiffeur, que la sommation de Thiers laisse le quartier bien indifférent.

— Oui, dit Mazoudier, mais elle aura beaucoup de succès dans les départements et c'est à eux, en réalité, que le vieux renard s'adresse. Il faut que notre écrasement soit la revanche de la province et le gage de sa sécurité. Peu importe que l'armée de la défense national ait été vaincue, pourvu que l'armée de la répression soit victorieuse. Les départements sont impatients de savoir si la France possède encore une gendarmerie et si les débris de son armée permanente, rassemblés par Thiers, gardent les traditions de Brumaire et de Décembre. A cet égard, Paris a toujours été un merveilleux terrain d'expériences. C'est sur le pavé des barricades que se repasse le glaive de la loi. Paris saigné à blanc, c'est pour la province quinze à vingt ans de tranquillité ; c'est Louis-Philippe après 1830, Louis-Napoléon Bonaparte après 48, et Napoléon III après 51. La province n'accorde sa confiance qu'au gouvernement qui a reçu le baptême du sang.

— Alors, ne put s'empêcher de dire Prophète, sans quitter son journal, vous êtes bien imprudents d'offrir une occasion de représailles.

— Ah ! ça, vous croyez donc, vous aussi, que nous

l'avons recherchée, répondit Mazoudier : vous croyez donc que le 18 mars nous aurait vus à l'Hôtel de Ville, si Thiers et sa bande ne nous avaient pas invités à l'occuper en se retirant. Paris renfermait, au 18 mars, soixante bataillons révolutionnaires et quatre-vingt-dix bataillons conservateurs ayant sur les autres le triple avantage de l'ancienneté, de la discipline et de l'armement. C'est leur lâcheté qui a fait notre triomphe. L'étonnement de Thiers, s'il était sincère, fut bientôt dissipé : le nôtre dure encore.

— Parfaitement, déclara monsieur Martin. La Commune : un enfant trouvé.

Mazoudier poursuivit : — Mais, au fond, Thiers savait très bien à quoi l'engageait son mandat. Ses proclamations sont des remerciements et des excuses réitérées, au million d'électeurs ruraux et aux cent mille électeurs parisiens qui l'ont envoyé à l'Assemblée. Il est monsieur Thiers, une redingote provisoire. Ce qu'on attend de lui, c'est qu'il affaiblisse assez la République pour qu'une monarchie ou une restauration bonapartiste l'escamote ensuite aisément. Le choix, pour associés, des parvenus de l'opposition, des faillis du gouvernement de la Défense nationale réhabilités par le vote de la province, de tous ceux enfin qui ont trahi la cause du peuple après en avoir vécu : un pareil choix est significatif. On peut compter sur ces prétendus libéraux pour adopter toutes les mesures anti-libérales. Ils ont fait leurs preuves. La différence, en effet, n'est pas sensible, entre le gouvernement provisoire de 48 et le gouvernement du 4 Septembre, dont Thiers accueille les épluchures dans son ministère. J'y retrouve de vieilles connaissances et j'en fais de nouvelles qui valent les anciennes. La palinodie de Thiers, c'est leur histoire à tous. C'est l'histoire de Jules Simon...

— Cette vaseline..., murmura l'émigrant.

— De Jules Favre...

— Pleureuse aux funérailles de l'honneur...

— Ils ont joué en 48 le même rôle qu'à présent et

formé des élèves dont ils peuvent être fiers. Ernest Picard...

— Ventre législatif...

— ... Et derrière ce prélat, les chanoines Langlois, Tirard, Brisson, Ferry, Dufraisse, tous ces démocrates à la petite semaine, flétrissent le mouvement du 18 mars, comme les Arago, les Garnier-Pagès, les Flocon, les Marrast, les Marie, les Corbon et tant d'autres rénégats, condamnaient les insurgés de Juin. Périsse une forme de gouvernement, pourvu que les institutions maintenues nourrissent toujours des prébendiers! Si vraiment quelque chose me surprend aujourd'hui, c'est de ne pas voir auprès de Thiers un autre implacable ennemi des Parisiens, l'illustre Trochu. Il manque à cette collection de requins. La bourgeoisie aime davantage le sabre, quand il a un chapelet pour dragonne.

— Trochu : bénitier de caserne, jeta encore monsieur Martin, pour qui ces définitions concises étaient un exercice courant et la seule gymnastique dont il fût capable.

— Quel dommage que tout le monde n'ait pas votre mémoire et votre expérience! fit Lépouzé, acharné à ranimer un client qui ne donnait point signe de vie, sous les lotions, les brosses, le peigne et les serviettes.

Mais Mazoudier secoua la tête : — Expérience laborieusement acquise! Une erreur de ma jeunesse fut de croire que la gauche parlementaire représentait les aspirations du peuple. Elle n'a jamais représenté que les intérêts et les ambitions de la bourgeoisie. Les Cinq n'étaient, comme les libéraux de 48, que les maîtres de poste chargés de préparer des relais à la bourgeoisie, sur le chemin que lui traçait le programme de Guizot : Enrichissez-vous. C'est le peuple qui fournit les chevaux qu'elle couronne, épuise et crève. Partie du 4 Septembre, dernier relais, elle en sacrifiera encore un certain nombre pour parcourir le siècle, *son* siècle ; mais les maîtres de poste seront largement indemnisés. En attendant, il

s'agit, pour les élus de Bordeaux, de témoigner leur gratitude à la clientèle de province qui les a choisis et de justifier la confiance dont elle les honore. C'est facile. La haine et la crédulité rurales s'accommodent de tous les mensonges et de toutes les facéties d'almanachs. Qui le sait mieux que Thiers? Cette séquelle lui a-t-elle reproché sa fuite à Versailles, alors qu'il n'avait affaire soi disant qu'à une poignée de factieux et de repris de justice? Aujourd'hui qu'il est près de réaliser le dessein prémédité de revenir en sauveur, ce déguisement du bourreau, elle ajoutera également créance à la fable de Paris en proie à l'anarchie, au vol et à la débauche.

— Quand on veut noyer son chien, on dit qu'il a la rage, prononça Lépouzé, qui, d'un coup bien ajusté, venait de séparer en deux, par une raie sans reproche, les cheveux qu'il avait longuement ratissés.

— Cependant, remarqua monsieur Martin, les rues n'ont jamais été aussi sûres que depuis la disparition des sergents de ville. C'est étonnant, hein? comme ces flibustiers et ces boucanières, dénoncés par Thiers à la vindicte publique, profitent de l'occasion pour assouvir leurs mauvais instincts! Il ne manque pas pourtant, dans Paris, de magasins pleins de marchandises et d'appartements somptueux abandonnés par leurs patrons et leurs locataires. Et les bandits, rebut de la population, restent néanmoins au faubourg, dans des taudis malsains; leurs femmes continuent de ravauder des nippes et d'aller blanchir au lavoir un linge rare et usé; ou bien, elles viennent timidement nous demander, à la mairie, si le décret de la Commune, relatif à la remise des loyers, leur permet d'emporter, sans payer les termes en retard, trois misérables meubles, avec une literie grouillante de vermine. Toutes les caisses publiques n'ont pas été vidées par les administrateurs réfugiés à Versailles; beaucoup sont encore aussi bien garnies que mal défendues; et personne n'y touche! Les fédérés se contentent de la maigre solde des gardes et ne cèdent pas à la tentation d'améliorer, ne

fût-ce que momentanément, l'ordinaire de leur famille. Quant aux chefs, ils se dédommagent, eux aussi, pour la plupart, de dix-huit années de convoitise et de cinq mois de privations, en faisant des orgies à trois francs par tête à la porte de Romainville, au *Lapin vengeur*. Bref, ces vagabonds et ces forçats en rupture de ban, maîtres de Paris, où il leur serait aisé de bien vivre, quitte à se faire tuer au sortir de table, bouclent le ceinturon sur leur ventre creux et courent à la mort au lieu de courir au pillage. C'est tout de même un peu trop d'ingénuité, et Thiers mériterait que la Commune donnât un fondement à ses accusations gratuites.

— Est-ce qu'il n'y a pas un décret relatif à la réquisition de tous les appartements vacants, où seraient logés les habitants des quartiers bombardés? dit Lépouzé.

— Oui, mais ce décret reste lettre morte comme tant d'autres et n'a pas même reçu un commencement d'exécution, constata l'Émigrant. Il y aurait pourtant un moyen si simple de répondre aux obus ! Rien qu'un décret de ce genre : « La Commune : considérant que le bombardement ordonné par Thiers rend les faubourgs inhabitables, décrète : la population de ces faubourgs est autorisée à chercher un abri dans les maisons et les appartements du centre que leurs locataires ont désertés. » Cette mesure aurait un autre avantage. Comme le peuple userait de la permission et n'en abuserait pas, il faudrait bien reconnaître aux miliciens défenseurs de la Commune, un niveau moral supérieur à celui des armées permanentes.

— Vous avez une façon d'arranger les choses ! s'écria Lépouzé, qui ne reconnaissait plus monsieur Martin, d'habitude compendieux et modéré.

Celui-ci continua : — La Commune les arrange-t-elle mieux ? Le décret du 6 avril, sur les otages, atteste son inconséquence. Thiers et ses généraux font moins de bruit et plus de besogne. Ils n'ont pas besoin de lois

exceptionnelles, eux, pour massacrer les prisonniers. Ils ont montré, d'ailleurs, l'intérêt qu'ils prenaient au sort des otages, le jour où ils ont refusé d'échanger l'archevêque contre Blanqui. L'existence de quelques mouchards et d'un sénateur importe peu à l'Assemblée nationale et à son président. Aussi en ont-ils fait légèrement le sacrifice, avec la secrète espérance que la Commune ne trompera pas leur attente. Songez donc ! Un martyr de cette qualité, une victime d'église, quel atout dans le jeu de la répression !

— Pourvu que l'on ne commette pas cette faute ! s'écria Mazoudier, envahi par les souvenirs de 48.

— Oui, fit l'Émigrant, nous la paierions cher. Heureusement qu'on ne marque pas l'archevêque à tous les coups. Quoi qu'il en soit, tenez pour certain que l'Assemblée aurait déjà signifié son congé à Thiers, si la Commune avait par décret immédiatement appliqué, manifesté sa résolution de prendre, au lieu d'otages en chair et en os, des otages en biens meubles et immeubles, comme disent les notaires. Je vous promets que l'exécution d'une pareille menace aurait ému Versailles et que les partisans du bonhomme ne lui eussent pas pardonné sa fuite entraînant la leur. D'autant que la Commune a sous la main tous les gages matériels désirables. Otages, les hôtels, les ateliers, les magasins, les caisses des émigrés ! Otages surtout la Banque de France et le Grand Livre de la Dette publique ! Croyez-vous que la bourgeoisie et Thiers, son incarnation, qui ne tremblent pas pour M. Darboy, envisageraient avec la même indifférence la perte de la Banque de France, cet archevêché du Capital, et la destruction du Grand Livre, ce monument de la rente ? Allons donc ! Aucune concession ne mettrait un prix trop élevé à la rançon du veau d'or. Voilà pourquoi des décrets comme celui du 6 avril ne riment à rien. Le temps n'est plus des révolutions limitées. Si la Commune parvient à intimider ses adversaires, c'est encore plus en répandant l'argent des coffres, qu'en répandant le sang des banquiers et de leurs protecteurs.

Même aux yeux du relieur, M. Martin allait trop loin. En Mazoudier, l'insurgé sentimental de 48 eut encore un sursaut :

— Non ! Evitons à la Révolution tout ce qui pourrait la déshonorer !

— Très bien ! applaudit le coiffeur.

— Le drapeau rouge flotte sur les conquêtes du peuple ; il n'a jamais flotté sur ses déprédations.

— Pour la reconnaissance qu'on lui en a !... fit l'ancien instituteur. Voyez la proclamation de Thiers...

— Il est vrai, avoua Mazoudier, qu'il n'y manque même pas l'insulte d'usage à l'*infâme* drapeau rouge, pauvre insulte qui rapetisse à la taille de Thiers l'apostrophe célèbre de son aîné dans la carrière : « Le drapeau rouge n'a fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans le sang du peuple ; le drapeau rouge a fait le tour du monde avec le nom, la gloire et la liberté de la Patrie ! » La liberté représentée par les ménageries que le dompteur Bonaparte a promenées partout !...

— Lamartine... vieil instrument à cordes..., nota l'Émigrant.

— La vérité, reprit Mazoudier, c'est qu'il y a moins de sang dans le drapeau rouge tout entier, que dans la bande rouge du drapeau tricolore, traîné, lui, dans le sang de tous les peuples, y compris le peuple français.

— Vous n'oubliez toujours qu'une chose, c'est que ces peuples étaient nos ennemis, dit Prophète, qui consentait à discuter avec le relieur.

Celui-ci se retourna vers l'invalide, sans mettre dans sa riposte plus d'âpreté que le vieux soldat n'en avait apporté dans l'attaque.

— Vos ennemis ? En êtes-vous bien sûr ? Les Anglais étaient vos alliés en Crimée et pourtant peut-être avez-vous encore, aux Invalides, des camarades mutilés par eux à Waterloo... Vous avez combattu les Russes à Sébastopol, et vous trinquiez avec eux, aux avant-postes, pendant les armistices. Expliquez tout cela.

— On peut ne pas être d'accord momentanément...

et s'estimer tout de même. Ceux qui nous faisaient la guerre obéissaient... ; ils n'étaient pas libres...

— En quoi ces étrangers, qui n'étaient pas libres, sont-ils plus dignes d'estime que nous, qui défendons notre liberté ?

— La guerre civile est autre chose que la guerre.

— Naturellement ! Mais la distinction n'est même pas complète ainsi. On peut ajouter que la lutte est fratricide seulement quand le peuple irrité a le dessus. Elle est fratricide aujourd'hui ; elle ne l'était pas au 2 décembre ; elle ne le sera pas demain, si nous sommes les moins forts.

Lépouzé eut peur que le terrain ne devînt glissant et débarrassant vivement son client des serviettes qui l'enveloppaient :

— Le premier de ces messieurs ! dit-il.

Mais il s'aperçut aussitôt de sa distraction et la corrigea en s'adressant à monsieur Martin :

— Je crois que c'est à vous, *citoyen*...

L'Émigrant se leva péniblement : — Oh ! pas la peine de vous reprendre, allez... C'est bon pour Schramm, ces enfantillages. Comme disait autrefois quelqu'un de plus sensé : Appelons-nous messieurs et soyons citoyens.

Cependant, Prophète reconnaissait dans le client sorti, rasé de frais, lotionné, pomponné, galonné, des mains du coiffeur, le beau Quélier, en uniforme.

Une fois encore, Lépouzé crut devoir détourner l'attention de l'invalide :

— Excusez-moi, monsieur Prophète, je suis tout seul... mon garçon m'a quitté pour s'enrôler dans les Vengeurs de Flourens. Il hésitait entre plusieurs corps francs, mais l'uniforme des Vengeurs, qui n'est autre pourtant que celui des mobiles vendéens, l'a séduit... Il est parti avec sa compagnie pour une destination mystérieuse. Il m'est fort difficile, en ce moment, de le remplacer. Je ne trouve personne. Je suis obligé de me multiplier. Sans cela, je n'aurais plus qu'à fermer bou-

tique... et vous seriez sans doute les premiers à vous en plaindre, n'est-ce pas, Quélier ?

— Ne te gêne donc pas, répondit le capitaine, je suis là. On sait bien que tu ne cours pas après les exemptions.

— J'ai donné assez de preuves de patriotisme.

— Parbleu ! fit Quélier, qui plastronnait devant la glace fêlée. D'ailleurs, tu as eu raison de ne pas te déranger ce matin... pour ce qu'on nous voulait ! Hein, citoyen Mazoudier ? Encore une fausse alerte comme celle-là et l'on pourra battre le rappel pendant vingt-quatre heures sans succès.

— Qu'est-ce qu'on vous voulait ? demanda l'Émigrant en s'asseyant à la place vacante.

— On n'en sait rien, dit Quélier. Les chefs de légions s'étaient engagés à réunir, sur la place de la Concorde, vingt mille hommes dont le citoyen Rossel devait prendre le commandement pour marcher sur Vanves, Clamart ou pour secourir la garnison du fort d'Issy. Toute la nuit, nous avons trotté, afin de rassembler le plus de monde possible ; et ce matin, à midi, après avoir déclaré que nous n'étions pas assez nombreux, le citoyen délégué à la guerre nous a plantés là... Pourtant, il y avait bien au rendez-vous huit ou dix mille hommes.

— Oui, fit Mazoudier, mais c'est peu tout de même, comparativement à l'effectif des vingt légions.

— Il y a trop de réfractaires, dit Quélier. Dans le premier arrondissement, les concierges ont été invités à afficher à la porte des maisons une liste complète de tous leurs locataires, avec indication de l'âge et de la profession de chacun d'eux. Le concierge du 119 a raison : la même mesure devrait être prise par toutes les municipalités.

— Les gens qu'on incorporera de force dans nos bataillons, feront de bien mauvais combattants, dit Mazoudier.

— Bah ! en les encadrant convenablement.

— Merci ! s'écria Lépouzé. Pour qu'ils nous flanquent des coups de fusil, comme Jéricho, qui tirait à tort et à travers, sans nécessité, quand il était mal réveillé ou qu'il avait le trac !

— Eh bien, qu'on place au premier rang les maladroits, les peureux et les réfractaires ; nous leur mettrons du cœur au ventre, dit le capitaine.

Lépouzé suivait des yeux Quélier ; en le voyant faire un mouvement vers la porte, il annonça : — Barbe et friction !

A ce signal, la petite femme du coiffeur sortit de l'arrière-boutique ; mais l'officier dit négligemment :

— Ma foi, je te paierai la prochaine fois... Oublié ma bourse...

— A ton aise, fit Lépouzé, sans empressement.

Alors, n'ayant plus de raisons pour s'esquiver, Quélier revint devant la glace et sourit à son image, comme à une belle gravure de modes militaires... Tout à coup, son regard descendit de son képi aux manches de sa tunique et décela une légère contrariété.

— Tu connais le nouvel arrêté de la Commission de la guerre ?

— Non, répondit le coiffeur.

— Nous n'avons plus droit qu'au galon d'argent : le galon d'or est réservé exclusivement à l'État-Major des généraux et du ministre de la guerre.

— Tu entends, femme ; il va falloir découdre les galons de ma tunique.

— Et s'en procurer d'autres.

— Sans doute, reprit le coiffeur, avec moins de fermeté.

— Moi, dit Quélier, je ne suis pas pressé... Si l'on écoutait tous les délégués qui se succèdent à la Guerre, on changerait de tenue chaque semaine.

— Le citoyen Rossel ne plaisante pas, observa Mazoudier. On prétend qu'il voulait faire passer par les armes, hier, les chefs de légions qui lui apportaient leurs réclamations ?

— Le peloton d'exécution était formé dans la cour du ministère... mais pour la frime. Somme toute, on n'a fusillé personne. Rossel a tort de faire le méchant. On le mettra au pas comme les autres.

— Rossel, dit l'Émigrant : une lame qui s'use au fourreau.

Mazoudier déclara : — Avec les troupes réunies ce matin place de la Concorde, c'est vrai qu'il pouvait tenter quelque chose... de reprendre la gare de Clamart ou de débloquer le fort d'Issy, par exemple.

— Vous y seriez arrivés trop tard, dit Prophète.

— Hein?

— Dame, puisque l'armée de Versailles y est entrée.

Quélier et Mazoudier se regardèrent, béants.

— Qu'est-ce que c'est encore que cette invention-là?

— Elle n'est pas de moi, fit l'invalide. Il paraît que la garnison a abandonné le fort hier et que le drapeau tricolore flotte dessus depuis ce matin. C'est votre Rossel lui-même qui en donne la nouvelle.

— Vous êtes sûr?...

— Je suis sûr qu'elle est affichée, voilà l'affaire. Je croyais ne rien vous apprendre.

— C'est impossible, s'écria Quélier, ou bien nous sommes trahis... comme nous l'avons été l'autre jour au Moulin-Saquet. Si le fort d'Issy était pris, nous le saurions. Rossel nous l'aurait dit ce matin.

— A moins qu'il ne nous ait renvoyés justement parce que notre intervention devenait par là inutile.

— Son devoir était de nous avertir quand même.

— Il me semble qu'il n'y manque pas, insinua Prophète. Mais les mauvaises nouvelles s'ébruitent toujours assez tôt.

Mazoudier, très ému, s'était levé.

— On doit avoir des renseignements à la mairie, dit-il, esclave des habitudes du premier siège. Allons-y, voulez-vous, Quélier?

Ils sortirent ensemble, tandis que l'Émigrant leur jetait :

— Je vous rejoindrai dans dix minutes ; le temps de me faire rafraîchir un peu la barbe et les cheveux.

Il ajouta pour Lépouzé, qui s'apprêtait à l'émonder :

— Avouez que cette coquetterie intempestive ne vous étonne pas moins, de ma part, que les extrémités auxquelles je me portais tout à l'heure, en paroles ?

— Mais non.

— Si, si... J'ai bien vu que vous regimbiez avec monsieur Mazoudier contre des tendances dont je ne fais pas ordinairement profession. La mue, chez un homme de mon âge, paraît toujours singulière. Je suis en train de parcourir les étapes d'une initiation. Je saisis nettement aujourd'hui ce que je ne comprenais que vaguement hier. Il faut vous dire, monsieur Lépouzé, que j'ai passé mon existence au village... un village comme tant d'autres, où il y avait des pauvres, certes, mais en fort petit nombre, et où personne, en tout cas, ne mourait de faim, de privations, de fatigue, d'usure prématurée... Je ne connaissais pas la misère des villes, la misère de l'employé, de l'ouvrier, du déclassé, des familles enfermées au sixième sur la cour, en des taudis obscurs et sans air. C'est une révélation..., c'est une révélation pour moi que les doléances et les requêtes légitimes des femmes qui viennent, leur marmaille sur les bras, me confier leur détresse et me demander de les secourir, puisque la Commune est ou devrait être un soulèvement en faveur des faibles et des déshérités. Et vingt, trente, cinquante fois par jour, obligé de confesser notre impuissance, j'aperçois mieux l'écart qu'il y a entre un mouvement politique comme celui-ci et une révolution sociale qui pourrait seule affranchir et soulager tant de malheureux ! Vous pensez que je vais trop loin, lorsque je reste ici près, au contraire. Car c'est aux révolutionnaires surtout, j'en suis sûr maintenant, que le poète a dit :

Tout bonheur que la main n'atteint pas, n'est qu'un rêve.

Il a dit : que la main n'atteint pas ! le poète... Méditez là-dessus, insurgés !

— Enfin, vous vous plaisez dans vos nouvelles fonctions, fit Lépouzé, que monsieur Martin n'avait pas converti, mais qui ne heurtait jamais de front les opinions de ses clients.

— Je ne peux pas dire que je m'y plais, le mot est impropre ; je m'y instruis et j'ai conscience de n'y être pas inutile. Vous ne vous faites guère une idée du désordre qu'il y a dans les services de la mairie. C'est une confusion inexprimable, à laquelle j'essaie de remédier. Déjà, j'y vois plus clair. Mais j'en ai encore pour un bon mois, en consacrant à la besogne quinze heures par jour. Toutefois, je vais accélérer ma tâche. Je voudrais avoir fini quand les Versaillais entreront, — puisqu'ils doivent entrer fatalement, — afin qu'ils trouvent tout débrouillé et ne triomphent pas, du moins, de l'incapacité des usurpateurs, comme ils nous appellent. Il y a là une question d'honneur... ou d'amour-propre, si vous préférez. Pour perdre moins de temps, je ne rentre plus chez moi. Je couche sur mon matelas, que j'ai fait descendre à la mairie. Je travaille surtout le soir et la nuit Je suis plus tranquille. A chaque instant, on me dérange, on se trompe de porte ; il n'y a pas moyen d'avancer dans ces conditions-là.

— Ah ! s'écria le coiffeur, si tout le monde était aussi compétent que vous dans le choix et l'application des remèdes !

Mais monsieur Martin répliqua : — Oh ! n'exagérez pas mon mérite. Je n'ai pas l'esprit d'organisation. Je ne fais que renouveler le papier dans une chambre qui a changé de locataire. C'est insuffisant pour la nettoyer, la désinfecter, la rendre habitable en un mot. On reproche constamment aux révolutionnaires de n'être à peu près d'accord que sur la nécessité de détruire... Mais comment en serait-il autrement ? Comment l'entrepreneur de démolitions pourrait-il savoir, avant d'avoir jeté bas la maison, quels matériaux il lui sera possible d'utiliser pour la rebâtir ? C'est encore un poète

qui a dit : « La maison ne vaut pas la réparation. » Elle ne la vaut pas, c'est certain. La charpente est pourrie. Cette maison *fait le centre*, à l'image de son propriétaire. Elle est un danger public. Elle en sera un tant qu'on persistera à l'étayer, au lieu de la raser.

— Peut-être qu'elle s'écroulera d'elle-même, à la longue...

— Oui... peut-être ; mais en attendant, chaque pierre qui se détache de sa façade lézardée, chaque tuile qui tombe de son toit vermoulu, écrase des passants..., et ces passants ne sont point ceux qui se promènent en voiture, hein ?

L'ancien instituteur arrêta le bras de Lépouzé, qui le menaçait de cosmétique et de pommade : — Non, merci... ; c'est bien, rien de plus, je vous prie... Juste ce qu'il faut pour n'avoir pas l'air d'un comptable de grands chemins, aux yeux de mes successeurs probables. Combien vous dois-je ?

Et, debout dans le raglan qui laissait à son corps l'illusion du peignoir, il mit six sous dans la main de madame Lépouzé, prompte à lui tendre sa légendaire casquette, et sortit lentement en trainant dans leurs chaussons ses pieds alourdis.

Prophète avait pris sa place ; le coiffeur se taisait ; on entendit sa femme gronder, dans l'arrière-boutique : « C'est à croire, ma parole ! qu'ils sont tous devenus fous ! » Lépouzé alla fermer la porte, revint auprès de son client et lui noua la serviette au cou, dans un silence tellement inaccoutumé qu'il en était déjà impressionnant. Silence encore, pendant qu'il faisait mousser le savon ; enfin, au moment où, penché sur l'invalide, il approchait le blaireau de sa figure :

— Ça va mal, murmura Lépouzé, comme en confidence.

Prophète leva les yeux et s'aperçut alors d'un changement qu'il n'avait pas remarqué dans la physionomie du coiffeur. Celui-ci laissait repousser ses cheveux qui bouclaient et recommençait à cirer sa moustache, ma-

nifestement soucieux de rattraper la ressemblance perdue et de mériter à propos le surnom intercesseur de Canrobert.

— Qu'est-ce qui va mal ? demanda Prophète.

— Les affaires de la Commune... et les miennes. Vous devinez sans peine qu'on ne fait pas bouillir la marmite avec des clients comme Quélier. Nous avions des petites économies ; elles sont loin ! Nous nous endettons. Il est temps que ça finisse.

— Vous avez la solde de votre grade dans la garde nationale, observa insidieusement le vieux soldat.

— Mon grade..., mon grade..., si vous croyez que j'y tiens, monsieur Prophète. Je dois plutôt songer aux ennuis qu'il me rapportera... si la Commune est vaincue. Et comment ne le serait-elle pas ?

— Oui, comment ? répéta l'invalide, dont la barbe dure se plaignait sous le rasoir, comme des épis sous la faulx.

Une poignée de cheveux qui semblait arrachée du démêloir, déboucha de l'arrière-boutique, et madame Lépouzé prit part à la conversation.

— T'ai-je assez prévenu ? Mais tu n'as pas voulu m'écouter... On n'écoute jamais les femmes... Des gens raisonnables comme monsieur Prophète, si tu les avais consultés, t'auraient pourtant donné les mêmes conseils que moi. Te voilà bien avancé, à présent. Tout le quartier t'a vu en uniforme...

— J'avais une clientèle à ménager, allégua le coiffeur, qui se défendait mollement contre le petit peigne aux dents ébréchées.

La femme se rebiffa : — Tu n'avais à ménager que la clientèle qui te fait vivre, et c'est précisément celle-là que tu mécontentes. Comme si c'était l'heure de contrarier le commerce ! Tout renchérit. La viande est hors de prix. Si ça continue, on va bientôt nous obliger à refaire la queue !

— Je n'ai accepté un grade que pour être plus libre de ne pas marcher, déclara naïvement Lépouzé. Simple

garde, il m'eut été bien plus difficile de ne pas répondre aux appels.

— Des bêtises ! Est-ce que le neveu de monsieur Prophète..., monsieur Lhomme, est dérangé plus souvent que toi ? Non. Il sait s'arranger.

— Ça lui jouera un mauvais tour, dit Lépouzé.

— En attendant, il évite de se compromettre, et c'est le principal. Sois donc franc : tu étais enchanté de parader..., comme Quélier et les autres. Mais Quélier est seul ; il n'a pas une femme, une maison que son imprudence expose à la ruine. Le jour où les choses se gâteront, il en sera quitte pour s'éclipser. Et qu'est-ce qui paiera pour lui? Mon imbécile d'homme, pour n'en pas perdre l'habitude !

Le coiffeur humilié, repentant, cherchait encore, néanmoins, des excuses à son abjuration décidée.

— Est-ce que je pouvais prévoir ce qui arrive, un gouvernement d'incapables ne sachant pas ce qu'ils veulent? Au début, parbleu! j'étais pour la Commune, à peu près comme tout le monde à Paris. On croyait gagner au change. Il n'y a que les propriétaires qui pouvaient trouver l'Assemblée animée de bonnes intentions à leur égard... et je ne suis pas propriétaire... Et puis, pourquoi M. Thiers nous a-t-il lâchés le 18 mars? S'il était resté, on l'aurait soutenu... Aujourd'hui, c'est différent... Attends une occasion, et tu verras si je me gène pour leur f... ma démission! C'est pas de sitôt que je le remettrai, mon uniforme!

— Il est bien temps... maintenant que le mal est fait!

Lépouzé abandonna Prophète, dont une joue seulement était, pour la seconde fois, rasée, et marchant sur sa femme, le rasoir ouvert, il s'écria :

— Ces femelles ont une langue! Je n'ai pas fait de mal... tu entends? au contraire.

Et saisissant la perche qui lui était tendue, il ajouta en revenant vers son client : — Monsieur Prophète est heureusement là pour l'attester... Quand j'étais de ser-

vice aux Invalides, est-ce que je n'ai pas donné des preuves de ma modération? On n'a rien à me reprocher. Je suis certain que monsieur Prophète, si son témoignage était invoqué, déposerait en ma faveur. Entre sa parole... la parole d'un soldat... et des commérages, qui donc hésiterait? J'ai, Dieu merci! la conscience tranquille. Dans l'exercice de mes fonctions, je n'ai fait tort à personne.

— Qu'à vous-même, dit Prophète.

— Ah! comme c'est vrai! s'écria madame Lépouzé. Quel malheur qu'il n'ait pas fréquenté que des personnes sages comme vous!

Elle s'empressait auprès de l'invalide qui s'ébrouait au-dessus de l'assiette à soupe qualifiée cuvette. Quand il fut essuyé, elle aspergea sans mesure de vinaigre de Bully un coin de sa serviette, puis demanda :

— Alors, vous pensez aussi, monsieur Prophète, qu'on ne l'inquiéterait pas, plus tard, si des hommes... dans votre genre, venaient dire qu'il était de la Commune plutôt pour empêcher les excès que pour en commettre?

— Oh! moi, je ne sais pas... répondit le bonhomme, que cette comédie amusait.

Il ajouta, plaisantant : — D'ailleurs, si vous avez des craintes, vous pouvez toujours changer d'air pendant quelque temps... allez vous établir autre part, en France... ou à l'étranger... Avec un bon métier comme le sien, monsieur Lépouzé se tirera d'affaire partout.

Le coiffeur feignit d'abonder dans ce sens : — En Crimée, n'est-ce pas? Monsieur Prophète, racontez donc à la bourgeoise comment opèrent les perruquiers de là-bas.

Flatté dans sa manie, l'ancien soldat rectifia : — Pardon! C'est en Turquie, pendant notre séjour à Gallipoli, que j'ai vu les artistes auxquels vous faites allusion. Un volet relevé par deux perches forme auvent et protège leur boutique contre la pluie et le soleil. Une espèce de bouillote à robinet est suspendue, par une petite chaîne, à la devanture, et laisse tomber l'eau

goutte à goutte sur la tête du client. Quant au savon, bernique! Ni vu ni connu. Le particulier pose sa tête sur les genoux du barbier, qui la lui rase à pleine main, comme on gratte des légumes pour le pot au feu. Le malheureux n'en mène pas large, allez! Monsieur Lépouzé, voilà un pays où vous devriez porter la civilisation.

Le ménage se mit à rire, pour pénétrer plus avant dans les bonnes grâces du narrateur; puis la petite femme voulut lui donner elle-même le coup de brosse d'usage. En se retournant, l'invalide se trouva en face de la vitrine dégarnie, où se morfondait le masque d'Anglais à favoris. Alors, Lépouzé le désignant, pour achever la conquête entreprise :

— Hein! les salauds! dit-il.

La femme, à qui échappaient les motifs de cette démonstration, regardait son mari, stupéfaite... Il ajouta :

— C'est sur ceux-là qu'on aurait du plaisir à taper!

Prophète souriait, sensible à la prévenance; le petit souillon, qui l'avait enfin comprise, redoubla.

— Oh! les belles giroflées! s'écria-t-elle, devant le pot de fleurs posé sur le comptoir. C'est votre ouvrage?

— C'est d'abord l'ouvrage du bon Dieu... si j'ose m'exprimer ainsi, par le temps qui court .. fit l'invalide.

— Osez, monsieur Prophète, osez... Si l'on n'avait pas tant soit peu de religion, par quoi qu'on se distinguerait des animaux?

De son côté, cependant, l'invalide songeait à mettre à profit la complaisance du couple. Au moment de partir, il parut se raviser et, s'adressant au coiffeur :

— Ne disiez-vous pas tout à l'heure que la négligence de mon neveu dans son service, lui jouerait un mauvais tour?

Lépouzé, ne sachant pas où son interlocuteur voulait en venir, éluda la question.

— C'était une simple supposition de ma part .. Sans doute, des voisins jaloux peuvent toujours se plaindre

qu'on le favorise... ; mais Ferdinand, pour le défendre, ne manque pas d'amis à la légion et ailleurs.

— Monsieur Mazoudier, mossieu Rabouille... cita Prophète, engageant.

— Ceux-là, oui, et d'autres.

— Mossieu Rabouille, notamment, est très influent?

Le coiffeur, se rappelant l'aversion du vieux pour le mécanicien, tergiversa :

— Influent... je ne sais pas... Le père Mazoudier et lui, à la fin de l'Empire, fréquentaient beaucoup les réunions publiques, où la Commune s'est recrutée... De là leurs relations dans le Comité central et à l'Hôtel-de-Ville.

— Justement. C'est ce que je voulais dire.

— Seulement, ils n'en ont pas la bouche pleine; comme la plupart de leurs camarades. Et puis, ils n'ont voulu rien être ; ils se tiennent à l'écart.

— Oh! pas tant que cela! fit l'invalide.

Madame Lépouzé craignit que son mari ne se fût montré trop indulgent pour Rabouille; elle eut à cœur d'effacer cette impression.

— Monsieur Prophète a raison. Cette rage contre la colonne Vendôme est incompréhensible..., surtout qu'il vous rencontre souvent chez Ferdinand. Moi, je ne trouve pas le procédé délicat... C'est même plus que de l'indélicatesse : une mauvaise action. La Colonne est un de nos plus beaux monuments...; les monuments attirent à Paris les étrangers; les étrangers font aller le commerce...; on n'a pas le droit de toucher à la colonne Vendôme.

— On n'a pas le droit, reprit le coiffeur. Je l'ai dit à Rabouille..., je crois même que vous étiez là, monsieur Prophète... Mais non! Suis-je bête! C'est vous-même qui l'avez rappelé aux convenances, avec la généreuse indignation d'un vieux soldat offensé. Ah! vous ne lui avez pas mâché la vérité! C'était superbe! Tout le monde vous approuvait, car il y a des bornes que les républicains honnêtes ne dépassent pas. Mais bah! La Colonne est solide... Savez-vous à quoi me fait penser

l'acharnement de ces égarés contre elle? A la fable du serpent et de la lime...

L'invalide, pour qui ce rapprochement était de l'hébreu, se contenta de baisser la tête en signe d'assentiment et dit : — La haine les aveugle, les rend capables de tout, oui, de tout... même de la vile dénonciation qui menace mon neveu.

— Oh! de son ami Rabouille, fit Lépouzé vivement, Ferdinand n'a tout de même rien à redouter...

— Ou bien alors jamais personne n'aurait poussé l'ingratitude aussi loin que lui, ajouta la femme, dont un coup d'œil du coiffeur apaisa la démangeaison de parler.

Prophète, qui n'était attentif qu'à suivre son idée, insinua : — Ferdinand, non.., mais croyez-vous que ce mossieu épargnerait quelqu'un qui dérangerait ses combinaisons?

— Il ne faut jurer de rien, répondit évasivement Lépouzé.

— Supposez qu'il découvre un complot formé, si vous voulez, pour préserver la colonne Vendôme... Moi, je prétends qu'il serait sans pitié pour ceux de ses meilleurs amis qui tremperaient dans le complot...; à plus forte raison pour les autres!

— Rabouille n'est pas méchant, mais il tient à ses opinions et ce n'est pas le premier sacrifice qu'il leur ferait, déclara le coiffeur, dans l'esprit duquel une faible lueur venait de pénétrer.

« Je n'en tirerai rien de plus aujourd'hui », se dit Prophète. Et, prenant son pot de quarantaines des mains de la femme, il s'en alla, reconduit par le ménage avec force politesses.

Mais la porte refermée derrière lui, Lépouzé se retourna vers sa compagne :

— As-tu vu le vieux sondeur? Ses questions ne t'ont pas semblé drôles?

— Non.

— Eh bien! moi, j'apprendrais qu'on l'emploie

comme agent bonapartiste, que cela ne m'étonnerait pas.

— Moi, je crois plutôt qu'il voulait nous tirer les vers du nez, au sujet de Rabouille... de sa situation chez Ferdinand...

— C'est bien pourquoi je t'ai coupé le sifflet... Ces affaires-là ne nous regardent pas... ; d'autant plus que le bonhomme en sait probablement aussi long que nous... La Commune est encore puissante. J'entends ne me brouiller avec personne...

Et, ce gage donné à Rabouille et à son parti, le coiffeur, campé devant la glace, se remit à cultiver une ressemblance éventuellement salutaire, en roulant, avec le fer, ses cheveux encore trop courts pour boucler, et en poissant ses moustaches, afin d'effiler leurs pointes.

Cependant, Belleville inquiet était dehors. Apportée par les affiches, la nouvelle de l'occupation du fort d'Issy était toutefois moins discutée que les termes dans lesquels Rossel l'annonçait. Cette brutale franchise déconcertait. On n'y avait pas été habitué par les proclamations tortueuses de la guerre et du siège. Les plus ardents à se moquer, l'hiver dernier, de la phraséologie des Jules Favre, des Trochu et des Ducrot, semblaient regretter qu'on n'eût rien fait pour leur rendre la pilule moins amère. Le laconisme de Rossel soufflait la panique; aussi le lui reprochait-on âprement. Mais l'instinct populaire protestait surtout contre l'injure gratuite faite à la garnison du fort; sous la dureté maladroite du mot : *abandonné*, perçait le geste nerveux du chef impatient de dégager sa responsabilité.

Il y avait un rassemblement devant la mairie. Celle-ci en retrait, entre de vieilles maisons, était comme une molaire noire et creuse dans la denture du faubourg. Les douleurs de cette dent gâtée se communiquaient à toute la mâchoire et faisaient crier le malade, qui ne se remettait d'un élancement que pour en éprouver un autre.

Dans le groupe, la Terreur du 119 se montrait particulièrement irrité.

— On serait moins pressé de nous apprendre une bonne nouvelle. Si le citoyen Rossel n'est pas content de la garde nationale, qu'il s'en aille : on se passera de lui...

Un voisin observa : — C'est un soldat. Il parle en soldat. Vous trouviez très crâne, il y a quinze jours, sa réponse à la sommation du major de tranchée versaillais : « Mon cher camarade. La première fois que vous vous permettrez de nous envoyer une sommation aussi insolente, je ferai fusiller votre parlementaire, conformément aux usages de la guerre. » C'est le même homme qui parle aujourd'hui.

Mais le concierge riposta : — Il a déshonoré injustement les défenseurs du fort. Je suis sûr, moi, qu'ils ne l'ont pas abandonné, qu'ils se sont retirés devant des forces supérieures, ce qui n'est pas la même chose.

Jéricho, l'emballeur, ratifia cette opinion, avec l'autorité que lui donnait toujours sa voix dominant le tumulte. Il revenait de « par-là... » : il avait vu rentrer le colonel Lisbonne, avec les débris du 141e décimé... Le Fort, un amas de ruines couvert de projectiles, n'était plus tenable. Mais il ne fallait pas s'exagérer l'importance de son évacuation. Elle ne signifiait rien. Les Prussiens de Versailles allaient rencontrer, pour arrêter leurs progrès, des ouvrages autrement sérieux !

Et pour en parler avec cette assurance, on devinait que Jéricho n'était pas étranger à leur construction, en qualité d'inspecteur des barricades.

— C'est là que nous les attendons. Paris sera leur tombeau !

— Parfaitement ! dit une blouse. C'est à l'abri des barricades que nous nous battrons le mieux. Savez-vous ce que je ferais, moi, si je commandais ? Je dégarnirais l'enceinte depuis le Point-du-Jour jusqu'à Passy... et je leur préparerais en arrière une réception aux petits oi-

gnons. Faudrait qu'ils enlèvent les maisons l'une après l'autre...

— On pourrait mieux faire... à moins de frais...

Aux mots équivoques : Les Prussiens de Versailles... le père La Trouée s'était embrasé. Il dit, de sa voix de fausset : « Comment? c'est bien simple. Il n'y a qu'à enduire de goudron saturé de potasse d'Amérique et de vert-de-gris, les arbres du Bois de Boulogne. L'ennemi ne manquerait pas de s'y frotter, quand il établira dans le bois son bivouac... Il se barbouillera les mains de goudron... et le vert-de-gris amènera une inflammation... Comprenez-vous? Après, on pourra facilement incendier le bois, si on le juge à propos... »

Au milieu des rires saluant cette motion saugrenue, le concierge du 119 haussa les épaules, et revenant à ses moutons :

— Rossel est un traître. Il pactise avec Versailles. On devrait le faire arrêter. Il a calomnié la garde nationale...

Le rassemblement se dispersa. Jéricho en chercha des yeux un autre où s'épancher, puis n'en découvrant pas à proximité, il se dirigea vers le débit de Ferdinand, en compagnie du vieux cocher désœuvré, qui semblait aller là, en vêtements de travail et le fouet à la main, pour offrir au marchand de vins l'image affligeante de sa clientèle réduite à l'abstinence.

La réunion était tout de même nombreuse au comptoir. Les avis s'y partageaient, comme dans la rue, sur la prise du fort d'Issy, et Lhomme, conciliant, se rangeait aux uns et aux autres alternativement, en versant la jaune et la blanche.

Il y avait là, encore équipés et poussiéreux, des fédérés qui revenaient de la place de la Concorde, ne pardonnaient pas à Rossel de les avoir dérangés inutilement et dépensaient en propos belliqueux leur ardeur dédaignée. Mais sur ce point, Ferdinand gardait un silence prudent, car il avait, comme d'habitude, manqué à l'appel. Il se crut visé par Schramm, quand le cor-

donnier, exact au rendez-vous, lui, excusa Rossel en disant qu'il se serait mis sans doute à leur tête, si les bataillons avaient présenté un effectif convenable. Mais c'était à qui resterait chez soi ! A quoi bon un Comité de Salut public, s'il ne commençait pas par prendre des mesures rigoureuses contre les réfractaires ?

Schramm s'était accoté contre le comptoir, tribune fortuite. Le bras étendu, l'épaule altière, le regard impérieux, il poursuivit :

— Ecoutez bien ce que vais vous dire, citoyens... Il faut, comme en 93, que la grande et unique affaire des Français soit de sauver la République. Sinon, nous serons fusillés ou pendus, avec l'aide des Prussiens, par leurs amis de Versailles ! J'ajouterai que mes prophéties sont de celles qui s'accomplissent. Le 30 avril 1847, jour de la fête de Louis-Philippe, à sept heures du soir, comme ce monarque paraissait à son balcon, j'osai lui crier, au milieu des vivats :

« Tu célèbres ta dernière fête ! » Et plus tard, le 5 mars 1864, Maximilien sortant des Tuileries, c'est encore moi qui, du sein de la foule, l'avertit qu'il serait fusillé comme Iturbide. Me suis-je trompé ?

Schramm avait la mémoire des dates et en abusait. Il était pareil à ces roues de loterie qui font sortir, à chaque tour, un numéro.

Il reprit donc : — Va-t-on *caner* au moment où la partie est presque gagnée ? Songez-y ! Que les élections de province nous soient favorables et nous l'emportons. Tous les corps constitués feront acte d'adhésion, oui, tous, magistrature, clergé, armée...

— N'en jetez plus, la République est pleine !

Mais l'interruption ne démonta pas Schramm qui avait des dates à placer et qui les plaça : — Je sais ce que je dis. C'est ainsi que les choses se sont passées au 29 Juillet 1830, au 24 Février 48, au 2 Décembre 51 et au 4 Septembre 70.

— Que les personnes possédant ces numéros veuillent

bien se faire connaître : elles ont gagné chacune un joli petit lapin, continua l'incorrigible titi.

Derrière le cordonnier, Ferdinand, mal à l'aise sous son fallacieux képi, rachetait la tiédeur du citoyen par le zèle du débitant. Mais une heureuse diversion lui rendit bientôt son assurance. En couvrant facilement, dès qu'il tonna, la voix sourde de Schramm, Jéricho attira sur lui l'irritation du Bombé, qui n'admettait point les substitutions d'orateurs à son détriment, et celle-là moins que toute autre. On n'entendait plus que l'emballeur. Son organe despotique faisait trembler les vitres, les bouteilles, les verres et réduisait au silence les contradicteurs les plus résolus. Il remplaçait la qualité des arguments pas la violence des détonations. A la première décharge, Schramm se taisait et ravalait ses munitions d'éloquence avec sa bile. Il attendait, pour repartir, que le *gueulard* eût fini. Et il était à la fois, vis-à-vis de lui, plein de colère et plein d'envie. Il regrettait de voir cette magnifique artillerie de réunion publique, si mal servie par un médiocre pointeur qui gaspillait son feu. Il lui arrivait de rêver qu'il avait, pour un soir, la jouissance de ce verbe éclatant et qu'il en usait pour foudroyer ses adversaires. Tandis que cette mazette tirait à blanc et faisait plus de bruit que de dégâts.

Jéricho, cependant, canonnait sans répit, si bien qu'il semblait plutôt raconter la prise du Fort que sa défense et que le petit Adrien, jouant au soldat, avait eu lieu de chercher un abri sous une table censément changée en casemate.

Et Schramm désespérait de reprendre la parole usurpée, lorsque le moyen de tourner la conversation sur un sujet dont il serait le maître, s'offrit avec l'entrée du père Bagarre dans le débit.

Le vieux garçon de place guettait toujours, pour s'y glisser, le moment où il y avait beaucoup de monde. Il se cachait mieux de sa fille, entre les jambes des consommateurs. On n'apercevait plus que par échappées

le gland de son bonnet de police et l'autre gland que formait sa barbiche. C'était le chien de la maison. Il attrapait souvent un verre au passage, comme ces chiens de gargote que nourrissent les clients. On voyait son verre plein, on voyait son verre vide, mais on ne le voyait jamais vider son verre, tellement c'était vite fait, d'un coup sec qui rejetait en arrière, l'espace d'un éclair, la flamme de son bonnet. Sauf cette indication fugitive, rien ne le trahissait. Il n'y avait qu'un sergent de ville rompu aux aubaines clandestines, pour exécuter le mouvement avec autant d'adresse et de célérité.

Schramm, profitant donc d'un arrêt dans le bombardement que Jéricho infligeait à son auditoire, interpella le vieux.

— Père Bagarre, j'ai les renseignements que vous m'avez demandés sur le Mont-de-Piété.

— Ah ! oui... Vous êtes ben honnête.... répondit humblement le bonhomme, quittant, comme à regret, l'ombre de Jéricho.

— Le décret de la Commune autorisant la remise de tous les objets engagés pour une somme ne dépassant pas vingt francs, recevra son exécution cette semaine. Après demain, on procédera, en séance publique, salle Saint-Jean, à l'Hôtel de Ville, au tirage au sort des quatre premières séries d'articles à délivrer gratuitement aux porteurs de reconnaissances. Il y aura vingt-huit tirages. On ne pense pas pouvoir, en effet, délivrer plus de quatre mille objets par jour, et il y en a environ huit cent mille dans les trois bureaux du Mont-de-Piété.

— Alors, combien de temps croyez-vous qu'il faudra que j'attende mon tour? demanda le père Bagarre.

— Je vous dirai cela approximativement samedi, quand vous aurez retiré à la mairie le numéro que le sort vous attribuera.

— Vous êtes pressé, père Bagarre? dit Ferdinand.

Le garcon de place répondit : — C'est Ninie surtout qui est pressée... Depuis si longtemps que nous couchons sur la paillasse... Dix-huit mois que nos matelas

sont là-bas !... J'aurais bien voulu les dégager plus tôt, mais comment? Il n'y a pas assez de voitures qui roulent en ce moment...

— J'en sais quelque chose, fit le vieux cocher nostalgique.

— Moi aussi, soupira Ferdinand. Il ajouta : — Mais Ninie travaille... On ne la voit plus.

— Oui, répondit le père Bagarre, elle a trouvé un peu d'ouvrage, mais pour quelques jours seulement... Et puis, elle n'arrive pas à se faire payer... Enfin, si elle peut ravoir son matelas pour rien, ça vaut mieux, pas vrai? Après, p't'être qu'on lui rendra sa machine à coudre...

— Parbleu! C'est qu'un commencement, dit Jéricho, en attendant la liquidation radicale des Monts-de-Piété...

Schramm rentra en scène : — Etablissement immoral.... protection humiliante accordée par l'ancien régime aux prêts usuraires, sous prétexte d'assistance... Qu'il existe une institution profitant du chômage de l'ouvrier et le prolongeant même en retenant jusqu'à ses instruments de travail, c'est la honte d'une société, et la Commune ne fait, en somme, que suivre l'exemple de la Convention nationale, qui soulagea la misère publique en abolissant ce scandaleux trafic. Déjà en 1869, au Vieux-Chêne, j'appelais l'attention sur...

— Mais l'administration du Mont-de-Piété, qui la désintéressera? demanda Ferdinand.

— La Commune.

— Avec quoi ?

— C'est son affaire, déclara Schramm. Mais je sais bien, moi, si j'étais consulté, où je prendrais l'argent nécessaire : à la Banque. Il est trop juste que les dépôts des riches soient la rançon des malheureux, puisque la fortune des uns est faite de la misère des autres.

— Alors, dit timidement le père Bagarre, vous croyez qu'on me restituera aussi... oh! plus tard..., avec les matelas, d'autres choses auxquelles je tiens..., du linge, des souvenirs de ma pauvre femme ?...

— Mais oui.

— Allons, père Bagarre, fit Jéricho, criez : Vive la Commune ! Vous lui devez bien ça...

— Vive la Commune ! consentit le vieux. Et, de son plein gré, il ajouta : — C'est un gouvernement ben honnête !

Il n'y avait plus personne dans le débit, vers huit heures, et les Lhomme allaient se mettre à table avec l'oncle Prophète, dans la seconde salle, lorsque Rabouille arriva lui-même pour dîner. Sur le pied d'amitié où ils étaient ensemble et bien que le mécanicien payât exactement sa pension, ils prenaient ordinairement les repas du soir en commun. C'était pour Rabouille le meilleur moment de la journée, au milieu d'une famille d'adoption. Entre Adrien et Sophie, il était comme un vieux tronc auquel il pousse des branches. A l'atelier, il se promettait la fête quotidienne de l'après-dîner, quand il faisait répéter à Sophie ses leçons ou qu'il amusait son frère avec une histoire, des jeux improvisés. Ferdinand était souvent dérangé par des clients ; Céline allait et venait ; il restait seul à table avec les enfants, les servait, s'occupait d'eux, leur manquait autant qu'ils lui étaient devenus indispensables.

« Il n'y a que toi qu'ils écoutent », disait Ferdinand.

— S'ils vous ennuient, vous savez, renvoyez-les, disait Cécile.

Mais ils ne l'ennuyaient jamais et elle-même faisait cette observation par acquit de conscience.

La présence de l'invalide n'empêchait pas Rabouille de s'asseoir à sa place habituelle, mais l'heure délicieuse était gâtée par les avances de l'enfant à son oncle et par les soins de celui-ci pour son neveu. L'ouvrier eût déchu, à table, au rang d'étranger, si la charmante petite Sophie n'avait, alors, redoublé de gentillesses et de fidélité. Elle lui était douce comme un baume sur une blessure. Mais il en sentait le bienfait, tel un aveugle à qui reste invisible la main qui le ca-

resse ; il ne remarquait, pour en souffrir, que les cajoleries réciproques des deux autres. Il se retirait tout de suite après dîner et montait s'enfermer et lire dans sa chambre.

Ce soir-là pourtant, c'est à peine s'il fit attention à son ennemi, qui accaparait Adrien. Il paraissait absorbé. Il laissa Sophie ajouter son couvert, sur la petite table de marbre veiné où la soupe fumait et mangea en silence.

— Qu'est-ce que tu as? demanda Ferdinand, qui était assis à côté de lui.

— Rabouille leva les épaules sans répondre, d'abord, puis : — Tu as lu les journaux du soir ?

— Non. Je sais seulement que le fort d'Issy est évacué.

— Et que Rossel a donné sa démission.

— Ah !... dit Ferdinand. Pourquoi ?

Rabouille lui passa un journal qui publiait la lettre circonstanciée adressée à la Commune par le délégué à la guerre. Ferdinand prit la chose gaiement :

— Eh bien ! mais il a raison, cet homme ! On l'embête, il s'en va ; c'est tout naturel.

— Tu trouves ? Tu n'es pas difficile. Il pouvait partir sans faire claquer la porte ni instruire Thiers des difficultés au milieu desquelles la Commune se débat. Il reproche au Comité central de délibérer et de ne pas agir, et lui-même paralyse la défense en la démoralisant. C'est la lettre d'un militaire moins ferme que vaniteux. La caque sent toujours le hareng. Rossel a été à la même école que les Ducrot et les Trochu. Il y a dans ses déclamations comme un écho des leurs. Ecoute ça : « L'ennemi enveloppait le fort d'Issy d'attaques aventureuses et imprudentes dont je le punirais, si j'avais la moindre force militaire disponible... Hier, pendant que les chefs de légions discutaient, le peloton d'exécution les attendait dans la cour. Mais je ne veux pas prendre seul l'initiative d'une mesure énergique pour tirer de ce chaos l'organisation, l'obéissance et la vic-

toire... J'ai l'honneur de vous demander une cellule à Mazas. » C'est le coup de théâtre. Je m'étonne que Félix Pyat, qui s'y connaît, n'aime pas celui-là. Au fond, je ne me suis jamais fait d'illusion sur le personnage : Rossel est, dans son genre, un Adolphe, un acteur de province dévoré du désir de jouer les grands premiers rôles à Paris et qui n'admet pas qu'on le relègue au second plan. L'épaulette l'a marqué à l'endroit qui convient.

— Si on lui rend le commandement impossible tout de même, dit Fernand.

— Oh ! il est certain que le Comité central ne lui facilite pas sa tâche ! Celui-là est encore un sacrifié qui ne se console pas de son effacement. J'ai entendu dire qu'il voyait maintenant le salut dans une dictature militaire offerte à Rossel, pour lequel on demanderait pleins pouvoirs à la Commune : mais je doute qu'elle accepte cette proposition et je pense plutôt que la majorité obtiendra l'arrestation et la mise en accusation de Rossel, à qui l'on donnera un successeur civil.

— Qui serait ?

— Okolowicz ou Delescluze. On ne sait pas. Je viens de l'Hôtel de Ville pour avoir des nouvelles, mais la Commune, qui s'est réunie à quatre heures, s'est formée, bientôt après, en Comité secret, et l'on ignore ce qu'elle a décidé.

— Qu'elle décide ce qu'elle voudra, elle est perdue, n'est-ce pas? dit Céline. Alors, le plus tôt sera le mieux. Si vous vous figurez que c'est une vie !

— Heureusement que toutes les femmes ne raisonnent pas comme vous, fit doucement Rabouille.

Mais Céline se mit à rire :

— Allons, traitez-moi aussi d'affreuse réactionnaire, comme disent les ouvrières de cette Union des femmes, dont la mère Mazoudier m'a lu le manifeste, avec des larmes dans la voix. Eh bien, moi c'est l'autre que j'aurais signé..., oui, celui qui fait appel à la générosité de Versailles et réclame la paix à tout prix. Vous

ne me ferez jamais croire que ce sont des travailleuses qui veulent la guerre à outrance et qui parlent d'arroser l'arbre de la liberté du sang de ses ennemis... Qu'est-ce qu'elle a fait pour la femme, leur république sociale et universelle ?

— Elle a inauguré son affranchissement en supprimant l'odieuse différence que le gouvernement de la Défense nationale établissait, pendant le siège, entre la femme légitime du garde national et sa compagne non mariée. Je me souviens de ces pauvres honteux, moins honteux de leur dénûment que d'une révélation qui privait leur *concubine* des soixante-quinze centimes, faute desquels la malheureuse n'avait plus qu'à mourir de faim ou à se prostituer pour un morceau de pain. La Commune a vu le scandale et la honte où ils sont réellement. Elle accorde la même pension et les mêmes secours aux unes et aux autres, aux enfants reconnus ou non. Elle les adopte et les élève indistinctement, dans le cas où ils n'ont plus leur mère. Elle confère les mêmes droits à tous ceux dont la société exige les mêmes devoirs. Elle n'écrit pas sur les murs : Liberté, Egalité, Fraternité, au profit de l'homme seulement.

— A la bonne heure ! Je m'explique à présent pourquoi certaines femmes soutiennent la Commune ! Elles n'ont rien à y perdre et tout à y gagner.

— Vous êtes injuste. La mère Mazoudier, par exemple, est légitimement mariée.

— La mère Mazoudier est une vieille folle qui fait partie de l'Union des femmes, par amitié pour la citoyenne Lemel, l'une des fondatrices de la Société des relieurs et relieuses de Paris.

— Les Mazoudier sont de braves gens. Leur conviction est sincère. Et ce ne sont pas des folles, celles qui disent : « Malheur aux mères, si encore une fois le peuple succombait, ce sont leurs fils qui paieraient cette défaite ! » Si elles parlent dans les clubs, aujourd'hui, c'est parce que les courages ont besoin d'être

relevés ; si elles sont ambulancières, c'est parce qu'il y a des blessés à soigner ; et si demain elles prennent le fusil derrière les barricades, c'est, hélas ! parce que leurs frères et leurs maris n'y suffiront pas.

— La mère Mazoudier en armes... derrière une barricade... il n'y a que vous, Rabouille, pour imaginer ça ! s'écria Céline en se levant pour débarrasser la table, tandis que, de les voir aux prises, Ferdinand et l'oncle Prophète s'amusaient. Ils s'amusaient même au point que Ninie avait pu entrer sans attirer l'attention du marchand de vins. De la première salle, où elle demeurait immobile, afin de ne pas interrompre Rabouille, elle l'écoutait de toute son âme, heureuse qu'il parlât, qu'il parlât bien, mais heureuse surtout qu'une question divisât l'ouvrier et madame Lhomme, dont elle était secrètement jalouse.

Quand Céline eut clos la discussion :

— Sans doute que ça serait plutôt la place des jeunes, dit Ninie en se montrant.

Rabouille se retourna :

— Tiens ! vous étiez donc là ? Vous cherchez votre père ?

— Non, c'est vous que je cherchais, répondit la cravatière. J'ai peut-être un service à vous demander.

— A moi ?

— Oui, fit-elle en s'appuyant du coude contre la séparation. Oh ! c'est pas un mystère... Voilà. Vous savez que je travaille depuis une huitaine... pas dans les cravates. J'ai pris de l'ouvrage où j'en trouvais. Je confectionne des brassards. C'est mal payé. Je gagne à peine trente sous par jour... Enfin, je m'en contenterais, à condition de les toucher. Mais la patronne se fait tirer l'oreille... Alors, je voudrais savoir si c'est vrai ce qu'elle dit... qu'elle travaille pour le compte de l'Hôtel de Ville... Dans ce cas-là, vous comprenez, on pourrait attendre...

— Des brassards... ce sont des brassards pour les ambulances que vous confectionnez ? interrogea Rabouille.

— Je ne sais pas si on les destine aux ambulances... C'est des brassards tricolores. Il y en a des tas. Nous sommes après depuis huit jours. Paraît que la commande doit être livrée le 12. Mais tailler, rassembler et coudre ensemble des bandes de calicot et de percale, c'est pas la mer à boire. On arrivera. Le principal, c'est qu'on nous paye. Alors, j'ai pensé à vous. Vous connaissez du monde à l'Hôtel de Ville ; vous pourriez savoir si madame Legros ne nous conte pas des craques.

L'oncle Prophète et Rabouille s'intéressaient extraordinairement à cette histoire, mais Rabouille ne dissimulait pas sa curiosité, tandis que l'autre cherchait à cacher la sienne qui était inquiète, en jouant avec le petit Adrien. Il se rappelait la confidence de Géran relative aux vingt mille brassards tricolores qui devaient servir de ralliement aux gardes nationaux de l'ordre, lorsque les troupes entreraient dans Paris... Il y avait évidemment une liaison entre les deux faits. Et il songeait aussi à la difficulté d'avertir le neveu de Lacouture, conspirateur errant, afin de dépister la police de la Commune.

Rabouille, cependant, poursuivait :

— Legros... c'est le nom de l'entrepreneuse ?

— Oui. C'est une dame qui a des amis dans la haute... On prétend qu'elle connaît intimement un ancien écuyer de l'empereur, M. Pacher... Pagerie...

— Tascher de la Pagerie.

— Oui, un nom dans ce genre-là.

— Voilà des choses qui méritent, en effet, d'être approfondies sans retard, dit Rabouille.

— Alors, bien vrai, je ne vous ennuie pas ?

— Pas du tout. Avez-vous le temps de venir avec moi jusqu'à la Mairie ? Nous verrons si Ranvier est là... ou Trinquet... et nous tâcherons d'éclaircir l'affaire. Quant à être payée, je vous réponds que vous le serez... et plutôt deux fois qu'une !

— Ah ! merci, monsieur Rabouille ! J'étais sûre

d'avoir un bon conseil de vous. Vous êtes si complaisant !

Ils sortirent ensemble du débit. Il était neuf heures. Le printemps embaumait la soirée. Un couple traversa la chaussée et chercha dans la rue de Louvain plus de solitude encore qu'autour de l'église. Il y avait dans l'air comme une odeur de violettes. Rabouille la respira avec étonnement.

— Ça vient de moi, dit la grande fille.

Il crut qu'elle plaisantait.

— De vous ?

— Mais oui. Une de mes camarades d'atelier a un frère, qui se battait du côté de ce fort qu'on a pris. Pour y arriver, on monte un sentier, entre des haies. C'est plein de violettes... Le frère de ma camarade lui en a rapporté, dans le canon de son fusil, un petit bouquet que nous avons partagé... Voulez-vous la moitié du mien ?

Il refusait ; elle insista :

— Si... vous me ferez plaisir.

Elle détacha le bouquet de sa ceinture et lui donna quelques violettes qui sentaient la violette et la poudre.

— Ne les jetez pas au moins, dit-elle. Vous n'aurez pas tous les jours les pareilles.

— Des fleurs sur lesquelles il y a peut-être du sang... je crois bien !

Mais elle avait le cœur gros d'être incomprise et de voir qu'il ne trouvait pas, sur son bouquet, autre chose qu'un souvenir de combat et un souffle de défaite.

Aussi bien, la rue n'était guère, ce soir-là, propice aux idylles et, de loin, la Mairie apparut à Rabouille et à Ninie, encore une fois enveloppée de rumeurs et comme enragée elle-même. En face de l'église assoupie, léthargique, l'ancienne Ile d'amour, siège à présent de la municipalité, du Conseil et de l'Etat-major de la Légion, aboyait, hargneuse, comme un chien de garde à l'attache, tirant sur sa chaîne. Il semblait qu'on eût

changé sa destination sans changer son caractère et que celui-ci restât enclin au tumulte et au caprice. Dans la nuit, la petite Mairie faisait corps avec la foule qui l'investissait et avait l'air d'être son geste passionné. Des lumières couraient le long de la façade, s'éteignaient ici et se rallumaient plus loin : les masses d'ombre grouillante se déplaçaient, refluaient, revenaient à l'assaut, si bien qu'on eût dit, par moments, que le peuple continuait de danser, sans musique, sur les ruines du vieux restaurant désaffecté.

— Que se passe-t-il encore ? murmura Rabouille.

Ils pressèrent le pas et virent, assis sur le bord du trottoir, devant l'église, le père Bagarre qui causait tranquillement avec son ami, le côtier de *la petite monteuse*, l'omnibus allant à Romainville. Le cheval de renfort était debout auprès d'eux, la tête penchée, les écoutant ; et ils formaient tous les trois, à vingt mètres à peine du désordre, un groupe indifférent et paisible.

— Ah ! il n'a pas la fièvre, papa ! constata gaiement Ninie.

Et elle suivit son compagnon dont les larges épaules lui frayaient un chemin à travers la cohue. Mais avant qu'ils eussent atteint la grille de la Mairie, ils furent arrêtés par Mazoudier et par M. Martin, qui sortaient de l'endroit.

— Y comprenez-vous quelque chose, vous ? dit le relieur en apercevant Rabouille.

— J'arrive, répondit celui-ci, je ne suis pas au courant...

— La Commune vient de faire afficher ce démenti à la dépêche de Rossel : « Il est faux que le drapeau tricolore flotte sur le fort d'Issy. Les Versaillais ne l'occupent pas et ne l'occuperont pas. La Commune a pris les mesures énergiques que comporte la situation. » Quelles mesures énergiques y a-t-il à prendre, si la situation demeure la même ? Nous ne saurons donc jamais toute la vérité ?

— Il s'agit sans doute de la situation nouvelle créée par la démission de Rossel.

— Il fallait le dire.

Des voix fulminèrent :

— Rossel était vendu comme Cluseret !

— Il n'avait pas le droit de communiquer sa lettre de démission aux journaux, en même temps qu'il l'envoyait à l'imprimerie nationale.

— Si un civil en avait fait autant, Rossel l'aurait menacé du peloton d'exécution.

— Enfin, le fort d'Issy est-il évacué, oui ou non ? demanda Rabouille.

— Il l'est, hurla Jéricho. Je vous répète que j'ai vu revenir le 141e, avec le colonel Lisbonne.

— C'est pas une raison. Il y avait d'autres troupes à Issy.

— Pourquoi Rossel aurait-il lancé cette fausse nouvelle ?

— Tiens ! pour justifier sa démission.

— Alors, qu'on l'arrête.

— C'est l'histoire de la capitulation de Metz qui recommence : on dément ce soir ce qu'on sera obligé d'avouer demain.

Bousculés, assourdis, Rabouille, Mazoudier, l'Émigrant et Ninie, parvinrent à se dégager.

— Je voudrais pourtant savoir si Ranvier est à la Mairie, dit le premier. J'ai des choses intéressantes à lui apprendre.

— Faisons le tour, dit monsieur Martin.

La Mairie avait une entrée latérale sur la rue des Rigoles ; les trois hommes et la jeune fille allèrent dans cette direction. Mais ils se heurtèrent, à la porte même, contre quelqu'un qui se hâtait et avec lequel Rabouille et Mazoudier échangèrent des poignées de main.

— Ma foi, c'est de la chance, dit le mécanicien ; peux-tu m'accorder cinq minutes ?

Grand, bon enfant, parole et tête chaudes, Ranvier, l'un des élus de Belleville, se déroba vivement.

— Impossible. Je suis déjà en retard. Nous avons une séance à dix heures ; j'ai juste le temps de redescendre à l'Hôtel de Ville.

— C'est fâcheux. Le renseignement que je t'apporte est des plus sérieux.

— Reviens demain matin, tu es sûr de me trouver. Nous avons décidé tantôt que la Commune ne tiendrait plus que trois séances par semaine et que nous resterions en permanence dans nos arrondissements. La situation est grave.

— Quoi ? interrogea Mazoudier. Le fort d'Issy est-il réellement occupé par les Versaillais ?

Ranvier protesta mollement :

— Mais non. Le fait ne nous est pas confirmé.

— Alors, de quelles mesures énergiques parle votre affiche ?

— De celles que nous avons prises cette après-midi : renouvellement du Comité de Salut public ; nomination d'un délégué civil à la guerre et d'une commission de trois membres chargée de rédiger immédiatement une proclamation ; création d'une cour martiale nommée par la Commission militaire et permanence du nouveau Comité de Salut public... C'est pour le constituer que nous nous réunissons ce soir. Il y aura du grabuge. Nous n'avons pas à nous défendre que contre les ennemis du dehors; ceux du dedans nous donnent aussi du fil à retordre. Nous sommes une majorité embêtée par une minorité factieuse, comme dit fort bien Chalain. Il faut la mettre au pas. Pyat s'en charge. Il lui mijote un coup de sa façon. Je vous dirai demain s'il a réussi. Au revoir, mes amis.

Quand il eut tourné les talons, Rabouille, monsieur Martin et Mazoudier, s'entre-regardèrent avec découragement.

— Voilà où nous en sommes! bougonna le relieur. Franchement, Rossel n'a pas tort de dire qu'ils ne sont capables que de délibérer. Le vertige du pouvoir les fait rouler dans la politique de parti, chère aux vieux

routiers du parlementarisme. Ils ont beau se raccrocher à des Commissions militaires, des Comités de Salut public et des Cours martiales, ces touffes d'herbe sèche leur resteront dans la main et n'arrêteront pas leur chute. Ils sont au bord de l'abime : demain, ils dégringoleront au fond.

— Quand on pense, s'écria Rabouille, que c'est à ce bourdon de Pyat que la Révolution est réduite à porter son miel !

L'Émigrant cessa de mâchonner son perpétuel cigare pour dire :

— Félix Pyat... l'homme à la carabine... Qu'est-ce que peut bien encore manigancer ce vieux Gastibelza ? Sa carabine... pas même une sarbacane ! Elle n'est bonne qu'à lancer du papier mâché !...

— Hanté par une dictature militaire reprit Rabouille, il aspire à se débarrasser des vingt-trois de la minorité qui ne veulent pas d'une Commune faite avec les résidus de 93 et le marc de la République une et indivisible. Les traditionnaires de la majorité à laquelle nous devons le Comité de Salut public réchauffé, ces gens-là cuisent encore dans leur jus de Jacobins et d'Hébertistes. Ils sentent le haillon et le graillon. Quelques-uns, comme Delescluze, Tridon et Gambon, malgré un goût décidé pour les conserves qui ont nourri leurs jeunes années, ne refuseraient pas de mordre à la grappe ; mais les autres, les Pyat, les Miot...

— Ane chargé de reliques...

— Continuent de resucer dans leurs barbes le brouet épais de la raison d'Etat.

— Il n'y a pas de raison d'Etat, nota encore l'Émigrant ; il n'y a que des crimes d'Etat. Les blanquistes tuent les révolutions, comme un Barbe-Bleue rural que j'ai connu tuait ses femmes : en leur communiquant la tuberculose insidieuse qui cariait à la fois ses poumons et ses organes génitaux. Il avait fait déjà trois victimes et il en guettait une quatrième, lorsqu'un médecin, moins bête ou moins timoré que les autres, avertit la

famille. C'est ce médecin qui manque à la Commune.

— Oui, dit Rabouille. Comment ne s'aperçoit-elle pas qu'on la conduit à sa perte en adoptant pour article de foi le principe autoritaire mortel aux gouvernements antérieurs ? Comment ne comprend-on pas qu'à une situation sans précédent dans l'histoire, il faut des mesures nouvelles appropriées aux circonstances et au milieu, et que le Comité de Salut public ne nous fait pas prendre des vessies pour des lanternes, des conventions pour la Convention ?

— Parbleu ! s'écria monsieur Martin. *Le Lapin vengeur*, de Romainville, ne se demande pas à quelle sauce il lui convient d'être mangé ; il commence par abattre le cuisinier, pour n'être pas mangé du tout. L'enseignement est dans l'enseigne.

— L'heure des décrets de principes et des motions politiques est passée, ajouta Rabouille. Le moment des décrets de combat est venu.

— Et il n'y en a qu'un dont l'urgence soit indiscutable, dit l'Émigrant, pour qui ce jeu alternait maintenant avec celui des définitions : « La Commune : considérant que l'armée de Versailles n'est plus qu'à quelques centaines de mètres de l'enceinte, décrète : il faut vaincre ou mourir ».

Mazoudier observa :

— J'ai bien peur, malheureusement, que la Commune ne s'entête dans ses préférences de tactique. Pour un Tridon, pour un Delescluze...

— Delescluze : Temple qui sortira de ses ruines, formula l'ancien instituteur.

— Pour ceux-là, capables d'abnégation, combien d'esprits bornés ne voient sans doute dans le Comité de Salut public qu'un instrument de rancune et de domination propre à les délivrer non pas de leurs ennemis, mais, d'abord, de leurs contradicteurs ! Ces pions de la démocratie se conforment jusqu'au bout à la tradition, qui veut aussi que la Révolution dévore ses enfants.

— Ah ! fit Rabouille, Thiers a raison de ne pas se presser... Ils lui mâchent la besogne. Ils inquiètent avec des mots la bourgeoisie qu'il rassure avec des actes. Le Salut public, dont ils ont plein la bouche, il le met, lui, dans la cartouchière des soldats et dans le portefeuille des banquiers. Rétablir l'ordre et protéger le Capital, c'est sa fonction. Il va fonctionner à son aise et réaliser enfin le rêve de toute sa vie : le pouvoir. Il sera le libérateur du territoire et des propriétaires !

Mais, à monsieur Martin, le profil de l'homme d'Etat sur les monnaies et sur les timbres-poste, apparut sans doute comme une récompense excessive, car, répondant à cette pensée, il laissa tomber dans sa barbe, avec la cendre de son mauvais cigare, encore une fois éteint : Thiers... effigie pour timbres de quittance.

La conversation les avait ramenés devant l'église. Il n'y avait plus, autour de la Mairie qu'une douzaine d'enragés attendant... ils ne savaient quoi, peut-être un démenti au démenti de la Commune.

Rabouille se tourna vers Ninie, qui ne les avait pas quittés :

— C'est inutile que vous m'accompagniez demain chez Ranvier. Je lui expliquerai l'affaire. Nous disons... Madame Legros... Son adresse ?

— 12, rue des Terres-Fortes.

— Bon. Allez travailler comme d'habitude, mais surtout ne répétez à personne ce que vous m'avez confié.

— Oh ! fit la cravatière, pas de danger, monsieur Rabouille !... Pour une fois qu'il y a un secret entre nous !

Son père était toujours assis au bord du trottoir ; mais seul à présent, sans son ami le côtier, il paraissait dormir, la tête sur les genoux... Ninie s'approcha de lui et le secoua :

— Hé ! papa, c'est-y que t'as l'intention de passer la nuit là ?

Il se réveilla, se leva et, docile, la suivit.

Rabouille tira sa montre.

— A cette heure-ci, dit-il, la Commune délibère et nomme un nouveau Comité de Salut public. Il est possible que Ranvier en fasse encore partie... Le salut, le nôtre à tous, celui de la Commune, je le lui apportais peut-être, ce soir. Mais il n'avait pas le temps de m'écouter. Je le lui rapporterai demain ; espérons qu'il ne sera pas trop tard !

Et, mélancoliques, les trois hommes allaient se séparer, lorsqu'une ombre projetée sur le mur d'en face, provoqua cette exclamation de M. Martin :

— Oh ! voyez donc !...

Les deux autres regardèrent... L'ombre d'un homme qui filait, nu-tête, le long du mur, charbonnait dessus le profil historique de Canrobert, cheveux en rouleaux et moustaches en pointe.

Mazoudier sourit : « Gare au bateau que les rats abandonnent ! » dit-il.

Et Rabouille ajouta :

— Oui... mauvais signe !

X

LES MEILLEURS S'EN VONT

Le samedi matin, 13 mai, la mère Mazoudier, son inséparable panier au bras, se hâtait, comme d'habitude, à pas menus et rasant les maisons, vers le débit de Ferdinand, lorsqu'une jeune femme chétive et pâle, en camisole, tenant un petit garçon par la main et portant une autre gamine, l'arrêta au coin de la rue Lassus.

— Dites donc, madame Mazoudier, est-ce que vous avez des nouvelles de votre mari ?

La vieille releva la tête et répondit :

— Mais non, madame Husson. C'est mercredi qu'ils sont partis. Je ne suis pas inquiète. On les aura oubliés... On voit bien que c'est la première fois que votre homme marche avec sa compagnie.

— Savez-vous seulement de quel côté ils se trouvent ?

— Oui... du côté d'Issy, trop loin malheureusement pour qu'on puisse les soigner, ajouter quelque chose à leur fricot. C'est ce que je faisais, pendant le siège, quand Mazoudier était de garde aux remparts. Je lui portais

aussi du linge de rechange. Mais c'était l'hiver... Les nuits sont moins *périlleuses* à présent.

La jeune femme, qui suivait une autre pensée, demanda :

— Et du côté où ils se trouvent, on se bat, n'est-ce pas?

— Peut-être bien; mais faut pas vous tourmenter. Ils reviendront ce soir ou demain matin. Chacun son tour.

— C'est ce que Charles disait : chacun son tour.

L'aîné des enfants la tirait par sa robe, tandis que la fillette, âgée de deux ans à peine, tendait le bras vers la Mairie en criant avec obstination : « Papa! Papa!... »

— Elle croit que son père travaille toujours là, expliqua la maman : alors, chaque fois que nous passons devant la Mairie, elle le réclame.

— Tu le reverras ton papa, ma mignonne, dit la mère Mazoudier, en agaçant du doigt le menton du bébé.

— Fais content, dit madame Husson.

Et la petite fille, blonde et riante, battit des menottes en criant plus fort.

— Est-ce gentil, à cet âge-là! reprit la vieille.

— Son père doit bien s'ennuyer d'elle, là-bas... Figurez-vous, madame Mazoudier, que cette morveuse a failli le retenir. A la Mairie, sitôt qu'il pouvait perdre cinq minutes, il rappliquait à la maison pour l'embrasser. J'en étais jalouse. Trois jours sans jouer avec elle... ce que le temps doit lui sembler long! Enfin, faut espérer qu'il ne tardera plus à rentrer.

— Oui, faut espérer...

Et la bonne femme disparut dans la boutique de Ferdinand, pendant que, plus lente, avec son fardeau sur les bras et son autre gosse qui se faisait traîner, madame Husson s'acheminait vers la rue des Rigoles, où elle demeurait.

Son mari était l'employé qu'avait remplacé monsieur

Martin à la Commission municipale. Comptable dans une maison de commerce qui remerciait, au mois de septembre 1870, une partie de son personnel, Husson, pendant le siège, avait rempli les fonctions de sergent-major dans une compagnie de marche. Il ne tenait qu'à lui de les conserver au 114e fédéré, qui appartenait à la 20e légion ; mais sur les instances de Viard, un des délégués de la Commune à Belleville, il était entré dans la Commission municipale chargée d'assurer les services administratifs de l'arrondissement. Il y avait apporté son intelligence, son zèle et sa probité. La santé ébranlée par une bronchite attrapée sur les remparts et négligée, il continuait de traiter son mal par le mépris et de tousser. C'était un homme ardent et doux, scrupuleux et sobre. On ne le rencontrait jamais chez Ferdinand et il n'allait pas davantage au café. Le dimanche, il conduisait son petit garçon aux Buttes-Chaumont. Sa femme l'accompagnait quelquefois avec la fillette. Ils habitaient rue des Rigoles, au quatrième, un logement respirant une gène fière et la propreté. La femme lavait son linge elle-même et *visitait* si minutieusement les vêtements de son mari que jamais rien ne trahissait leur durée excessive. On estimait Husson pour sa politesse et la fermeté de ses convictions. Il parlait peu, sauf lorsqu'on amenait la conversation sur la capitulation de Paris et la paix déshonorante qui l'avait suivie. C'était sa corde sensible. Ses yeux de phthisique étincelaient dans sa face crispée. Il ne pardonnait pas au gouvernement d'avoir livré Paris et sauvé la société au détriment de la France. Il haïssait les gens de Versailles pour leur lâcheté, comme Mazoudier les détestait pour leur hypocrisie. La reddition de Paris et la paix de Bordeaux l'avaient jeté dans la Commune. C'était, à cet égard, une sorte de Rossel civil. Lorsqu'on avait offert à celui-ci la direction des opérations militaires, Husson réconforté, frémissant, s'était échappé des brancards dans lesquels il piaffait. Il se sentait déplacé au milieu de ses collègues de la Com-

mission, des auxiliaires que leur âge éloignait des bataillons actifs. Partisan de la lutte à outrance, il lui semblait dérisoire, à trente ans et valide, de bénéficier de cette exemption et de végéter dans un bureau, sur des paperasses. Quant à l'avantage matériel qu'il tirait de l'allocation de cinq francs par jour, au lieu de deux francs vingt-cinq, il ne s'en était pas un instant préoccupé et il avait fallu que monsieur Martin, son successeur agréé, insistât, pour que, sous ce rapport, il n'y eût rien de changé dans sa situation. C'était affaire entre eux. Madame Husson, de son côté, comprenant l'inutilité de ses représentations, s'en était abstenue. Elle avait seulement poussé vers leur père sa petite fille et son petit garçon... ; mais il les avait caressés en disant : « Un vieillard comme monsieur Mazoudier montre le cas que l'on doit faire des faveurs et des décrets, quand la patrie est en danger. »

Et la jeune femme résignée, de répondre :

— Tu sais mieux que moi, Charles, quel est ton devoir.

Elle rentrait donc chez elle, ce matin-là, lorsqu'elle croisa, en traversant la rue de Paris, leur voisin, l'emballeur Jéricho. En l'apercevant, il fit un mouvement, comme pour lui parler, puis il passa, en se contentant de soulever sa casquette. Elle se retourna, saisie d'un pressentiment, et vit le géant hésiter encore à la porte de Ferdinand. Son parti fut vite pris, d'ailleurs ; il resta sur le trottoir et invita, par gestes, à venir le rejoindre, quelqu'un qui se trouvait à l'intérieur du débit. C'était Rabouille, qui cassait la croûte au comptoir avant de partir. Il sortit. Alors, madame Husson, qui avait assisté au manège, pensa qu'elle y était étrangère et s'en alla.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Rabouille. Pourquoi n'entrez-vous pas ?

— Parce que la mère Mazoudier est là. C'est comme un fait exprès ; je n'ai pas de chance dans mes rencontres, ce matin.

Il avait étouffé son grelot et paraissait moins cramoisi qu'à l'accoutumée, comme si l'émotion mettait un peu d'eau dans son teint.

— Qui donc avez-vous rencontré ?

— Madame Husson avec ses gosses.

— Eh bien ?

— Eh bien, des camarades qui reviennent de Vanves prétendent qu'une voiture d'ambulance a ramené cette nuit Husson et Mazoudier.

— Blessés ?

— Oui, mais ayant leur compte tous les deux. Mazoudier serait mort en arrivant et Husson n'en réchappera pas non plus. Pourtant, faudrait en avoir la certitude avant de prévenir les femmes, hein ?

— Où sont-ils? dit Rabouille atterré.

— A l'ambulances des Folies-Belleville... Moi, je n'ai pas le temps d'aller les reconnaître... j'ai mon service qui me réclame. On pousse les travaux des barricades ; il est question de doubler le nombre des ouvriers. J'ai du coton.

Ce que n'avouait pas Jéricho, c'est qu'il avait une peur insurmontable de la mort et qu'il défaillait devant un cadavre.

— Enfin, reprit-il, je tenais à vous avertir pour qu'on fasse le nécessaire, si la mauvaise nouvelle est confirmée.

Mais c'était maintenant Lépouzé qui accourait, consterné :

— Qu'est-ce qu'on me dit? Husson et Mazoudier...

Les autres lui firent signe de se taire... Ferdinand, intrigué avait quitté son comptoir, et les quatre hommes, bouchant la porte, jetaient dans le débit de maladroits regards qui eussent suffi pour attirer l'attention de la mère Mazoudier, si elle s'était laissé distraire de sa besogne.

Au moment où Rabouille et Ferdinand décidaient de descendre ensemble à l'ambulance, le concierge du 119 arriva à son tour :

— Pas la peine, j'en viens... C'est malheureusement vrai. Ils étaient blessés mortellement tous les deux, ils n'ont pas supporté le retour. Mazoudier a reçu une balle dans la poitrine et Husson a une partie de la figure enlevée.

— Vous les avez vus? interrogea Jéricho, décomposé.

— Comme je vous vois. Le père Mazoudier n'a presque pas changé. Il a l'air de dormir... Mais le petit Husson... ah! les cochons, l'ont-ils estampillé! Une bouillie...

Personne ne remarqua la disparition de l'emballeur. Le rassemblement avait grossi ; une douzaine de voisins et de passants, mis au fait, parlaient bas, moins impressionnés par la mort des deux gardes nationaux que par la présence de la mère Mazoudier dans l'arrière-boutique du marchand de vins. On la voyait aller et venir, silencieuse malgré son incessant remuement de lèvres ; elle n'avait, pour tout deviner, qu'à lever les yeux, et son ouvrage l'absorbait au point qu'elle ne remarquait même pas l'intérêt extraordinaire dont elle était l'objet de la part du plongeur Alexandre, qui rinçait des verres par contenance.

La blouse bleue et le bonnet de police du petit père Bagarre s'étaient faufilés dans le groupe où, la minute d'après, se fit place le cordonnier Schramm, portant sa bosse ainsi qu'un marchand de coco sa fontaine.

— Deux bons bougres de moins, gronda-t-il. Il n'y en a déjà pas trop.

Il se pencha un peu à droite, comme pour tourner le robinet, et ajouta :

— C'est ce que je dirai demain, sur leur tombe.

Cependant, la question de savoir par qui la mère Mazoudier connaîtrait son malheur était tranchée.

— Rabouille a raison, dit Ferdinand, c'est ma femme que cela regarde. Je vais l'avertir.

Mais justement comme il allait s'acquitter de ce soin, la vieille vint du fond de la boutique vider au ruisseau

une grande terrine. Il s'effaça pour la laisser passer et tous, à la porte, firent comme lui, subitement muets et avec des mines de circonstance.

Toujours aveugle, la mère Mazoudier répandit l'eau de vaisselle et s'en retourna tranquillement, tandis que, derrière elle, le groupe se reformait.

— Il y a un accident? murmura une voix à l'oreille de Rabouille.

Ninie arrivait, ne savait rien... Quand elle fut au courant : « C'est triste », dit-elle.

Rabouille la tira un peu à part et baissant la voix :

— Je suis heureux de vous voir... Je me disposais à charger votre père d'une commission pour vous... en supposant que j'aie quelque chose à vous apprendre.

— A quel sujet?

— Au sujet de votre patronne. Elle a été arrêtée hier au soir.

— C'est pas de veine! s'écria l'ouvrière. Elle devait nous payer aujourd'hui.

— Vous ne perdrez rien... Vous recevrez même des félicitations par-dessus le marché, car les brassards que vous confectionniez étaient destinés aux complices que les Versaillais ont dans Paris.

— Ah! la drogue!

— Sans vous en douter, vous nous ôtez une jolie épine du pied.

— Blague dans le coin... je vous ai rendu service?

— Certainement.

— Eh bien, ça m'est égal de ne pas voir la couleur de mon argent. L'argent? Ah! la la! C'est pas ce qui fait le bonheur. Ce matin, tenez, nous n'avons pas vingt sous à nous deux papa ; et c'est tout de même pour moi une belle journée qui commence ..

D'un geste, Rabouille éteignit sa joie.

— Pour vous seulement, Ninie...

Mais elle n'envisagea, en se reprenant, que sa peine à lui.

— Pauvre père Mazoudier, vous l'aimiez bien. Je parie

que vous le regrettez autant que monsieur Flourens. Ah! quand vous en tenez pour quelqu'un, vous, c'est sérieux. Mais vous n'avez pas tout le monde à la bonne... Moi, par exemple, c'est bien certain que vous auriez moins de chagrin si je claquais, que si c'était... une autre.

— Vous vous trompez. J'ai beaucoup d'affection pour vous.

— Allons donc ! Je ne vous suis rien. Vous n'êtes pas mon adorateur. Faites donc pas de cachotteries... Je le connais, votre béguin : il n'est pas loin d'ici.

Rabouille rompit, sèchement : — Ninie..., vous avez un genre de plaisanterie qui nous brouillera.

Elle essaya de se rattraper : — Ne vous fâchez pas... Si j'avais su vous être désagréable... On ne peut jamais s'amuser avec vous.

— Ce n'est guère le moment.

A côté d'eux, Schramm pérorait :

« Ils seront vengés... L'heure des résolutions viriles a sonné... Le conseil de légion, dont je fais partie, prend ses mesures pour obliger tous les lâches à marcher. Si la Commune et son Comité de salut public sont impuissants, le Comité central, lui, saura se faire obéir. A Popincourt, on a ouvert la chasse aux réfractaires... A demain le tour de Belleville et de Ménilmontant. »

— Belleville... Ménilmontant! répéta un apprenti, en balayant de bas en haut, puis de haut en bas, du plat de la main, la figure d'un camarade d'atelier.

On rit. Mais quelqu'un cria : — Silence, coteries!

Ferdinand revenait ; toutes les faces se tendirent vers lui. Il avait refermé la porte du débit, afin d'isoler davantage la mère Mazoudier et Céline. Il dit :

— La patronne est en train de la préparer...

— Et madame Husson, demanda Lépouzé, est-ce qu'on pense à elle?

Comme personne ne répondait, Rabouille se rapprocha et proposa son office, quoiqu'il connût à peine le jeune ménage.

— Est-ce que tu ne crois pas que monsieur Martin conviendrait mieux ? insinua Ferdinand.

C'était aussi l'avis de l'épouzé.

— Monsieur Martin a remplacé Husson à la mairie... Il ne refusera pas. Je vais aller le trouver.

La voix de Ninie fit diversion : — Vous... lâchez-moi le coude, hein ? Ça finira par se gâter, vous verrez...

Sournoisement pincée par derrière, plus bas que la taille, elle s'était retournée et prenait à partie Quélier qui, descendu de sa chambre, serrait depuis un moment la cravatière de près.

— Chauffe qui peut ! cria l'un des apprentis.

Le capitaine paya d'audace : — Qu'est-ce que je verrai ?

— Trente-six chandelles... Je vous l'ai déjà dit : avec moi, vous perdez votre temps.

Il fut impertinent : — La place est réservée ?

Ninie allait répondre, mais Rabouille la prévint : — Laisse-la donc tranquille, Quélier. Les circonstances ne prêtent guère au badinage.

L'officier se rebiffa, mais sans quitter le ton léger : — Quoi donc ? Défenseur du faible et de l'opprimé, on protège aussi la vertu ? Il ne manque plus que la veuve et l'orphelin dans le tableau.

Les deux hommes se regardèrent dans les yeux, mais ce fut Ninie qui releva le défi dont seule entre tous elle avait compris la méchanceté.

— Vous êtes une jolie fripouille, vous !

Il eut le dernier mot : — Tiens ! vous entendez l'apologue... On est de mèche, alors ?...

Indifférents à la querelle, cependant, les autres s'intéressaient plutôt à ce qui se passait dans l'intérieur du débit. Ferdinand avait beau en barrer la porte, les deux apprentis, au premier rang et se faisant des oillères de leurs mains, fouillaient la boutique jusqu'au fond, jusqu'à la cuisine, où le drame se jouait. C'était comme un rassemblement devant le pharmacien, après un accident. Mais, de la blessée, que ca-

chait madame Lhomme, on n'apercevait qu'un bout de jupe et un bout de bonnet, insuffisants pour reconstituer une scène aux détails de laquelle l'imagination suppléait, forçant les couleurs.

Car, au vrai, il n'en était pas de plus ternes. En voyant Céline entrer dans la cuisine, la mère Mazoudier, que n'étonnaient plus les attroupements, avait demandé sans quitter son ouvrage :

— Est-ce qu'il y a des nouvelles ?

Et, saisissant aussitôt le joint, madame Lhomme avait répondu :

— Oui... de mauvaises nouvelles, mère Mazoudier.

— Les Versaillais se rapprochent ? Ils ont rétabli l'Empire, la monarchie ? Mazoudier a toujours dit que ça finirait comme ça...

— Alors... il n'aura pas le chagrin d'assister à la déroute de son parti... C'est une consolation dans le malheur qui vous frappe. On ne peut pas, malheureusement, vous en offrir d'autres.

Le corps de la petite vieille, comme galvanisé, se redressa sous le coup.

— Quoi ? Ils l'ont tué ?

— Pauvre mère Mazoudier, dit simplement Céline, on ne vous abandonnera pas.

Et elle obligea la bonne femme à s'asseoir. Mais celle-ci réagissait contre l'accablement et couronnait, par sa fermeté dans cette épreuve dernière, quarante ans de luttes et d'opinions partagées.

— Vous avez raison, madame Lhomme, c'est peut-être bien des chagrins qui lui sont épargnés... A son âge, les vaincus n'espèrent plus de revanche ; ils n'ont qu'à disparaître. J'aime mieux le savoir mort que prisonnier... Il n'aurait pas supporté les pontons, l'exil encore une fois... Son heure était venue...

— C'est bien triste aussi pour madame Husson, qui perd comme vous son mari et qui reste avec deux enfants, dit Céline.

— Ah ! fit la vieille, monsieur Husson... Mazoudier

l'estimait beaucoup... Celui-là était jeune encore ; il aurait pu voir des temps meilleurs...

Céline protesta doucement : — Ce qu'il faudrait tuer, pour avoir la paix, savez-vous, mère Mazoudier, c'est la politique... Tant que les hommes en feront, tout ira mal. Qu'est-ce qu'on gagne à changer de gouvernement ? Il y aura toujours des pauvres et des riches, des maîtres et des serviteurs...

— Ce sont les riches et les maîtres qui le disent...

— Et les révolutions qui le prouvent... Est-ce que la République, depuis qu'elle est proclamée, a supprimé la misère ?

— Oh ! la proclamer ne signifie rien ; autre chose est de la maintenir... Et puis, voyez-vous, madame Lhomme, on peut dire d'elle ce qu'on voudra... C'est comme un enfant longtemps désiré : il naîtrait disgracié qu'on l'aimerait et qu'on souhaiterait tout de même sa conservation.

Et l'on sentait chez la vieille une conviction si profonde, un attachement si sincère, que Céline n'osait plus reprocher à cet enfant d'avoir, en venant au monde, coûté la vie à son père.

Dehors, un des apprentis en observation s'écria : « Attention !... La v'là qui s'lève pour sortir. »

La mère Mazoudier s'en allait, en effet, son panier vide au bras... Elle ne pleurait pas ; une émotion intérieure faisait seulement remuer ses lèvres davantage. Elle ne ravalait pas ses larmes, elle avait plutôt l'air de les grignoter.

Les hommes se découvrirent quand elle passa devant eux. A Céline, qui l'avait suivie jusqu'à la porte, Ferdinand demanda :

— Lui as-tu dit où elle le retrouverait ? A l'ancienne ambulance du deuxième secteur, aux Folies-Belleville enfin.

— Oui, répondit madame Lhomme, c'est bien là qu'elle va.

— Toute seule ? fit Rabouille.

— Oh ! elle a du courage ; c'est pas une *gniole*, déclara Schramm. Nous l'avons vue, pendant le siège, aux remparts... Elle le soignait, son vieux... Et complaisante !... C'est étonnant ce que son panier peut contenir de choses ! Elle aurait fait les commissions de toute la compagnie.

— Raison de plus pour lui rendre la pareille aujourd'hui, si elle a besoin de nous, dit Rabouille.

— On est à sa disposition, bien sûr.

Et les deux hommes, mécanicien et cordonnier, partirent sur les traces de la veuve.

L'enterrement de Mazoudier et de Husson eut lieu le lendemain dimanche. On devait se réunir à deux heures aux Folies-Belleville, pour accompagner les convois au Père-Lachaise ; mais la compagnie à laquelle appartenaient les victimes et qui était chargée de rendre les honneurs, se rassemblait, ainsi que la musique, devant la mairie. En attendant l'heure, les gardes nationaux emplissaient les débits d'alentour.

Celui de Ferdinand regorgeant, beaucoup restaient dehors, sous la tonnelle défeuillée. Ils avaient formé les faisceaux sur la chaussée et discouraient en buvant, mêlés aux camarades, aux voisins, qui tenaient à conduire les deux morts au cimetière. Des femmes, saisissant l'occasion trop rare de sortir avec leurs maris, avaient fait un bout de toilette et débouchaient sur la place, portant ou traînant des mioches. Quelques-unes s'asseyaient, parmi les fédérés, aux tables des débits, mais la plupart, évincées, s'éloignèrent bientôt et, prenant les devants, partirent pour l'ambulance. Ferdinand et Alexandre se prodiguaient, l'un au comptoir, l'autre à la « terrasse ». Le temps était doux et clair. On se félicitait d'une belle journée de printemps et d'un but de promenade. L'église, exclue de la cérémonie, continuait à ne point donner signe de vie, en face de la mairie sonore et mouvante. Leurs vieilles relations d'affaires étaient décidément rom-

pues. On n'allait plus de l'une à l'autre : la courroie de transmission était supprimée; le prix de la main d'œuvre funèbre avait diminué.

Successivement arrivèrent Lépouzé, Schramm, le concierge du 119, Jéricho et sa compagne, madame Bourdin, matelassière, l'acteur Adolphe, M. Martin, dans son raglan vert et ses chaussons de feutre, le père La Trouée... Tous étaient en civils, sauf Adolphe et Schramm, qui avaient revêtu leur uniforme, sans armes.

Et d'abord, le fausset du père La Trouée perça un léger tumulte.

— Voulez-vous que je vous dise la vérité? Husson et Mazoudier ont été tués par des Prussiens déguisés en mobiles, en lignards, en chasseurs, en gendarmes et même en gardes nationaux portant à leur képi le numéro de nos bataillons. Ils ne se méfiaient pas, vous comprenez... Je les ai pourtant prévenus. . Je préviens tout le monde ; mais personne ne m'écoute...

On fit le vide autour du vieux fou, qui continua de vaguer et de divaguer sur la place, en répétant : — Et Garibaldi qui ne vient pas! Si seulement Garibaldi était là!...

Madame Bourdin, très animée, et deux commères, déblatéraient contre la *prêtraille* en montrant l'église.

— Les Judas, c'est là qu'ils sont... Je l'ai toujours dit. Tant qu'on n'aura pas fermé cette boîte-là, nous serons trahis.

— Cette nuit encore, il y avait de la lumière dans le clocher. C'est des signaux qu'ils font à leur amis de Versailles. Tous les monuments un peu élevés servent à ça...

— Encore deux enterrements qui leur passent devant le nez.

— C'est bien ça qui les embète, ces marchands de messes. Avec quoi qu'ils s'arrondiraient la bedaine, qu'ils bâtiraient sur le devant, comme on dit, si la naissance, le mariage et la mort ne rapportaient plus rien?

Au petit père Bagarre, cependant, qui lavait et faisait boire deux chevaux, à la station de fiacres, tandis que les cochers déjeunaient chez Ferdinand, monsieur Martin demandait : — Ce sont les voitures que Rabouille a retenues?

— Oui, citoyen, répondit le bonhomme. Il y en a une pour vous et madame Husson, je crois, et l'autre pour madame Lhomme et madame Mazoudier.

— Est-ce assez désagréable de ne pas pouvoir aller jusqu'au cimetière, ni même jusqu'à l'ambulance, sur mes sacrées pattes!

Mais Jéricho et Lépouzé, apercevant l'Émigrant, le rejoignirent et l'interrogèrent. Comment madame Husson avait-elle pris la chose?

Il le dit : très vaillamment. Quant à ses petits, ils ne comprenaient pas, ne cessaient de réclamer leur père, en passant devant la Mairie, où ils croyaient que celui-ci était retenu. La fillette surtout ne pouvait voir un garde national sans battre des mains, sans « faire content », comme disait la mère. C'était à fendre le cœur.

— La Commune les adoptera! claironna Jéricho.

M. Martin manifesta son incrédulité.

— Comptez là-dessus! Enfin, tant que nous durerons et que je serai là, ils ne manqueront de rien. Ce que je gagne à la Mairie sera pour eux.

— Ils ont aussi la pension que la Commune alloue aux veuves et aux orphelins des soldats tombés pour sa défense, avança timidement le coiffeur.

— Bon! Mais encore faudrait-il savoir sur quelles recettes on prélèvera ces pensions... et si Versailles nous laissera le temps de les servir, fit l'ancien instituteur.

— Paraît qu'on doit désarmer demain le bataillon de la Banque, dit Jéricho.

— Pas trop tôt! grommela M. Martin. Mais le Capital, est-ce qu'on se décidera ensuite à le désarmer aussi?

Lépouzé avait de petites économies, dont personne ne soupçonnait l'existence : il s'abstint d'exprimer son

sentiment et obliqua vers des gens résignés sur lesquels Schramm repassait, comme un rasoir, le discours qu'il comptait prononcer.

« Fils de 93, debout ! Que le sang de ces justes retombe sur les bourreaux de Versailles. Œil pour œil, dent pour dent ! Songeons que nos femmes, nos enfants, nos vieux parents, sont marqués pour la mort si nos ennemis triomphent, et que M. de Transnonain ne nous fera pas de quartier. Tout ce qui n'est pas avec nous est contre nous. Vous serez vengés, ô morts ! et vos restes sacrés auront un jour leur place au Panthéon, auprès de Voltaire et de Rousseau ! »

Autour de l'orateur et de son auditoire, rôdait le vieil albatros du 119, les mains dans son tablier noir à bavette, le cou tendu, le globe de l'œil traversé de stries sanguines... Et les locataires de sa maison le saluaient très bas, aucun d'eux ne se risquant à retourner contre lui l'accusation d'être de *la bande à Vidocq*, accusation dont il se montrait prodigue, quitte à remplacer, si la Commune avait le dessous, Vidocq par Raoul Rigault.

L'acteur Adolphe, le front lourd de pensées, rêvait dans un groupe. Pour achever de se rendre méconnaissable et d'accommoder son physique à un nouvel emploi, il laissait pousser sa moustache qui, trop courte encore, dardait dans tous les sens de fâcheuses épines. Il avait eu, lui aussi, un instant, l'intention de parler sur la tombe de Mazoudier ; mais il ne s'était pas arrêté à ce projet sans gloire. Il avait préféré offrir son concours au prochain concert des Tuileries, annoncé pour le jeudi suivant, jour de l'Ascension, et il comptait bien que cette faveur ne pourrait plus lui être refusée, après l'avatar qu'il méditait. Le lendemain de cette révélation, il ne serait plus possible aux journaux de taire son nom, car ni la salle des Maréchaux, aux Tuileries, ni le théâtre même de l'Opéra, où s'organisait justement une représentation extraordinaire au bénéfice des victimes de la guerre, n'eussent mis à sa dispo-

sition la scène incomparable qu'il avait choisie pour ses débuts. Il importait seulement que sa trouvaille de génie restât secrète encore, afin que le profit ne s'en égarât pas sur des concurrents éventuels. Mais la langue lui démangeait. Il regrettait Mazoudier, homme sûr et de bon conseil. A qui se confier désormais?

Il vit Rabouille sortir de chez Ferdinand et fut conduit d'abord vers l'ouvrier par le désir d'être exactement renseigné sur un point essentiel.

— Est-ce vrai ce qu'on dit, citoyen, que la Colonne tombera demain?

— Qui dit cela ? demanda Rabouille.

— Mais... une invitation, sous forme de laissez-passer, que m'a procurée le citoyen Ranvier.

— Je sais, en effet, que Mayer, le commandant de la place Vendôme, a répandu quelques centaines d'invitations en blanc et que l'*Officiel* doit être averti aujourd'hui que nous sommes prêts. Mais ce n'est pas une raison pour que nous le soyons. Il y a encore bien des choses à régler... Enfin, vous ne perdrez rien pour attendre jusqu'à mardi, après-demain, au plus tard.

— A la bonne heure ! s'écria Adolphe, ôté d'inquiétude.

— Vous n'êtes pas plus pressé que nous d'en finir, ajouta Rabouille qui s'illusionnait sur le motif d'une impatience égale à la sienne.

L'acteur devina la méprise, hésita une seconde, puis, découvrant soudain en Rabouille le confident souhaité, il l'entraîna le long de la grille entourant l'église et s'étant assuré qu'on ne les écoutait pas :

— A vous, dit-il, je ne cacherai rien : un puissant intérêt s'attache, pour moi, à cette journée historique. Il y va de mon avenir... Je voudrais frapper un grand coup... Vous ne m'avez jamais entendu...

— Pardon, fit l'ouvrier. Vous m'avez souvent amusé... Dans *Le Bossu*, par exemple, vous étiez un Passepoil réjouissant.

— Oui, dit amèrement l'acteur, c'est un de mes bons

rôles; mais il ne s'ensuit pas que je jouerais Lagardère avec moins d'autorité. Eh bien, voilà ce que les directeurs ne comprennent pas. Ils m'ont condamné aux comiques à perpétuité. Ils s'obstinent à ne pas utiliser mon étoffe la plus solide. Si je laisse passer l'occasion qui se présente de leur ouvrir les yeux, c'en est fait de moi. Je végéterai dans les comiques jusqu'à la fin de ma vie... qu'ils abrégeront. Croyez-moi, citoyen... je n'ai pas l'habitude des jérémiades et je ne m'abuse pas sur mes faibles mérites... Questionnez la petite... qui n'est pas une bête, malgré sa jeunesse, son inexpérience, et que son affection pour moi n'aveugle pas. L'autre jour, chez nous (Rabouille évoqua la chambre d'hôtel meublé qu'habitaient l'acteur et la brunisseuse), quand j'ai essayé sur elle l'effet de *La nuit du 4*... et qu'elle m'a dit, à la fin, les larmes aux yeux : « Vas-y... c'est un succès ! » elle ne se montait pas le coup plus que moi... Je l'ai bien vu, le lendemain, à la représentation du Grand Concert parisien, où j'ai paru en intermède. Tout le monde sanglotait. Bordas, après la quête qu'elle a faite et qui a rapporté plus de cent francs aux blessés ; Bordas m'a dit : « Mon vieux, c'est à toi qu'ils les doivent... » Elle exagérait : c'était à nous deux. Néanmoins, je suis prêt à renouveler la tentative mais dans des conditions qui appelleront définitivement l'attention sur moi et sur moi seul. J'ai appris l'*Idole*, de Barbier. Connaissez-vous ?

Allons, chauffeur, allons, du charbon, de la houille,
Du fer, du cuivre et de l'étain...

— Je connais, dit Rabouille.

— C'est une pièce magnifique et réellement de circonstance. J'ose prétendre que je la déclame avec l'envolée qu'il faut. J'en ai fait la surprise à la petite, aujourd'hui... Elle ne m'avait pas vu l'étudier.. Je la répétais aux Buttes-Chaumont, le matin... Quand j'ai lancé les vers fameux, vous savez...

Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine,
Sois maudit, ô Napoléon!

Augustine m'a sauté au cou... Est-ce qu'elle ne s'imaginait pas que j'avais des rendez-vous avec une femme, aux Buttes!... Instruite de la véritable raison de mes absences, elle ne se sentait pas de joie. Elle m'aime bien. Il n'y a qu'elle et vous, citoyen, qui possédiez mon secret.

— Quel secret?

— Quoi, vous n'avez pas deviné que je me propose de réciter l'*Idole* devant la foule qui se pressera autour de la Colonne, pour la voir renverser? C'est le jour — ou jamais, et l'endroit — ou nulle part. Il ne s'agit que de choisir le moment convenable : avant ou après la chute? Peut-être vaudrait-il mieux jeter au monument encore debout l'apostrophe que vous vous rappelez sans doute :

Et là, les bras chargés de palmes éphémères,
Inondant de bouquets de fleurs
Ce bronze que jamais ne regardent les mères,
Ce bronze grandi sous les pleurs...

Au geste de Rabouille, Adolphe s'arrêta : — Non? Vous êtes d'avis qu'il serait préférable de dire son fait à l'Idole abattue?

Mais Rabouille répondit : — Ce n'est pas à cela que je pensais... Je pensais à la niaiserie de cette observation de poète : ce bronze que jamais ne regardent les mères... C'est exactement le contraire de la vérité. Soyez sûr que nombreuses sont les mères qui ne traversent pas la place Vendôme sans montrer pieusement à leurs enfants le dieu sur sa Colonne. C'est même pour empêcher cette honte, cette vénération maternelle, oui, maternelle, de la force et du carnage, que nous en détruisons le symbole. Non, ce bronze n'a pas grandi sous les pleurs : les pleurs l'eussent déjà emporté, comme une crue irrésistible emporte les digues. Il a grandi sous l'admiration ou l'indifférence pire, des

mères, de tous les éducateurs de l'enfance : il a grandi sous la lâcheté des parents qui ont permis et seraient prêts à permettre encore, qu'un homme nourrît son ambition des fruits qu'ils ont péniblement mûris.

Un peu déconcerté, Adolphe allégua : — C'est vrai..., mais le mouvement est si beau, si empoignant ! Il y a là un gros effet... Pensez-vous qu'on me laissera monter sur le piedestal ? Je connais le citoyen Ranvier...

Rabouille, depuis un moment, n'écoutait plus l'acteur. Il répondit distraitement : « Oui, c'est possible... Adressez-vous à Ranvier... »

Alors Adolphe n'insista pas : — Je vous remercie tout de même... Excusez-moi... La petite me cherche...

Et il alla retrouver le petit caniche noir frisé qui rôdait, en quête de son maître, autour de la Mairie.

Cependant, Rabouille immobile, adossé contre la grille, assistait à la réception accoutumée, mais pour lui toujours douloureuse, qu'Adrien faisait à son oncle Prophète. Celui-ci, heureux de cet accueil, s'avançait, flatté, en outre, par le salut de quelques gardes empressés à jouer de tout point aux soldats, en témoignant qu'ils n'ignoraient pas les marques de respect dues à la croix d'honneur. Lépouzé enfin se signalait entre tous par sa déférence et faisait escorte à l'invalide, comme un adjudant à son capitaine. C'était de sa bouche que Prophète apprenait la mort de Mazoudier.

— Il ne faut pas demander du sens commun aux balles, dit le bonhomme. Celui-là ne méritait pas son sort.

— N'est-ce pas, monsieur Prophète ? approuva le coiffeur. C'est ce que nous ne cessons de répéter depuis hier, ma femme et moi.

— A part ça, reprit l'invalide, rien de nouveau ?

Cette question lui était suggérée par la vue de Ninie, qui venait à l'enterrement de Mazoudier, certaine d'y rencontrer Rabouille et dans l'espoir de lui complaire.

Pendant trois jours, Lacouture avait couru après son neveu, sans pouvoir l'avertir du danger auquel peut-

être l'exposait l'indiscrétion de la jeune fille relativement aux brassards tricolores. Géran n'avait pas reparu à son domicile. Sa retraite avait-elle été découverte? Etait-il arrêté? Cette dernière hypothèse semblait malheureusement vraisemblable. En lisant dans les journaux, l'avant-veille, la proclamation qu'avait fait afficher le Comité de salut public : « Tous les fils de la trame ténébreuse dans laquelle la Révolution devait se trouver prise, sont, à l'heure présente, entre nos mains. La plupart des coupables sont arrêtés. Si leur crime est effroyable, leur châtiment sera exemplaire. La Cour martiale siège en permanence. Justice sera faite » ; en lisant cela, Lacouture et Prophète avaient tremblé pour Géran, d'autant plus qu'aucune feuille ne publiait les noms des traîtres que la Commune s'apprêtait à punir. Mais il se pouvait que le coiffeur les connût, lui.

Pourtant, il répondit : — Ma foi non, monsieur Prophète, rien de nouveau.

— Cette conspiration des brassards..., encore une plaisanterie, hein?

— Je ne crois pas. Ninie, la cravatière, en fabriquait, c'est indubitable. Sa patronne est en prison. Mais voulez-vous que je vous dise mon sentiment sur cette affaire? On n'a arrêté que des comparses, les vrais coupables ont échappé. Si l'on savait que la trahison s'est glissée dans nos rangs, la démoralisation serait complète. On n'est déjà que trop porté à voir des suspects partout. La livraison d'une porte a été négociée, c'est exact. Par qui? Par ceux qui avaient toute facilité pour le faire, évidemment. Un hasard a déjoué le projet, un hasard le favorisera... une autre fois.

— La cause de l'ordre finit toujours par triompher, dit sentencieusement l'invalide.

Le coiffeur baissa la voix davantage et murmura, dolent : — Ah ! comme vous avez raison ! Mais on n'est pas esclave des grandeurs seulement... On est bien obligé de penser avec le quartier qu'on habite et avec les gens qui vous font vivre.

Et, se solidarisant avec le neveu pour se concilier l'indulgence et l'appui de l'oncle, il ajouta, malin : — Je suis dans la même situation que Ferdinand : révolutionnaire malgré moi !

Agrippé par Adrien, Prophète allait le suivre dans le débit, lorsque Céline en sortit. Elle était en noir, avec un châle et un chapeau de cérémonie, sur lequel bougeait un oiseau du goût le plus détestable. Il avait l'air de s'être pris les pattes dans la paille et de s'épuiser en vains efforts pour s'envoler. Madame Lhomme embrassa le vieux. « Tu tombes bien... Tu vas garder les enfants, tandis que j'irai jusqu'au cimetière. Ferdinand aurait bien voulu y venir aussi, mais aujourd'hui, c'est guère possible, tu comprends... Ce pauvre père Mazoudier... Est-ce malheureux ! »

Des tambours battant l'assemblée couvrirent sa voix. Du débit, des tables qui garnissaient la tonnelle, des fédérés s'élancèrent, rompant les faisceaux, rattachant leurs ceinturons, se bousculant. La compagnie se formait devant la Mairie, au commandement de Quélier, qui avait conservé ses avantages vocaux de sous-officier et les déployait avec complaisance. Il était vraiment à son aise sous les armes et les femmes ne laissaient pas que de le remarquer.

Le petit Adrien tira son oncle par la manche. « Allons les voir manœuvrer... »

Ils se rapprochèrent des gardes nationaux auxquels Quélier faisait exécuter quelques mouvements préparatoires, autant à son bénéfice qu'au leur. Prophète souriait ; à côté de lui, Lépouzé observa, peloteur : « Dame !... Ils n'ont pas l'expérience de vieux soldats comme vous, bien sûr... »

— Oui, c'est l'ensemble qui manque, critiqua l'invalide. Pas de discipline dans le service, pas de discipline dans les mouvements. Tout se tient. Voilà l'affaire.

Enfin le capitaine commanda : — Par le flanc droit... droit ! En avant... marche !

Et, précédée des tambours et de la musique, la com-

pagnie s'ébranla. Presque aussitôt, Trinquet, ceint de l'écharpe rouge à glands d'or des membres de la Commune, quitta la Mairie, avec un membre du Comité central portant la même écharpe rouge, mais à franges d'argent. Et derrière eux tout le faubourg descendit, femmes, enfants, retardataires, vidant les cabarets. La chaussée était noire de monde.

— Ils auront les funérailles d'un empereur, dit Adolphe.

— Et c'est bien leur tour! dit bêtement Jéricho, déjà éméché par maintes stations chez les mastroquets.

Depuis un quart d'heure, Ninie surveillait du coin de l'œil Rabouille qui causait maintenant avec des camarades. Elle attendait son départ pour l'aborder au passage et faire avec lui le chemin. Mais elle avait compté sans Céline que le mécanicien eut vite rattrapée lorsqu'elle s'en alla.

« Parbleu! murmura la cravatière. Faut-il que je sois dinde pour n'avoir pas prévu ce coup-là! »

Et elle les suivit de loin, le cœur gros, les nerfs tendus.

La place était balayée ; Prophète allait proposer aux enfants une promenade aux Buttes-Chaumont, quand il vit le Piémontais, en pantalon de velours à côtes et ceinture rouge, sortir de chez Ferdinand, où il venait de déjeuner. Il n'avait pas l'air pressé et bourrait tranquillement une pipe.

L'invalide se rappelait l'algarade de l'Italien et rien, en somme, dans son attitude, n'en pouvait rendre douteuse la sincérité. C'était par conviction, manifestement, que cet homme travaillait à la démolition de la colonne Vendôme. Alors, pourquoi une idée folle traversa-t-elle, à ce moment, l'esprit de Prophète? Il n'eût pas su le dire, et pourtant il avait vaguement conscience de donner à Rabouille une nouvelle preuve d'estime, en faisant, même gratuitement, à celui de ses complices qui paraissait le moins corruptible, une injure dont le caractère du mécanicien écartait jusqu'à la tentation.

Affectant d'être sans rancune, Prophète s'avança donc vers le Piémontais.

— Tiens, vous n'assistez pas à l'enterrement?

— Pas le temps, répondit l'autre, brièvement.

— Vous êtes toujours très occupé place Vendôme.

— Toujours.

— Je croyais les travaux terminés.

— Nous finissons tantôt d'amarrer le cabestan, afin d'être prêts demain.

— Ah !... Vous devez être content.

Le terrassier regarda Prophète à travers le nuage de sa pipe : — Content de ne plus recevoir, comme garde national, que trente sous par jour, au lieu des cent sous qu'on nous donne là-bas? Vous en avez de bonnes, vous!...

— Vous trouverez de l'ouvrage ailleurs.

— Pas sûr. Si seulement j'avais pu amasser de quoi retourner chez moi, vous parlez de quelqu'un qui ne ferait pas long feu ici!

— Et vous auriez raison. Ça se gâte.

— Juste.

Le Piémontais fit mine de s'éloigner, mais Prophète l'arrêta.

— Si nous prenions quelque chose en attendant? Vous n'êtes pas aux pièces.

Le terrassier eut une courte hésitation, puis : — Tout de même, dit-il.

Et rentrant chez Ferdinand, où, d'ailleurs, il n'y avait plus personne, ils allèrent s'asseoir dans la seconde salle.

Rabouille et Céline, cependant, descendaient la rue de Paris. Le gros de la foule était passé; néanmoins, pour aller plus vite, ils marchaient au milieu de la chaussée, car des groupes stagnaient sur le trottoir, au seuil des portes, obstruant les longs couloirs étroits et sombres qui s'enfonçaient, comme des tunnels, sous les maisons, et aboutissaient à d'autres maisons dont

les premières n'étaient séparées que par des cours, des puits noirs aux parois desquels pendaient du linge et des vêtements. Des rues adjacentes et de toutes les issues de ces cités de misère, une marmaille bruyante s'épandait, à gros bouillons, comme une pluie abondante chassée des conduits et précipitée des gargouilles. La rue de Paris en était inondée. La rareté des voitures donnait licence aux jeux. Filles et garçons, mêlés, se poursuivaient, avec des crochets imprévus, qui les jetaient dans les jambes des passants ; du trottoir aux fenêtres du premier étage, ils se renvoyaient le volant, la balle ; et les plus petits, réchappés des rigueurs de l'hiver et du siège, semblaient s'étonner de vivre, aux bras qui les portaient. Deux fiacres s'ouvrirent difficilement un chemin à travers ce concours de gosses, dont le danger excitait l'imprudence plutôt qu'il ne la refrénait. Dans le premier fiacre, Rabouille et Céline reconnurent la mère Mazoudier, que sa voisine, madame Bourdin, accompagnait ; le second fiacre contenait M. Martin et madame Husson, avec ses enfants. Le plus jeune, penché à la portière, « faisait content » à tous les uniformes.

Céline s'apitoya : — Que vont devenir ces malheureux, sans leur père? Certes, je plains cette pauvre femme, mais elle est aussi bien coupable. Est-ce qu'elle n'aurait pas dû détourner son mari d'aller se faire tuer, lorsque rien ne l'y obligeait ?

— Il a écouté sa conscience, dit Rabouille. C'est elle qui lui a indiqué son devoir.

Madame Lhomme s'emporta : — Son devoir, ayant des charges pareilles, c'était de ne pas les oublier. Que ceux qui n'en ont aucune, paient de leur personne, libre à eux ; mais qu'un père de famille les imite, je n'admets pas ça.

— Il y a des charges qui sont les mêmes pour tous, dit encore Rabouille. Le célibataire n'a pas d'enfants dont l'avenir l'inquiète, mais le sort des enfants des autres le préoccupe autant que son propre sort et c'est

pour l'améliorer qu'il se dévoue. Il a droit à la réciprocité, sinon l'égoïste ce n'est pas lui, mais le père qui s'absorbe dans sa famille.

— Il ne vous reste plus, après cette belle déclaration, reprit Céline, qu'à vous joindre à Quélier, à Schramm et aux enragés de leur espèce, pour dénoncer les réfractaires.

— Schramm et Quélier ont tort : il ne faut contraindre personne.

— Très bien. Vous avez encore un grain de bon sens au moins, vous... Alors, vous m'obtiendrez ce que je vais vous demander : une exemption de la garde nationale pour Ferdinand, une exemption constante et régulière. Il doit vous être facile de me la procurer, par vos amis... L'entrée des troupes dans Paris n'est plus qu'une question de jours, hein ?

Rabouille ne protesta pas : madame Lhomme continua :

— Je la redoute moins que la fureur des partisans de la Commune à ce moment-là. Il ne sera plus possible à Ferdinand de les amuser par des promesses, des tournées et du crédit.

— J'en ai peur aussi.

— Eh bien ! moi, je ne veux pas qu'il marche avec eux. Je n'ai pas l'héroïsme de madame Husson ou de la mère Mazoudier. Je songe au lendemain et à mes enfants. Ferdinand va donc disparaître, changer de quartier. En attendant la fin, l'exemption que je désire l'aidera à se tirer d'embarras, le cas échéant. Est-ce que je peux compter sur vous?

— Oui, dit Rabouille sans hésitation. Je pense que Cavalier, qui est chargé du service de la voirie, ne me refusera pas cette exemption, grâce à laquelle Ferdinand pourra circuler partout sans inconvénient. Mais êtes-vous sûre du refuge que vous lui avez assuré en dernier lieu?

— D'autant plus sûre que c'est mon oncle qui l'a trouvé. La sœur d'un de ses camarades est établie bou-

chère à Montrouge. C'est chez elle que Ferdinand se cachera, si l'on doit se battre dans les rues.

Rabouille réfléchit une minute et dit simplement, pour toute objection : — Montrouge... le quartier n'est pas des mieux choisis pour se mettre en sûreté.

Mais Céline, loin de comprendre tout ce qu'il y avait de délicatesse et de renoncement dans cette appréhension, s'écria : — Oh ! naturellement... L'idée venant de mon oncle, c'était certain qu'elle vous déplairait...

Un roulement de tambours voilés annonçant la levée des corps, leur fit presser le pas et ils arrivèrent, en effet, comme on hissait les cercueils sur les corbillards. La foule, compacte et recueillie, avait coulé jusqu'aux boulevards extérieurs, où elle formait un champ mouvant parsemé d'immortelles. Les uns portaient la fleur à la boutonnière, d'autres l'arboraient au corsage, au chapeau ou bien au canon des fusils. C'était comme une moisson ambulante d'immortelles jaunes ou rouges. Et il y en avait encore, en couronnes, autour des capotes de Mazoudier et de Husson, qu'un croque-mort étendait sur leurs bières drapées de rouge. Aux quatre coins des corbillards, très simples, des drapeaux rouges en faisceaux flottaient, un crêpe à la hampe.

Alors, s'isolant dans le souvenir, Rabouille évoqua l'ami regretté, il l'évoqua naturellement, entre la salle Favié et cette salle des Folies, qui avait peut-être quelquefois mérité son nom, mais du temps qu'elle n'était pas encore une ambulance.

Ah ! quand ils venaient là ensemble, sous l'Empire, Mazoudier ne se doutait guère qu'on y ramènerait son cadavre ! Et pourtant, n'était-ce pas le parcours inévitable de la théorie aux actes et l'exemple nécessaire pour un cœur ferme et pur comme le sien ? N'était-ce pas se tenir parole à soi-même que de donner à son corps étendu et sans vie, la place dont le geste et la voix avaient pris la mesure ? La réaction affectait trop de ne voir dans ces lieux de réunions publiques comme la salle Favié, que des assommoirs politiques, des récep-

tacles d'insanités, de jactances et de poltronneries. La crasse et l'écume n'étaient, en ces chaudières, qu'à la surface. Le métal de cloche, le métal révolutionnaire en fusion, remué et travaillé par des exhortations fougueuses, allait bientôt sortir de là pour sonner le glas de l'Empire, puis le tocsin de la République étouffée dans ses langes. Là, des serments avaient été prêtés : là, des engagements avaient été pris, que remplissaient aujourd'hui le peuple et ses tribuns. L'heure n'était plus aux réunions publiques. L'ambulance était bien la nouvelle destination des clubs désaffectés. Après les Folies..., Favié, La Redoute, le Vaux-Hall, le Vieux-Chêne, le Pré-aux-Clercs, encore chauds et retentissants du verbe enflammé des Briosne, des Lefrançais, des Tolain, des Millière, des Ranvier, des Chemalé, des Demay, des Camélinat, et des Amouroux, devaient se changer en chapelles ardentes. Il importait que la Révolution, si ses jours étaient comptés, revînt mourir dans son berceau.

Le cortège se mettait en marche. Derrière le premier corbillard s'avançaient, au bras d'une voisine, la mère Mazoudier, qui n'avait pas voulu monter en voiture pour accompagner le convoi ; puis, représentant la municipalité, Trinquet, ordinairement peu communicatif, mais plus impénétrable encore, ce jour-là, dans la barbe noire qui finissait de l'habiller en deuil. Après lui, venaient ensemble le membre du Comité central, Schramm, délégué par le Conseil de légion et quelques officiers du bataillon de Mazoudier.

Mais la curiosité et la compassion étaient plutôt excitées par le second corbillard que suivait le petit Husson, un gamin de cinq ans, auquel madame Bourdin donnait la main.

Au moment de partir, la mère avait défailli, à bout de courage, et accepté que la matelassière la remplaçât. Quant à l'enfant, à qui la raison de ce spectacle demeurait inintelligible, il n'en remarquait que l'appareil et se laissait distraire, tantôt par la double haie de

gardes nationaux entre laquelle les deux chars et la foule défilaient, tantôt par les tambours voilés qui ponctuaient la marche de sons brefs, pareils à des virgules, et de roulements sourds, points exclamatifs. Et la façon dont les gardes nationaux portaient leur fusil, la crosse renversée, était encore, pour le mioche, un sujet de surprise.

Sur le passage du cortège, tout le monde se découvrait; pourtant, boulevard de Belleville, un homme arrêté au bord du trottoir, ayant gardé son chapeau, un garde de l'escorte le lui enleva, d'un revers de main, en disant : « Eh bien! quoi, on a donc la teigne...? » L'homme ramassa son chapeau et s'esquiva, sans répondre, dans les murmures.

Les tambours s'étaient tus; la musique joua une marche funèbre, pendant que, détachées de la colonne, deux femmes profitaient de l'affluence plus grande pour tendre aux passants une sorte d'aumonière dans laquelle les sous tombèrent.

« Pour les veuves et les orphelins, citoyens... », disaient les quêteuses.

— Voilà ce qu'on ne devrait pas tolérer, observa Lépouzé. Cette mendicité par procuration est d'un mauvais effet. Elle donne à penser que la Commune oublie les promesses faites à ses défenseurs.

Mais Rabouille n'abonda pas dans ce scrupule : — La Commune ayant d'autres soucis pour le moment, aucune assistance provisoire n'est à dédaigner.

On atteignit bientôt le Père-Lachaise. Une large fosse avait été creusée, où l'on descendit les cercueils. Puis la foule forma le cercle, dans l'attente des discours. On pensait que Trinquet en prononcerait un ; mais le membre de la Commune restait perdu dans sa songerie... Alors, Schramm, érigeant en tribune les terres rejetées, commença :

« Salut, camarades, salut! Nous vous vengerons. Tout ce qui n'est pas avec nous est contre nous... Plus de faux amis ni de témoins impassibles. Nous ne devons

permettre à personne de se dérober au devoir civique. La révolution a besoin de tous ses enfants. Il faut qu'elle sache quels sont ceux qui la renient ou qui la paient de belles paroles. Pas de pitié pour eux! Poussons-les au premier rang. Honte et malheur aux réfractaires et aux tièdes ! Honneur et secours aux vaillantes épouses des combattants et des martyrs ! »

C'était bien : c'était suffisant ; malheureusement, Schramm, qui ne savait pas se borner, prit un temps et poursuivit :

« En 68, les juges de la sixième chambre, devant lesquels nous comparaissions pour avoir manifesté sur la tombe de Baudin, s'étonnaient — avec une ironie cruelle qui me déchira le cœur — s'étonnaient, dis-je, de ce réveil subit, après dix-sept années de silence ! O vous qui m'écoutez, ne méritez jamais cet opprobre ! Que chaque anniversaire vous retrouve autour des tombes de ces héros, morts, pas même pour vingt-cinq francs, mais pour trente sous ! »

Ayant ouvert le tiroir aux souvenirs personnels, Schramm ne s'arrêta plus, le vida jusqu'au fond, rappela les condamnations qu'il avait subies, les sacrifices qu'il avait faits à la liberté, les gages qu'il avait donnés à la démocratie. Quand il n'y en avait plus, il y en avait encore : c'était une natte à rendre jaloux le coiffeur Lépouzé.

Enfin, soulagé, mais non pas tari, le cordonnier faisant trêve à ses états de service, on en profita pour lui remettre un des drapeaux rouges qui ornaient les corbillards et qu'il inclina devant les cercueils jumeaux. Puis, la mère Mazoudier se pencha dessus tellement qu'il fallut la tirer en arrière. Elle gémissait : « Mon pauvre homme..., mon pauvre homme... », et le mouvement de ses lèvres dessinait encore la plainte qu'elle n'exhalait plus.

Après la bonne femme, vint le petit Husson, toujours écarquillé, son chapeau d'une main, son bouquet de l'autre. Madame Bourdin qui le guidait, lui fit jeter les

fleurs et lui souffla : « Envoie un baiser à ton papa... que tu ne reverras plus... » L'enfant porta gauchement les doigts à sa bouche et se laissa emmener, les yeux clairs d'étonnement...

Ensuite, les assistants s'écoulèrent sans désordre. En passant devant la fosse, ils y jetaient leurs immortelles.

Rabouille et Céline gagnèrent ensemble la sortie du cimetière.

— Non, vous avez beau dire, s'écria madame Lhomme, la cérémonie n'est pas complète.

— Qu'y manque-t-il donc? demanda le mécanicien.

— L'église..., des prières..., les consolations de la religion, toutes les choses auxquelles on est habitué, quoi... Ah ! je ne voudrais pas pour moi ni pour les miens, d'un enterrement pareil, bien sûr!

Rabouille soupira. Il semblait vraiment qu'elle s'ingéniât pour élever entre eux, chaque jour, une barrière nouvelle. Tout, à présent, les séparait ; ils n'avaient plus une pensée commune ; leurs conversations étaient des déchirements : mais c'était toujours elle qui emportait le morceau.

Elle reprit, agressive : — Vous allez peut-être me dire que Schramm remplace avantageusement un prêtre.

— Oh! non, fit Rabouille. Ils sont aussi superflus l'un que l'autre : ils contrarient le recueillement et détrempent les regrets.

— Allons donc! Toutes vos singeries sont moins discrètes que le signe de la croix !

— Pourquoi l'Église, alors, y ajoute-t-elle ses solennités et les frais gradués qu'elles comportent?

— Enfin, vos amis reposent en terre sainte, bon gré, mal gré.

— Je ne sais pas si, bénite, cette terre leur sera plus légère ; mais je sais que leur exemple suffirait pour la sanctifier, si la terre tout entière n'était pas, à nos yeux, consacrée par la longue souffrance de l'huma-

nité. Les cimetières sont partout où l'homme a pleuré.

— J'aime déjà mieux cela que les excitations de Schramm. Vous l'avez entendu. Vous voyez qu'il n'y a pas de temps à perdre et que j'ai raison de vouloir éloigner Ferdinand. Chacun son goût. Je ne me soucie pas, moi, d'être la vaillante épouse d'un martyr de la liberté. Je suis une femme de bon sens ; je ne comprendrai jamais qu'on soit plus utile à ses enfants en se faisant tuer qu'en vivant pour les élever.

— Ce que je ne comprendrai jamais, moi, c'est que toutes les mères n'acclament pas la Commune, qui a commencé par abolir la conscription. Ne devraient-elles pas, au lieu de le retenir, encourager le père dont l'ambition, en mourant, est de leur conserver des fils? Quand ils auront vingt ans, on vous les prendra pour les déguiser en soldats et les envoyer à la boucherie... Alors, mères admirables, tout votre courage s'étant dépensé contre nous, vous n'en aurez plus pour vous opposer à l'appel et à l'exécution des condamnés... de ces condamnés que la Commune était prête à racheter de son sang.

— Mon pauvre Rabouille, dit madame Lhomme, comme nous aurions été malheureux ensemble! Nous ne sommes d'accord en rien. Mais c'est sans inconvénients maintenant, n'est-ce pas? puisque chacun agit à sa guise.

Une protestation motivée, montant du cœur aux lèvres de Rabouille, allait y crever, comme une bulle sur l'eau, mais il regarda Céline et toute son émotion tomba. Il ne la reconnaissait pas. Endimanchée, contre son habitude, affublée de l'oiseau empaillé qui s'éployait sur son chapeau, comme un symbole, elle semblait avoir changé de figure en même temps que de vêtements, et d'âme en même temps que de figure.

Elle n'avait plus de la femme d'autrefois qu'un air de famille. Les traits étaient à peu près les mêmes dans la maturité que dans la jeunesse, mais l'expression en prenait un caractère de sécheresse inattendu.

Loin des fourneaux, qui l'avaient légèrement bouffie, mais dont la flamme constante communiquait ordinairement à son teint une animation factice, elle apparaissait refroidie par une basse température intérieure secrètement entretenue et tout à coup sensible. Otée du cadre et de l'atmosphère où le meilleur d'elle s'était lentement consumé, elle affirmait le goût du petit commerce et de la petite épargne, pour la Loi, la Propriété, le Mariage, la Religion, les digestions paisibles. Elle haïssait, dans la Commune, la morte-saison et ne voyait pas plus loin que le plat et la recette du jour.

Aussi, arrivée à la porte du cimetière, lorsqu'elle dit : « Il faut que je me dépêche de rentrer, pour m'occuper du dîner... »

— Montez en voiture avec madame Mazoudier, vous perdrez moins de temps, répondit Rabouille, sans courage pour prolonger un entretien douloureux comme un arrachement.

Il la regarda partir... et il avait l'impression qu'il n'était pas venu enterrer Mazoudier seulement...

XI

RETOUR D'ENTERREMENT

— Hé! citoyen, t'es des nôtres? Histoire d'écraser un grain...

Du Père-Lachaise aux mastroquets voisins, le cortège s'était disséminé, trié, à la sortie, par quelques soiffards qui racolaient les indécis ou choisissaient leur société.

Jéricho avait décidé sa compagne, la matelassière qui remmenait le petit Husson, à s'asseoir un moment, rien qu'un moment, dehors, à une table de cabaret, en face du cimetière, où déjà des copains, coude à coude, formaient le chapelet. Il eût bien voulu aussi entraîner le mécanicien, pour lui faire payer sa tournée, mais Rabouille déclina l'invitation.

Jéricho, l'œil trouble et la langue épaisse, gouailla :

— T'es des chouettes, toi! Tu m' diras où t'as acheté ta conduite, que j'en commande une pareille.

— Veux-tu que je reconduise le petit à sa mère? fit Rabouille, indifférent aux bouffonneries du pochard.

Madame Bourdin, piquée, répondit sèchement :

— Merci. On me l'a confié, je le garde. C'est-y qu'il n'est pas en sûreté avec nous?

— On le garde, répéta l'emballeur. C'est un dépôt sacré..., comme qui dirait une fleur qu'on va rafraîchir, avant de la rendre à son créateur.

Rabouille s'éloigna, mais Ninie Bagarre, qui l'épiait à distance, l'eut bientôt rattrapé et se contenta, pour signaler sa présence, de marcher un moment à côté de lui. Il leva la tête enfin : « Tiens ! c'est vous... »

Elle n'avait pas le cœur à plaisanter ; pendant un quart d'heure, elle les avait suivis, madame Lhomme et lui, et leur conversation, dont elle ne pouvait rien saisir, avait attisé sa jalousie. Pourtant, elle répondit, dans un sourire forcé :

— Oui, c'est moi..., c'est *encore* moi... Je vous embête, hein ? Je suis collante... Vous étiez mieux tout seul.

Elle l'avait abordé sans préméditation, ignorant ce qu'elle allait lui dire et portée même à croire qu'il se déroberait aux premiers mots, comme il faisait la plupart du temps. Et pour lui couper la retraite ou plutôt pour rien, par une de ces irrésistibles impulsions auxquelles on obéit sachant qu'elles sont fatales, Ninie précipita ses paroles et son malheur.

— C'est exprès que je vous rejoins. Ils vont penser que vous refusez à cause de moi d'aller boire avec eux... Ça m'amuse de déranger leurs suppositions... et de les lancer sur une fausse piste.

— Quelles suppositions ? Quelle piste ? demanda Rabouille.

— Oh ! rien... des bêtises...

Au moment de sauter le pas, elle hésitait encore ; mais il la pressa de s'expliquer.

— Ecoutez, Ninie, j'ai assez de ces cachotteries ; finissons-en une bonne fois. Déjà tantôt, j'ai failli relever cet imbécile de Quélier ; mais l'endroit ne s'y prêtait pas... A présent, vous pouvez me dire ce que signifiait son insinuation, que je n'ai pas comprise.

Ninie chercha un faux-fuyant :

— Une insinuation ? Je ne me rappelle pas...

— Si. La veuve et l'orphelin qui manquent dans le tableau.

Elle regrettait son imprudence ; elle se voyait à la gueule du loup et n'arrivait pas à concevoir pourquoi elle s'y était mise. Elle balbutia :

— La veuve et l'orphelin... Est-ce que je sais, moi !

— Oui. Vous avez traité Quélier de fripouille et il vous a répondu : « On est de mèche, alors? » Qu'est-ce que tout cela voulait dire?

— Faut pas attacher d'importance à des balançoires.

— Répétez-les moi et je serai peut-être de votre avis après.

Elle se raccrocha à cette espérance, comme à une branche au bord du gouffre.

— Eh bien ! voilà, monsieur Rabouille... Il y a des méchantes gens partout... qui vous prêtent les vilaines pensées qu'ils auraient à votre place Enfin... la veuve et l'orphelin..., c'est une façon de désigner madame Lhomme et son petit garçon... si monsieur Lhomme venait à disparaître..., à être tué, lui aussi... Vous ne les laisseriez pas dans l'embarras, n'est-ce pas? Vous seriez leur défenseur naturel... C'est ça que voulait dire Quélier, pour sûr.

Mais Rabouille avait entrevu la vérité; il fonça sur elle, certain d'avance de sortir meurtri de l'étreinte.

— Allons donc ! L'idée de m'attribuer ce rôle de protecteur, le cas échéant, n'a rien de désobligeant. Les méchantes langues dont vous parliez tout à l'heure, justifient mieux leur réputation ; autrement, pourquoi ne me confient-elles pas plutôt le sort de madame Husson et de ses enfants, par exemple, qui ont réellement besoin d'un appui.

C'était une feinte habile ; Ninie s'y enferra.

— Oh ! dit-elle vivement, tout le monde sait bien que vous ne pouvez pas avoir pour ces enfants-là les mêmes sentiments que pour le petit Adrien.

— La raison ?

— Dame ! si ce qu'on dit est vrai...

Elle ferma les yeux et passa par les sensations multiples et confuses d'une personne qui se noie. Mais il eut la générosité de ne plus insister. Il s'était arrêté, elle s'arrêta aussi machinalement ;... et ils restèrent à côté l'un de l'autre, sur le trottoir, silencieux et consternés. Ah ! combien elle eût préféré à son accablement, l'éclat et peut-être la rupture qu'elle attendait ! Aussi, quand il lui dit :

— Alors, vous que je croyais mon amie, vous vous en rapportez au témoignage d'un Quélier ?

— Sans doute, monsieur Rabouille, répondit-elle tristement, on a tort de juger sur les apparences..., mais tout de même, il n'y a qu'un père pour regarder un enfant comme vous regardez celui-là !

Elle releva les yeux sur lui et scruta son visage, son attitude, haletant après une dénégation qui, même vague et suspecte, l'eut un peu raffermie. Mais il ne lui fit pas la charité du mensonge et pas davantage l'aumône d'une confidence entière, à laquelle peut-être elle eût encore trouvé une douceur amère. Cette main tendue, d'ailleurs, la voyait-il seulement, l'avait-il jamais vue ?...

Ils s'étaient remis en marche vers le faubourg du Temple : mais au bout d'une minute, comme il demeurait absorbé dans ses réflexions, elle eut conscience d'être une gêne pour lui.

— Si je vous ai fait de la peine, c'est bien involontairement, dit-elle, et je vous demande pardon.

Il accepta ses excuses pour ce qu'elles étaient : un moyen de retraite.

— Au revoir, Ninie.

Et il la dépassa, continuant son chemin, tandis qu'elle ralentissait, de son côté, le pas, comme pour mesurer elle-même et se représenter l'autre distance qu'il y avait entre eux.

Au coin du boulevard de Belleville et de la rue de

Paris, après une courte hésitation, Rabouille, au lieu de tourner à droite suivit les boulevards extérieurs, afin sans doute de prolonger son recueillement : et Ninie remonta la côte, cette côte que l'ouvrière des faubourgs de Paris, dans la fatigue, la misère ou le chagrin, semble gravir sur les genoux.

A la hauteur du théâtre de Belleville, elle se croisa avec l'oncle Prophète, qui descendait la rue de Paris sur le trottoir opposé. Il avait l'air pressé. « Tiens, se dit-elle, il ne dîne donc pas chez sa nièce, ce soir? » Et elle songea au contentement qu'en éprouverait Rabouille. Un peu plus loin, elle glana une autre impression fugitive, en voyant passer la compagnie d'escorte du convoi. Elle remarqua que Quélier ne la ramenait pas. Les hommes, conduits par un lieutenant complaisant, marchaient sans ordre, au pas de route et l'arme à volonté. La plupart l'avaient mise à la bretelle et, de leurs mains libres, roulaient des cigarettes, bourraient des pipes. Trois ou quatre collationnaient, sur le pouce. Le détachement, d'ailleurs, qui s'était déjà égrené en chemin, perdait encore du monde à chaque instant, sollicité par des rencontres ou des enseignes. On eut dit qu'il plaçait, çà et là, des sentinelles et même des petits postes.

Ninie, qui différait le plus possible, le dimanche ou quand elle était sans travail, le moment de rentrer dans son galetas de la rue de la Mare, flâna ensuite le long du faubourg, où des connaissances également désœuvrées, baillant aux portes, lui firent sans peine raconter l'histoire de sa patronne et des brassards tricolores. Elle mit ainsi plus d'une heure pour aller du boulevard de Belleville à la rue Rébeval. Elle venait enfin de quitter le dernier palier et de reprendre la rampe, lorsqu'une voix dit près de son oreille, qu'une pointe de moustache en même temps chatouillait :

— Vous êtes encore fâchée ?

Son premier mouvement fut de rebuter Quélier qui la relançait ; puis la même pensée qui l'avait attardée

jusque-là, l'occasion de tromper son ennui, eurent sur elle l'influence qu'a le cabaret sur l'ouvrier. Elle accepta les avances de Quélier comme une absinthe, un verre au comptoir, moins par goût véritable que par veulerie et horreur de la solitude.

— Fâchée? Il ne dépend que de vous que je ne sois pas fâchée, répondit-elle.

— Comment ?

— Mettez-vous bien dans la tête qu'il n'y a rien à faire avec moi, et nous serons bons amis.

Il s'écria rondement : — Alors nous le sommes. Je ne suis pas votre type, vous ne gobez que les bruns. Tant pis pour moi ! C'est pas une raison pour se faire des mistoufles, hein ? Je vous assure que vous me jugez mal. Je ne suis l'ennemi de personne, au contraire. Et la preuve, tenez, c'est que je ne peux pas voir ce qu'on manigance contre Ferdinand, qui est un frère, sans essayer de parer le coup. C'est plus fort que moi.

Son indignation paraissait sincère ; Ninie tomba dans le panneau.

— Qu'est-ce qu'on manigance contre monsieur Lhomme ? demanda-t-elle.

— Il a été dénoncé comme réfractaire ; on va l'obliger à marcher avec les camarades.

— Il a été dénoncé ? Par qui ?

— Oh ! probablement par quelqu'un qui a intérêt à ce que Ferdinand disparaisse pour prendre sa place. Autrement, tout le monde était d'accord pour fermer les yeux sur ses absences. Il a de la famille, une clientèle qui ne pourrait que perdre au change. Ferdinand est une bonne pâte... Il y aurait pour tous plus de tirage avec son successeur.

Ninie n'avait point l'esprit ouvert ce jour-là. Abusée par le mot : successeur, elle attribua l'affection subite que montrait Quélier pour le marchand de vins, à l'inquiétude du pensionnaire dont les habitudes et le crédit sont menacés.

— Ah ! dit-elle naïvement, il y a un acquéreur qui guigne la maison ?

L'officier éclata de rire : — Oui, ma belle, et un acquéreur qui n'aurait pas lourd à débourser pour être chez lui du jour au lendemain.

Ninie, réveillée, commençait à comprendre.

— Si c'est une scie que vous me montez, faut le dire.

Il s'en défendit : — Une scie ? Pas du tout. C'est très sérieux, et très moral. Il s'agit d'empêcher un brave homme d'aller se faire casser la margoulette au bénéfice d'un gros malin qui se dorlote pendant ce temps-là et n'attrapera pas de rhume aux remparts. Si vous trouvez ça chouette !...

Ninie était fixée.

— Il y a encore là-dessous un tour de votre façon, dit-elle. Je suis rien couenne ; j'aurais dû m'en douter.

Mais il fit durer l'équivoque en ricanant : — Comme vous me connaissez mal, mon petit chat ! Alors, vous croyez que j'irais brutalement apprendre à Ferdinand qu'il est cocu et qu'on veut se débarrasser de lui ? On sait vivre. C'est jamais moi qui ferai de la peine à un ami..., d'autant plus qu'on n'est pas forcé, dans ce cas-là, de s'adresser directement au mari et qu'on peut couler la chose en douceur... à quelqu'un de sa famille.

— De quel droit vous mêlez-vous de ce qui ne vous regarde pas ?

— Mais pardon ! C'est pour le bien général. Nous avons tous de bonnes raisons pour prendre Ferdinand sous notre protection. Encore une fois, jamais nous ne retrouverons un trésor de mannezingue comme celui-là. Pour *l'œil*, il n'a pas son pareil. Nous n'avons pas envie qu'il *passe en lunette*. Et nous ne sommes pas les seuls intéressés à sa conservation. Le Père La Victoire, le Prophète des prophètes, y tient plus que nous, à présent surtout qu'il sait par qui son neveu serait remplacé.

Ninie empoigna Quélier par le bras. « Vous avez averti l'invalide ? »

Il retint sa main, qu'il tapota : — On ne peut rien vous cacher. Eh bien ! oui, là... Un heureux hasard l'a mis sur mon chemin, tantôt, comme je revenais du Père-Lachaise. Il s'en allait, je lui ai fait un pas de conduite. Ces vieux soldats ! En ont-ils un attirail d'infirmités ! Enfin, grâce à moi, celui-là voit clair maintenant. Je l'ai opéré de sa cataracte... comme avec la main ! Figurez-vous qu'il ne s'était aperçu de rien, qu'il ne s'était jamais demandé quel emploi l'autre avait dans la maison, ni pourquoi il était toqué du petit Adrien. Lorsque, pour lui prouver ma bonne foi, j'ai appelé l'attention du Prophète sur une ressemblance qui frappe tout le monde, excepté Ferdinand, naturellement, le vieux serin à battu de l'aile. Il était touché. Ensuite, il a piaillé. A l'idée que ce gosse pouvait appeler le mécanicien papa, l'ancien, qui l'a dans le nez, fumait... J'ai cru qu'il allait avoir un coup de sang dans la rue. Mais, l'attaque passée, ce qu'il m'a remercié de lui avoir débiné le truc ! C'est, entre nous, à la vie, à la mort.

Ninie connaissait Quélier, son penchant à la mystification ; elle eut une lueur d'espoir. « Allons, vous me menez en bateau, vous n'avez pas fait ce que vous dites... »

— Non, c'est que je tousse ! Vous m'avez traité de fripouille, ce matin, vous avez eu tort. Je suis meilleur que je n'en ai l'air ; j'ai mon genre d'honnêteté. D'autres profitent des occasions nombreuses qu'on a, en ce moment, de supprimer un créancier. Moi, je sauve le mien, je le sauverai malgré lui. C'est rupin.

— Vous serez bien avancé, quand vous aurez fait partir monsieur Rabouille de chez ses amis.

Il eut un mauvais sourire aux lèvres, sous sa moustache valeureuse. — C'est vous qui vous en plaignez, petite ingrate? Voilà comment on est récompensé de vouloir le bonheur des gens ! Car je travaille aussi pour le vôtre, par-dessus le marché. Balancé, le mécanicien aura besoin de consolations. Vous serez là... Si vous n'êtes pas des mufles, vous m'inviterez à la noce.

Ils avaient, en marchant, atteint la mairie ; Ninie n'avait plus qu'à user de menace pour éprouver la sincérité de Quélier.

— Et si, à présent que je sais vos projets, je prévenais monsieur Rabouille... ou madame Lhomme ?

Mais sa réponse indiqua qu'il s'était découvert en tout état de cause.

— Oh ! je ne m'y oppose pas... Je n'ai rien à dissimuler, moi, et votre Croquemitaine ne me fait pas peur. Ma combinaison a ce double avantage au moins, qu'elle laisse à ce pauvre Ferdinand l'illusion d'être le père de ses enfants, et à son oncle le choix du prétexte pour intervenir. Si vous préférez des histoires, du scandale, c'est votre affaire. De Rabouille ou de moi, on verra lequel remplit le mieux son devoir d'ami.

Et sans autre cérémonie qu'un petit signe d'adieu du bout des doigts, il planta là Ninie et se dirigea en sifflotant vers l'établissement de Ferdinand.

La clientèle y chauffait le four d'importance. Patron et garçon suffisaient à peine à servir la jaune, la blanche, le bleu et la verte, au comptoir ou aux tables. Beaucoup, qui avaient mangé le pain et le fromage à la sortie du cimetière, venaient finir la journée là, chez eux, après s'être nettoyé les tubes en route, aux bons endroits. La pression montait, les soupapes crachaient, une vapeur d'alcool emplissait la salle. Madame Lhomme avait repris sa place au fourneau, dans la cuisine, attendant qu'un instant de répit permît à Ferdinand de s'étendre davantage sur un fait singulier, dont il n'avait pu que lui toucher deux mots, lorsqu'elle était rentrée. Après une longue conversation avec le Piémontais, l'oncle Prophète, tirant Ferdinand à part, lui avait à brûle-pourpoint demandé trois cent francs, pour un cas urgent. Ferdinand ne les possédait pas. C'était tout au plus s'il pouvait disposer de cent francs. L'oncle, contrarié, les avait pris néanmoins, puis s'était éclipsé, afin, disait-il, de se procurer le reste de la somme, dont il avait absolument besoin, dans les vingt-

quatre heures. Et Céline ne comprenait rien à cette exigence, l'oncle étant ordinairement, sur ce chapitre, fort scrupuleux, à telles enseignes que, loin de carotter sa nièce, il trouvait le moyen, sur ses maigres ressources, de gâter les enfants.

Mais les bruits de la salle, où Ferdinand était aux prises avec de redoutables clients, proposèrent un autre objet aux soucis de la patronne. Jéricho venait d'arriver, complètement ivre, cramoisi, l'œil au jus et la bouche en pomme d'arrosoir. Il s'approcha du comptoir et réclama un demi-setier de « poivre ». D'abord, Ferdinand fit semblant de ne pas entendre, puis, l'emballeur se fâchant, l'homme accentua son refus : « Non, mon vieux, tu m'avais promis un acompte hier, je n'ai rien reçu ; tu repasseras. Faudrait pas tout de même me considérer comme une vache à lait. »

— Je te considère comme une vache seulement, répliqua Jéricho. Alors, ça y est ? Tu me coupes le credo ? T'as tort, tu sais... C'est pas le moment d'envoyer dinguer les camarades qui font ton service. C'est pas tous les jours la sainte-touche pour le pauvre monde comme pour toi. Heureusement que tout ça va changer et que c'est à toi qu'on en demandera... des acomptes de présence au bataillon, espèce d'empoisonneur !

— Si je t'empoisonne, pourquoi reviens-tu ? dit Ferdinand.

— Porquoi ? Porquoi ? Pour voir si t'as gagné un grade en servant des canons de la bouteille, feignant !

De sa place, sous l'œil de bœuf, monsieur Martin, mâchonnant son inusable cigare, s'adressa au marchand de vins : « Ne répondez donc pas. Ayez plus d'empire sur vous que n'en peut avoir sur lui un homme dans cet état-là. »

Jéricho, qui avait mal entendu, écuma : — C'est au moins toi qui parles d'Empire, sale mouchard ! A bas l'Empire !

On essaya de persuader à l'ivrogne qu'il n'avait pas compris, mais il continua :

— De quoi qui se mêle, ce vieux traîne-la-patte ? Comme si on ne savait pas qu'il est ici pour espionner... Silence aux roussins !

— Là ! murmura philosophiquement l'Émigrant : ça m'apprendra...

Cependant, marquant un point à l'emballeur, des rires et quelques grognements avaient déjà fait sentir à Ferdinand l'outrecuidance de sa coiffure militaire. Aussi, peut-être allait-il céder, bon prince, indifférent à de nouvelles injures et enclin, par appréhension, à ménager tout le monde, lorsque madame Lhomme, sortant de sa cuisine, eut la fâcheuse idée de s'immiscer dans le débat. Elle avait beau être d'accord avec son mari sur la douloureuse nécessité de ne mécontenter personne, dans la crise aiguë qu'on traversait, elle ne se résignait pas, d'autre part, à des concessions quotidiennes qui les menaient, disait-elle, à la ruine. Ils n'auraient bientôt plus qu'à fermer boutique, ayant mangé jusqu'à leur dernier sou. Les exigences des mauvaises payes croissaient à mesure que la Commune dépérissait. Certains, voulaient évidemment jouir de leur reste à ses dépens. Céline n'entendait pas de cette oreille. Les assauts continuels qu'avait à subir Ferdinand la fortifiaient dans l'intention de l'éloigner le plus tôt possible. Quand il serait en lieu sûr, elle se flattait de tenir tête aux plus enragés. Elle enveloppait dans la même sollicitude le mari et la maison. La Commune, après le Siège, en dérangeant un train-train d'affaires paisibles et de gains réguliers, l'attachait d'autant plus à ces avantages qu'elle tremblait de les perdre. Leur fragilité lui en avait révélé le prix, d'où la métamorphose qui s'était faite en elle. Madame Céline, naguère affable et indulgente, se transformait en patronne énergique prête à remplacer au gouvernail un pilote impuissant. Enfin, l'emprunt de son oncle, emprunt inexplicable auquel Ferdinand avait encore eu la faiblesse de consentir sans la consulter, contribuait, ce jour-là, à l'indisposer et provoquait son ingérence.

Accotée contre la cloison basse qui séparait les deux salles, elle interpella Jéricho, qui menaçait maintenant Ferdinand de faire consigner son « cassin » à la garde nationale, en attendant mieux.

— Ne vous gênez donc pas, l'ami... Si vous lui aviez rendu plus tôt ce service, il n'aurait pas aujourd'hui le regret de se consigner lui-même à des pratiques comme vous, qui viennent boire ici quand elles n'ont plus d'argent à dépenser ailleurs. Merci de la préférence !

Sous cette attaque de flanc, Jéricho eut l'air de plier :
— Oh ! si la bourgeoise s'en mêle, c'est bon... Fallait le dire tout de suite... Je ne suis pas rosse, moi... Je ne veux pas être cause que la patronne te tournera le gros bout, ce soir... Va au bonheur, ma vieille, si c'est ton tour.

Une explosion de gaieté couvrit l'injure et proclama, en même temps que l'irresponsabilité du pochard, la solidarité sans excuse de la galerie. Mais Ferdinand, interprétant la manifestation dans son sens le plus restreint, haussait les épaules en priant l'emballeur de débarrasser le plancher, lorsqu'une invitation contraire partit de la porte d'entrée : « Allons, Ferdinand, à toute soif, miséricorde... Verse à Jéricho sa consolation... C'est moi qui régale. »

Quélier n'avait pas été le dernier à s'amuser de la scène à laquelle il venait d'assister et dont il improvisait le dénouement, à la confusion du marchand de vins.

— Parbleu ! Pour ce que ça vous coûte, à vous aussi ! dit madame Lhomme.

Quélier releva vivement le propos : — Ne faites donc pas la méchante, madame Céline. On connaît votre bon cœur... et le mien. On sait que je ne regarderai jamais à casser une roue de derrière, pour fêter le... le rapprochement dont Jéricho parlait tout à l'heure... Et quand je dis que je régale, je montre la couleur de mon argent.

Il jeta cent sous sur le comptoir, avec l'assurance d'un qui ne doit rien à personne, et Ferdinand lui rendit sa monnaie, comme si, en effet, le compte de son pensionnaire était réglé. Au fond, ces nouvelles manières l'impressionnaient plus désagréablement que le sans-gêne onéreux auquel il était habitué ; et sa femme dût en concevoir autant d'inquiétude, car elle retourna dans sa cuisine, tandis que Jéricho, maître de la place et s'y voyant soutenu, faisait, avec son demi-setier, le signe de la croix des pochards : Montpernasse, Ménilmonte, la Courtille, Bagnolet..., devant une coterie pourtant blasée sur ses prouesses.

Les Lhomme dînèrent tard, ce soir-là. Jusqu'à huit heures, le débit ne désemplit point; puis Alexandre servit leur repas, dans la seconde salle, à monsieur Martin, à Quélier, à Rabouille, à l'acteur Adolphe et à son petit caniche noir en jupons. Mais ces deux derniers, la soupe et le bouilli expédiés, s'en allèrent.

« J'ai à travailler », dit Adolphe, en adressant du coin de l'œil à Rabouille, un signe d'intelligence se référant à sa confidence de la matinée.

Pour l'Émigrant, lui aussi semblait jouir de son reste. Depuis qu'il consacrait une partie de ses nuits à mettre un peu d'ordre dans les paperasses municipales, il se passait le luxe de dîner modestement et prolongeait ensuite son gloria jusqu'à l'heure où la mairie offrait à ses veilles laborieuses un asile apaisé. Et la conversation de Rabouille n'était pas étrangère, d'autre part, au plaisir qu'il trouvait dans ces entr'actes.

Mais le mécanicien ne paraissait guère en train de causer. La journée pour lui était décidément mauvaise. Comme il rentrait, las d'avoir marché pendant quatre heures en prenant des résolutions dont aucune ne le satisfaisait, le petit Adrien, courant à sa rencontre, l'avait accueilli par ces mots : « Mon oncle est parti : c'est de ta faute ! »

Et comme Rabouille en demandait la raison, l'enfant

avait ajouté, hargneux : « Oui, c'est de ta faute... Je le sais bien, moi... Pourquoi que tu lui fais de la peine en touchant à sa Colonne ? Je ne t'aime plus, là !... »

Et tous les efforts de Sophie pour pallier la bouderie de son frère, n'en avaient point consolé Rabouille. En vain, la gentille gamine le sollicitait de lui faire repasser son histoire de France ou sa géographie ; il la laissait poser elle-même les questions auxquelles elle répondait. Par-dessus la séparation découpée à jour, la récitation de la fillette s'envolait, innocente, légère, acclimatée dans ce milieu pestilentiel. Entre deux hoquets de Jéricho, dans l'air humide, saturé de vin, d'absinthe et d'eau-de-vie, le filet de voix de la petite Sophie s'élevait, papillon de marécages. Maintes fois et quelque privation en résultant pour lui-même, Rabouille avait conseillé à Céline de soustraire sa fille à cette promiscuité, en l'envoyant étudier au premier, dans le logement du ménage. Mais madame Lhomme, à qui Sophie rendait mille petits services, préférait l'avoir sous les yeux et sous la main ; et l'Émigrant, de son côté, avait conclu : « Qui sait, après tout ? Peut-être la présence de cette petite est-elle nécessaire ici : elle brûle du sucre. »

Aussi bien, à certaine heure de la soirée, la clientèle partie, quand les enfants, derrière la mince cloison, distillaient leurs leçons, un souffle frais passait sur la salle empuantie et la purifiait.

Mais Rabouille, ce soir, écoutait distraitement Sophie sans la reprendre ou sans démêler, comme il faisait souvent, l'écheveau d'un texte embrouillé dans sa tête, sinon sur ses lèvres mécaniques. C'était en pure perte que la rusée, cassant exprès son fil pour qu'il le rattachât, dévidait une histoire de François Ier (1515-1547), écrite à l'usage des écoles, c'est-à-dire fallacieuse et stupide, pleine de défaites encensées comme des victoires, de sottises changées en grâces chevaleresques, de roueries tournées en habileté et de crimes déguisés

en raison d'Etat. Dans la bouche de l'élève, les « principaux événements du règne » fondaient comme des pastilles, quelques-unes à papillotes et à devises. C'était l'entrevue du Camp du drap d'or, cette mascarade, et l'aveuglement servile de Bonnivet, ce Le Bœuf; c'était Pavie, l'héroïsme du roi-soldat et « Tout est perdu fors l'honneur ! » C'était Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, et sa belle tirade au connétable de Bourbon, traître à son prince, à sa patrie et à son serment!... Comme exemple de fidélité aux serments, c'était le continuel assaut de fourberie et de duplicité que faisaient Charles-Quint et François Ier; et c'était enfin, telle une croix plantée sur cet amas de turpitudes soyeuses et maquillées, « l'obligation dans laquelle le roi, quelque temps avant sa mort, s'était vu de châtier les Vaudois », ânonnait la petite Sophie de sa voie angélique.

Mais cela même par quoi Rabouille n'eût pas manqué d'être impatienté, passa sans protestation de sa part et ce fut monsieur Martin qui, à sa place, observa :

— Vous avez entendu ? Au fond, toute l'histoire de ces princes soi-disant chevaleresques, de ces médailles anciennes frottées sans cesse pour les faire reluire : cette histoire tient en trois mots : battus et farauds. Mais c'est surtout l'histoire sainte qui se poursuit dans l'histoire de France sur de nouveaux frais. Si l'on poussait un peu cette élève des bonnes Sœurs, elle expliquerait que François Ier, ayant reçu de Dieu l'ordre d'exterminer une race maudite, devait obéir sous peine de perdre sa couronne, comme Saül perdit la sienne pour avoir épargné je ne sais plus quel notable Amalécite. Le dieu des rois et des armées doit ignorer la tolérance et la miséricorde. Et voilà ce que j'ai moi-même enseigné aux enfants pendant trente ans ! Quand j'y songe, j'en arrive à souhaiter le rétablissement de l'estrapade, pour expier dans ce supplice ou dans quelque autre plus affreux encore, la longue suite d'empoisonnements dont je m'accuse. C'est grâce à des milliers de cou-

pables comme moi que le mal s'étend, que le chancre ronge, que l'erreur se perpétue. C'est conformément à cette conception de l'histoire que des professeurs de vaillance, après la capitulation de Sedan, ont reproché à Napoléon III de n'avoir pas tout perdu, — fors l'honneur et la dynastie, — en se comportant comme François Ier à Sedan et en tuant de sa main sept ennemis avant de se rendre. Il est probable, en effet, qu'un tel exploit lui eût permis ensuite de signer un traité aussi honteux que celui de 1526, afin de caler un trône chancelant. Une belle parole historique, par surcroît, pour les écoles de l'avenir... et c'était la gloire et l'immortalité acquises à Napoléon III comme à François Ier, aux dépens d'une France épuisée, envahie, héroïque, et passée sous silence. Or, loin de honnir l'Empereur, il faudrait plutôt le féliciter d'une lâcheté qui nous a du moins débarrassés de lui et de sa famille. Quand donc racontera-t-on aux Français la vie de leurs pères et non plus exclusivement celle de leurs maîtres? Quand donc, renversant les rôles, considérera-t-on simplement un François Ier, un Charles IX, d'autres Charles encore, tous les Henri et tant de Louis, qui jalonnent l'histoire, comme des bornes chronologiques contre lesquelles il n'y a lieu de s'arrêter que pour vomir? Ah! l'histoire de France, quels instituteurs l'apprendront enfin aux enfants du peuple?

— Les instituteurs que la République formera, dit Rabouille, sortant de son rêve.

Mais l'Émigrant fit une moue dubitative. — Je dois constater que la Commune ouvre à peine le chemin à cette espérance. Il semblerait que nous en sommes encore aux jours prospères de l'Empire, où l'on dépensait quatorze milliards pour apprendre à tuer, et cinq cents millions pour apprendre à lire, la moitié de ce que coûtait à la France le budget des cultes ou l'entretien de la famille impériale! Je sais qu'il faut tenir compte à la Commune des circonstances et que ce n'est pas en quelques semaines qu'elle pouvait détruire

l'œuvre de dix-huit années. Néanmoins, de toutes les Commissions qu'elle a instituées, reconnaissez que celle de l'enseignement, la plus paresseuse, ne s'est pas même signalée par ces prémices et ces velléités que la Commission du travail et de l'échange, par exemple, offre à notre impatience. Qu'a-t-elle fait pour les enfants et pour leurs maîtres, la Commission de l'enseignement ?

— Elle a été au plus pressé, répondit Rabouille. Elle a supprimé, dans les écoles primaires, l'enseignement et les symboles religieux, amélioré le traitement des instituteurs et des institutrices. Mais on n'improvise pas une éducation républicaine, qui est toute à créer, et il y a une certaine honnêteté à ne pas décréter l'instruction rationnelle, intégrale, gratuite et obligatoire, tant qu'on n'est pas en mesure de l'assurer. Tout ce que pouvait faire la Commission en attendant mieux, c'était d'entrer en rapport avec les municipalités et de se renseigner sur les éléments et les moyens d'organisation dont elles disposent, la plupart des instituteurs ayant abandonné leur poste dès le 19 mars. Quelques-unes déjà, dont vous avez peut-être lu la circulaire aux familles, se mettent en état d'appliquer le principe de la liberté de conscience à l'instruction communale. Celle du 17e arrondissement invite les instituteurs réfractaires qui voudraient cesser leurs classes, à en avertir l'administration publique, afin que les élèves n'aient point à subir d'interruption dans leurs études. C'est bien. Mieux vaut, pour la Révolution, dix ennemis au dehors qu'un seul dans l'école. Ici même, au vingtième, on se préoccupe d'habiller et de nourrir les élèves pauvres, car il est juste d'inscrire, en tête d'un nouveau programme, leur droit à la subsistance et au vêtement. Un enfant qui a faim et qui a froid, est mal préparé pour recevoir des notions de morale. Enfin, on annonce l'ouverture de la première école professionnelle, rue Lhomond, et une autre, d'art industriel, pour les jeunes filles, est installée rue Dupuytren. Et

tout cela, songez-y, monsieur Martin, s'accomplit sous les obus, au milieu d'une population en armes, ardente à défendre de chétives conquêtes, soit ! mais qui constituent pour elle, néanmoins, un salaire supérieur aux trente sous de la solde journalière.

L'Émigrant secoua la cendre de son cigare : — Le malheur, voyez-vous, c'est que la Commune cache ses bienfaits et répand ses erreurs. Car les bêtises continuent. On supprime des journaux, comme sous l'Empire ; il y a une Sûreté générale qui donne aux Parisiens des inquiétudes sur leur sûreté particulière, et un Comité de salut public qui retombe aux certificats de civisme, c'est-à-dire en enfance, avec cette carte d'identité dont il exige, à présent, que tout citoyen soit muni. Un attentat à la propriété privée n'est pas moins inutile en ce moment. Cependant, la démolition de la maison de Thiers est décidée, et aussitôt la prédiction de Rochefort se réalise. Vous vous rappelez ce qu'il écrivait dans *Le Mot d'Ordre*, le mois dernier. Après avoir déclaré qu'il n'y avait point de raison pour ne pas s'attaquer également aux immeubles que Picard et Jules Favre possèdent sur le pavé de Paris, il dénonçait l'inconvénient principal de ces représailles. En apprenant, disait-il, que la justice populaire démolit l'hôtel de Thiers, qui a coûté deux millions, l'Assemblée nationale lui en voterait immédiatement un autre qui en coûterait trois à l'Etat, si bien que les contribuables seraient encore les véritables dindons de la farce. L'événement vient de vérifier les prévisions de Rochefort. Ces décrets d'intimidation puérile ne sont pas même empreints du caractère iconoclaste que revêt la destruction de la chapelle Bréa ou de la colonne Vendôme...

— Et encore ! observa Rabouille.

Monsieur Martin le regarda avec stupéfaction :

— Comment cela ?

— Les idoles ont leurs niches en nous ; ce n'est pas la pioche qui les renversera. Patience et longueur de temps seront nécessaires pour en venir à bout. Certaines

opérations chirurgicales, délicates et périlleuses, n'ont des chances de réussir que si le malade y est préparé par un régime... On risque de le tuer en l'opérant trop tôt.

— Est-ce bien vous qui parlez ainsi ? s'écria l'Emigrant qui, ayant fini de dîner, sirotait son gloria.

Rabouille appuya sur le petit Adrien un regard lourd d'angoisse et répondit :

— C'est moi. Je me demande si l'amputation que nous allons pratiquer a été précédée de soins suffisants et si la remarque de Rochefort ne s'applique pas aussi bien à la colonne Vendôme qu'à la maison de Thiers.

Un éclat de rire partit de la pièce voisine. Depuis quelques minutes, Quélier que leur conversation ennuyait les avait quittés et s'attardait au comptoir. Schramm survenant, pendant que Rabouille avouait ses scrupules, le capitaine fit signe au cordonnier de se taire et d'écouter ; mais celui-ci lâcha brutalement, tout haut, sa façon de penser :

— Tout çà c'est des prétextes pour gagner du temps... On n'en a plus pour s'amuser à de pareilles foutaises. Je viens de le dire à Trinquet ; il est de mon avis. On est moins exposé place Vendôme qu'aux avant-postes, parbleu ! Enfin, dans vingt-quatre heures, les fricoteurs de tout poil rentreront dans le rang.

— A toi, z'a moi la paille de fer, dit Quélier. C'est trop juste.

Rabouille, dans la seconde salle, s'était levé, très pâle et le poing fermé. La petite Sophie s'approcha de lui et tendit son front : « Bonsoir, Rabouille, nous allons nous coucher... »

— Bonsoir, toi..., dit, derrière elle, son frère.

Rabouille les embrassa tous les deux et suivit des yeux, une minute, la fillette qui s'éloignait lentement en se retournant, prête à revenir, semblait-il, si son ami se laissait aller au mouvement d'emportement qu'elle avait arrêté.

Mais la colère était morte à son geste brisé.

Il allait se rasseoir, lorsqu'une femme, tenant un enfant par la main, entra dans le débit et chanta :

Mais on frappe à ma porte... ;
Est-ce un ange aujourd'hui,
Un ange qui m'apporte
Des nouvelles de lui ?...
Mais non, c'est une mère
Qui pleure en s'écriant :
Maudite soit la guerre !
J'ai perdu mon enfant !...

— Etes-vous comme moi ? monsieur Martin, dit Rabouille. Je ne peux pas supporter les falsifications de ces mastroquets qui mettent nos défaites en bouteille et font faire glou glou au sang versé. J'ai un profond dégoût pour les Thénardier qui grattent la terre des champs de bataille remués, dépouillent les cadavres encore chauds et battent la mesure, du haut des tumulus, à la danse des morts.

— Oui, le patriotisme a ses vautours aussi, qui en vivent.

— Il faut remarquer à l'honneur de la Commune, reprit Rabouille, qu'elle ne cherche point de consolation ni de stimulant dans de pareilles mucosités. Elle est économe de refrains. Elle laisse au crachoir les anciens, *Carmagnole* et *Ça ira*, et n'en expectore pas de nouveaux. C'est à peine si elle chante *La Marseillaise*.

— *La Marseillaise* est devenue inoffensive, dit l'ancien instituteur. Veuve, en premières noces, de la Liberté, et en secondes noces de la Victoire, elle attend un bureau de tabac de n'importe quel gouvernement.

Maudite soit la guerre !
J'ai perdu mon enfant !...

geignait, à côté, la mendiante, d'une voix détachée.

— Montons dans ma chambre, voulez-vous, monsieur Martin ? Nous y causerons plus tranquillement, proposa Rabouille.

L'autre acquiesça. Comme ils passaient devant Schramm et Quélier :

— C'est toujours pour demain ? demanda le cordonnier.

— Toujours.

— On y sera... à moins qu'on ne soit ailleurs, fit encore Schramm, insidieusement.

Mais prompt, cette fois, à la riposte :

— Ah !... Il y a donc autre part une belle occasion de placer un boniment ? dit le mécanicien.

Sa chambre, au deuxième, avait un palier commun avec celle de Quélier. C'était une pièce en désordre, meublée d'un lit, d'une commode, de deux chaises, d'une table, d'un porte-manteau et de rayons de bibliothèque garnis de livres et de journaux. Des journaux, il en traînait partout, jusque sous le lit et dans la cheminée. Au mur, il n'y avait rien qu'une petite affiche bordée de noir priant les citoyens d'assister à l'enterrement de leurs frères assassinés par les ennemis de la République, dans les journées des 3, 4 et 5 avril : une proclamation de la Commune au peuple de Paris ; enfin la protestation de Flourens contre sa condamnation à mort, protestation dont un trait de crayon soulignait la fin : « J'ai appris par une longue expérience des choses humaines que la Liberté se fortifiait par le sang des martyrs. Si le mien peut servir à laver la France de ses souillures et à cimenter l'union de la patrie et de la liberté, je l'offre volontiers aux assassins du pays et aux massacreurs de janvier ».

Rabouille commença par allumer sa lampe, puis il débarrassa les chaises, tandis que l'Émigrant jetait un coup d'œil sur les volumes fatigués qui tombaient les uns sur les autres. Il y avait là, pêle-mêle, les livres d'Eugène Ténot, les *Propos de Labiénus* les *Misérables* et *Les Châtiments*, *Le Contrat Social* de Jean-Jacques, et l'*Icarie* de Cabet ; des tomes dépareillés de Voltaire et de Michelet, *La Révolution de 48*, de Louis Blanc, et une *Vue synthétique de la doctrine de Fourier*, par Hip-

polyte Renaud ; quelques Proudhon et *La Conspiration pour l'Egalité*, dite de Babeuf ; des *Lanternes* de Rochefort et *Les Philosophes salariés*, de Ferrari ; *L'Empire industriel*, de Georges Duchêne, et deux tomes des œuvres complètes d'Edgar Quinet ; de nombreuses brochures enfin.

— Vous avez eu raison de mépriser les insinuations de Schramm et de Quélier, dit M. Martin en s'asseyant ; mais vous n'en avez pas eu l'étrenne. Tantôt, avant que vous arriviez, leurs frères et amis m'ont traité de mouchard. Pour n'avoir pas l'air d'être à la solde de Versailles, figurez-vous que j'en suis réduit à toucher les cinq francs par jour que la municipalité m'alloue pour mon travail, quitte à les remettre, de la main à la main, à cette pauvre petite madame Husson. Sinon, mon désintéressement paraîtrait suspect. Ces maniaques voient des vendus partout. Ils n'admettent pas que nous puissions nous rendre utiles autrement qu'en faisant des promenades militaires !

— Ils ne font pas que des promenades militaires, déclara Rabouille ; ils risquent leur vie, ils ont le droit d'exiger le même sacrifice de ceux qui sont, comme moi, valides. J'excuse Quélier, qui est brave, et Schramm, qui est convaincu.

— Oh ! celui-là n'a de courage qu'en paroles.

— Je n'en sais rien. C'est même dans le doute que je me suis abstenu de lui dire plus tôt son fait. Et puis, comment ne pardonnerait-on pas un peu leur intolérance et leur fébrilité à des gens que le rappel et la générale tiennent depuis un mois sur le qui-vive ? Quels nerfs résisteraient à cette tension continuelle ?

— Vous avez de l'indulgence de reste, reprit M. Martin. C'est, du plus petit au plus grand, le même délire de la trahison. Voilà maintenant qu'on nomme des commissaires civils près des généraux !... Nos singes ramassent les vieux miroirs fêlés des hommes de 93 et s'étudient devant la glace à les imiter. *Le Vengeur* se plaint de la vénalité des commissaires de

police de la Commune ; la Commune se plaint du Comité central auquel seul la garde nationale semble obéir ; le Comité de Salut public se plaint de la tiédeur de Cournet et le remplace, à la Sûreté générale, par Ferré : la majorité se plaint d'une minorité qui l'opprime, et, dès demain, avec l'institution des cartes d'identité dont tout garde national pourra requérir la présentation, la moitié de Paris mettra en accusation l'autre moitié. Proudhon disait : « La Démocratie, c'est l'envie. » C'est aussi, c'est surtout la méfiance.

— Soit, dit Rabouille, mais les bons et les mauvais, les purs et les aigris sont pétris ensemble, comme le levain et la pâte. On ne peut plus les séparer. C'est de leur mélange intime que sont faits les décrets de la Commune les plus substantiels ; décret qui abolit la conscription ; décret qui rompt les vieux liens de l'Église et de l'État et nationalise les biens du clergé ; décret fixant à six mille francs le chiffre maximum des appointements dans l'administration communale ; décret qui restitue aux ouvriers dépossédés l'outillage improductif abandonné par les patrons dans leurs ateliers ; décret supprimant les amendes ou retenues sur le salaire : décret relatif aux dégagements gratuits du Mont-de-Piété ; décret donnant quittance aux locataires des loyers échus du 1er octobre 1870, au 1er avril 1871... D'autres encore... A qui appartient l'initiative de ces décrets qui impriment enfin un caractère de classe à la Révolution, en la réalisant au profit du prolétariat. Peu importe. Ils sont, à nos yeux, l'œuvre de tous indistinctement. Ils affirment leur solidarité devant l'histoire. La réaction est dans son rôle en exploitant les divisions de la Commune, comme nous sommes dans le nôtre en les ignorant. Si nous connaissions des défaillances, notre devoir serait de les cacher. Quels que soient les écarts des enfants issus de lui, le peuple les a conçus dans l'espérance et mis au monde dans la douleur. Il est trop tard pour les renier. C'est à Noé, maintenant, d'avoir un bon mouvement

en couvrant de son manteau quelques-uns de ses fils enivrés, afin de ne pas attirer sur sa famille tout entière les risées de Versailles.

— Les risées, dit M. Martin, iront toujours à ces décrets qui ne reçoivent pas même un commencement d'exécution, tel le projet d'expropriation des patrons en fuite.

— C'est bien le cas de dire qu'on ne peut être à la fois au four et au moulin. Encore une fois, songez aux difficultés qu'a eues à surmonter la Commune pour réorganiser en quinze jours les services municipaux désertés ; considérez les efforts de tant d'hommes honnêtes, intelligents et désintéressés : Jourde et Varlin, aux Finances ; Theisz aux Postes ; Camélinat, à la Monnaie ; Faillet et Combault, aux Contributions ; Treilhard, à l'Assistance publique ; Debok et Alavoine, à l'Imprimerie Nationale ; Delescluze, Vermorel, Lefrançais, Gambon, Verdure, Longuet, Vallès, Tridon, Arnould, Franckel, Malon, Vaillant, Dereure, Pottier, Avrial, Clémence, Pindy, dans les Commissions et ailleurs. Ceux-là et beaucoup d'autres, démentent les accusations d'incapacité et de concussion que l'on porte contre le personnel de la Commune en général. Ils vivent au milieu de nous et ce n'est pas à eux non plus, en les voyant à la besogne, que nous demanderons s'ils sont de la majorité blanquiste et jacobine ou de la minorité socialiste. Ces gens auxquels on reproche leurs orgies se contentent des quinze francs par jour qu'ils touchent et qu'ils gagnaient, sinon davantage, pour la plupart, en exerçant leur métier ou leur profession. Ils continuent d'envoyer leur femme au lavoir, leurs enfants à l'école et prennent leurs repas à côté de nous, chez le marchand de vins. Le 19 mars, pendant que la Banque de France était en train de leur compter un million, Jourde et Varlin déjeunaient, chez le mastroquet d'en face, de deux œufs rouges, de deux sous de pain et d'une chopine de vin. Razoua, qui commande l'École militaire, après avoir fait apposer les scellés sur l'ar-

genterie et les objets précieux, invite ses officiers à manger comme lui avec des fourchettes de fer, dans des assiettes à quinze sous la douzaine. Et les détracteurs de ces gens-là sont, à la fois, les anciens serviteurs de l'Empire qui attendent à Versailles qu'on les réintègre dans leurs sinécures à gros traitements ; les ambitieux, comme Thiers, par la politique enrichis ; les avocats vivant grassement de l'opposition ; ou bien encore ces membres intègres du gouvernement qui s'allouaient deux mille francs par mois pour nous défendre et entretenaient dans Paris affamé un troupeau de vaches fournissant du lait à leurs familles ! Allez, monsieur Martin, de quelque façon que finisse la Commune, ceux qui l'ont servie en sortiront du moins les mains nettes. Ni lâches, ni voleurs. De quel gouvernement la France a-t-elle jamais pu en dire autant?

— Voilà justement ce qu'on ne nous pardonnera pas, fit l'Émigrant. C'est notre modération qui nous perdra, je l'ai toujours dit. Le sort de Flourens et de Duval nous attend. Nous nous battrons et l'on nous assassinera : nous sommes généreux, on sera implacable ; nous épousons par inclination une belle cause, et l'on soutiendra que nous l'avons déshonorée. Il faut bien conserver le privilège de l'héroïsme aux militaires professionnels, leurs droits acquis aux fonctionnaires vieillis sur le rond de cuir et la spécialité des affaires et de la justice aux fournisseurs brevetés de la bourgeoisie. Quoiqu'il en soit, elle a tort de se moquer des mains noires qui signent les décrets sur un établi, sur une borne ou sur une table de crèmerie, entre des repas à trente-cinq sous. Aveugle, comme toujours, elle ne lit pas sa perte inscrite, à une date rapprochée, dans la rude empreinte laissée par la classe ouvrière sur le pouvoir conquis pour la première fois. C'est elle tout entière la victorieuse et, à cet égard, vous avez raison : il faut considérer son effort dans sa plénitude. Je veux bien que certains, parmi ceux que

vous citiez tout à l'heure, s'égalent à ces héros de Plutarque desquels Chamfort disait : « Ce sont les saints des honnêtes gens. » Mais une réalisation parfaite de la Démocratie ne comporte, à mon sens, ni calendrier spécial, ni culte individuel. Remplissant des fonctions obscures, en serre-file ou même simplement dans le rang, ils sont Légion, dans toute l'acception du mot, les hommes qui, restés fidèles à leur origine, accomplissent chacun dans la mesure de son intelligence et de ses moyens, la prédiction de l'Internationale : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. » C'est surtout le dévouement anonyme et unanime de ceux-là que j'admire.

— Je me rappelle une observation de Toussenel qui s'applique aux vaincus d'hier, lesquels seront les vainqueurs de demain : « Dans les pays sujets aux discordes civiles, la férocité dans la vengeance est généralement proportionnelle à l'intensité de la peur éprouvée pendant le combat. » C'est sur nous que les généraux de l'Empire, battus par les Prussiens, prendront leur revanche. Peut-être vaudrait-il mieux ne pas voir cela, murmura Rabouille.

— Mais si ! Il faut tout voir. Hier encore, à cette bonne madame Céline, qui me conseillait de décamper, j'ai répondu : « Partir ? Oh ! non, par exemple. J'ai fait descendre mon lit à la mairie, au premier, pour ne rien perdre du spectacle... J'assisterai ainsi au dénouement de mon balcon... et j'y serai fusillé sans avoir besoin de me déranger pour cela. » C'est égal, en attendant, mon camarade, faut-il que la Commune soit bête, hein ? pour ne pas accepter avec empressement la démission que donnait hier le père Beslay, ce vieux mérinos, et pour ne pas le remplacer, à la Banque de France, par un solide bélier dont on ne se foutrait plus !

— Vous y tenez ! dit Rabouille.

— Oh ! pas pour moi, vous pensez bien. Mais je ne m'habitue pas à l'idée que des hommes allant se faire

tuer, défilent tous les jours devant ce Moulin de la Galette et n'y entrent pas pour assurer, pendant quelque temps au moins, le sort des familles qu'ils laissent dans la misère. C'est comme si les défenseurs de la Commune se résignaient à être fusillés par derrière. C'est bien assez qu'ils le soient par devant.

— Souvenez-vous de la répugnance de Mazoudier et des raisons qu'il en donnait.

— Hélas ! il n'y a pas que le père Beslay qui mérite d'être qualifié : vieil as de pique ! Mais les soldats de la Commune passent aussi, à chaque instant, devant la Cour des Comptes, le Conseil d'Etat, l'Hôtel-de-Ville, la Préfecture de police, le Palais de justice, les ministères... Que dis-je ! Ils les occupent. Et qu'y font-ils, tous ces nigauds ? Rien. Ils ont, pour les archives de la bourgeoisie, les mêmes égards que pour son coffre-fort. Et pourtant, la justification de leur colère et de leur révolte est là d'abord, dans les dossiers poudreux que la classe dirigeante a bourrés de ses infamies. La Banque en renferme la preuve, mais les archives en déroulent l'histoire intime. Le Grand-Livre est le ventre de la Bourgeoisie ; les archives en sont le cerveau. Ce sont deux boîtes à ordures qu'on peut vider ensemble : il y aurait, sur le tas formé par tout cela, sans parler des cartons d'avoués, de notaires et d'huissiers, soulagés aussi de leur contenu, il y aurait de la besogne pour le chiffonnier de Félix Pyat et autre chose qu'une couronne à piquer du crochet. Malheureusement, le mot de Camille Desmoulins, dans son *Vieux Cordelier*, est toujours juste : « Le vaisseau de la république vogue entre deux écueils : l'exagération et le modérantisme... »

Il s'arrêta. Depuis un moment, Rabouille donnait des signes de distraction et prêtait l'oreille à un bruit du dehors. Il avait entendu marcher dans l'escalier, puis sur le palier. A n'en pas douter, quelqu'un était derrière la porte, qui écoutait. Il soupçonna Quélier et voulut le prendre en flagrant délit d'indiscrétion. Il

se leva doucement, atteignit la porte et l'ouvrit tout d'un coup. Mais il se trouva en face de Ninie qui s'excusa.

— Je vous demande pardon, monsieur Rabouille... Ne sachant pas laquelle des deux chambres était la vôtre..., j'avais peur de me tromper, quand j'ai reconnu la voix de monsieur Martin... J'ai bien pensé qu'il était chez vous et j'allais frapper...

— Entrez donc, fit-il.

— C'est que... j'aurais deux mots à vous dire.

— Eh bien ! dites... Monsieur Martin est un ami.

— J'aimerais mieux vous parler en particulier.

L'Émigrant tira sa montre :

— Eh ! mais... je devrais être au travail depuis longtemps ; vous m'avez fait oublier l'heure, camarade. A demain.

Tandis que Rabouille l'éclairait dans l'escalier étroit où il risquait de se rompre le cou, Ninie regrettait d'être venue. Depuis deux heures, elle errait, hésitante, autour de l'église, d'autant plus inquiète de l'accueil que recevrait sa communication, qu'elle n'avait point qualité pour la faire. Elle se demandait, en outre, s'il était convenable de sa part de relancer Rabouille dans sa chambre, à cette heure indue. Et c'est au sentiment de curiosité qui lui semblait pourtant le plus facile à vaincre, qu'elle avait, à la fin, succombé. Il est vrai, arrivée à la porte, qu'elle allait lâchement redescendre, lorsque le mécanicien l'avait surprise.

Celui-ci rentra.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? dit-il.

Elle répondit :

— Oh ; pour moi, rien... C'est de vous, qu'il s'agit.

— De moi ?

Elle eût voulu disparaître, réfléchir encore, user de précautions ; mais il était trop tard pour reculer. Rapidement, elle rapporta à l'ouvrier la conversation qu'elle avait eue dans la journée avec Quélier. Elle dit tout, sans que Rabouille eût besoin de la pousser. Au con-

traire, il l'écoutait en silence et son regard même, écarté d'elle, ne l'embarrassait point. Mais, à la fin, son visage devenu livide sous la lampe, exprima une telle détresse que Ninie ajouta : « Maintenant, je me demande s'il ne m'a pas fait poser... s'il n'a pas voulu se servir de moi pour vous donner du tourment... Il est bien capable de se vanter d'une vilaine action qu'il n'a pas commise ».

— Il est surtout capable de la commettre, fit Rabouille. Ah ! il a bien choisi son confident ! L'invalide me déteste ; il a certainement pris pour argent comptant tout ce que l'autre a débité sur moi. Je comprends pourquoi l'oncle n'était pas là ce soir. Ou bien il ne reviendra plus, ou bien — ce qui est plus probable — il dictera les conditions de son retour, qui seront que je lui cède la place.

Ninie n'osa pas demander : « Qu'est-ce que vous allez faire ! » Aussi bien, Rabouille, à ce moment, ne le savait pas lui-même. S'éloigner sur l'heure, n'était-ce pas donner créance aux soupçons et laisser Ferdinand sans défense contre les menées de Quélier ? Avoir une explication immédiate et brutale avec celui-ci, n'était-ce pas provoquer cet éclat que le misérable, n'ayant rien à perdre, devait attendre de la part de son ennemi ou de la part de Prophète, pour pêcher ensuite en eau trouble ? Oui, que faire ?

— Vous m'en voulez, monsieur Rabouille ? Si j'ai eu tort de vous prévenir, excusez-moi...

— Je ne vous en veux pas. Je vous remercie plutôt.

— Il m'a semblé... ce service-là... que j'avais un peu le droit de vous le rendre... puisque le mauvais homme se venge de nous deux en même temps.

— Pourquoi se vengerait-il de vous ?

Elle baissa les yeux, regarda son doigt dessiner vaguement sur la poussière de la table et répondit :

— Vous ne voyez rien... vous avez l'idée ailleurs... Quélier enrage de ne pas faire ses frais avec moi et que je ne sois pas sa conquête... Alors, les gens que

j'aime... que j'aime plus que lui, mes meilleurs amis, quoi, il est heureux de leur faire du mal, vous comprenez... C'est comme ça que je suis peut-être un peu la cause de vos ennuis... et qu'ils m'intéressent...

Mais, le cœur imperméable à cet aveu qui ruisselait sur lui, Rabouille protesta :

— Allons donc ! La méchanceté de Quélier n'a pas besoin de mobiles, elle se suffit à elle-même. Quoi qu'il advienne, vous n'aurez rien à vous reprocher.

Elle dit tristement :

— Tant mieux...

Il lui tendit la main, elle y mit la sienne qu'il serra mollement et laissa retomber ; puis, il reprit la lampe et reconduisit Ninie en lui souhaitant le bonsoir. Mais comme il l'éclairait, penché sur la rampe, une voix commune cria d'en bas : « De la lumière... eh ben, c'est pas du luxe, dans un four pareil ! »

C'était Quélier qui rentrait, ramenant une fille. Depuis un mois il ne se gênait plus, et la licence que les Lhomme ne toléraient pas naguère, il se la permettait fréquemment, à la barbe même du marchand de sommeil. Il ne parut pas surpris de rencontrer la cravatière et la salua au passage d'un signe de tête ironique.

Arrivée au bas de l'escalier, Ninie, au lieu de sortir, s'arrêta, retint son souffle et prêta l'oreille, anxieuse .. Elle entendit la voix de Rabouille...

— Quélier ?

— Quoi ?

— Rien... plus tard...

— Quand tu voudras.

... et deux portes l'une après l'autre se refermer.

XII

LA VEILLÉE DES ARMES

La révélation de Quélier était tombée sur la haine de l'invalide pour Rabouille, comme un acide sur une blessure près de se cicatriser. Qu'il eût détesté, en quelque sorte, le mécanicien avant même que son entreprise contre la Colonne fournit un grief suffisant, Prophète n'en était pas étonné. La manière d'agir de son ennemi, en telle ou telle occurrence, avait pu apporter quelque adoucissement à l'aversion qu'il lui inspirait ; cette aversion subsistait tout entière et le bonhomme comprenait maintenant qu'elle eût sujet de persévérer. Car si, en bonne conscience, il jugeait Rabouille incapable de la dénonciation dont l'accusait Quélier, en revanche; il ne doutait pas que celui-là ne fût le père d'Adrien. « Quelle fichue bête il faut que je sois pour ne pas m'en être aperçu ! « se répétait-il, en se rendant à une ressemblance décisive. Mais dénaturant, par amour-propre, le caractère de son antipathie ancienne : « J'en avait tout de même le pressentiment », ajoutait-il aussitôt,

Quélier, d'ailleurs, prémuni contre l'incrédulité, in-

voquait des références. Parmi les anciens voisins des Lhomme, chaussée de Ménilmontant, deux au moins, Lépouzé et madame Mazoudier, savaient à quoi s'en tenir sur cette clandestine intimité qu'une maladie de Rabouille avait resserrée et que la naissance du petit Adrien, un peu plus tard, avait momentanément rompue. Personne, en ce temps-là, dans le quartier, sauf quelques-uns, ne s'était expliqué le départ, la disparition du mécanicien, dont l'absence avait duré plusieurs années. Son retour avait à peu près coïncidé avec l'installation de Ferdinand rue Lassus ; et comme c'était aussi le moment où Prophète avait commencé de fréquenter plus assidûment sa famille, son ignorance n'était point surprenante. Elle attestait beaucoup moins son aveuglement que la discrétion des ménages Lépouzé et Mazoudier, entre autres.

« Mais à présent que le père Mazoudier n'est plus là, insinuait Quélier, il serait facile de faire parler la vieille. »

Prophète n'y songeait pas. Il était édifié. Quant à ses intentions, il n'en avait rien confié à Quélier. Il avait murmuré seulement : « On réglera ce compte-là à part. » Et cette assurance était assez grosse de menaces pour que l'autre s'en contentât.

Au vrai, Prophète avait soin d'une affaire plus urgente en rentrant à l'Hôtel, ce dimanche-là, de meilleure heure. Il trouva au réfectoire la plupart des fidèles qu'il pensait y rencontrer et leur donna rendez-vous dans sa chambre, après dîner. Tous y montèrent, Lacouture, Lapuchet, Chapelard, Bibroque, Cassavoix et le doyen des aveugles, Archin, qu'avait été chercher Feuillette. Il ne resta en bas, dans sa petite voiture, que Clavquin, dont les jambes ne se raffermissaient pas sous l'influence magnétique des événements et qui attendait, en faisant le tour des galeries, mélancoliquement, les nouvelles qu'on avait promis de lui apporter à l'issue de la réunion.

Deux des invalides prirent des chaises ; les autres

s'assirent sur les lits de Prophète et de Prêt-à-Boire. Le premier demeura debout et vint tout de suite au fait :

— J'ai voulu vous parler sans retard, parce qu'il y a du nouveau. Il est maintenant certain que la Colonne sera renversée après-demain... au plus tard.

— Bon ! Comment l'empêcher ? grommela Lacouture.

Tous croyaient entendre un dernier appel à leur courage, à l'empire qu'ils pouvaient avoir sur des camarades flottants... Bibroque détruisit cette illusion.

— Il ne faut pas se monter le coup. Vous savez bien que nous ne pouvons plus compter que sur une poignée de pensionnaires... vingt-cinq sur six cent cinquante. Voilà un mois que le nombre de nos partisans diminue chaque jour. Le zèle de beaucoup s'est refroidi dans l'attente et la réflexion. Il y a eu trop de fausses alertes... Les communards ont eu du nez en faisant traîner les choses. On ne prend plus leurs menaces au sérieux. Quand nous crierons : au loup ! pour de bon, personne ne se dérangera...

— Pardon ! s'écria Cassavoix, fendant comme d'habitude, nous serons toujours là !

Mais Chapelard appuya son compère :

— Et puis après ? Moi, je ne demande pas mieux que de risquer l'aventure... Mais pour le profit qu'on en retirera !... La Colonne, c'est comme qui dirait un moulin sans ailes... Que nous soyons vingt-cinq ou cinquante, j'ai bien peur que nous ne ressemblions à l'autre... vous savez... qui partait avec sa lance contre les moulins à vent...

— Vingt-cinq hommes résolus animeraient tout de même la danse, dit le vieux Lapuchet. Tu montrerais à la canaille que tu es encore capable de la faire valser.

Le doyen des aveugles émit une opinion plus sage :

— Allons, ne nous perdons pas dans les feux de file... La dernière fois qu'on a causé, il n'était plus question d'une sortie en armes... On devait seulement

parader... tâcher d'avoir la foule avec nous .. Vingt-cinq vieux soldats arrivant en ordre, sur la place... ça en impose... C'était bien ton avis, hé ! le Prophète ?

— Sans doute, répondit celui-ci, mais enfin, c'est encore chanceux... Avec des pékins on n'est jamais sûr de rien... Ils peuvent nous ch... du poivre... Alors ?

— C'est vrai qu'il faut tout prévoir, dit Lacouture, et ne pas s'embarquer sans biscuit.

— Sans biscuit, voilà l'affaire ! reprit Prophète. Eh bien ! si je vous proposais une combinaison qui nous en fournisse ? Si nous n'avions plus, après ça, qu'à nous en aller là-bas les mains dans les poches, tranquilles comme Baptiste... La gueule de ces cocos-là, quand ils verront que la Colonne ne tombe pas, c'est une bosse à se payer.

— On en aurait pour son argent, dit Feuillette.

— Oui, mais pas d'argent... pas de bosse...

— Voyons, qu'est-ce qu'il nous chante là ? fit l'aveugle impatient.

Mais ces préparations, au contraire, semblaient nécessaires à Prophète, avant de frapper le coup. Il s'y décida enfin :

— Moyennant trois cents francs, un ouvrier embauché place Vendôme et que je connais, est prêt à déranger les mesures de l'ingénieur qui a promis pour demain ou après-demain au plus tard la chute de la Colonne. Comment s'y prendra-t-il ? C'est son secret.

— Ou une balançoire, dit Feuillette.

— La preuve qu'il ne nous coïonnera pas ? dit Lapuchet, dont l'œil unique continuait de brûler en veilleuse, dans un visage fermé au loquet par deux dents branlantes.

— La preuve.... je la possède... approximativement, déclara Prophète. D'abord, cet homme ne cherche pas à nous en faire accroire. Il se charge simplement de retarder la démolition d'un jour ou deux... Mais par le

temps qui court, gagner un jour ou deux, c'est énorme ! Avant la fin de la semaine, sans doute, l'armée française entrera dans Paris ; en tout cas, elle le serrera d'assez près pour donner aux rouges de l'occupation. Ils ne cachent plus qu'ils sont au bout de leur rouleau.

— Tout ça ne constitue pas des garanties, dit Chapelard.

— J'en ai d'autres, répliqua Prophète. Il est convenu, entre cet individu et moi, que je lui remettrai la moitié de la somme demain soir, si la Colonne est encore debout, et le reste après-demain, si l'on n'arrive pas davantage, ce jour-là, à « dessocler » le monument, comme disent ces brutes. Nous ne risquons donc rien. Il ne s'agit que de se procurer trois cents francs dans le plus bref délai. Je me contenterai même de deux cents : l'appoint est affaire à moi, et j'y ai pourvu déjà.

— Deux cents francs..., c'est une somme ! observa Bibroque.

— Allons, s'écria Prophète, il doit être facile de la trouver ici, que diable ! Nos aînés, dans des circonstances analogues, se sont vivement exécutés. Vous rappelez-vous, Archin ? En 48, après la sédition du 23 mars, les invalides, pour donner au gouvernement un témoignage public de leur sympathie, résolurent d'adresser une offrande à la patrie. Ils ouvrirent entre eux une souscription qui produisit 1.935 fr. 50 centimes.

— C'est exact, dit l'aveugle ; je ne m'en souvenais plus. Mais nous étions alors plus nombreux qu'aujourd'hui.

— Aussi, je ne demande que deux cents francs, riposta Prophète.

Les invalides regardaient leur chaussure, embarrassés... Enfin, Lacouture vint au secours de son camarade :

— J'ai vingt francs : ils sont à toi.

Et Feuillette à son tour eut un bon mouvement :

— Tu aurais dû me dire la chose ce matin ; j'aurais été chez ma sœur tantôt... J'irai demain à la première heure. Elle croira que c'est encore une carotte de longueur, mais elle crachera tout de même au bassinet. Et puis, si ça ne prend pas avec elle, je réussirai mieux auprès de mon beau-frère, qui est bonapartiste.

— Bien, fit Prophète. Dis-leur, par la même occasion, que mon neveu accepte leur hospitalité et qu'il en profitera bientôt probablement.

— Entendu.

Cassavoix, le manchot martial, s'était levé, superbe. Il dit :

— Le moyen n'est pas éclatant... J'aurais mieux aimé les rosser, porter chez eux une carte de visite plus digne de nous.

— Quoi, repartit Prophète, nous méprisons assez ces bougres-là pour les acheter, je suppose.

— Les acheter... les acheter..., c'est commode à dire... Avec quoi ? Nous ne sommes pas tous à même, comme vous, de récolter cent francs dans nos relations... Moi, je n'ai pas le sou, chacun sait ça...

Le doyen des aveugles fit un aveu pareil :

— Le mois prochain, je ne dis pas non... On touchera les croix et les médailles... Si, des fois, quelqu'un consentait à me faire une avance dessus...

— C'est à voir, observa Bibroque, pensant à la Canapé.

Mais la diversion n'était pas suffisante pour éluder la question en ce qui le concernait. Il trouva mieux.

— J'ai une idée. Faut commencer par peigner les diables qui ont des cheveux, n'est-ce pas ? Je connais deux particuliers dans ce cas-là. Je vais vous les amener.

Il s'esquiva. Chapelard avait compris la manœuvre ; il la poussa dans un autre sens pour son compte personnel et pour celui de la brocanteuse.

— Moi, je fouillerai ce soir dans ma malle. Je découvrirai bien dans un coin quelque souvenir à bazarder...

Que tout le monde en fasse autant. Il n'y a pas à reculer devant la grande lessive. C'est pour l'Empereur. Pas vrai, Lapuchet ?

Le borgne pointa ses derniers chicots du côté de l'attaque et répondit :

— Peut-être que le Prophète exagère encore le danger. Tous les jours, depuis un mois, la Colonne doit tomber demain... et elle ne bouge pas. On tient à ce souvenir-là..., mais pas à celui-là seulement...

« Quel vieux dur à la détente ! ruminait Chapelard. C'est pas encore cette fois que nous aurons son ventre en argent et sa croix de commandeur. Dommage ! Faudrait ça pour me rabibocher avec la Flotte... »

Il avait à se reprocher une infidélité dont il subissait, depuis la veille, les cuisantes conséquences. Il était même entré, le matin « dans la voie des aveux », comme il disait, en se présentant à la visite... Feuillette, qu'il avait mis dans la confidence de ce désagrément, y fit une allusion transparente :

— Hein, Fou d'amour, c'est malheureux qu'on ne prête rien sur des souvenirs comme c'tit là que t'as montré au Major, à l'Appareil ?

L'Appareil était le nom de la salle de consultation pour les malades.

Cassavoix, qui avait compris, plaisanta :

— Ah ! le cachottier... qui a quinte, quatorze et le point... et qui n'abat pas son jeu !

Chapelard se défendit, en riant aussi, flatté au fond.

— Mais non..., mais non..., un méchant rhume de cerveau... pas plus... Le Major, tout de même, n'en revenait pas... « Quel âge avez-vous ? » qu'il m'a dit. — Cinquante-neuf ans, que j'ai répondu. — Et vous ne pouvez pas rengainer, vieille lame ? qu'il a dit. — Excusez, monsieur le major, que j'ai répondu : la lame est vieille, mais bonne encore. On ne la laisse pas se rouiller au fourreau. — Parbleu ! je m'en aperçois, qu'il a dit. Vous voilà bien avancé... — Dam ! non, que j'ai répondu. Je n'en mourrai pas de ce bobo, bien

sûr. C'est pas le premier qui me tienne chaud..., ni le dernier, espérons-le. Mais ça m'ennuie... à cause des occasions que je vais perdre ! — Voulez-vous bien vous taire, vieux satyre ! qu'il a répliqué.

— Satané Fou d'amour ! s'écria Feuillette. T'es bien nommé. Tout Grenelle y passera... et le Gros-Caillou avec !

Prophète et Lacouture, cependant, échangeaient des regards navrés. Lapuchet ne sourcillait pas et le doyen des aveugles, également impassible, les mains à plat sur les genoux, cherchait la lumière en lui-même.

Mais Bibroque, pilotant les deux Alsaciens, Klauss et Muller, remit sur le tapis le projet dont la conversation s'était détournée. Les deux compères s'épaulaient comme d'habitude, en fumant leurs grosses pipes et en reprisant des bas sur l'œuf rouge qu'ils se repassaient. Ils n'avaient pas osé refuser à Bibroque de le suivre, mais ils venaient comme des chiens qu'on fouette ou qui devinent qu'on va les fouetter. La colonne Vendôme était depuis longtemps le dernier de leurs soucis et ils avaient pris leur parti de la Commune, du moment qu'elle n'attentait pas à leur sécurité. Bibroque ne leur avait pas laissé le temps de se concerter, mais leur pensée rompue à une demi-douzaine d'exercices qui ne variaient pas, s'était arrêtée sur le même objet et ils ne doutaient pas, ni l'un ni l'autre, qu'on ne voulût les pressentir sur leurs dispositions relativement à la chute imminente de la Colonne. Ils allèrent ensemble au devant du choc.

— Est-ce qu'il y a tu noufeau ?

— Oui, dit Prophète.

Et, en deux mots, il leur exposa son dessein. Ils l'écoutèrent immobiles, coude à coude, sans interrompre leur ouvrage. A la fin :

— Barvait, barvait, dit Klauss.

— Ponne itée ! dit Muller.

— Alors, on peut compter sur vous ? demanda Prophète.

— Bourquoi ? fit Klauss, éberlué.

— Oui, bourquoi ? fit Muller, avec le même étonnement sincère.

— Pourquoi ? Pas pour enfiler des perles. Vous avez de petites économies, c'est le moment ou jamais de leur faire prendre l'air.

Il y eut sous les verres de lunettes des deux pince-mailles, comme une fuite de poissons dans l'eau.

— Tes égonomies ? dit Muller ; fous les afez fues, fous ?

— Non, riposta Feuillette, mais je les verrai si vous me laissez vider les vieux bas, sans trous ceux-là, que vous cachez dans votre malle.

— Tes égonomies ! reprit Muller. Gomment que nous aurions bu vaire tes égonomies ?

— Allons, dit Bibroque, vous travaillez dehors. C'est pas pour le roi de Prusse.

— Jacun tébense son archent gomme il l'endend, dit Muller. Le beu que nous boufons gagner baye tes subbléments dont nous afons pien pesoin à notre âche... Fous safez gomme nous sommes nourris... Chamais on n'a édé blus mal nourri... C'est un sgandale, et quand tout sera rendré dans l'ortre, nous réglamerons à qui te troit... En addendant, nous y sommes de nodre boche.

— Et nodre boche, elle est bleine te fide, ajouta Klauss.

— Quelle blague ! s'écria Feuillette. Vous avez bien encore quelque chose à tondre.

— Quoi donc, pon Tieu ?

— Votre œuf à repriser.

— Touchours gai, touchours sbiriduel, dit Muller. En tout gas, nous, c'est bas sur les gompdoirs que nous avons laissé nodre archent.

— Oh ! vous n'avez rien laissé nulle part... pas même sur les champs de bataille. Un proverbe dit qu'il ne faut pas chercher de la graisse où les chiens se couchent. C'est bon. On se passera de vous.

— Le Brofète il sait bien que nous sommes de gœur afec lui, dit Klauss.

— Et qu'il n'y a bas de maufaise folondé de notre bart, dit Muller.

Ils avaient, en reculant doucement, sans cesser de s'appuyer l'un sur l'autre, gagné la porte. Muller l'ouvrit en glissant une main derrière lui, et ils disparurent, s'évanouirent par l'entre-bâillement.

— Hein, quels rapiats! fit Bibroque. Ah! si on pouvait fouiller dans leurs malles, on en aurait de l'agrément! Je parierais qu'ils ont une collection de médailles à l'effigie de Louis-Phillippe. Le plus drôle, c'est qu'ils se méfient l'un de l'autre. Klauss n'ouvre jamais sa malle devant Muller, et réciproquement, C'est des précautions à n'en plus finir. J'ai surpris une fois Muller à genoux auprès de sa boîte à dominos. J'ai cru qu'il allait sauter dedans et refermer le couvercle.

Il se tourna vers Lapuchet dans l'intention de l'amadouer.

— Qu'on tienne à des souvenirs..., je comprends ça.., jusqu'à un certain point ; mais qu'on entasse des jaunets dans une caisse, pour être enterré avec... ah! la la.

On frappa à la porte.

— Entrez! cria Feuillette.

L'adjudant de semaine parut, si inopinément que les autres soupçonnèrent tout de suite les Alsaciens de les avoir trahis. C'était un vieux bien propre, à moustaches et barbiche blanches, le képi sur l'oreille, resté, en dépit de l'âge, très militaire de physionomie et de ton.

— Lapuchet est-il ici? demanda-t-il.

— Présent, répondit le borgne.

— Votre camarade Sacre est bien bas, reprit l'adjudant. La sœur croit comprendre qu'il voudrait vous voir... On ne sait plus trop ce qu'il dit, il bat la campagne... Allez donc jusque-là... Peut-être qu'il vous reconnaîtra encore.

— J'y vas, fit Lapuchet.

Et il sortit.

— N'oubliez pas, dit l'adjudant avant de le suivre, que c'est demain le 15 et que je distribue les rubans...

Tous les trois mois, on renouvelait ainsi les rubans de médailles commémoratives. Ceux de la Légion d'Honneur et de la Médaille militaire étaient les seuls qu'on ne changeât pas.

— Eh! ben, c'est pas du luxe pour les miens, dit Feuillette, qui les avait salis en maintes cuites. Si on pouvait rafraîchir le pensionnaire par la même occasion...

— Oh! rafraîchi..., vous l'êtes, vous, dit l'adjudant.

— Oui, mais ça ne se voit pas.

— Je l'espère bien. Autrement, gare le bloc!

Et le sous-officier s'en alla.

— J'ai eu peur, dit Lacouture. J'ai cru que nous étions cafardés.

— Prudence tout de même! recommanda Prophète. A demain, après la soupe du matin. Chacun apportera ici ce qu'il aura récolté, et nous désignerons ceux d'entre nous qui iront place Vendôme voir le fiasco de la canaille.

Sacre, l'invalide auprès duquel se rendait Lapuchet, était un des plus vieux pensionnaires de l'Hôtel. Il y avait été admis en 1815 et accomplissait sa quatre-vingt-cinquième année. Lapuchet l'avait eu pour camarade de chambrée jusqu'au jour de son passage à l'infirmerie, d'où il était allé rejoindre, dans la salle de la Sagesse, une demi-douzaine de vieillards difficiles et gâteux comme lui. C'était de tous le plus terrible par ses exigences et sa susceptibilité. Il fallait une patience angélique pour en venir à bout. Il était, pour les Sœurs, un Purgatoire à lui tout seul. Elles passaient leur temps à le contenir et à l'éberner, car il fuyait de partout. Incroyablement décharné, réduit au squelette recouvert d'une peau ratatinée, il avait, en outre, rapetissé tellement que son corps, sous le drap, semblait un corps d'enfant amaigri par une longue maladie... Mais la tête était restée énorme, large, poilue, renflée aux tempes,

et, dans cette tête, la vie traquée, cernée, comme en un dernier retranchement, faisait une défense désespérée. Elle durait depuis plus d'un mois, tour à tour farouche, ingénieuse, sournoise, héroïque. Le premier assaut remontait au 13 avril, à l'envahissement de l'Infirmerie et des salles voisines par les invalides soulevés. A partir de ce jour, les Sœurs n'avaient plus eu de repos avec le vieux Trompe-la-Mort et ses nuits agitées prolongeaient leur épreuve. Elles devaient, à chaque instant, le recoucher, après avoir essuyé les jurons et les menaces dont il les fusillait à bout portant. Toute sa jeunesse, c'est-à-dire tout l'Empire, de 1800 à 1815, ensevelie dans sa mémoire sous plus d'un demi-siècle de végétation, se réveillait confusément et clamait. Les simulacres de la bataille passaient dans son geste et dans sa voix ; et le trou noir de sa bouche, dans la barbe inculte, était comme un canon de fusil dans la fumée. Etendu sur le dos, il avait l'air de se battre contre des phalanges de rêve ; il les attaquait, les repoussait, ou bien, caché sous sa couverture, les attendait comme à l'embuscade et, rejetant tout à coup le drap, se précipitait contre l'ennemi, tête baissée, en hurlant. Des fois, il refaisait la retraite de Russie, et, grelottant, appelait : « Au secours! Arrivez donc... Est-ce que vous allez me laisser me noyer ?... Ton manteau... ta main... Tu ne vois pas que j'ai les pieds gelés..., que je ne peux pas me mettre debout... Tire... tire... à toi! Attention au Cosaque, n... d... D...! Son cheval... Part à deux... Bon! la musique à présent... A vos rangs! Vive l'Empereur!... »

Mais son triomphe, la nuit surtout, c'était la charge. Il la battait jusqu'à extinction de salive et de voix, à des armées imaginaires qu'il ressuscitait pour les obséder encore de son infatigable ran plan plan ! Il la battait aux incurables, ses voisins, qui s'enfonçaient la tête sous les couvertures pour ne pas l'entendre. Précaution inutile! Il jouait avec eux à cache-cache ; son petit œil diabolique ne les perdait pas de vue et le ran

plan, ran plan plan, recommençait de plus belle, lorsqu'ils croyaient leur persécuteur vaincu par le sommeil, l'épuisement.

En face de ce turbulent moribond, un autre pensionnaire, du même âge, agonisait sans bruit. Celui-là n'avait plus que le souffle, et quel souffle! Tous les charniers de l'Empire, de 1800 à 1808, semblaient l'avoir empoisonné, car la carrière de cet ancien dragon, originaire de l'Auvergne, s'achevait à la capitulation de Baylen. Envoyé sur les pontons de Cadix, puis sur les rocs de Cabréra, il y avait langui pendant six ans, et comptait parmi les trois mille hommes réchappés de la faim, de la soif, et de la misère, sur les dix-neuf mille prisonniers parqués par les Espagnols sur ce rivage aride. Rentré en France en 1814, il était entré aux Invalides en 1816. De son séjour dans l'île maudite, il avait gardé une grande faiblesse d'esprit. Il ne se rappelait rien des épouvantables privations supportées, mais son haleine pestilentielle parlait pour lui. On eût dit qu'il avait dévoré ses compagnons de captivité et concentré en lui les odeurs des cavernes qu'il avait habitées. Sa mémoire était descendue dans son estomac. Il exhalait le souvenir de la mort et de la tombe. Les sœurs préféraient cent fois à sa fétidité la frénésie de l'autre. Elles approchaient de son lit le cœur soulevé d'avance. Il eût donné de fausses joies aux corbeaux, en maintenant l'épopée dans le domaine affreux de la réalité. Chacun de ses soupirs déterrait une charogne ; et peut-être n'avait-il tant vécu que pour venir à bout d'une tâche immense. Mais aujourd'hui, le terme en était arrivé et il rassemblait tous les miasmes encore épars en lui, pour putréfier son dernier soupir exhumant l'Empereur.

Lapuchet, cependant, s'était assis au chevet de Sacre sur les lèvres de qui les mots continuaient de se bousculer, comme les fuyards d'une armée en déroute. Il avait tourné vers son camarade des yeux déjà vitreux et ne l'avait pas reconnu. Lapuchet lui prit la main, in-

sista, répéta son nom : « Tu sais bien..., Lapuchet... un vieux de la vieille comme toi?... » Mais Sacre, trouvant encore la force de dégager ses doigts, les crispa sur des baguettes invisibles et se remit à battre la charge aux fantômes dont la respiration sépulcrale de son voisin emplissait la salle. Alors, Lapuchet se tut et resta immobile, en faction, spectre aussi, avec sa quasi tête de mort aux dents branlantes et à l'œil vide.

Deux heures après, les mains de Sacre, étendues sur la couverture, firent le geste de la ramener, coutumier aux agonisants, et sa gorge n'émit plus que des *rans* qui étaient des râles.

— C'est la fin, murmura la sœur de garde à Lapuchet, vous pouvez vous retirer.

Il se leva, mais comme il saisissait une dernière fois la main de son camarade, celui-ci l'agrippa et, au seuil des ténèbres où il allait entrer, prononça distinctement ces trois mots fatidiques : « Colonne... Empereur... Vite », en même temps que, de sa main libre, il fauchait le drap... Puis, il ne bougea plus, éteint.

Et Lapuchet fut frappé de ce qu'il prenait pour un avertissement. Cinquante-cinq ans auparavant, nouveau venu à l'Hôtel, il avait recueilli de la bouche des anciens, la légende de cet invalide centenaire qui avait prédit la retraite de Russie et ses calamités ; et il prêtait le même sens prophétique aux paroles de Sacre. Elles se rapportaient évidemment à la chute de la Colonne ; mais le mot : *Vite...*, n'indiquait-il pas qu'on pouvait encore, en se hâtant, l'empêcher ?

Il fallut à Lapuchet une certaine fermeté pour s'en tenir à cette interprétation, car, dans le moment même qu'il reniflait, en s'éloignant, quelques grains de tabac, un éternûment soudain détacha et fit tomber dans son mouchoir une des deux dernières dents qu'il conservait moins pour leur utilité que comme échantillon...

Et cet accident parut au vieillard de facheux augure.

Prophète ne vit pas moins, dès le matin, Lapuchet entrer dans sa chambre portant quelque chose d'assez

volumineux dans un large mouchoir à carreaux, dont les quatre coins étaient noués. Il posa le paquet sur le lit de Feuillette, déjà parti pour Montrouge, et dit simplement :

— Qu'on aille chercher Chapelard ou Bibroque : c'est ma cotisation.

— Je vous remercie, dit Prophète, qui savait la valeur du cadeau.

Lapuchet fit un mouvement, comme pour déballer une dernière fois les objets qu'il ne reverrait plus... ; puis, il se raidit, ramena les pans de sa capote sur ses maigres jambes et sortit, sans un mot.

— Fichue commission dont il me charge là ! bougonna Prophète.

Bibroque et Chapelard la lui rendirent plus pénible encore. Instruits de ce que Lapuchet attendait d'eux, ils ne dissimulèrent pas leur contentement et félicitèrent Prophète du résultat auquel il était arrivé.

— Je n'y suis pour rien, répondit sèchement l'invalide, qui ne se souciait pas de paraître conniver aux tripotages des deux larrons en foire.

Chapelard, cependant, avait pris le paquet qu'il soupesait.

— Combien Lapuchet en veut-il ? demanda Bibroque.

— Ce qu'on offrira, dit Prophète.

— Parfait, reprit Chapelard. Reste à savoir si la plaque est réellement en argent.

— Et si la croix est enrichie de brillants, ajouta Bibroque, simulant la même inquiétude, pour parer à tout événement.

— Vous le verrez, coupa court Prophète, avec humeur. Emportez cela. Vous vous arrangerez avec Lapuchet.

Et il congédia les deux compères qui se rendirent incontinent chez la Canapé.

Celle-ci, après avoir examiné les objets et fixé un prix, promit à ses pourvoyeurs, pour leur commission, un balthazar de première classe. Mais pour qu'il eût lieu dès le lendemain, il fallait retrouver son fils Né-

nesse, dont elle était sans nouvelles depuis plusieurs jours. La Flotte, partie à sa recherche, se flattait de le ramener. Alors, personne ne manquerait à la petite fête.

Prophète, ce matin-là, lorqu'il entra au réfectoire, sut, par avance, à quoi s'en tenir sur l'enthousiasme des invalides relativement à la collecte. Aucun d'entre eux, devant lui, n'y fit allusion. Ils n'apportaient tous, à table, que les préoccupations ordinaires, attentifs à la portion dont le plat commun les gratifiait en tournant. Klauss et Muller se plaignaient naturellement de leur lot et maints pensionnaires amplifiaient leurs réclamations. A d'autres, le vin semblait plus détestable encore que d'habitude. On voulait les empoisonner. Les servants n'en buvaient pas de pareil, certainement. A eux les meilleurs morceaux et les bonnes rasades! Et quelques-uns, ayant laissé dans la viande la dent qu'ils avaient contre elle, se reconnaissaient désarmés et considéraient leur assiette pleine avec des yeux de vaincus.

De la colone Vendôme, pas un mot. Mais Prophète tâchait encore de s'illusionner. Peut-être ses camarades demeuraient-ils sur la réserve, afin de ne point éveiller les soupçons d'un personnel aux aguets ou de quelque pie borgne capable de tout compromettre en jasant.

Après le repas, il regagnait sa chambre, lorsqu'il fut happé, au bas de l'escalier, par Clavquin qui le guettait.

— Voilà tout ce que j'ai pu récolter autour de moi, y compris mon offrande, dit-il.

Et l'ataxique versa quinze francs entre les mains de Prophète, qui ne devina rien du combat intérieur dont cette faible somme représentait l'issue.

Car, tout d'abord, Clavquin, pour qui la chute de la Colonne marquait le terme de son traitement curatif, avait jugé stupide de contribuer lui-même à le rendre inefficace. Il eût plutôt payé pour que la colonne, en tombant, provoquât la commotion de laquelle il espérait la fin de sa paralysie. Puis, il s'était ravisé, et,

croyant au miracle, persuadé qu'il s'accomplirait malgré tout, Clavquin avait lâché son obole en se disant : « Ça ne peut pas empêcher le grabuge ; ça ne peut que l'augmenter. »

Prophète, cependant, remonté dans sa chambre, y était rejoint par Lacouture, Archin, l'aveugle, Lapuchet, le borgne, Chapelard, la jambe de bois, Cassavoix, le manchot des deux bras, et Bibroque, lequel en avait un de moins seulement. C'était comme une délégation de toutes les notables infirmités des Invalides. Feuillette, en mission à Montrouge, chez sa sœur, n'était pas encore rentré.

Chapelard et Bibroque s'acquittèrent avant tout de ce qu'ils devaient à Lapuchet : trente francs.

— Nous n'avons pas pu en retirer davantage, dit Bibroque.

— Il n'aurait pas fallu être pressé, reprit Chapelard. C'est de mauvaises conditions pour vendre. Ça valait cinquante francs, parole !

L'œil et la dent de Lapuchet régénérèrent, l'espace d'un éclair, son visage de famine. — Suffit ! dit-il simplement.

Et, ne voulant pas sans doute que cet argent lui passât même par les mains, il fit signe aux deux compères de le donner à Prophète.

A cette recette, ceux-ci ajoutèrent superbement un franc.

— C'est notre écot, dit Chapelard. Le militaire n'est pas riche, mais il a le cœur généreux.

— Les petits ruisseaux font les grandes rivières, dit Bibroque.

Le doyen des aveugles, à son tour, tirant son mouchoir avec précaution, en dénoua l'un des coins dans lequel il avait enfermé de la monnaie, pièces blanches et billon, qu'il se mit à compter, discernant les unes de l'autre, au toucher, à mesure qu'ils les alignait sur la table.

— Comptez avec moi, dit-il à Prophète... vingt et

encore vingt... trois pièces de cinquante centimes, quatre décimes et six sous... Total : quatre francs et vingt centimes. C'est tout ce que j'ai pu ramasser dans ma chambrée...

Il défit un autre nœud de son mouchoir, d'où tombèrent deux louis.

— Ça, ajouta-t-il, c'est ce que m'a avancé la Canapé sur mon semestre de médaille.

— Ceux de ma chambrée, dit Lacouture, n'ont pas mieux joué de la poche. Neuf francs cinquante... que voici..., c'est tout le bout du compte...

Pour Cassavoix, le moment était venu de s'exécuter.

— Moi, fit-il, délibérément, j'ai encore moins réussi. Pas moyen d'arracher une plume à ces oiseaux-là... Mais j'ai l'œil dessus... Patience... Au premier métal qu'ils montreront : « Halte-là ! » que je dirai... »

Prophète interrompait le hâbleur : — Oui, halte-là ! Nous sommes pressés.

— Combien as-tu ? demanda Lacouture.

Son ami additionna : — Deux cent dix-neuf francs soixante-dix centimes..., en comptant nos cent vingt francs de première mise. J'en dois remettre cent cinquante à mon homme, tantôt... C'est encore quatre-vingts francs à trouver pour compléter la somme que je me suis engagé à lui verser demain soir, s'il tient ses promesses.

— Feuillette rapportera bien quelque chose, dit Chapelard.

— Oui, mais il devrait déjà être revenu. Pourvu qu'il ne s'attarde pas en route !

— Tu aurais dû l'accompagner, fit Lacouture. Il y a trop de cabarets sur son chemin.

— Bah ! On aurait toujours une ressource, à la dernière extrémité, observa Bibroque.

— Quelle ressource ?

— Tiens ! celle de payer votre particulier en monnaie de singe.

Mais Prophète n'entendait pas de cette oreille-là.

— J'aimerais mieux, dit-il, j'aimerais mieux, comme Archin, aller chez la Canapé me faire écorcher...

— Hé! s'écria Bibroque, prenant la défense de son amie, la Canapé n'écorche pas qui veut... Il y a des risques à courir..., qu'elle ne courrait pas, si elle n'était point convaincue que l'Empire sera rétabli prochainement. C'est, en effet, le seul gouvernement sous lequel les vieux soldats soient assurés de ne rien perdre.

Quant au service de jour, il fut vite réglé. Chapelard et Bibroque se déclarèrent prêts à accompagner Lacouture et Prophète place Vendôme. Lapuchet et Cassavoix restaient en réserve pour le mardi, avec les pensionnaires qui, ayant payé en quelque sorte leur place au spectacle, voudraient y assister.

— Tout me porte à croire que c'est demain qu'on s'amusera le plus, dit Prophète : en attendant, allons chercher nos rubans de médailles, comme si rien n'était.

Lorsqu'il en eut fait la distribution aux Invalides, l'adjudant de semaine s'approcha de Prophète.

— C'est à dix heures et demie, demain matin, le service funèbre de Sacre. J'ai commandé les hommes qui rendront les honneurs. Préparez leurs armes.

— J'y veillerai, répondit Prophète.

Dans les corridors, se répandaient les invalides emportant leurs petits bouts de rubans, comme des bons de tabac. Plusieurs, dans une seule main, témoignaient que l'homme avait été en Crimée, en Italie, en Chine, au Mexique... ; d'autres évoquaient l'expédition dans la Baltique ou Mentana... : et quelques-uns, enfin, destinés aux médaillés de Sainte-Hélène, résumaient tout le premier Empire et ne séchaient, fleurs aujourd'hui fanées, qu'entre les plus vieilles et les plus tremblantes mains.

Prophète et Lacouture qui revenaient ensemble, derrière leurs camarades, sentirent la misère de cette débandade, au lieu d'un défilé qui, la veille du sacrilège prémédité, eût pu être si édifiant, si pathétique! Mais

il aurait fallu pour cela que chacun considérât la remise des rubans neufs comme une invitation à se requinquer, à se regaillardir, à s'épousseter, en vue d'une protestation solennelle, d'une réponse éclatante au défi des barbares... ; tandis que les pensionnaires, jeunes ou âgés, s'en allaient comme d'habitude avec indifférence et sans recevoir un conseil de révolte des noms glorieux de héros ou de vertus, qui brûlaient, comme d'éternelles veilleuses, à l'entrée des corridors et des salles. Pas un invalide, en passant devant, ne se redressait pour y atteindre ! C'étaient des vieillards chancelants, parmi des ruines qui achevaient de les écraser. Le décor, loin de les réconforter, accusait, par contraste, leur décrépitude, et le suaire du passé tombait sur leurs épaules. Des tricoteurs d'hospices et de squares, pareils à Klauss et à Muller, traînaient leurs pantoufles ou bien, assis sur des bancs, dans les cours, couvaient des œufs en bois... « Quand ceux-ci écloront, les beaux jours reviendront ! » pensa Prophète. Puis, dans les traces d'Archin, passa le troupeau des aveugles, résignés aussi. « C'est à croire qu'ils voient..., se dit encore Prophète. Quelles légendes, alors, conserve-t-on ici ? »

Il laissa Lacouture regagner seul sa chambrée et poussa jusqu'à l'endroit renfermant les armes dont il avait la garde et l'entretien.

C'était, au rez-de-chaussée, une vaste salle que hérissait, dans la moitié de sa longueur, une forêt de lances, la pointe en l'air, au râtelier. Tout autour de la salle étaient accrochés les baudriers blancs soutenant les sabres, légèrement recourbés, dont la poignée brillait.

Cet attirail de parade et de panoplie attrista Prophète. A quoi tout cela était-il bon ? Pas même à chasser les fédérés qui infligeaient à l'Hôtel la honte de leur présence. N'était-il pas évident que les vieux soldats permettraient tout, ayant permis cette usurpation ?

Prophète, d'ailleurs, ne se jugeait pas exempt lui-même de reproches. Il avait réussi, un jour, à exalter ses camarades... N'eût-il pas dû, alors, leur distribuer

ces armes pour tel usage indiqué par les circonstances? Maintenant, il était trop tard... Combien de bras, en outre, auraient la force de soulever ces lourdes lances, si légères autrefois à des mains exercées ? La cognée semblait n'être plus là que pour attester l'impuissance des bûcherons...

Ces constatations mélancoliques lui avaient fait perdre de vue l'objet de sa ronde. Il se dirigea vers un établi d'armurier qui se trouvait dans un coin de la salle et y prit un pistolet dont un officier invalide lui avait confié, quelque temps auparavant, la réparation. Elle était à peu près terminée : il y mit la dernière main, chargea soigneusement le pistolet et le glissa dans la poche de sa capote. Puis, il porta la clef de la salle à Lacouture.

— De la place Vendôme, dit-il, j'irai à Belleville, où je dois retrouver mon quidam. Mais comme il faut s'attendre à tout et tout prévoir, par le temps qui court, si, par hasard, je ne rentrais pas ce soir, remets cette clef à Feuillette, qui distribuera demain les sabres aux hommes de service.

— Tu as l'intention de découcher ?demanda Lacouture.

— Non. Si je découche, ce sera bien involontairement. Je peux tomber dans un piège... Tu penses bien que je n'ai pas acheté de confiance l'individu en question.

— Veux-tu que je t'accompagne?

— Merci. Mieux vaut, si je dois être mis dedans de toutes les façons, que je le sois seul.

Lacouture n'insista pas. D'esprit lent et même un peu obtus, il était loin de deviner l'éventualité contre laquelle se précautionnait surtout son ami.

Cinq heures sonnaient lorsque Prophète arriva à Belleville, venant de la place Vendôme, où une cause de retard incompréhensible, tenait l'ingénieur « le bec de sifflet dans l'eau », comme disait, parmi les assistants inutilement dérangés, un loustic. Avec Lacouture.

Chapelard et Bibroque, Prophète avait même passé là un bon moment. Les rieurs, demeuraient de leur côté.

« Allez, les anciens, c'est pas encore aujourd'hui que la Colonne vous rendra votre salut ! »

— La suite à demain !... renchérissait Bibroque.

Chapelard et lui, familiers, lurons, plaisaient aux bavards et rachetaient la réserve morose de leurs camarades. La foule sentait en eux une telle assurance qu'elle finissait par la partager, sans, d'ailleurs, que cela parût lui être désagréable.

« Si nous pouvions encore gagner vingt-quatre heures, pensait Prophète, la Colonne serait sauvée. Il suffirait du ridicule pour disperser cette engeance. »

A l'angle de la rue de Puébla et de la rue de Paris, il hésita un instant, près de tourner à gauche, puis il réfléchit : son rendez-vous avec le Piémontais, aux Buttes-Chaumont, était fixé à six heures ; il avait une heure à dépenser, il continua son chemin tout droit.

Comme il passait devant la boutique du coiffeur, madame Lépouzé, qui était sur le seuil, l'arrêta.

— Quelle bonne surprise, monsieur Prophète ! Entrez donc... Vous avez bien une minute. Nous parlions justement de vous, ce matin...

Elle baissa la voix :

— Nous avons tant besoin d'un conseil... Charles sera heureux de vous voir... Il est au lit, malade... Votre visite lui fera du bien.

L'invalide suivit la petite femme dans l'arrière-boutique exiguë et malpropre qui tenait lieu au ménage de chambre à coucher. Le coiffeur était étendu dans son lit, la couverture sous le menton. Quand il eut reconnu Prophète, il dépouilla l'artifice et, rejetant les draps, tandis que sa femme faisait le guet à la porte de communication :

— A vous, confessa-t-il, on peut bien dire la vérité, ce n'est pas vous qui me trahirez... J'ai appris que le bataillon était désigné pour marcher aujourd'hui ou

demain..., alors, je me suis empressé de prendre le lit et de feindre une attaque de rhumatisme.

— Ah! bon, s'écria l'invalide en riant.

— Ecoutez donc, reprit le coiffeur, qu'on se fasse casser la figure par conviction, pour la défense d'un principe, comme ils disent, je l'admets, à la rigueur... Mais c'est un peu bête de risquer sa peau pour soutenir des opinions... qui ne sont pas les miennes, je crois vous l'avoir déjà déclaré.

— C'est bien assez de s'être sottement compromis dans cette aventure, reprocha aigrement madame Lépouzé. Ne pensez-vous pas, monsieur Prophète, qu'il ferait mieux de quitter Paris momentanément?

— C'est peut-être difficile à présent.

— Mais oui, il est trop tard. Je préfère garder le lit pendant quelques jours. Il est impossible que l'armée française ne nous délivre pas bientôt. Ah! s'ils comptent sur moi pour enrayer ses progrès! Non, mais me voyez-vous tirant sur de braves soldats... ran!... qui nous ramènent l'ordre, la paix, le travail...

Il allait trop loin et trop bas dans la flagornerie : il descendait jusqu'au *Ran!*... mémorable de Canrobert, le 12 janvier 1870, jour de l'enterrement de Victor Noir, afin de mieux marquer son retour à la ressemblance que ses cheveux en boucle et sa moustache cirée poursuivaient. Il se rendit méprisable à son interlocuteur qui, en entrant chez le coiffeur, nourrissait une arrière-pensée. Justement, madame Lepouzé lui ouvrait l'occasion de provoquer les confidences.

— Voyons, monsieur Prophète, quel conseil donneriez-vous à votre neveu, s'il était à la place de Charles?

— Mais leur situation est la même, répondit-il, à cela près que votre mari n'est pas sans doute, comme Ferdinand, sous le coup d'une dénonciation.

— Allons donc! A quel misérable aurait pu venir l'idée de dénoncer monsieur Lhommé?

— Je ne sais pas. Vous connaissez le proverbe : Cherche à qui l'incendie profiterait.

— Eh bien, oui, je cherche... et je ne trouve pas, fit la petite femme, qui semblait sincère.

— Quelque client auquel Ferdinand aura fermé *l'œil*, présuma Lépouzé.

— Ou le concierge du 119.

Prophète n'avait qu'un mot à dire, qu'un nom à prononcer, celui de Rabouille, pour aiguiller l'entretien sur les imputations de Quélier. Le ménage se montrait d'humeur à bavarder. Mais l'attitude du coiffeur augmentait encore la répugnance de l'invalide pour ce moyen et, malgré qu'il en eût, sa haine pour Rabouille ne parvenait pas à étouffer la secrète, l'inaltérable estime qu'il lui conservait et dont un contraste fortuit précisait la raison. Prophète domina donc son envie d'être renseigné et brusquement :

— Ma foi, dit-il, chacun doit agir suivant son inspiration. J'ignore les intention de mon neveu, il ne m'a pas demandé mon avis. C'est à lui comme à vous de sortir du guêpier où vous vous êtes mis.

Madame Lépouzé le reconduisit jusqu'à la porte.

— Nous comptons toujours sur votre discrétion... Charles est malade, incapable de se lever..., vous l'avez vu... Vous le certifieriez, le cas échéant... Merci.

« C'est donc la même lâcheté partout ! songeait Prophète. Nous vivons en un temps où personne n'a le courage de ses opinions. Sont-elles si peu avouables que nul ne soit prêt à donner sa vie pour les faire triompher ? Il y a des jours comme celui-ci, où je m'imagine traverser un monde de pantins dont le diable tire les ficelles. »

La crosse du pistolet, dans la capote, battait sa jambe... Il se dit encore : « Un de ces pantins de plus ou de moins, la belle affaire ! On ne discute pas avec des chiens enragés, on les abat..., puisqu'il n'y a pas moyen de les guérir. Les mettre hors d'état de nuire est un droit légitime. Aux époques barbares où nous sommes revenus, l'instinct du mal éveille l'instinct de la conservation. Garde-toi, je me garde. La chasse est ouverte. »

Il fut d'abord confirmé dans ces idées par le tableau intime qu'il eut sous les yeux en entrant chez Ferdinand. Tandis que celui-ci servait deux clients, au comptoir, Rabouille et Céline causaient dans la cuisine. Prophète mit quelque affectation à se retirer, par discrétion ; mais sa nièce le rappela aussitôt. « Tu n'es pas de trop, mon oncle, au contraire. » Il revint, et ce fut Rabouille qui vida la place. Mais il resta devant le débit, sous la tonnelle.

— Je suis bien contente de te voir, dit madame Lhomme à l'invalide. As-tu averti la sœur de ton ami?

— Oui. Elle attend Ferdinand.

— Bon. Il ira chez elle demain. Rabouille vient de me remettre la pièce grâce à laquelle il pourra circuler partout sans être inquiété.

— Quelle pièce ?

Elle lui présenta un papier revêtu des signatures et cachets officiels et portant que « le citoyen Lhomme était requis pour le service par le soussigné, ingénieur chargé du Service des voies et promenades publiques. »

— Avec cela, dit Céline, il n'a rien à craindre pour le moment.

— En es-tu bien sûre ?

Elle s'étonna.

— Comment, si j'en suis sûre ? Certainement. Mais que Rabouille le pense, c'est le principal. On peut se fier à lui. Il est convaincu comme toi, d'ailleurs, comme tout le monde, que la Commune est perdue et il approuve Ferdinand de se réfugier, pendant la bataille, chez des amis qui le cacheront et auprès desquels il ne risquera pas, comme ici, d'être contraint à marcher.

— Oh ! c'est bien, bougonna Prophète, du moment que ce monsieur répond de tout, je n'insiste pas.

— Il ne répond de rien ; il nous rend le service que je lui ai demandé, voilà tout. Est-ce que tu le soupçonnes, à présent ? A quel propos ? Il fait pour Ferdinand ce qu'il ferait pour moi, pour les enfants, s'il nous voyait en danger.

— Ça n'est pas la même chose.

— Ah!... Pourquoi?

Elle posa la question si nettement, elle le regarda avec tant de franchise, qu'il baissa les yeux et se déroba.

« Nous reparlerons de cela... J'ai une petite course à faire dans le quartier. Je reviendrai pour dîner, s'il m'est possible... »

— Je ne sais où se trouve Adrien, reprit Céline. Je peux l'envoyer chercher, si tu veux l'emmener.

Mais il refusa.

— C'est inutile. A ce soir.

Il traversa le débit, sortit et, en passant devant Rabouille, lui jeta, sans presque s'arrêter :

— J'aurais deux mots à vous dire.

— Moi aussi.

— Aux Buttes-Chaumont, six heures et demie, sous le pont de briques. Voulez-vous?

— J'y serai.

Prophète s'éloigna, impatient et l'esprit partagé. L'assurance de sa nièce le démontait autant que l'acceptation de Rabouille. Est-ce que Quélier se serait moqué de lui? L'explication qu'il allait avoir avec leur ennemi commun et que celui-ci semblait également désirer, il la souhaitait et la redoutait à la fois, maintenant. Il sentait la fragilité d'un témoignage basé, somme toute, sur une obscure rancune et sur des commérages avidement recueillis. Si Rabouille en démontrait la fausseté, c'étaient les rôles renversés, l'accusateur confondu, réduit à des excuses, à la merci de sa victime lâchement calomniée... Et l'invalide regretta son mouvement irréfléchi, sa provocation sur de simples et peut-être gratuites conjectures. Mais un détail insignifiant, l'étonnement fugitif de n'avoir pas Adrien à ses côtés, dans une promenade qu'ils avaient toujours faite ensemble, ce détail interposa tout à coup entre l'oncle et Rabouille, l'image de l'enfant. Et la preuve cherchée éclata, la ressemblance irrécusable invoquée

par Quélier cria vers le mécanicien, comme vers un coupable acculé aux aveux.

D'un pas relevé, Prophète, raffermi dans sa résolution et allant au plus pressé, suivit la rue de Crimée jusqu'à la porte qui donne accès au Nord dans le parc. C'était là qu'il devait rencontrer le Piémontais. Celui-ci n'était pas arrivé. Le bonhomme, en l'attendant, arpenta le pont qui traverse la tranchée du chemin de fer de ceinture. Il avait en face de lui la station des voyageurs, la gare des marchandises de La Villette et les tristes confins de ce quartier populeux. Quelques habitations basses et des cabarets de mauvaise mine en exprimaient la lèpre et la pauvreté. Des cheminées d'usines, au loin, retenaient leur souffle empesté et justifiaient tout de même, par leur seul aspect, le dégoût et l'abandon du travail auquel naguère elles appelaient. La surveillance de la voie ferrée et du parc s'étant relâchée, des enfants en guenilles, rompus à toutes les gymnastiques, s'accrochaient aux parapets et dégringolaient les talus. Entre La Villette et Belleville, faubourgs arides, le jardin se présentait comme une poire pour leur soif, une poire dont la queue était tournée vers la porte de Puébla.

Prophète aimait cet endroit. Les pavillons de garde surtout lui semblaient enviables, avec leurs briques apparentes et leurs appliques de faïence émaillée dans les frises et les bandeaux. Il eût voulu vivre et finir dans un de ces petits chalets. Il avait choisi les Invalides faute de mieux. Entre un emploi de gardien de square et une existence de soldat laboureur, il n'eût pas hésité. Son idéal s'harmonisait avec celui de cette population environnante pour qui les Buttes réalisaient les sites vantés de la Suisse ou d'ailleurs, les rêves de voyages impossibles aux sans le sou. Il était pareil à la plupart des vieux militaires : n'ayant rien vu et ne se rappelant rien des pays parcourus, il ne souhaitait pas les revoir et se contentait de peu.

— Il y a longtemps que vous êtes là ?

Il se retourna, reconnut le Piémontais et obliqua avec lui vers une allée où ils étaient seuls.

— Vous êtes exact, fit Prophète. Je vous ai apporté la moitié de la somme convenue, cent cinquante francs. Les voici.

L'autre empocha l'argent et dit :

— Demain soir, j'aurai gagné le reste.

— Vos dispositions sont prises ?

— Et bien prises. On prétend qu'un accident est vite arrivé ; il est aussi vite préparé... Il faudrait de bons yeux pour s'apercevoir de quelque chose. Entendons-nous bien encore une fois... Ils finiront peut-être par f... la Colonne à bas, mais il y a quatre-vingt-dix chances sur cent pour que ça ne soit pas demain. Voilà ce que je dis.

— Nous sommes d'accord, fit l'invalide. Maintenant, séparons-nous. Il est inutile qu'on nous voie ensemble. A demain soir, chez Ferdinand. Nous terminerons l'affaire, s'il y a lieu.

Le Piémontais rebroussa chemin, sortit du jardin par la porte de La Villette et reprit, à droite, la rue de Crimée, tandis que Prophète tirait à gauche, vers le lac et le pont de briques sous lequel il avait rendez-vous avec Rabouille. Mais, comme il quittait l'allée latérale qui longe, dans la partie haute du parc, la rue de la Vera-Cruz, il aperçut l'acteur Adolphe qui parlait tout haut en gesticulant. Parfois, il s'arrêtait pour apostropher quelqu'un d'invisible caché dans les massifs ou derrière les arbres en bordure, puis, soulagé, il repartait, s'adressait, d'une voix attiédie, au ciel, aux gazons, aux verdures neuves de mai, aux pins qui couronnaient les mamelons, aux praticables établis par les ingénieurs, les architectes et les machinistes de la ville, sur cette scène profonde appropriée à ses répétitions. Il y avait tant joué le drame, le vaudeville et la comédie, le drame surtout ! C'était, en effet, comme une annexe du théâtre de Belleville, ce petit parc truqué, avec ses ponts suspendus dont les garde-fous en fonte creuse simulaient des troncs

d'arbres, avec sa grotte de féerie, ses escarpements, son ravin propice aux embûches et aux rapts, les sentiers sinueux auxquels une rampe de rochers s'efforçait de donner l'air abrupt et sauvage, et le petit monument grec en perspective, pour toile de fond. Il devait lui arriver de douter que fussent naturelles les eaux de la cascade, des sources et du lac, car il ne s'absorbait dans le décor que pour l'identifier avec des personnages poussiéreux et factices.

Prophète, cependant, avait atteint le lac ; il en suivit le bord et se hâta en voyant de loin Rabouille qui l'attendait sous l'arche élevée du pont de pierre.

Les deux hommes ne se saluèrent pas et continuèrent de marcher côte à côte, l'ouvrier réglant son pas sur le pas plus lent de l'invalide.

Et celui-ci, tout de suite, attaqua.

— Je ne me souciais pas, jusqu'à présent, d'avoir une explication avec vous et de rechercher les raisons d'une antipathie réciproque. Je n'en étais pas le moins du monde incommodé. Aujourd'hui, c'est différent. J'ai appris une chose qu'il me paraît urgent de tirer au clair. J'aurais pu m'en informer sous main, questionner Pierre et Paul... J'aime mieux aller droit au fait et je compte de votre part sur la même franchise.

Ce début sans détour plut à Rabouille. Il répondit :

— Mon intention, en venant ici, n'est pas davantage de vous faire perdre votre temps ni de perdre le mien.

— A la bonne heure, reprit Prophète. Vous savez ce qu'on dit dans le quartier..., à Belleville ?

— Je ne fais attention qu'à ce qu'on me dit en face.

— Très bien. On dit donc que vous êtes le père d'Adrien. Est-ce vrai ?

Ils s'étaient arrêtés et, tournés l'un vers l'autre, ils se regardaient dans les yeux.

— Oui, répondit Rabouille.

— Le père d'Adrien seulement?

— D'Adrien seulement.

— Et... c'est à ce sujet, vous aussi, que vous vouliez me parler?

— A ce sujet, d'abord, oui.

L'invalide fit un mouvement d'impatience.

— Je ne suis pas curieux. Je ne me sens nullement disposé à écouter votre défense.

Rabouille répliqua fermement :

— Je n'ai rien à dire pour ma défense et tout dire pour votre édification et votre gouverne. Vous avez à m'entendre et non pas à me juger.

— Ma gouverne! C'est impayable!...

Prophète éprouvait une démangeaison de violence dans son membre mutilé. Ils causaient sans témoins, comme en champ clos; une ivresse légère, trop légère encore pour l'induire à de sombres extrémités, envahit l'ancien soldat.

— Soit, dit-il, rongeant son frein, racontez vos histoires.

Et ils se remirent en marche.

— Soyez tranquille, fit Rabouille, je n'abuserai pas de la permission. C'est dans le courant de 1861 que je suis venu demeurer chaussée de Ménilmontant, dans la même maison que les Mazoudier et que Ferdinand. Votre neveu tenait, comme vous le savez, un commerce de vins-restaurant avec sa femme. Leur petite fille avait déjà deux ans. J'habitais une chambre au sixième et je prenais mes repas chez eux, travaillant dans le voisinage. A la fin de l'hiver, je tombai gravement malade : fluxion de poitrine. Comme j'avais horreur de l'hôpital, les Mazoudier me soignèrent chez moi avec beaucoup de dévouement. Mais tous les deux étaient occupés au dehors; pendant leur absence, madame Lhomme les remplaçait et me montait ce dont j'avais besoin. Je ne voyais qu'elle dans la journée... Je l'aimai. Je prolongeai ma convalescence pour jouir plus longtemps de ses visites. Je me creusais la tête pour leur fournir d'autres prétextes que le déjeuner, qu'elle m'apportait..., et l'empressement qu'elle mettait à faire mes commissions et

mes caprices, m'encourageait bientôt à croire qu'une déclaration ne serait pas mal accueillie. Elle le fut cependant... pour commencer. Peut-être alors, ses visites cessant, me serais-je fait une raison... Mais elle les continua par bonté, faiblesse, (car une imprudence m'exposa à une rechute que j'exploitai), et aussi parce qu'elle affectait de ne pas prendre ma passion au sérieux. Il arriva... ce qui devait arriver. Cette inclination dont elle s'était moquée, elle finit par y répondre et, un jour de printemps, dans ma chambre, nous fîmes la bêtise.

— Misérable! murmura l'invalide.

Mais Rabouille protesta doucement :

— Non, car j'étais sincère, Céline l'était aussi et personne autre que moi n'a jamais souffert d'un entraînement qui fut regrettable, mais qui ne fut jamais honteux.

— Pourtant, Céline, avait un mari, dont vous étiez l'ami..., et vous la détourniez à la fois de ses devoirs d'épouse et de ses devoirs de mère. Si vous ne trouvez pas cela honteux !

— Je trouve cela surtout douloureux, comme une maladie de conscience passée à l'état chronique et sans remède. Ferdinand, lui, ne s'est jamais douté de rien. Le délateur qui éveillerait aujourd'hui ses soupçons, commettrait une plus vilaine action que moi, qui les ai éloignés. Il est probable, d'ailleurs, que la malveillance en serait pour ses frais et que Ferdinand contesterait cette ressemblance même qui vous a frappé. Je ne dis pas cela pour le rendre ridicule : il peut l'être à tous les yeux, sauf aux miens. Je voudrais seulement détruire votre erreur, qui est de ne considérer que le fait brutal, sans examiner les circonstances qui l'entourent, l'éclairent et le modifient. Non, Ferdinand, à cette époque, n'était pas mon ami, mais il l'est devenu. Encore un aveu qui va vous paraître cynique et que vous comprendrez mieux tout à l'heure.

Ils passaient sous le pont suspendu à l'entrée duquel un café-restaurant languissait sans clients. A cette

heure, le parc était désert et dans l'eau rare du lac ne s'ébattaient même plus les canards et les cygnes à qui le siège avait été fatal et qu'on n'avait pas remplacés. De la masse de rochers en nougat qui accidentait l'île, se détachait une sorte d'obélisque où le pont s'appuyait.

Rabouille poursuivit :

— Bêtise ou indignité, si je fus coupable, toujours est-il que je ne me dérobai pas aux conséquences de ma faute, lorsque je les connus, lorsque Céline m'apprit qu'elle était enceinte. Je lui proposai aussitôt de partir, de prendre à ma charge, non seulement l'enfant qui naîtrait, mais aussi la petite Sophie, sa mère devant lui manquer autant qu'elle eût manqué à sa mère. Et je vous prie de croire que j'étais sincère encore en acceptant cette responsabilité. Je me sentais la force et le cœur de la porter à travers toute une vie. J'avais pour Céline un attachement profond, si profond qu'il dure encore après dix ans écoulés et qu'à toutes les heures de mon existence mes intentions sont restées les mêmes. Céline le sait bien, et si son affection, avec le temps, a changé de caractère, du moins suis-je sûr qu'elle me conserve une estime qui est pour moi comme la rente viagère d'un amour placé à fonds perdu.

Prophète ricana :

— Oh ! à fonds perdu... belles paroles !

Mais indifférent à cette incrédulité, Rabouille reprit :

— Quoi qu'il en soit, Céline refusa de me suivre, d'abandonner son mari. « Elle n'avait pas le droit, disait-elle, de lui enlever sa petite fille qu'il aimait, qu'il retrouverait toujours..., et quant à la lui laisser, pouvais-je penser qu'elle y consentirait ? Elle m'avertit, en outre, qu'un éclat, dont je l'avais sottement menacée, ne m'avancerait à rien : qu'elle était mère avant tout et que, si mon imprudence avait pour résultat de la séparer de l'un ou de l'autre de ses enfants, elle ne me le pardonnerait jamais. Elle n'admettait de ma part aucune prétention sur le second, elle se rangeait du

côté de la loi, qui ne faisait pas de différence entre sa sœur et lui. Si j'en avais de la peine, à qui la faute? » Céline avait raison : tout se paie. Il n'y a point de créature humaine qui ne soit imposable à quelque titre. Le jour où le sentiment de la paternité se déclara en moi, je fus taxé. Mais l'échéance n'arriva pas tout de suite. Je compris l'inutilité de mon insistance et qu'elle ne parviendrait qu'à me nuire dans l'esprit de Céline ; et, sans attendre la naissance de l'enfant, je quittai Paris, j'allai travailler en province... Quelle espérance y traînai-je, de ville en ville, pendant quatre ans ? J'essayai d'abord d'oublier, — vainement ; puis, je me nourris d'autres illusions, je ruminai des éventualités : Ferdinand instruit de tout, des scènes de ménage, une incompatabilité mutuelle finissant par amener Céline à la solution que je souhaitais toujours. Grâce à Mazoudier, avec qui je correspondais, elle pouvait être au courant de mes déplacements. Elle n'avait qu'un signe à faire pour me voir auprès d'elle, dans les mêmes dispositions qu'au moment de mon départ... Mais mon imagination brodait en pure perte, et le bonjour de Ferdinand et de sa femme, que m'envoyait Mazoudier dans presque toutes ses lettres, venait, un matin, me désabuser. Après quatre ans d'absence, je n'y tins plus et l'Exposition de 67 décida censément mon voyage à Paris. J'y retrouvai les Lhomme établis où ils sont aujourd'hui, rue Lassus. Leur commerce prospérait et ils semblaient être heureux. Ils me reçurent cordialement. C'est alors que je vis mon fils pour la première fois. Il avait quatre ans, sa sœur en avait sept et Ferdinand entre eux était sans préférence. Si des coquins (il s'en rencontre dans le peuple comme ailleurs) avaient entrepris, par leurs insinuations, de jeter le doute dans son esprit, il n'en laissait rien paraître, pas plus vis-à-vis de ses enfants que vis-à-vis de moi. Et, de ce jour, je l'affectionnai davantage. Une fois que nous étions seuls, Céline et moi : « Eh bien ! me dit-elle, n'avons-nous pas pris le meilleur parti? — Le bonheur rend égoïste, répondis-

je. — Non, ajouta-t-elle, il n'y a pas d'égoïsme à se féliciter, quand l'orage est passé, qu'il n'ait pas fait plus de dégâts. » J'eus le tort de prolonger mon séjour. Quand je parlai de retourner en province, Ferdinand, le premier, m'en dissuada. Justement, ils avaient une chambre à louer dans la maison. J'y serais bien, je trouverais facilement du travail et je redeviendrais leur pensionnaire, comme autrefois. Je consultai Céline.

« Ecoutez, dit-elle, je veux bien que vous restiez, si jamais rien entre nous ne doit réveiller le passé et si vous répondez de vous comme je réponds de moi. Votre voyage n'a pas été inutile, puisqu'il vous a permis de voir que je mettais plus de persévérance à réparer le mal qu'à le faire. Promettez-moi donc de ne pas être pour moi, pour nous, une nouvelle cause de trouble, et je suis prête à vous traiter en bon camarade. Sinon, ma foi, mieux vaut ne pas chercher à vous rapprocher de nous. »

Je souscrivis stupidement à ces conditions, et mon supplice commença, bien différent de celui auquel j'étais résigné. Car il me fut relativement facile de tenir l'engagement que m'avait imposé Céline. Je ne l'aimais pas moins qu'autrefois, je l'aimais autrement. Son mari était maintenant trop réellement mon ami, je lui vouais une estime trop grande pour désirer sa femme. Mais ma jalousie changea d'objet. A vivre auprès de mon fils, dont Ferdinand et Céline, occupés, m'abandonnaient volontiers la direction, à suivre ses progrès qui m'intéressaient un peu comme mon œuvre, je pris la conscience très nette d'une paternité effective dans ses soins et ses empreintes, puisqu'elle ne pouvait pas l'être dans ses droits. Bref, j'introduisis dans mon existence un ressort puissant qui acheva de la remplir. En effet, la politique où je m'étais précipité, dès mon retour à Paris, par diversion, pour m'étourdir, la politique de tribuns ne m'inspira plus que de l'indifférence lorsque j'eus, avec Mazoudier, la dernière année de l'Empire, parcouru les réunions publiques. Tout ce qu'on y rabâchait, je l'avais

déjà lu et je devinais trop d'ambition personnelle, trop de petits calculs, chez la plupart des orateurs, pour que leur éloquence renouvelât mon enthousiasme et réchauffât mon zèle. Mais ce temps d'apprentissage m'avait tout de même profité. Du fatras des paroles et des écrits, je dégageais quelques vérités supérieures assez nobles pour guider dans la vie un homme de bonne volonté. Je me consacrai à leur diffusion, à leur application autour de moi et je m'habituai à considérer le petit Adrien comme un terrain d'adoption à ensemencer. C'est à ce moment que vos visites, jusque-là espacées, devinrent plus fréquentes et que je me mis à détester en vous beaucoup moins l'oncle de cet enfant, qu'un obstacle à l'éducation rationnelle que je rêvais pour lui. Oh! je ne me fais pas meilleur que je ne le suis! Il est possible, au début, qu'une misérable jalousie m'ait excité contre vous, pour qui Adrien montra souvent une tendresse exclusive. Mais ce bas motif d'aversion n'existe plus, je l'ai écarté. Mon hostilité est à présent impersonnelle : je n'en veux qu'au mirage par lequel vous avez séduit cet enfant : je n'en veux qu'à votre influence d'avoir tué en lui, chaque jour, les germes de sagesse, de justice et de bonté, qu'il recevait de mes leçons. Je m'adressais à son intelligence et vous parliez à ses instincts : je m'efforçais d'élever son esprit à des notions de beauté et d'harmonie et vous le rejetiez dans l'horreur et la barbarie : j'ouvrais ses yeux sur la vie, sur des images riantes, paisibles et fécondes, et vous tourniez ses regards vers la mort la plus absurde, vers des images désolées, violentes et stériles. Je lui montrais des hommes et vous lui faisiez voir des spectres. Vous étiez le sorcier moderne, qui a remplacé le bonnet pointu par une coiffure militaire et le bâton magique par le bâton de maréchal. Ah! n'en doutez pas, c'est de toutes mes forces que je vous ai détesté! Je vous ai détesté comme un cultivateur déteste la sécheresse, la grêle et la gelée.

L'attaque était directe. Prophète, qui n'avait pas

jusque-là interrompu Rabouille, se demanda s'il ne convenait pas de saisir l'occasion d'en finir, sans phrases, et de justifier une bonne fois l'accusation de brutalité portée contre lui. Justement, ayant fait le tour du lac, ils étaient revenus à leur point de départ et repassaient devant la grotte au fond de laquelle pendaient, comme des pis, parmi les poils agglutinés, les stalactites qu'admiraient les promeneurs du dimanche et les pensionnats. Mais comme l'invalide, la main glissée dans sa poche, caressait la crosse du pistolet, son attention fut attirée par l'acteur Adolphe qui, les ayant aperçus, leur faisait des signes, en traversant le pont de briques au-dessus d'eux.

Prophète feignit de ne pas le voir et Rabouille, qui continuait son chemin, la tête basse et les mains derrière le dos, ne le vit pas non plus. Alors, Adolphe, déçu, s'en alla vers le petit temple à colonnades qui domine les rochers de l'île. Et grâce encore au nouvel embarras suscité à l'invalide par un ouvrier et une apprentie, qui débouchaient, enlacés, d'un sentier aboutissant au lac, Rabouille put reprendre :

— Vous comprenez maintenant l'importance que j'attachais à la démolition de cette Colonne qui symbolise la force et la gloire dans ce qu'elles ont de plus malfaisant. Ce que vous avez pu considérer de ma part comme un défi, une vaine provocation d'homme à homme, n'était et n'est encore que l'affirmation d'un principe de concorde et de fraternité, que l'affirmation d'une morale fondée sur le travail et le développement des facultés créatrices et productives de l'individu. N'est-il pas triste de penser que la Révolution, l'autre .., compte parmi ses conquêtes la possibilité, pour un plébéien que l'ancien régime condamnait à végéter dans les grades subalternes, de parvenir jusqu'à celui de maréchal de France ! Le soldat qui, l'envahisseur repoussé, ne retourne pas volontairement à la charrue, aux outils de sa profession, ce soldat est un parasite que son pays a le devoir de congédier. La guerre n'est pas un métier ;

c'est un accident qui ne comporte d'indemnités aux mutilés, aux veuves et aux parents sans soutiens, que s'il s'agit de la défense légitime des foyers. Partant de là, j'ai beaucoup réfléchi, depuis huit jours, sur la portée de cet acte qui excite votre colère. Moi-même, j'ai mis en doute son utilité, affaibli sa signification jusqu'à le traiter d'enfantillage. Et ma conviction s'est étayée de tout ce que je poussais contre elle. Oh ! ce n'est pas que je me fasse des illusions ! Cet ossuaire triomphal que nous allons renverser, je sais fort bien qu'on le réédifiera dans les acclamations : je sais fort bien que le peuple, bestialisé par des siècles d'ignorance, de pâtées et de fouet, retournera à son vomissement. Devant le spectacle que nous avons sous les yeux, d'un gouvernement soi-disant révolutionnaire n'échappant pas lui-même à ce qu'un philosophe appelle : l'influence perverse des morts, et ne pouvant se déterminer à substituer la raison de société à la raison d'Etat ; devant ce spectacle, je crois que la génération montante devra transitoirement subir une république politique et parlementaire cherchant la sanction de ses tâtonnements dans l'imitation du passé. Je n'ai pas la naïveté de penser qu'il suffit, pour épurer le goût et l'idéal des faux civilisés que nous sommes, de faire disparaître de nos places publiques des symboles dépravants comme la colonne Vendôme. Les plus redoutables idoles s'élèvent en nous et l'on n'aurait pas à les détruire, elles tomberaient bientôt toutes seules en poussière, si l'on commençait par obvier à leur adoration. Ce sera la mission des instituteurs de l'avenir. L'histoire qu'on enseigne à l'école est pleine de chiens enragés qui mordent l'enfant et le rendent enragé lui-même. Ce sont ces chiens qu'il faut atteindre et tuer. Morte la bête, mort le venin. Mais les maîtres futurs de l'enfance, organisateurs de la communauté et de la paix universelles, ne comprendraient pas que la Commune n'eût point marqué son passage à l'étape, par une indication formelle à cet égard. « Les déclamations passent, les actions restent ». C'est votre

Napoléon qui l'a dit. Et c'est pourquoi nous avons le devoir de faire le geste, de donner le signal auquel nos successeurs répondront, en achevant de ruiner, dans les esprits, la religion de la gloire militaire et de la conquête brutale, religion ébranlée par nous dans ses rites et ses représentations. Cet article de foi est notre patente de libérateurs. On aura beau relever la Colonne abattue, le geste de la Commune restera sur elle, comme un éteignoir sur un cierge.

— Il faut d'abord l'abattre, dit l'invalide goguenard.

— Ce sera demain chose faite.

— Vous en êtes bien sûr ?

Rabouille vit dans cette contradiction un piège tendu pour lui faire perdre son sang-froid et permettre au bonhomme de reprendre avantage sur un terrain où les personnalités remplaceraient les arguments. Aussi répondit-il posément :

— Je ne suis sûr que de nos efforts pour que l'événement s'accomplisse.

Prophète insista, presque agressif, comme si, en effet, sa colère refroidie eût besoin d'une nouvelle ébullition.

— En tout cas, j'imagine que ce n'est pas uniquement pour me débiter ces balivernes que vous avez désiré me rencontrer.

— Non, dit Rabouille, imperturbable sous l'insolence. Je vais disparaître...

C'était le coup d'éperon nécessaire à l'invalide, qui s'emballa.

— Allons donc ! Les heures de la Commune étant comptées, vous lâchez pied, naturellement..., pour revenir frais et dispos quand le danger sera passé.

Rabouille haussa les épaules. L'autre redoubla :

— Ah ! ça, vous croyez donc que je ne lis pas dans votre jeu et que je suis la dupe de vos protestations ? Vous partez, oui, mais en calculant les avantages du retour. Minute ! Il serait vraiment trop commode d'at-

tendre à l'écart que la Commune ait fait une veuve de plus, pour chausser les souliers du mort.

— Votre injure est gratuite, dit Rabouille, car vous savez bien que j'ai fourni moi-même à madame Lhomme le moyen d'éviter à son mari les risques de la bataille : vous le savez d'autant mieux que, de votre côté, vous lui avez assuré un refuge.

— La belle avance... si vous le connaissez !

Mais cette nouvelle offense resta encore sans effet.

— Vous ne dites pas ce que vous pensez, reprit Rabouille. Vous n'êtes pas aveuglé par la haine jusqu'à me juger capable d'une bassesse, d'une trahison. Vous m'obligez à vous rappeler que j'eus l'occasion, deux fois au moins, de vous ôter, à vous ou aux vôtres, la faculté de me nuire, et que je ne l'ai point fait. Si Ferdinand, au lieu d'être aujourd'hui mon ami, mon frère, m'inspirait les sentiments odieux que vous me prêtez, je trouverais en moi la force de les surmonter. J'en ai réprimé de plus pressants, j'ai soutenu des luttes intérieures plus périlleuses. Je ne me gonfle pas d'héroïsme... et pourtant, je crois qu'il m'a fallu souvent plus de courage pour me vaincre moi-même, sans effusion de sang, que vous n'avez déployé de vaillance en répandant celui des autres.

L'endroit était désert à souhait : l'invalide se redressa et faisant deux pas en arrière pour prendre du champ :

— Finissons. Vous dites que vous allez disparaître. Vous ne pouvez être un bon débarras pour nous que si votre départ est définitif. C'est mon affaire qu'il le devienne.

Il voulut retirer le pistolet de sa poche, mais le chien s'était accroché dans la doublure et il n'arrivait pas à le dégager, devant Rabouille qui assistait à ses efforts avec indifférence. Dans ce moment, un cri retentit au-dessus d'eux et le mécanicien, levant la tête, aperçut, entre les colonnes du petit temple de la sybille, une forme noire qui déclamait quelque chose d'inintelligible, à cette distance. C'était l'acteur Adolphe, lequel,

d'une hauteur correspondant à celle de la colonne Vendôme, donnait une audition à Rabouille et jetait aux quatre vents les imprécations de Barbier, tandis que se jouait, en bas, un drame réel autrement saisissant.

Rabouille sourit et, ramenant les yeux sur l'invalide, le vit, en face de lui, son pistolet à la main... Mais il ne songeait plus à s'en servir. Le contre-temps, l'appel d'Adolphe, avaient suffi pour dissiper son vertige, et il demeurait là, stupide, dans le ridicule de sa vaine menace et guetté par un ridicule plus grand encore s'il la mettait à exécution, car, superstitieux, il était à présent convaincu que son arme raterait s'il en faisait usage.

Alors Rabouille, très calme, se rapprocha du bonhomme et dit :

— Le militaire qui sommeillait en vous s'est réveillé. Mais vous valez mieux que vos intentions, et, pour les bien remplir, d'ailleurs, vous ne seriez pas assez élevé en grade. Il faut laisser ces procédés-là aux chefs de l'armée régulière qui opère contre nous. La bourgeoisie, qui paie les généraux, en veut pour son argent. Mais, chose singulière, ce n'est pas lorsqu'ils sont battus par l'étranger, c'est quand ils sont vaincus par le peuple, qu'elle se plaint d'être mal servie. Dans le fait, l'exécution de Flourens, de Duval, des prisonniers de Chatou, du Petit-Bicêtre et de la Belle-Epine, cette exécution ne peut être que profitable aux victimes, puisqu'elle est déshonorante pour les bourreaux. Mais je ne veux pas recevoir une pareille mort de votre main, parce que j'attends de vous un meilleur service. Vous désirez que mon départ soit définitif... Rassurez-vous, il le sera, vous allez en avoir la preuve.

Il déboutonna sa cotte d'ouvrier et prit, dans une poche intérieure, un petit paquet soigneusement ficelé.

— Je ne sais pas si nous nous reverrons, continua-t-il : c'est peu probable. Il y a là dedans tout ce que je possède : une montre et une chaîne en argent et dix-huit

cent francs en billets de banque, mes économies. Je les destinais à l'instruction d'Adrien, à son apprentissage dans le métier pour lequel il aurait montré des aptitudes. Je me proposais de remettre ce souvenir et cette somme à Céline ou à Ferdinand, pour le petit... Puis, j'ai pensé qu'il était préférable de vous les confier et de venir loyalement vous dire : « Gardez ceci. La montre est pour Adrien..., lorsque vous aurez la certitude que je ne reparaîtrai plus entre vous. Quant à l'argent, vous le dépenserez au mieux de son éducation et conformément à ma volonté, que vous connaissez. Je vous estime assez pour être persuadé que vous la respecterez et que vous endurerez de ma mémoire ce que vous n'avez jamais toléré de ma personne. S'il est nécessaire que je meure pour vivre devant nous, qu'à cela ne tienne, et s'il est vrai qu'Adrien me ressemble, mon image, au surplus, ne vous quittera pas et finira je l'espère, par mettre un frein aux récits de meurtre, de pillage et de cavalcades, que vous seriez tenté de lui faire encore. Enseignez-lui plutôt les vertus de la paix, la bonté, l'aide et le dévouement mutuels, et que les hommes peuvent employer à s'améliorer les uns les autres, l'ardeur qu'ils apportent à s'entre-nuire et à s'entre-dévorer. Apprenez-lui l'héroïsme obscur et bienfaisant de tous les sauveteurs et de tous les gardiens d'existences humaines ; apprenez-lui l'utilité de vivre, d'être juste et d'aimer. Sans doute, il vous faudra, pour lui inculquer ces notions nouvelles, les acquérir vous-même. Si vous y parvenez, vous aurez remporté la plus éclatante des victoires, la plus pure, celle dont nul au-dessus de vous, ni Dieu, ni général, ni maître, ne vous frustera en s'en attribuant l'honneur. Et votre conscience sera pleine d'une telle joie et d'un tel orgueil, que vous sentirez l'inanité de toute autre récompense. L'argent que je vous laisse permettra à Adrien de voyager, de voir, de réfléchir et de comparer. Il comprendra alors qu'on peut faire plus de chemin dans le monde avec une trousse de tailleur, d'ébéniste ou de

serrurier, qu'avec un fusil à l'épaule, et que les seules conquêtes morales et durables sont celles de la science et du travail. L'homme qu'on envoie à l'étranger comme apprenti n'a pas envie d'y retourner comme soldat. C'est une assurance contre la haine qu'il contracte. Promettez-moi qu'Adrien en aura le bénéfice et souhaitons ensemble qu'il en accroisse l'héritage. La Révolution de 89 a marqué midi au cadran de la pensée française, qui donne l'heure au monde. C'est à peine, en ce siècle, si l'aiguille, arrêtée par Napoléon, aura fait un tour. Mais une heure par siècle vers la liberté intégrale, universelle, l'humanité peut se contenter de ce progrès.

Tandis que coulaient, rafraîchissant l'atmosphère, ces paroles de source, Prophète remettait furtivement le pistolet dans sa poche, si bien qu'il eut la main libre, à la fin, pour recevoir le dépôt de Rabouille.

— Ai-je votre promesse ? répéta celui-ci.

— Vous l'avez, dit l'invalide, initié, par une illumination soudaine, à l'œuvre de Rédemption sociale que l'ouvrier incarnait.

— Merci.

Et Rabouille ajouta, dans un pâle sourire :

— Voilà-t-il pas déjà la preuve que l'on peut, sans pistolet, réussir un coup double ?

Prophète demanda : — Où allez vous, maintenant ?

— Tout droit.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Je n'ai plus qu'une chose à faire. J'ai souvent reproché aux hommes de mon parti leurs parodies révolutionnaires de 93... Il ne me reste plus pourtant qu'à suivre jusqu'au bout ce conseil de l'Ami du peuple : Dis la vérité et meurs.

— Vous réchapperez peut-être.

Mais Rabouille secoua la tête :

— Ne me donnez pas l'illusion d'une conversion foudroyante. Vous n'êtes pas encore assez transformé pour désirer sincèrement que je vive. Si mon absence vous

cause des regrets, ils auront plus de force étant superflus.

— Nous nous sommes rencontrés trop tard.

— Et trop rarement... car c'est aujourd'hui que nous nous rencontrons pour la première et pour la dernière fois. Bonsoir.

Et les deux hommes se séparèrent. Un souffle de sommeil s'exhalait des massifs de pins, comme d'une bouche entr'ouverte ; le couple enlacé repassa, détaché de tout, dans le paysage artificiel, au bord du petit lac aux eaux basses et fripées ; et le rideau de l'ombre descendit lentement sur la scène vide où l'acteur Adolphe, attardé, falot, semblait se confondre, avant de sortir, en saluts de rappel...

Rabouille ne rentra qu'à dix heures rue Lassus. Il avait dîné au faubourg du Temple, afin de ne point risquer de détruire, en se retrouvant chez Ferdinand entre Adrien et son oncle, l'impression qu'il pensait avoir faite sur celui-ci. Le débit était fermé. Il monta dans sa chambre et la rangea. Comme il débarrassait la table, il vit dans un livre, *Les Misérables*, ouvert à la page où Eponine est représentée aboyant aux escarpes qui vont surprendre Marius et Cosette ; il vit quelques petits cadavres de violettes dont les tiges desséchées faisaient l'office de signet... C'étaient les violettes qu'un soir Ninie lui avait données. Il fut sur le point de les balayer aussi, comme un souvenir indifférent. Puis, sans motif, après une seconde d'hésitation, il leur fit grâce, referma simplement le livre sur elles, comme le couvercle d'un cercueil de fleurs.

Et il allait enfin se coucher, lorsqu'il entendit au dehors un bruit confus de pas, de voix et d'armes. Il ouvrit sa fenêtre et sonda la nuit. A droite, devant la Mairie, des ombres nettement découpées, à la lueur du ciel, se rassemblaient... On distinguait les canons des fusils et les bosses que faisaient, sur les hanches, le bidon et la musette garnie. A chaque minute, le détachement

grossissait et grouillait davantage, entre l'église et la Mairie, l'une toujours froide et muette, l'autre animée encore, en dépit de l'heure, et sa façade trouée de petites lumières clignotant aux croisées, comme des yeux fatigués ; celle de monsieur Martin, au milieu, s'éteignait ordinairement la dernière. Rabouille se retourna et son regard tomba sur la proclamation de Flourens, collée au-dessus de son lit et dont les dernières lignes semblaient vivre dans la flamme dansante de la bougie : « J'ai appris que la liberté se fortifiait par le sang des martyrs... Si le mien peut servir à laver la France de ses souillures..., je l'offre volontiers aux assassins du pays. »

Et Rabouille finissait de lire, lorsque les volets de la boutique résonnèrent sous les coups de crosse de fusil... Il revint à la fenêtre, se pencha et reconnut Schramm en tenue, sac au dos, qui grondait : « Descendras-tu, chauffe-la-couche! T'as peur qu'on ne t'emmène avec nous... Crains rien, va, tu ne perdras rien pour attendre. Mais c'est bien le moins que t'emplisse aujourd'hui le bidon de ceux qui marchent à ta place, puisque tu n'es bon qu'à ça !... Je n'ai pas d'ardoise dans ton cassin, moi, pour que tu ne veuilles pas me servir. Ce que je prends, je le paie... Ouvriras-tu, à la fin? »

Personne ne répondait; Schramm se découragea, s'en alla, furieux, en jurant.

Son apparition, cependant, avait sur quelqu'un le pouvoir généralement refusé à ses déclamations pituiteuses.

En voyant partir, ce soir-là, malgré son âge et son infirmité, cet orateur de clubs, ce ballot de journaux moisis, ce vieux cornet à bouquin de carnaval et d'émeute, Rabouille se reprocha sa défiance et comprit que l'heure était venue de la racheter par une résolution pareille. Il ferma sa fenêtre, se déshabilla rapidement, revêtit son uniforme de garde national, boucla son sac, prit son fusil et sortit de sa chambre. Mais comme il descendait l'escalier, la porte du logement des

L'homme s'entre-bâilla, puis s'ouvrit toute grande au passage de Rabouille que Céline arrêta.

— Vous avez entendu Schramm, dit-elle à mi-voix. Il est capable de tout.

— Oui, de tout, dit Rabouille.

— Heureusement, reprit-elle, que Ferdinand a été averti ce soir, par monsieur Martin, de la réunion de sa compagnie. Il a eu le temps de filer... si bien qu'ils peuvent venir le chercher, à présent.

— Ils ne viendront pas, dit Rabouille.

La crosse de son fusil, frappant le plancher, attira l'attention de Céline sur un changement de costume qu'elle n'avait pas, d'abord, remarqué dans l'obscurité qui les enveloppait.

— Ah! ça, où donc allez-vous? demanda-t-elle.

— Avec eux.

— Mais vous êtes exempt de service.

— Je l'étais... tant que j'avais affaire autre part. Maintenant que je suis disponible, je reprends ma place dans le rang.

— Vous êtes tout de même un drôle de corps, dit-elle, sans étonnement, sans émotion.

Une pensée traversa l'esprit de Rabouille. Il eut envie d'entrer, d'embrasser Adrien endormi... Mais il recula devant une explication, un prétexte à fournir, un soupçon à donner, un adieu à laisser pressentir et qui, peut-être, eût troublé la mère et réveillé l'enfant.

— J'ai toujours été un original pour vous, répondit-il donc, simplement.

Et ce furent les dernières paroles qu'ils échangèrent dans la vie.

Sur la place, la troupe était alignée, sur deux rangs, prête à partir. Au commandement de Quélier qui était là, lui aussi, elle fit par le flanc droit, en silence, et défila. Rabouille la rattrapa, comme elle disparaissait dans la rue de Paris. Et il emboîta le pas au cordonnier Schramm, dont l'épaule trop haute, dépassant un peu le sac, ressemblait, dans l'ombre, à un pain de munition.

XIII

NUNC DIMITTIS

Le 16 mai 1871, au matin, soixantième jour de son existence, la Commune était moribonde et délirait.

Le 16 mai, après-midi, dans un effort pour se lever, elle flanquait par terre la colonne Vendôme, comme fait d'un bougeoir à portée de sa main, sur la table de nuit, un malade agité. Et, par un phénomène singulier, à peine avait-elle renversé ce lumignon qu'une autre main invisible écartait les rideaux et que le soleil entrant dans la chambre. mettait au front de l'agonisante un rayon d'immortalité.

Le matin encore, la Révolution se laissait prescrire toute une série de drogues astringentes et de remèdes empiriques. Le nouveau Comité de Salut public, appelé en consultation, rédigeait les ordonnances d'un air capable et bourru. Il avait, la veille, ramassé dans la poussière vénérable des archives jacobines, les cartes de civisme, pour en changer la date ; il invoquait maintenant l'exemple auguste de « ses pères, » pour envoyer des commissaires civils aux armées : Dereure auprès de Dombrowski, Johannard auprès de La Cécilia, Léo

Meillet auprès de Wrobleski. Il réorganisait la Commission militaire sur laquelle le Comité central, puissance sortant de l'ombre, avait la main, de même que sur l'Intendance, dont Édouard Moreau prenait la direction. Le grand lama de Salut public donnait ensuite à la sécurité immédiate de la Commune des gages plus modestes, mais plus certains. Il obviait aux surprises par voies de communication en s'occupant de la police des chemins de fer, et il embrigadait, pour la défense intérieure de Paris, des travailleurs à 3 fr. 75 par jour.

La fièvre avait gagné les délégués. Le vieux Delescluze, dont l'âme éperonnait le corps haletant et fourbu, exhalait ensemble ses derniers souffles et ses derniers ordres. L'honnête Jourde, comptable sur un volcan, rond de cuir de cratère, régularisait la perception du droit de timbre dû par les Compagnies d'assurances et le contrôle de la solde des bataillons fédérés. L'inutile Protot nommait des juges au Tribunal civil. Paschal Grousset avait la naïveté de croire qu'un manifeste aux grandes villes de France, réveillerait la province qui digérait, dans les tisanes, comme un mauvais dîner, la défaite et le traité de Francfort, ratifié, le jour même, par l'empereur d'Allemagne. Et la petite montre qu'avaient offerte, en 1864, les ouvriers relieurs à Varlin, comptait, sur la poitrine de ce juste, les heures qui le séparaient du martyre.

Les chefs de la délégation scientifique et des services publics invitaient les détenteurs de soufre, de phosphate et autres produits chimiques, et les dépositaires de pétrole et autres huiles minérales, à en faire la déclaration à bref délai ; — en même temps que le *Cri du Peuple* publiait cette note : « On a pris toutes les mesures pour qu'il n'entre dans Paris aucun soldat ennemi. Les forts peuvent être pris l'un après l'autre. Les remparts peuvent tomber. Aucun soldat n'entrera dans Paris. Si M. Thiers est chimiste, il nous comprendra. Que l'armée de Versailles sache bien que Paris est décidé à tout plutôt que de se rendre. »

De la maison de Thiers, il ne restait plus debout que les murs. Le directeur des Domaines envoyait le linge du bonhomme aux ambulances, son mobilier au commissaire-priseur et ne se montrait moins bien inspiré qu'en destinant aux Musées nationaux une déplorable collection d'objets d'art.

Ferré, qui remplaçait Cournet à la Sûreté générale, averti que des mouvements hostiles devaient se produire dans la foule au moment de la chute de la Colonne, ordonnait à Dombrowsky de prendre des mesures énergiques ; Vésinier supplantait Longuet à l'*Officiel ;* le citoyen Bellivier prenait la suite des barricades entreprises par le cordonnier Gaillard...

Blanqui était toujours en prison. Darboy aussi. Et le père Beslay également, — à la Banque de France.

Pour la première fois, le *Journal Officiel* de la Commune piquait, au haut de sa feuille simple, ainsi qu'une cocarde au chapeau, la date du calendrier républicain : 26 floréal, an 79.

Le Louvre était fermé. André Gill était nommé administrateur provisoire du Luxembourg. Six journaux recevaient encore du délégué à la Sûreté générale l'ordre de disparaître et en étaient quittes, tel *Le Corsaire*, mué en *Pirate*, pour renaître sous un autre titre. *Le Paris Libre*, de Vésinier, publiait les vœux implacables émis au Club Séverin par deux mille assistants ; Pyat, le Picrochole, épanchait toujours, dans le *Vengeur*, son fiel : *Le Père Duchêne*, marchand et râcleur de fourneaux, imprimait, comme un cachet, ses doigts sales sur les nouvelles cartes d'identité ; et dans *Le Cri du Peuple*, une doublure de Vallès, appréciait le manifeste niais du comte de Chambord : « La parole est à la France et l'heure est à Dieu. »

La Commune feignait de paraître sûre du lendemain.

Elle ordonnait une descente dans quelques grands cafés des boulevards, où verminaient pêle-mêle des filles, des officiers de mardi-gras et des porte-coton à la solde de tous les partis. L'ardente et bonne Louise

Michel, des godillots de troupier sous sa robe, promettait d'aller réciter ses vers à Saint-Sulpice, où se tenait un club. On annonçait, au bénéfice de l'ambulance des Tuileries, un concert-promenade, et l'en-tête imprimé de la lettre d'invitation portait : *Maison du Peuple souverain*, au lieu de : *Maison de l'Empereur*. Mais ce retour aux errements bourgeois, à cette forme d'assistance qui fait accompagner en sourdine par des orchestres et des refrains, les gémissements des blessés et les râles des mourants, provoquait la légitime protestation du directeur général des ambulances, le docteur Sémérie.

La Commune semblait communiquer sa confiance aux théâtres. Les recettes montaient. La Comédie-Française et le Gymnase restaient ouverts. La Gaîté jouait *La Grâce de Dieu ;* le Château-d'Eau, *l'Ange de Minuit ;* les Folies-Dramatiques, *Le Canard à trois becs ;* on chantait à l'Eldorado, et la Bordas, au Grand Concert parisien, faisait acclamer *La Canaille.*

On chantait dans la rue aussi *Le Père et la mère Badingue* et *La Badinguette ;* ... on chantait, tandis que l'armée de Versailles poursuivait ses travaux d'approche dans le bois de Boulogne et que les canons continuaient d'aboyer, la nuit, comme des chiens de ferme surexcités.

Vermorel, découragé de tout, sauf d'une belle mort, refusait le passe-port qu'un ami lui offrait ; Rossel, dans le garni du boulevard Saint-Germain où il s'était réfugié, attendait la visite de Delescluze, auquel il donnait en secret des conseils : et l'incertain Cluseret écrivait aux journaux... Ailleurs, Eudes à cheval et Bergeret en voiture, ne tuaient que le temps...

Mais ces flammes qui passaient sur le visage ou dans les yeux de la Commune, témoignaient sa condamnation. Elle et Delescluze étaient frappés à mort, minés par le même mal sourd et déchirant. Depuis le 12, il n'y avait pas eu de séances à l'Hôtel de Ville. Hier, les membres de la minorité s'étaient présentés presque

seuls pour signifier à leurs collègues le pacte de rupture que reproduisaient les feuilles du matin. Et cette déclaration était comme le mouchoir de Delescluze : la Commune y crachait, dans une quinte, son sang et sa vie.

Cependant, Thiers, à Versailles, partageait sa sollicitude entre les habitants de Paris, qu'il faisait bombarder, et les précieux bibelots distraits de son hôtel et que lui rapportait un à un le fidèle Troncin-Dumersan, adroit commissionnaire...

Rue des Réservoirs, à l'heure de l'apéritif, ou avenue de Paris, le monde des fonctionnaires, des représentants et des réfugiés, hyènes, chacals et renards, crocs brillants, babines retroussées, langue prête, ce joli monde avait pour distraction le retour des vainqueurs de Vanves ramenant, parmi les fanfares, les canons enguirlandés de feuillage et les chevaux au poitrail fleuri, de maigres et poudreux prisonniers que la foule insultait.

Les journaux imprimés à Versailles ou à Saint-Germain sonnaient l'hallali et préludaient, sur ces acomptes, à la curée chaude qu'ils jugeaient imminente. *Le Figaro*, qui venait de reparaître, réglait déjà le sort des vaincus et déférait aux Conseils de guerre, auxquels il mâchait leur sentence, la tragédienne Agar, coupable d'avoir chanté, sous la Commune, aux concerts des Tuileries.

Enfin, à l'heure même où tombait la Colonne, l'Assemblée nationale refusait de reconnaître la République pour gouvernement de la France, votait l'urgence pour un projet de loi portant que la maison de Thiers serait rebâtie aux frais de l'Etat, et, docile à la motion du général Du Temple, décrétait, « afin de ne pas faire attendre Dieu davantage », des prières publiques pour attirer la protection divine sur le pays.

La chute de la colonne Vendôme était annoncée pour deux heures. Dès midi, la foule avait commencé à en-

vahir la rue de la Paix, contenue, au détour de la rue Neuve-des-Petits-Champs, par des artilleurs à cheval, la carabine au poing. Rue de Castiglione, des badauds se massaient encore et d'autres s'égrappaient, sur les trottoirs, jusqu'au jardin des Tuileries et jusqu'au Nouvel-Opéra. Beaucoup, dans le nombre, désœuvrés, revenaient prendre leur place au spectacle dont ils n'avaient point joui, la veille, et enviaient les privilégiés qui présentaient une carte d'entrée spéciale aux sentinelles gardant la barricade de la rue de la Paix. On y avait pratiqué une large brèche et les canons en étaient retirés, afin que la Colonne mesurât le sol facilement, si elle s'étendait jusque-là. C'était l'inquiétude du quartier. Rue de la Paix, rue de Castiglione et dans les rues avoisinantes, les habitants, en prévision de l'ébranlement des vitres par la commotion de la chute, avaient collé de nouvelles bandes de papier sur leurs croisées et sur les glaces des devantures ; et, à tous les étages des maisons, comme aux jours des défilés et des revues, se montraient des figures partagées entre l'appréhension et la curiosité.

Sur la place Vendôme, qu'un cordon de gardes nationaux, l'arme au pied, encadrait, trois musiques de bataillons étaient réunies devant le ministère de la Justice, l'Etat-Major et le numéro 10 de la place ; et des groupes, ailleurs, se formaient Il y avait là plusieurs membres de la Commune : Bergeret, habillé par Dusautoy et fumant des cigarettes ; le perpétuel Miot, ancien représentant du peuple et ancien pharmacien, enveloppé dans ses principes de 89 et dans sa barbe de 48 ; Félix Pyat, déguisé en dompteur noir, avec deux revolvers à la ceinture ; Gustave Tridon, pâle, débile et impatient, comme un convive que la mort guette au sortir du repas ; Gabriel Ranvier, qui méditait une harangue ; Ferré, qui causait avec un petit vieux politique, Glais-Bizoin, arrêté puis relâché quelques jours auparavant ; et des uniformes, des sabres, des galons, des chemises rouges, des journalistes, des

dessinateurs, des insignes maçonniques, des femmes, des enfants, des photographes...

Le soleil était chaud, les groupes étaient gais ; un rédacteur du *Mot d'ordre* y propageait un quatrain de circonstance :

Tireur juché sur cette échasse,
Si le sang que tu fis verser
Pouvait tenir sur cette place,
Tu le boirais sans te baisser.

tandis que Rochefort, son patron, à la veille de quitter Paris, parcourait le boulevard, devant la rue de la Paix, en voiture découverte, suspect à Versailles, non moins suspect à la Commune et semblant chercher une inspiration dans la rue qu'il avait soulevée naguère et qui le regardait maintenant sans passion, comme une image.

Cependant, sur les échafaudages établis autour du soubassement et que des toiles cachaient encore, des ouvriers donnaient à la pierre entaillée jusqu'à l'escalier, les derniers coups de scie et enfonçaient des coins de fer dans la plaie agrandie. L'ingénieur Iribe et l'entrepreneur Abadie, dirigeaient les travaux. Le jeune Cavalier, surnommé par Vallès, *Pipe en Bois*, s'affairait, allait des hommes de peine en train d'épaissir le lit de sable, de fascines et de fumier préparé au monument, à d'autres hommes, parmi lesquels le Piémontais, qui entouraient le cabestan bien ancré à la bouche d'égout située à l'entrée de la place. A cet égout, qu'on avait négligé d'étayer, Cavalier revenait sans cesse, plus préoccupé de sa résistance que de la solidité du cabestan et des deux poulies sur lesquelles s'enroulaient, après avoir passé par des moufles, les câbles attachés au sommet de la Colonne, à la hauteur de la plate-forme.

Personne ne répondant à une question qu'il posait, Cavalier interpella le Piémontais : « Vous ne savez pas. ., vous ne savez pas... ; il faut savoir. Où est celui de vos camarades qui a installé le cabestan ? »

— On ne l'a pas vu aujourd'hui.

— Eh bien ! qu'on le cherche — et qu'on l'amène... C'est un mécanicien, je crois. Comment s'appelle-t-il ?

— Rabouille.

— Trouvez-moi ce Rabouille. Il doit être capable de me renseigner, lui.

De l'autre côté de la barricade défaite, pendant que s'achevaient ces préparatifs, la foule grossissait dans la rue de la Paix. Aucune hostilité ne s'y manifestait contre l'entreprise de la Commune. Ceux qu'elle indignait ne le laissaient point paraître, et silencieux, attentifs, espéraient encore que les calculs de l'ingénieur seraient déjoués. Les révolutionnaires, en revanche, ne dissimulaient pas leur joie et venaient à l'exécution ainsi qu'à un feu d'artifice. Quelques-uns portaient des gosses sur leurs épaules ; des femmes s'étaient endimanchées comme pour aller chez le photographe et des contes à attendre debout circulaient, dans la gaieté.

— Paraît qu'un Englich a offert deux mille francs pour monter le dernier sur la Colonne.

— Pourquoi qui s'est pas adressé à moi ? J'y aurais pris moins cher qu'au bureau.

— Des blagues ! La vérité, la v'là Une compagnie belge a proposé à la Commune d'acheter les débris de la Colonne pour en faire des réductions et les vendre.

— Si elle fait ces p'tits-là, j'en retiens un !

— Des porte-plumes et des ronds de serviette pris là-dedans, mince de luxe ? Quel chiffre mylord veut-il qu'on mette dessus ? Un N ?

— M... ! plutôt.

Un gamin, dont les jambes et les bras étreignaient un réverbère, chantait :

Le p'tit tondu qu'est sur la plac' Vendôme,
D'puis qu'il est mort, on n'en dit plus tant d' mal,
Quand il était vivant, le pauv' cher homme,
On lui trouvait l' caractère inégal.
Y en avait mêm' qui l'appelaient brutal.

Peuple français, respect à ceux qu'on pleure !
La perfection n'est pas l'fait des Titans,
Et s'il avait parfois d' mauvais quarts d'heure,
Faut l' dir' tout d' même, il avait d'bons moments.

Des bourgeois échangeaient discrètement, du coin de l'œil, des signes d'approbation, au milieu des rires, des plaisanteries, des remous.

Tout à coup, le gamin en vigie cria :

— Les Invalos !

Les têtes se retournèrent, des bousculades se produisirent ; la Colonne eût pu tomber à ce moment, personne presque n'y aurait pris garde en dehors de la place, où le populaire se pressait. Les gens montaient sur les trottoirs, se haussaient sur la pointe des pieds, refluaient vers les boulevards, pour apercevoir l'émouvante compagnie des vieux de la vieille, en armes, à leur rang, les plus mutilés en tête, comme pour un nouveau retour de Crimée ou d'Italie. Quelques chauvins, épars dans la foule, frémirent, crurent que la face des choses allait changer, se crisper, devenir tragique. Ils prirent en pitié les fédérés massés sur la place ou collés, comme des mouches, le long du chandelier inébranlable. Mais ce ne fut qu'un éclair et les premiers qui vérifièrent la nouvelle communiquèrent leur déception à tous.

En effet, à travers la cohue qu'un respect instinctif éclaircissait sur leur passage, quatre invalides s'avançaient, escortant la petite voiture d'un cinquième. Et c'était tout. On eût dit une patrouille conduite par un sergent, Lacouture, qu'accompagnaient Prophète, Cassavoix, faisant prendre l'air à ses médailles, Lapuchet, morne, squelettique et « pleurant ses pieds », Clavquin, enfin, dont cette exécution, à laquelle il allait assister, était le dernier espoir de guérison.

On ne voulut pas, d'abord, se rendre à l'évidence même. « C'est l'avant-garde, disait-on ; les autres viennent derrière. Ceux-là sont envoyés en éclaireurs... »

On en était tellement persuadé qu'on ne les interrogeait pas et que le chemin qu'ils s'étaient frayé restait libre, ouvert à la troupe plus nombreuse qui les suivait certainement. Et le plus remarqué était, comme toujours, Cassavoix, sans bras et dont la poitrine étincelait. Son infirmité majeure, due au hasard, accaparait l'admiration. Il n'y en avait que des miettes pour le crochet de Prophète, l'orbite vidée de Lapuchet et la paralysie de Clavquin, commun des vieillards. C'était Cassavoix, l'emblème de l'héroïsme militaire. Amputé, par surcroît, des deux jambes, on l'eût peut-être porté en triomphe jusqu'à la Colonne, comme une offrande humaine sur l'autel des sacrifices. Il incarnait l'idéal barbare que la Commune se disposait à tarir dans sa source, à frapper dans son principe. A quoi bon des réductions en bronze de la Colonne ? Celui-là en était une en chair et en os, vivante et inutile, la plus propre entre toutes à inspirer l'horreur des massacres, des conquêtes et de la gloire obtenue à prix de Shylock. Ces deux troncs creux et superbes, le grand et le petit, la cause et l'effet, pouvaient se regarder une dernière fois, avant que l'un précédât l'autre dans le néant.

Les cinq invalides auxquels on faisait place arrivèrent aisément jusqu'à la barricade. Là, ils s'arrêtèrent. Une voix cria : « Bravo, les Invalides! » Une autre : « Laissez-les entrer. » Celle d'un gamin : « C'est-y qu'ils ne sont pas bien aux premières loges? » Un loustic : « On n'attendait plus que ces messieurs pour commencer... En avant, la musique ! »

On rit. Le charme était rompu. La sentinelle, qui eût peut-être laissé passer les invalides s'ils avaient insisté ou si la foule avait pris impérieusement leur parti, se montra prête à exécuter sa consigne.

Aussi bien, les vieux soldats ne paraissaient pas d'humeur à la violer. Ils avaient poussé Clavquin au premier rang et demeuraient derrière lui, au spectacle, dans son fauteuil, comme la suite d'un personnage à une représentation de gala. C'est alors qu'un Enfant du

Père Duchêne, en chemise de flanelle et pantalon de velours à côtes, le bonnet rouge surmonté d'un petit fourneau rouge aussi, s'approcha d'eux et s'étant fait reconnaître, demanda : « Chapelard et Bibroque ne sont pas avec vous? »

— Non, répondit sèchement Prophète.

— Ils ne viendront pas?

— Non.

— C'est embêtant, reprit Néuesse. Je voulais les charger d'une commission pour la mère. J'ai campo pour ce soir. J'irai casser la croûte avec elle. J'aurais été content de voir les amis par la même occase... J'oublie pas que c'est eux qui m'ont mis au port d'arme.

Le fils de la Canapé était fier de son costume, fier de cette intimité affichée, en dépit de la réserve des invalides. Il dit encore :

— Comme ça, vous êtes tout seuls? Les autres, nisco, du flan!

Le bruit de cette défection se répandit aussi et porta la déception dans la foule. L'intérêt se détourna des invalides, desquels on n'attendait plus rien, qui étaient roulés dans le flot populaire, ainsi que d'insignifiantes épaves. Simples spectateurs, n'ayant plus que leur place au parterre, comme tout le monde, ils descendaient de leur piédestal, eux aussi, — avant *l'autre!*

A ce moment, une des musiques attaqua les premières notes de la *Marseillaise* et l'on vit un homme faire le tour de la plate-forme, au haut de la Colonne, en proférant des paroles indistinctes et en agitant un drapeau tricolore qu'il finit par substituer au drapeau rouge, celui-ci ne devant pas, dans la pensée de l'orateur, tomber avec le monument.

— C'est Simon Mayer..., qui commande la Place, dit la sentinelle à quelqu'un qui la questionnait.

Mêlés à quelques vivats d'en bas, des applaudissements partirent du ministère de la Justice, où se te-

naient, parmi des officiers d'état-major et des chefs de bataillon, Protot, pérorant, Vermesch, gras, et le vaste Courbet, en chapeau de paille, portant encore avec assurance, le poids trop lourd pour lui, d'une légende agréable à sa vanité.

Une autre musique joua *Le Chant du Départ*, et Glais-Bizoin se découvrit. Puis, après un silence, une sonnerie de clairon retentit, les voiles glissèrent de l'échafaudage et les ouvriers en descendirent, tandis que des gardes nationaux débarrassaient la place du côté où la Colonne devait tomber. Sur des milliers de visages, l'attention se figea. Des fluides contraires, émanés de la foule, semblèrent lutter autour du fût de bronze et en maintenir l'équilibre, pendant qu'on virait le cabestan. Les câbles, joints par l'effort pour les tendre, se raidirent. Au-dessus de la Colonne, un léger nuage blanc flotta, un instant, comme une bulle de savon chassée d'un chalumeau.

Quelques minutes s'écoulèrent et, tout à coup, Prophète qui avait profité de la distraction des sentinelles pour grimper sur un tas de pavés et, de là, regarder dans la place, entendit un fort craquement et vit rouler par terre, renversé par les barres du cabestan, un des hommes qui le faisaient tourner. Des exclamations, des jurons, des reproches, éclatèrent à la fois. L'ingénieur, l'entrepreneur, Cavalier, des membres de la Commune ceints de leur écharpe, se précipitèrent... Mais toute cette agitation n'était complètement pénétrable qu'aux yeux de l'invalide, qui venaient de rencontrer les yeux brillants du Piémontais, réclamant, à l'échappée, son salaire.

Autour du cabestan brisé, cependant, les autres discutaient et se disputaient.

— C'est incompréhensible ! disait l'entrepreneur.

— C'est une trahison, disait Cavalier.

— Parfaitement ! fit à son tour l'ingénieur, qui examinait de près le cabestan. Voyez..., on l'a scié aux deux tiers.

Mais Tridon, s'adressant à Iribe, dit simplement :

— Si vous ne l'avez pas remplacé dans une heure, je vous fais arrêter.

Et quelqu'un qui l'accompagnait, ajouta :

— Très bien. La Commune ne doit pas se laisser couvrir de ridicule.

Alors, il y eut une rapide consultation à laquelle les ouvriers prirent part. L'un d'eux signala enfin la présence d'un treuil sur les quais, le long de la Seine, à un endroit qu'il désigna, et des hommes partirent pour le chercher, avec l'entrepreneur des travaux.

Cavalier, fébrile, répétait :

— Voyons, il n'y a pas moyen de mettre la main sur ce Rabouille... C'est singulier. Il y a quelque chose là-dessous.

Il se tourna vers un petit homme en paletot gris à col de velours noir :

— Ferré, vous devriez ouvrir une enquête.

Mais Théophile Ferré, les doigts dans sa barbe noire noire et fine, l'œil dur derrière les verres du binocle qui chevauchait son nez bossu, répondit froidement, sans bouger :

— Croyez-vous qu'il n'y ait rien à faire de plus pressé ?

A quelques pas de là, Prophète les observait et, sachant à quoi s'en tenir, était tout ensemble reconnaissant à Rabouille de son absence et contrarié qu'elle laissât peser un soupçon sur lui.

Dans la foule, où la nouvelle de l'accident s'était répandue, on commença par gausser les entrepreneurs. Des journaux ayant raconté que la démolition de la Colonne avait été soumissionnée pour 35,000 francs, avec un dédit de cinq cents francs par jour de retard, à partir du 4 mai, on calculait le déchet de l'affaire.

— Maintenant, c'est cinq cents francs par heure qu'on devrait leur demander, dit un ouvrier.

— Ils finiront par ne plus rien toucher du tout, dit un autre.

— Justement. On distribuerait la somme économisée à la garde nationale.

— Une ration de vin par homme, pour boire à la santé de la Commune.

Mais quand les gamins parurent, criant les journaux du soir, et qu'on y trouva le récit du renversement de la colonne Vendôme, on s'amusa franchement.

« C'est peut-être nous qui avons la berlue... Hé ! Jules, tu la vois ? — Oui, — Eh ben ! mon vieux, c'est une erreur de tes sens abusés... Ce que tu prends pour la Colonne, c'est le câble d'un ballon captif. La Colonne... y en a plus... rasée ! Non ? Alors c'est une poutre que t'as dans l'œil... On va t'enlever ça en soufflant dessus. »

On fit parvenir le journal aux invalides qui, las, s'étaient assis sur les pavés de la barricade, auprès de Clavquin dans sa voiture. On s'étonnait autour d'eux de leur impassibilité devant un échec auquel pourtant ils n'eussent pas dû rester insensibles. Bibroque, Chapelard et Feuillette, manquaient décidément pour égayer la situation. Prophète, Lacouture et Lapuchet, clos et couverts, réprimaient l'envie de se communiquer, même discrètement, leur satisfaction, la moindre imprudence de leur part pouvant, s'imaginaient-ils, tout perdre. Mais la confiance perçait dans leur placidité même. Prophète songeait ; Lacouture grattait les pavés du bout de sa canne ; Cassavoix plastronnait ; Clavquin lisait tranquillement le journal qu'on lui avait prêté, et, dans le visage fermé de Lapuchet, sa dent unique était pareille au bouton d'une targette invisible.

Quelqu'un dit :

— Vous pouvez rompre, les anciens... c'est pas encore aujourd'hui qu'elle vous écrasera le pied en tombant dessus.

C'était aussi l'avis de Prophète. Les cinq invalides s'entre-regardèrent. Puis, sous l'influence d'une vague superstition, ils furent tacitement d'accord pour rester, comme si leur seule présence servait de sauvegarde à la Colonne.

Il était quatre heures. A l'intérieur de la place on n'affectait pas une assurance moins grande. De nouveau, les ouvriers avaient escaladé l'échafaudage et portaient plus profondément la pioche dans le fût entamé. Les membres de la Commune et leurs amis allaient et venaient en causant légèrement. Du ministère de la Justice, dont le balcon était dégarni, on avait descendu quelques chaises pour des dames auxquelles de jeunes officiers galants offraient des rafraîchissements. Nul ne paraissait douter du succès final. Néanmoins, pour faire patienter la foule, ordre fut donné aux musiques de jouer alternativement et l'une d'entre elles exécuta un pas redoublé.

Au bout d'une heure, l'entrepreneur et ses hommes revinrent, ramenant, dans une voiture à bras le treuil réquisitionné. Mais il fallut une heure encore pour l'installer et remonter les câbles. La foule devenait houleuse, réclamait la chute de la Colonne sur l'air des *Lampions*. Des gamins imitaient le bruit de la scie et le chant du coq ou bien jetaient des avertissements auxquels se laissaient toujours prendre les gens assis au bord des trottoirs. « Pardon ! disaient les farceurs, c'était pas le clairon, c'est m'sieu Courbet qui s'mouche. » Des spectateurs lâchaient pied, persuadés que, la journée s'avançant, on renverrait la suite au lendemain. « Qu'on rende l'argent, alors ! — Faut-il garder sa place à monsieur? — Tombera !... — Tombera pas !... »

On vendait une brochure de deux pages encadrée de filets noirs et intitulée : *Oraison funèbre à la mémoire des gardes nationaux morts pour la République.* Suivait le projet détaillé d'un monument commémoratif à leur élever sur la place Vendôme, nettoyée de la Colonne. Un autre projet de monument destiné à la remplacer, montrait sous la figure verdâtre d'un lutteur en caleçon tenant d'une main un parapluie rouge et dans l'autre main l'emblème piriforme d'une restauration monarchique, « Thiers Ier, roi des capitulards »,

debout sur une boule, au sommet d'un fût. Et une parodie des *Pompiers de Nanterre*, reprise en chœur :

Zim laï la, zim laï la,
Ell' n'est pas par terre,
Zim laï la, zim laï la,
Elle est toujours là !

fit encore passer un moment.

Enfin, vers cinq heures un quart, les ouvriers quittèrent l'échafaudage, Protot et ses invités reparurent au balcon du ministère et, pour la seconde fois, au signal du clairon, les gardes nationaux déblayèrent une partie de la place. Les câbles, aussitôt après, se tendirent lentement, sous l'effort d'une demi-douzaine d'hommes qui viraient le cabestan. Au loin, la foule se taisait, béante. Et il n'y avait plus que l'Empereur de bronze qui pût, ébloui, voir du haut de la Colonne le soleil se coucher par-dessus les maisons de la place. Il le vit effectivement, pour la dernière fois, lorsque la Colonne secouée, après une légère oscillation, comme pour conserver son équilibre, le perdit tout à coup, s'inclina et, brisée en trois morceaux, vint s'abattre avec un bruit sourd et en soulevant des nuages de poussière, sur sa litière dispersée. La lanterne arrondie en dôme qui supportait la statue, s'était détachée du chapiteau et avait elle-même projeté à deux ou trois mètres l'image impériale couronnée de lauriers. César avait un bras cassé, la petite victoire ailée qui surmontait, dans sa main gauche, un globe, ne s'y trouvait plus, et la tête, séparée du tronc, avait roulé un peu plus loin. Un ouvrier s'en approcha et la poussa du pied, comme on aligne un point sous une exclamation. Car c'était renversée, couchée à son tour, comme les millions de cadavres que sa chute consolait dans leur tombe : c'était alors vraiment que la Colonne méritait qu'on la comparât, avec Théophile Gautier, à un gigantesque point d'exclamation posé au bout de la phrase sonore du premier Empire !

La multitude, cependant, sortant de sa stupeur et cherchant à rompre le cordon des sentinelles, répondait par ses acclamations aux cris de : Vive la République ! Vive la Commune ! poussés sur la place. Déjà le drapeau rouge flottait sur le piédestal intact. Un homme l'escalada vivement et déclama, le bras tendu, sa tunique de garde national ouverte sur la poitrine, dans un désordre apprêté :

Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine,
Sois maudit, ô Napoléon !

C'était l'acteur Adolphe, prompt à saisir l'occasion qui lui avait, jusque-là, échappé... Mais on ne le laissa pas poursuivre ; il fut sommé de rengainer ses imprécations, auxquelles le général Bergeret préférait naturellement les siennes. Il eut, d'ailleurs, le bon esprit d'être bref. On applaudit moins, après lui, la barbe fluviale de Miot, qui charriait de vieux discours : « Jusqu'ici notre colère ne s'est exercée que sur des choses matérielles, mais le jour approche où les représailles seront terribles et atteindront la réaction infâme qui cherche à nous écraser !. . » ; et Ranvier qui dit exactement la même chose.

Pendant qu'ils bavardaient, la foule bourdonnait autour des vertèbres brisées de la Colonne, en flairait les tronçons, en ramassait des fragments, entrailles ou peau. Des curieux déchiffraient l'inscription gravée sur la lanterne : « Monument élevé à la gloire de la grande armée par Napoléon-le-Grand... Commencé le 25 août 1806. Terminé le 15 août 1810. » Des bêtas posaient, en groupe, sur les ruines, devant l'objectif d'un photographe ; et Courbet, dans les salons du ministère de la Justice, montrant à ses amis quelques lettres anonymes menaçantes, envisageait l'avenir avec inquiétude...

Mais un fort peloton d'artilleurs à cheval arriva au grand trot et dégagea la place, tandis que des musiques entraînaient, aux accents des *Girondins*, un millier de personnes vers l'Hôtel de Ville, où Miot, Champy et

Ranvier les attendaient, pour leur annoncer que la place Vendôme assainie, s'appellerait désormais : Place Internationale.

Et les cinq invalides ?

Ils avaient vu, pétrifiés, la chute de la Colonne, et le peuple avait pu, ensuite, passer brutalement sur eux sans les déraciner. Clavquin s'affligeait de n'être pas sur pied lorsqu'elle était à bas. Un dernier, un inutile effort pour se lever l'avait épuisé, et la certitude de son incurabilité lui faisait monter les larmes aux yeux. Prophète et Lacouture regardaient fixement devant eux un point ou plutôt une ligne, dans l'espace, et réédifiaient imaginairement la Colonne... Et l'Empereur, manchot aussi, gisait non loin de Cassavoix, comme un frère à l'image de sa destinée.

Mais le vieux Lapuchet était le plus atteint. Au moment où la Colonne tombait, il avait ouvert la bouche toute grande et jeté un cri de : Vive l'Empereur ! qui s'était perdu dans le tumulte. Et dans cet hommage suprême et véhément, sa dernière dent avait sauté ; il restait immobile, la mâchoire disloquée, la face effrayante, avec les deux trous noirs qu'y creusaient l'orbite et la bouche vides.

Ses camarades et lui ne furent réveillés que par le galop des chevaux et le passage en flot, derrière la musique et le drapeau rouge, des manifestants qui se rendaient à l'Hotel de Ville.

— Allons-nous en, dit Lacouture. Viens-tu avec nous ?

— Non, répondit Prophète. Je vais à Belleville.

— Pour quoi faire, maintenant ?

Prophète hésita un instant, puis :

— Pour savoir si mon neveu y est encore.

— Ah ! oui...

Clavquin remit sa petite voiture en marche : les autres le suivirent, et Lapuchet se répétait à lui-même : « Sacre te l'avait prédit... Il te l'avait prédit... Qui qui n'a pas vu ça, n'a rien vu... »

Prophète, en s'en allant de son côté, était surpris de sa tiédeur. Il n'en voulait pas au Piémontais, qui avait fait le possible pour tenir sa parole; il n'en voulait pas à Rabouille, dont le dessein était accompli; il n'en voulait à personne. Il eut plutôt su gré à Rabouille de s'être abstenu, comme d'une bravade, d'assister à l'exécution. Il se sentait triste et toujours anxieux; ses nerfs tendus, comme les câbles tout à l'heure, lui faisaient l'effet de tirer sur quelque chose en lui, qui menaçait ruine également et ne tenait plus debout que par habitude.

Il était près de sept heures lorsqu'il arriva enfin rue Lassus. Dans le débit, de nombreux clients entouraient quelqu'un qui discourait. Mais, au comptoir, il ne vit point Ferdinand ni Céline, qu'y remplaçait le plongeur Alexandre, le cou démailloté, guéri de ses furoncles par l'emploi de confiance auquel on l'appelait.

Prophète entra, inaperçu, tant l'orateur captivait son auditoire. Schramm en eût pâli de jalousie. Aussi n'était-il pas là. Et l'invalide ne voyait pas davantage Rabouille, dans le groupe que formaient, autour de Quélier, en uniforme, une douzaine d'hommes parmi lesquels Adolphe, sombre, le concierge du 119, oblique, l'inévitable petit père Bagarre, Ninie et monsieur Martin lui-même, le cigare pendant à la lèvre.

— Enfin, comment ça s'est-il passé au juste? demanda le pipelet.

— Oui, appuya l'Émigrant, des détails...

Complaisant, sans émotion, le beau capitaine reprit :

— Je vous le répète, c'est à croire qu'il l'a fait exprès. Ce matin donc, nous étions solidement établis derrière une des deux barricades en avant de Bourg-la-Reine. Les camarades que nous relevions nous avaient prévenus : « Vous serez embêtés par les Versaillais. Leurs éclaireurs se montrent de temps en temps; mais ce sont de simples démonstrations des troupes qui occupent Fresnes, Rungis et la Belle-Épine. Vous n'aurez qu'à envoyer quelques pruneaux à ces lascars-là

pour qu'ils disparaissent. C'était la vérité. A deux reprises déjà, dans la matinée, nous avions canardé des soldats de la ligne et, bien abrités derrière nos travaux de défense, nous nous apprêtions à repousser, de la même façon, sans danger aucun pour nous, une nouvelle reconnaissance, lorsque tout à coup, sans raison, Rabouille, qui faisait le coup de feu à côté de nous, sortit de la barricade et s'avança, tout seul, sur la route, en tiraillant... C'était de la folie. Rien ne l'obligeait à se découvrir, à risquer ainsi inutilement sa vie... Il n'obéissait pas à un ordre ; au contraire ; tout le monde lui criait de rentrer, d'autant qu'il gênait notre tir et que nous n'osions plus riposter, de peur de l'atteindre. Mais il avait l'air de ne pas nous entendre... ou bien c'était comme un parti pris de sa part. Il fit une vingtaine de pas et s'arrêta pour recharger son fusil. Mais au moment même où il l'épaulait, nous vîmes le fusil lui échapper et Rabouille tomber, la face en avant, foudroyé par une balle au front.

— Pauvre garçon ! murmura monsieur Martin.

Quélier continua :

— Attendez... Vous ne savez pas le plus beau de l'histoire. Schramm était des nôtres. Vous le connaissez : quand quelqu'un se signale auprès de lui, il veut tout de suite le surpasser. Rabouille donc ne fut pas plutôt par terre que Schramm monta sur la barricade... On crut, d'abord, que c'était pour parler... mais pas du tout. Il sauta de l'autre côté, se baissa et, sous le feu incessant des Versaillais, alla relever Rabouille qu'il rapporta sur son dos comme un matelas...

— C'est beau, en effet, dit gravement monsieur Martin.

— C'est beau... mais c'est aussi bête que l'acte irréfléchi de Rabouille... parce qu'on avait bien le temps d'aller le ramasser, entre deux escarmouches.

— Etes-vous sûr que les actes de Rabouille et de Schramm étaient irréfléchis ? interrogea l'ancien instituteur.

— Oh ! fit Quélier, embarrassé, ce que j'en dis n'est

pas pour diminuer leur mérite... Ce sont des citoyens comme il en faudrait beaucoup ; ils honorent la République.

— On croirait que c'est une révélation pour vous, ajouta l'Émigrant, avec un soupçon de mépris.

— Alors, demanda le concierge du 119, on va ramener le corps de Rabouille?

— Oui..., sans doute... J'ai quitté Bourg-la-Reine à deux heures, chargé d'un pli du commandant pour la Place... et j'en ai profité pour vous apporter la mauvaise nouvelle.

— Si vous venez de la Place, dit Adolphe, vous avez vu tomber la Colonne.

— Comme je vous vois. J'étais aux fenêtres de l'état-major.

— Ah!... Vous ne trouvez pas qu'il manquait quelque chose à la cérémonie?

Quélier allait répondre non, mais, en se retournant, il aperçut Prophète et, prompt à utiliser sa présence :

— Ma foi, si, dit le capitaine, il y manquait Rabouille. Il est fâcheux pour lui que le dernier jour de sa vie soit justement le plus beau... car la Colonne, on peut dire qu'il la considérait comme une ennemie personnelle, n'est-ce pas, monsieur Prophète? Bonjour, monsieur Prophète.

— Bonjour.

Quélier écartant Adolphe et monsieur Martin, tendit à l'invalide une main dans laquelle celui-ci mit brusquement son crochet de fer.

— Aïe! fit en riant l'officier. Vous m'avez égratigné.

— C'est que, voyez-vous, je ne donne la main, la bonne, qu'aux gens que j'estime.

Et le bonhomme, traversant la seconde salle, passa dans la cuisine.

Céline y était assise sur une chaise et s'essuyait les yeux. Auprès d'elle, les bras à son cou, la tendre petite Sophie, les yeux rouges aussi, disait :

— C'est papa qui aura de la peine, quand il saura...

Adrien, un pistolet de bazar au poing et retranché sous la table, brûlait des amorces.

L'oncle et la nièce se regardèrent un moment en silence, puis s'embrassèrent, mais avec une effusion qu'ils ne mettaient pas d'habitude dans leur étreinte et qui les dispensait de paroles. Ils faisaient comme si le mort auquel ils pensaient, eût été couché dans la pièce voisine. La poudre d'une amorce détona encore une fois faiblement.

— Vas-tu te tenir tranquille, dit alors Céline au gamin. Ce n'est vraiment pas le moment...

— Non, répéta Prophète, ce n'est pas le moment...

Il retira son pistolet à Adrien et, prenant l'enfant sur ses genoux, il essaya d'éveiller sa raison et son cœur.

— Ecoute, loup-garou... Monsieur Rabouille... ton ami Rabouille..., tu ne le verras plus... jamais plus...

Adrien réfléchit un instant et dit :

— Ah!... C'est de quoi être content pour toi... Il ne te fera plus enrager.

Prophète répondit :

— Je ne suis pas content, parce ce que je ne suis pas méchant, parce qu'il ne faut pas être méchant et que l'on ne doit jamais souhaiter de mal à personne.

— Oh! si, s'écria l'enfant, à l'ennemi !

— Mieux vaut ne pas avoir d'ennemi.

Mais c'était pour Adrien un langage trop nouveau dans la bouche de son oncle. Il le témoigna en disant :

— Je veux bien être sage..., mais à la condition que tu me racontes une belle histoire, pif, paf, boum !

— Je ne sais plus d'histoires.

— Céline intervint :

— Raconte-lui n'importe quoi... pour avoir la paix.

Alors, Prophète s'étant recueilli une minute, commença :

— C'était à Inkermann, le matin. Il tombait une petite pluie fine et glaciale... et il tombait aussi des braves gens, par milliers.

— Des Français ?

— Non. Des Anglais.

— C'est que tu as dit des braves gens.

— Oui, des braves gens. Highlanders, rifles, coldstream, Ecossais, grenadiers et artilleurs de la garde, ils étaient partis seize mille, l'arme au bras, alignés au cordeau, cadençant le pas comme à la parade, contre cinquante bataillons russes et cent trente pièces de canon, qui les avaient écrasés. Une boucherie. Ecossais et grenadiers, des géants, avaient eu beau travailler à à la fourchette, broyés, décimés, ils revenaient maintenant en désordre chercher protection auprès de nous. Ils n'avaient plus de munitions. Trois de leurs généraux étaient tués; six autres étaient hors de combat. Il ne leur restait plus un homme de réserve. Lord Raglan avait les larmes aux yeux. Les Ecossais, qui étaient cinq cents une heure auparavant, se repliaient, réduits à une poignée et suivis par un seul joueur de cornemuse qui soufflait dans son instrument. Nous l'entendions nasiller distinctement, car les malheureux n'étaient plus qu'à quelques pas de nous. Tout à coup, le musicien tomba et tous, sous la mitraille, s'arrêtèrent et se mirent à pleurer..., car la musette, au lieu de jouer les airs nationaux qui excitent à la guerre, jouait les vieux airs du pays, qui célèbrent les bienfaits de la paix. C'était d'une douceur extraordinaire... et plaintif comme un regret. Avec quelques notes, le musicien exprimait tout, rappelait tout, résumait tout : l'enfance heureuse et bercée, les simples travaux, les veillées de famille, les joies du foyer, dans l'abondance et le calme, et l'éternel décor de la montagne natale, où tous ils comptaient mourir, après une existence bien remplie. Comme ils en étaient loin à présent, de leur Ecosse, et pourquoi l'avaient-ils quittée ? Pourquoi ? Le joueur de cornemuse mourut sans le savoir... Une balle l'acheva... Et ses frères d'armes redoublaient de pleurs sur lui, car il n'emportait pas le secret du bonheur : il le leur avait révélé.

Céline, Sophie, Adrien, écoutaient l'oncle... Et, tan-

dis qu'il parlait, jamais Rabouille évanoui, invisible, n'avait empli davantage la maison de sa présence et de son prestige.

Agacé, néanmoins, par l'éclat d'une voix concurrente, Prophète se pencha pour regarder dans le débit. Quélier, Ninie, étaient partis. L'Émigrant, l'œil vague, les joues plus molles sous sa barbe fraîchement taillée, laissait refroidir son cigare et son mazagran. Madame Bourdin, matelassière, arrêtée, sa boîte à bouillon au bras, expliquait la disparition de Jéricho, rendormi depuis vingt-quatre heures et auprès duquel on eût pu, sans le réveiller, tirer le canon, renverser la Colonne, défendre une barricade ou faire sauter la Mairie. Et ce n'était plus qu'au concierge du 119, investigateur inlassable, aux pères Bagarre et La Trouée, et au vieux cocher, dont le fouet protestait contre une trop longue mise à pied, qu'Adolphe narrait la chute de la Colonne, consolé de sa déconvenue par l'intérêt qu'ils prenaient au récit et par la fidélité de sa petite amie venant le rejoindre pour dîner.

Il avait fini, elle demanda :

— Mais toi... parle-nous de toi... C'est sûr que t'as fait florès...

Il haussa les épaules :

— Merci bien ! Risquer ma voix en plein air dans ces conditions-là..., tu ne voudrais pas ! Des membres de la Commune ont essayé... C'est à peine si on les entendait à dix pas... Décidément l'acoustique de cette place ne vaut rien. Je m'en doutais.

— Buvons un coup ! s'écria le père La Trouée, que le bagout des autres altérait. Buvons au genre humain !

— Plus que ça de genre ! dit un client facétieux.

— C'est moi qui régale, reprit le bonhomme. Un verre pour le père Bagarre.

Le vieux garçon de place regardait autour de lui avec inquiétude.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? Ah ! oui... Ninie... c'est vrai, où est Ninie ? Sifflez-moi toujours ce glacis,

papa, pendant que votre ange gardien est en défaut.

Ninie n'était pas loin. En apprenant la mort de Rabouille, elle avait reçu comme un coup de fouet et s'était glissée dehors, mais pour rentrer immédiatement dans la maison par l'allée au bout de laquelle tire-bouchonnait l'escalier. Elle monta quatre à quatre jusqu'à la chambre du mécanicien, avec l'idée seulement de voir si la porte en était fermée. Mais elle trouva la clef dans la serrure et, sans la moindre hésitation, elle ouvrit la porte et pénétra dans la chambre. Elle en fit rapidement, des yeux, le tour, et décrocha d'abord un daguerréotype encadré, qui représentait Rabouille à vingt ans, une vieille épreuve photographique à demi effac ée, qu'elle mit dans sa poche. Puis elle prit encore sur la table une médaille commémorative en plomb doré, sur laquelle on lisait : République française. Mort du citoyen Flourens, général de la Commune de Paris, tué par le capitaine Desmarets, à Chatou, le 2 avril 1871.

Elle cherchait encore un autre souvenir qu'elle pût s'approprier, lorsque la porte poussée, puis refermée, grinça sur le carreau. Et derrière Ninie, la voix de Quélier dit :

— Oh! il n'a plus besoin que vous lui fassiez son ménage, allez...

Serrée, à ce moment, entre le lit et la table de Rabouille, Ninie, dont cette surprise entretenait l'exaltation, paya d'effronterie :

— Et si ça me plaît à moi de le faire tout de même.

— Permettez-moi alors de vous aider.

— Je me passerai bien de vous.

— Ça n'est pas comme moi.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je veux dire que Rabouille n'étant plus là, rien ne vous empêche, à présent, de reporter sur moi un peu de l'affection que vous aviez pour lui.

*

Ils n'étaient qu'à deux pas l'un de l'autre et s'envoyaient les répliques dans la figure, comme des coups.

— Je suis libre de mes affections, répondit Ninie, et quand même j'en aurais de reste, vous seriez le dernier à qui je penserais.

— Le dernier, ça m'est égal... pourvu que je sois le second.

Il effilait sa moustache sans bouger, de telle façon qu'il coupait la retraite à Ninie.

Bravement, elle s'apprêta à charger :

— Laissez-moi passer...

— Je ne m'y oppose pas.

Elle sortit de son recoin : il eut l'air de s'effacer, mais tout à coup, l'empoignant par la taille, il la renversa sur le lit et s'efforça de l'y maintenir. Elle se débattit sans crier, allongea le bras et saisit sur la table une paire de ciseaux, avec l'intention d'en frapper son agresseur au visage, pour lui faire lâcher prise. Et elle l'atteignit en effet, si adroitement qu'il ne sentit pas la blessure, se félicita d'avoir évité le coup en dérobant la tête et se demanda pourquoi la grande fille, du seuil de la porte qu'elle avait gagnée, lui jetait en riant :

— Je crois bien tout de même que je vous ai marqué !

Marqué... Il ne comprit le sens de cette apostrophe qu'en portant la main à sa figure et en constatant qu'elle était privée de son irrésistible agrément, les ciseaux ayant déparié, d'une manière ridicule, les longues moustaches auxquelles il tenait par-dessus tout.

— Ah ! la petite taupe !

Et n'osant plus descendre, se montrer, il demeurait écarquillé, stupide, au milieu de la chambre, comme un danseur de corde à qui manquerait soudain la moitié de son balancier.

Prophète, cependant, rentrait aux Invalides. Sa pensée ne pouvait se détacher de Rabouille. Il se le représentait étendu, le front troué, la barbe souillée, les yeux

grands ouverts... et la vision obsédante lui donnait, pour la première fois, cette perception nette de la mort, du vide irréparable, de l'absence indéfinie, qu'il n'avait jamais eue sur les champs de bataille les plus encombrés de victimes, ni devant les corps ensanglantés de ses meilleurs amis. Jamais, en les voyant disparaître, fauchés, il n'avait pris souci des forces immenses perdues, en un jour, une heure, une minute ; des intelligences pareilles à celle de Rabouille, éteintes brusquement, s'échappant par une déchirure... Il faisait petit jour dans son esprit, comme dans celui d'un enfant recevant ces premières et fortes impressions qui ne s'effaceront plus. Ainsi, du cadavre de Rabouille, émanait encore une introduction à la Vie.

Comme il parvenait à l'avenue de La Motte-Piquet, Prophète reconnut dans trois ombres titubantes cheminant devant lui, flanquées d'une ombre plus petite, Feuillette, Bibroque et Chapelard, qui sortaient, ivres, de chez la Canapé, avec Nénesse.

Feuillette chantait son refrain favori :

Ils sont couchés chez la mère Picard !

Chapelard et Briboque parlaient sabir, comme autrefois, au temps regretté de leur service en Afrique, lorsqu'ils partaient pour une razzia — ou qu'ils en revenaient. Et le fils de la Canapé les appelait tous les trois tantôt petits pères et tantôt vieilles culottes.

Prophète les rejoignit. Ils entrèrent ensemble dans l'avant-cour, dix heures sonnant. La nuit était claire. Du dôme fané, l'ombre d'un bonnet de coton énorme sembla descendre sur leurs têtes.

Quittant ses compagnons, Prophète se hâta vers sa chambre, alluma sa chandelle. Comme d'habitude alors, il fut raccroché par le vieux grenadier d'Epinal exhalant, avec son dernier soupir, une suprême flatterie à

l'adresse de l'Empereur debout devant lui : « Sire, ce linceul vaut bien la croix ! »

Mais l'invalide n'était pas d'humeur à écouter cette radoterie ; et l'index menaçant l'image, il dit :

— Allons, allons..., ce soir, pas de grimaces !

FIN

TABLE

I. Aux Invalides. 1
II. Conciliabule 15
III. Elections au faubourg 32
IV. Faisons la chaîne. 83
V. Les visiteurs du dimanche 121
VI. Entrepreneurs de démolitions 160
VII. Le pèlerinage du 5 mai 205
VIII. Un conspirateur 242
IX. Réapparition symptomatique de Canrobert 260
X. Les meilleurs s'en vont. 306
XI. Retour d'enterrement. 338
XII. La veillée des armes. 368
XIII. Nunc Dimittis 413

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Format in-18 jésus

P. ADAM. *La Glèbe*, 1 vol. in-32. . 2 »
— *L'Essence de Soleil*, 1 vol. . . . 3 50
— *Soi*. 1 vol. 3 50
BAKOUNINE. *Œuvres*, 1 vol. . . 3 50
BARBEY D'AURÉVILLY. *Théâtre contemporain*. Nouvelle série, 1870-1883, 1 vol. 3 50
— *Théâtre contemporain*. Dernière série, 1881-1883, 1 vol. 3 50
H. BEAUCLAIR. *Ohé ! l'artiste*, 1 vol. in-32. . . . . 2 »
— *La Ferme à Goron*, 1 vol. in-32. 2 »
— *Le Pantalon de Mme Desnou*, 1 vol. in-32. . . . . 2 »
— *Tapis Vert*, 1 vol. 3 50
H. BECQUE. *Querelles littéraires*, 1 vol. 3 50
— *Molière et l'École des Femmes*, 1 brochure. . . . . 2 »
L. BLOY. *Le Désespéré*, 1 vol. . . 3 50
— *Propos d'un Entrepreneur de démolitions*, 1 vol. 3 50
CABROL. *Le maréchal de Saint-Arnaud en Crimée*, 1 vol. in-18. . 7 50
E. CADOL. *Cathi*, 1 vol. 3 50
F. CALMETTES. *Le Vice*, 1 vol. . 3 50
J. CARAGUEL. *La raison passionnée*, 1 vol. 3 50
F. DE CUREL. *Le sauvetage du grand-duc*, 1 vol 3 50
CH. CROS. *Le Coffret de Santal*, poésies et fantaisies, 1 vol. . . . 3 50
L. DESCAVES. *Les Emmurés*, 1 vol. 3 50
— *Misères du Sabre*, 1 vol. 3 50
— *Sous-Offs*, 1 vol. 3 50
— *Sous-Offs en cour d'assises*, 1 plaquette . . . . . 2 »
E. DESCHAUMES. *La Banqueroute de l'Amour*, 1 vol. 3 50
— *L'Amour en Boutique*, 1 vol. . . 3 50
JEAN GRAVE. *La Société mourante et l'Anarchie*, 1 vol. . . . . 5 »
— *La Société Future*, 1 vol. 3 50
— *La Grande Famille*, 1 vol. . . . 3 50
HAMON. *Psychologie de l'Anarchiste-Socialiste*, 1 vol. 3 50
— *Le Socialisme et le Congrès de Londres*, 1 vol. 3 50
L. HENNIQUE. *Un Caractère*, 1 v. 3 50
— *La Mort du duc d'Enghien*, 1 plaquette . . . . . 2 »
— *Pœuf*, 1 vol. in-32. . . . . 2 »

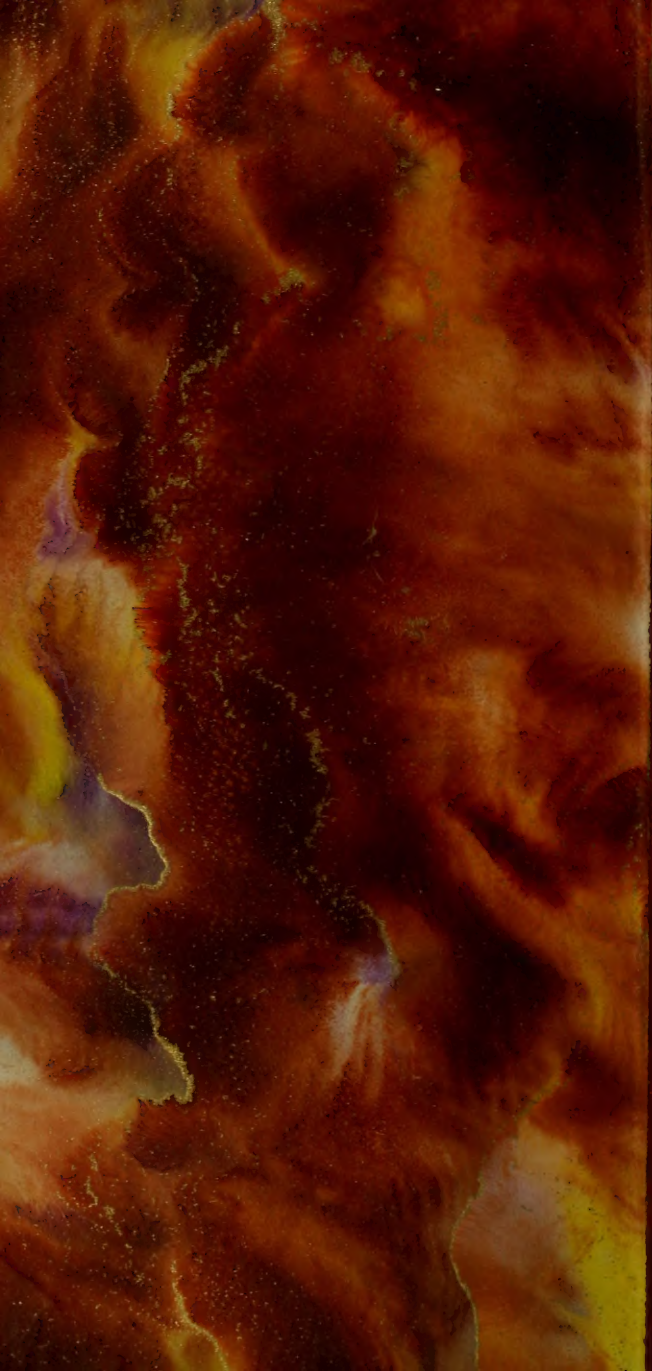
HUYSMANS. *A vau-l'eau*. 1 vol. in-32 . . . . . »
— *Certains*, 1 vol. 3 50
— *Un Dilemme*, 1 vol. in-32. . . . 2 »
— *En Rade*, 1 vol. 3 50
— *En Route*, 1 vol. in-18 . . . . . 3 50
— *Là Bas*, 1 vol. 3 50
J. JULLIEN. *Troublé-Cœur*, 1 vol. 3 50
— *Théâtre vivant*, 2e série, 1 vol. . 3 50
KROPOTKINE. *La Conquête du Pain*, 1 vol. 3 50
— *L'Anarchie*, 1 brochure. . . . . 1 »
L. LACOUR. *Humanisme intégral*, 1 vol. 3 50
ED. LEPELLETIER. *L'Amant de Cœur*, 1 vol. 3 50
— *Une Femme de cinquante ans*, 1 v. 3 50
— *Les Morts heureuses*, préface de ALPH. DAUDET, 1 vol 3 50
J. LORRAIN. *Les Griseries*. 1 vol. 2 »
CH. MALATO. *De la Commune à l'Anarchie*, 1 vol. 3 50
— *Les Joyeusetés de l'Œil*, 1 vol. 3 50
EUG. MONTFORT. — *Essai sur l'amour*, 1 vol. 3 50
JEAN MOREAS et P. ADAM. *Les Demoiselles Goubert*, 1 vol. . . . 3 50
— *Le Thé chez Miranda*, 1 vol . . 3 50
G. NADAUD. *Chansons à dire*, 1 v. 3 50
— *Miettes poétiques*. 1 vol. 3 50
— *Nouvelles chansons à dire*, 1 vol. 3 50
— *Théâtre de Fantaisie*, 1 vol. . . . 3 50
— *Théâtre inédit*, 1 vol. 3 50
G. NERCY. *La Future débacle*, 1 v. 3 50
H. NIZET. *Suggestion*, 1 vol. . . . 3 50
REEPMAKER. *N'importe*, 1 vol. . 3 50
— *Purification*, 1 vol. 3 50
P. DE RÉGLA. *Les Bas-Fonds de Constantinople*, 1 vol. 3 50
— *Les Mystères de Constantinople*. 1 vol. 3 50
— *Les Secrets d'Yildiz*, 1 vol. . . . 3 50
— *La Turquie officielle*, 1 vol. . . . 3 50
J. SAUTAREL. *Philosophie du Déterminisme*. 1 vol. 3 50
SCHURMANN. *Les Étoiles en voyage*, (Mme Patti, Sarah Bernhardt, Coquelin). 1 vol. 3 50
A. VALLETTE. *La Vierge*, 1 vol. . 3 50
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. *Tribulat Bonhomet*, 1 vol. 3 50

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

JUN 11 1971

a39003 002543527b

CE PQ 2218
.D8C7 1901
COO DESCAVES, LU LA COLONNE.
ACC# 1221575